REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPYLAIRE

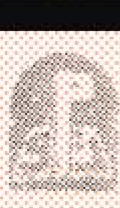
Ministère de l'Education Nationale



LECTURE FRANÇAISE

9e A.F





INSTITUT PEDAGOGIQUE NATIONAL



* تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال تصوير ومعالجة : عمروسي كمال

République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Education Nationale



Lecture

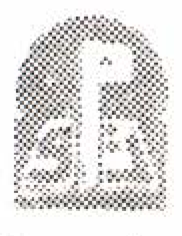
et exercices de langue française

9ème année fondamentale

Ouvrage réalisé sous la direction de M. Belkhir AMHIS, Inspecteur de l'Education et de la Formation, par

Mesdames Mannouba HADJ-AMAR, Zahia EL-RAIES

Messieurs Abdelouahab MEDANI, Haoussine MEZIANI, Professeurs



Institut Pédagogique National

Présentation

Cet ouvrage de 9e AF que nous proposons aux élèves, aux enseignants et aux parents d'élèves continue et clôt la série des outils didactiques du 3eme palier de l'École Fondamentale.

La démarche pédagogique mise en œuvre se situe dans le cadre méthodologique défini pour l'enseignement de la langue française par les textes officiels.

Les utilisateurs retrouveront les activités de langue avec lesquelles ils sont déjà familiarisés mais avec des caractéristiques particulières :

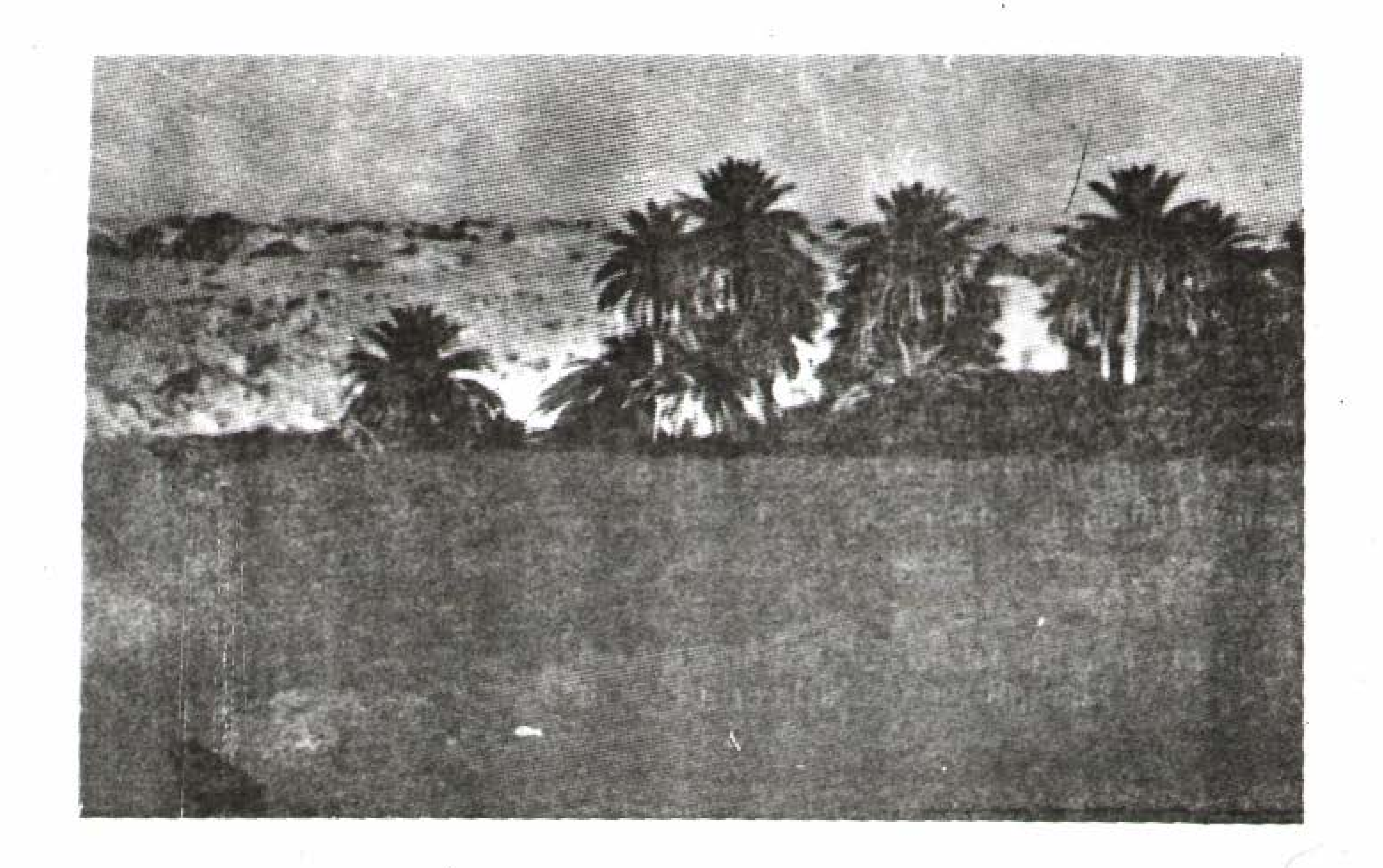
— Recherche constante de plus d'autonomie dans l'utilisation de la langue étrangère : prise de parole individuelle souvent sollicitée, lecture personnelle, production écrite plus libérée.

— Contenus fournissant un élargissement culturel plus prononcé grâce à un choix de thèmes variés et une incitation constante à la lecture et à l'effort documentaire.

Les exercices systématiques - syntaxe, lexique, conjugaison, orthographe - sont toujours aussi nombreux et procèdent de typologies suffisamment larges pour permettre un travail agréable et fructueux.

Les auteurs renouvellent à toutes et à tous leurs souhaits de pleine réussite et espèrent leur avoir apporté une aide et une contribution utiles et efficaces.





* تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال تصوير ومعالجة : عمروسي كمال

ALGERIE : Terre multiple

— La géographie autant que l'histoire ont façonné l'Algérie pour en faire un pays à la fois africain, oriental et méditerranéen. Soumis à ces **influences**, ce pays de 2 millions 300 000 Km², apparaît comme un véritable continent où se rencontrent divers types humains, des paysages et des productions étonnamment variés.

— Au nord, la Méditerranée baigne 1200 Km de côtes, plages et criques aux noms berbères (Tigzirt), phéniciens (Ténès), latins (Rusgunide), arabes (El Kala)... Les paysages sont de lentisques, d'oliviers, de pins, de cyprès. La mer est plus chaude qu'en Italie et en Espagne, et les hivers sont remplis de journées d'été. Etranges hivers où l'on se baigne à Tipasa tandis que l'on skie à Chréa ou Tikjda, à quelques kilomètres de la mer. Etonnantes montagnes algériennes, Kabylie, Aurès, Ouarsenis, auxquelles le cèdre conserve la fraîcheur au plus fort de l'été.

— Les plateaux, hautes terres vouées au mouton, au blé dur et à l'alfa, sont séparés par de vastes plaines aux riches cultures.

Puis vient l'autre Algérie, la plus **magique** peut-être, l'Algérie du Sahara : mer de dunes à El Oued, plateaux caillouteux à Ghardaïa, montagnes lunaires à Tamanrasset... Sahara multiple : Sahara du pétrole et du gaz naturel à Hassi Messaoud et à Hassi R'mel ; Sahara des caravanes ; Ouargla, Tindouf, Timimoun la soudanaise, Ghardaïa la mozabite, Touggourt l'historique capitale des Ouled Djellal, Ouargla la moderne, Djanet au pied d'une **hallucinante** montagne.

— L'Algérie avec ses **contrastes** géographiques et humains est promesse d'étonnement. Elle offre au voyageur un petit tour du monde en raccourci en lui faisant découvrir la pureté de la Grèce à Cherchell et Tipasa, les charmes de l'Orient arabe à Alger et Constantine, la grâce andalouse de Tlemcen, la fraîcheur suisse dans les montagnes kabyles, le Nouveau-Mexique au Hoggar, et, dans chaque oasis, les **prémices** de l'Afrique et un coin du Paradis perdu.

«*Algérie*» Guide touristique édité par le Ministère du Tourisme, Alger 1968.

[illegible] :

Influence : *n.f* : action, effet
Le climat a une grande **influence** sur la végétation.

Magique : *adj* : charmant, qui enchante, qui produit des effets extraordinaires.

Hallucinant : *adj* : une montagne **hallucinante** ; une montagne extraordinaire (= étonnante, merveilleuse)

Contraste : *n.m* : opposition marquée entre deux choses. (≠ ressemblance)

Prémices : *n.f.pl* : le commencement de quelque chose, ce qui l'annonce.

A la découverte de Bejaïa

A peine le voyageur a-t-il emprunté l'une des routes qui mènent à Bejaïa, la beauté, sa **beauté spécifique** commence. Immense douceur d'un paysage dominé de très haut par des pics aigus,enneigés tout l'hiver, élément vibrant d'un spectacle plein et reposant : L'EQUILIBRE. Si l'on vient d'Alger, les très belles forêts d'Akfadou, de Yakouren annoncent la splendeur de Bejaïa et l'on s'émerveille, en passant, de ces villages de crêtes si bien ordonnés, si singulièrement accrochés au paysage qu'ils en font partie et qu'on l'imagine mal sans eux. D'Alger encore si l'on passe par M'chedallah, ce sont les **méandres** de la Soummam, généreux, bordés de champs d'orangers, et toujours ces montagnes hautes qui dominent. De Sétif, on aborde juste au milieu de la descente vers la mer le barrage de Kerrata. Ses eaux profondes d'un vert incroyable, contournent les rondeurs douces des collines (et pics aigus, encore au-dessus du lac). Enfin de Jijel, c'est la plus belle et la plus célèbre route de **corniche** d'Algérie (célèbre aussi hors des frontières) avec ses îlots de rochers éparpillés par poignées au bas de **rives abruptes**.

« *Bejaïa* » Collection Art et Culture
Ministère de l'Information
et de la Culture - Alger -

COMPRENONS :

Spécifique : *adj* : une beauté **spécifique** est une beauté particulière.

Méandre : *n.m* : la Soummam fait des **méandres** ; elle ne coule pas en ligne droite (= détours sinueux, boucles).

Corniche : *n.f* : route taillée au flanc d'une paroi raide.

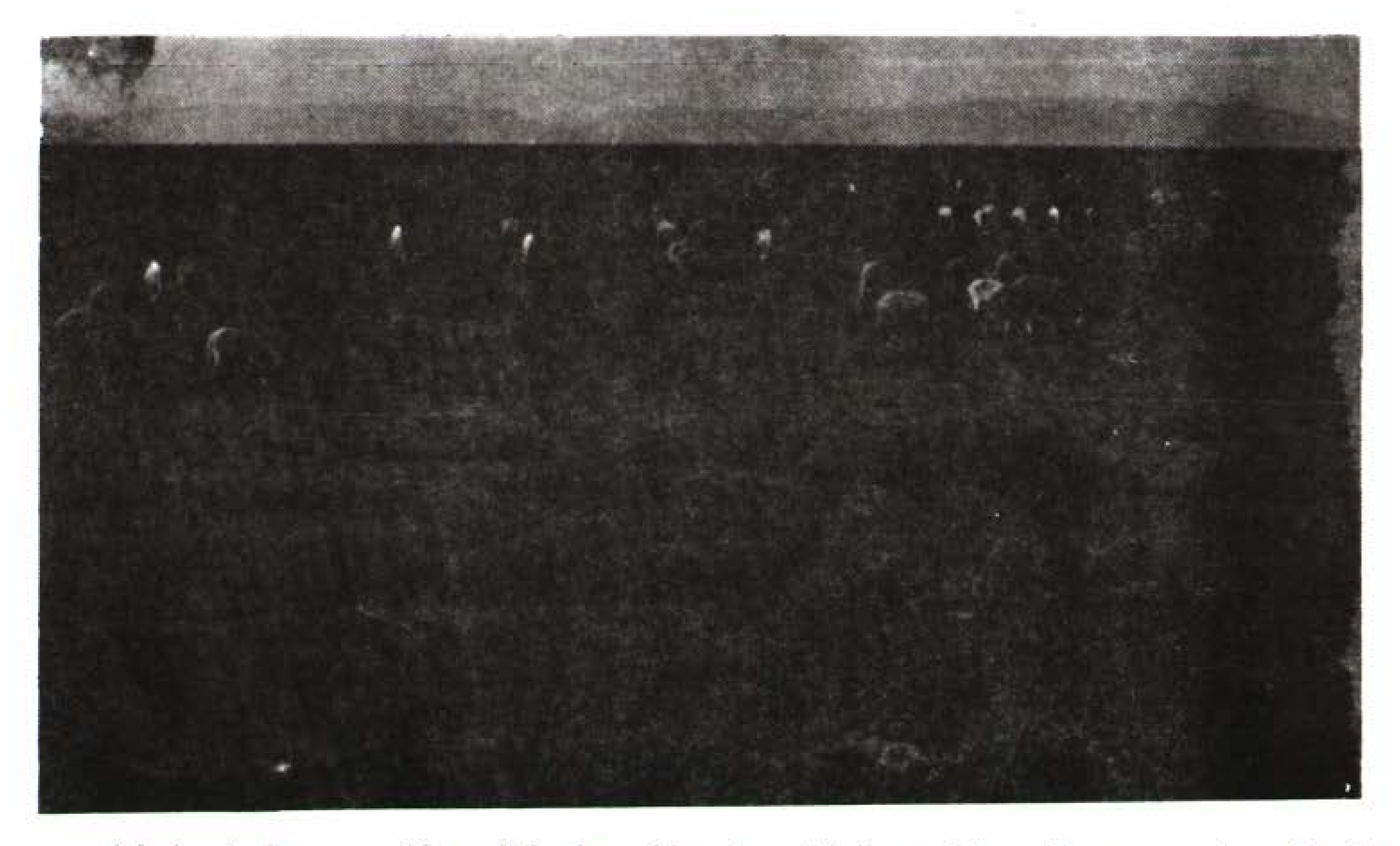
Abrupt, e : *adj* : une rive **abrupte** est une rive qui domine la mer, qui descend à pic sur la mer.

La steppe algérienne

La steppe s'étend au sud du Tell algéro-oranais ; mais c'est à l'ouest qu'elle atteint sa plus grande extension : c'est un ensemble géographique nettement individualisé.

C'est le domaine par excellence du **climat** méditerranéen **continental** : à Méchéria, le thermomètre varie de 21,5 °C entre les moyennes de janvier et de juillet : des températures inférieures à 0 °C se produisent de novembre à avril ; 35 à 40 % des pluies tombent de mars à août. Le total annuel varie entre 200 et 300 mm. Aussi, la végétation est-elle une **steppe discontinue** de plantes vivaces : **alfa, chih, guettaf** ; seuls les sommets de l'Atlas Saharien portent des boisements clairs de genévriers, de thuyas et de pins d'Alep. A l'exception de celles que draine le Chélif, les eaux ruissellent dans les bassins fermés.

Le **nomadisme pastoral** et l'exploitation des étendues d'alfa sont les principales activités économiques d'une population très clairsemée



Malgré leur uniformité, les Hautes Plaines steppiques présentent plusieurs aspects régionaux. Dans le Sud oranais, elles dessinent un vaste **synclinal** orienté du sud-ouest au nord-est : le flanc nord est un plateau calcaire, parsemé d'alfa ; le flanc sud s'élève vers l'Atlas Saharien ; l'axe de la gouttière loge un chapelet de chotts. Au nord-est, au contraire, une légère ride d'**anticlinaux** partage les Hautes Plaines en deux sillons : au nord, la gouttière synclinale du Sersou ; au sud, la cuvette des Zahrez.

Dans le Sud constantinois, les Hautes Plaines se rétrécissent et forment une impasse entre les monts Hodna et l'Atlas Saharien : cette extrémité est centrée autour de sa nappe d'eau. Elle se rattache étroitement au Tell oriental : un semi-nomadisme pastoral s'y déroule entre les bords salés du chott en hiver et les parcours des plaines de Constantine en été. Mais les glacis d'érosion plaqués d'alluvions qui descendent des monts Hodna vers le lac portent des cultures irriguées de céréales et d'oliviers.

L'Atlas Saharien se dresse, sans les séparer, entre les Hautes Plaines steppiques et le Sahara.

Cette chaîne de montagnes est le dernier obstacle sur le trajet des masses d'air venues de la Méditerranée. L'augmentation des pluies est suffisante pour que la steppe des pentes inférieures cède peu à peu la place aux forêts claires de conifères sur les sommets.

Les plis se groupent en massifs qui forment autant de petites unités géographiques : Les monts des Ksour, le Djebel Amour, les monts des Ouled-Naïl.

D'après Henri ISNARD
« *Le Maghreb* »

COMPRENONS :

Climat continental : Climat de l'intérieur des continents caractérisé par de fortes variations de température entre l'été et l'hiver.

Steppe discontinue : Grande plaine semi-aride couverte d'une végétation dispersée , qui ne couvre pas entièrement le sol.

Alfa : *n.m* : plante très répandue sur la steppe. Elle est recherchée pour la vannerie, la corderie et surtout pour la fabrication d'une pâte à papier très estimée.

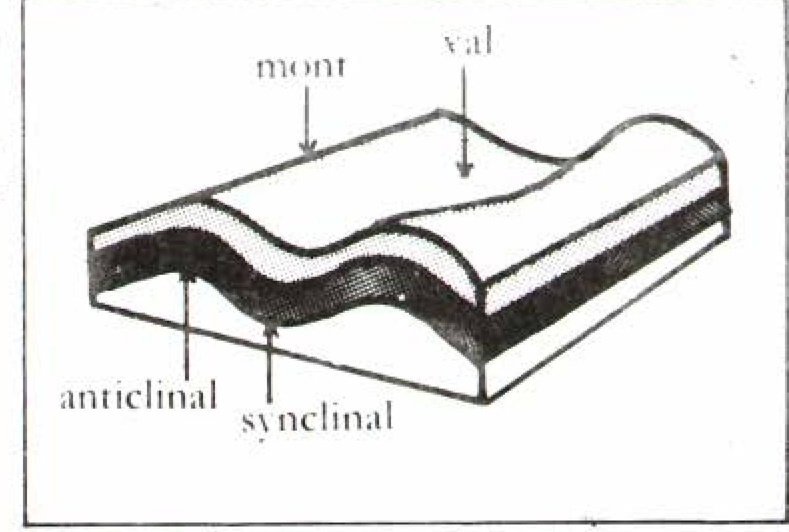
Chih : **Armoise** : *n.f* : herbe blanche ; très répandue sur les Hautes Plaines ; utilisée pour ses vertus médicinales.

Guettaf : **Arroche** : *n.f* : Arbuste commun en Algérie ; espèce des terrains salés.

Nomadisme pastoral : Déplacement des bergers qui conduisent les troupeaux à la recherche de pâturages.

Synclinal : *n.m* : partie en creux d'un pli (voir schéma)

Anticlinal : *n.m* : partie en hauteur d'un pli (voir schéma)



Le relief plissé (coupe du sol)

Jabbaren aux cinq mille figures

L'auteur conduit une expédition scientifique dans une région du Hoggar : le Tassili. Il raconte la découverte d'un site préhistorique contenant de nombreuses gravures et peintures rupestres.

De Djanet où je me trouvais alors, je donnai l'ordre de gagner Jabbaren, situé à une journée de marche [...]

Une nouvelle étape commence ... Sous la conduite de notre guide, la caravane s'étire sur un plateau sans relief et morne. Enfin Jabbaren apparaît dans un fond de vallonnements. C'est un ensemble de coupoles de grès qui rappelle à s'y méprendre un village noir de paillottes rondes. Rien d'emballant au premier abord, l'endroit semble même manquer de couleur. Mais dès que nous avons pénétré à l'interieur des grès, un cri d'admiration échappe à tous, tellement le **chaos** est sauvage et impressionnant. Ces « huttes », que forment les rochers **érodés** à leur base, sont les plus belles **excavations** qu'il nous ait été donné de voir au Tassili. L'ensemble constitue une véritable cité, avec ses ruelles, ses carrefours et ses places. Et toutes ces parois sont couvertes de centaines de peintures de styles les plus divers.



Le grand abri de Jabbaren

Dans la langue des Touaregs, *Jabbaren* signifie « les géants », et cette appellation provient tout simplement de la présence des peintures préhistoriques dont certaines, des figurations humaines, sont en effet gigantesques. Dans un abri profond, au plafond incurvé, l'une d'elles mesure près de six mètres de haut. Sans doute est-ce l'une des plus grandes peintures préhistoriques connues à ce jour...

Jabbaren, c'est tout un monde ! Plus de cinq mille sujets peints dans un quadrilatère mesurant à peine six cents mètres de côté ! Si l'on se réfère aux différents étages de peintures, on en déduit que plus de douze civilisations différentes s'y sont succédé. C'est sans exemple, et compte tenu de sa superficie, le Tassili peut être considéré comme le centre d'art préhistorique le plus riche du monde. Le sol des abris où nous vivons est couvert des vestiges laissés par nos artistes **troglodytes** et leurs contemporains.

Chaque journée nous ménage de nouvelles surprises... La **fresque** maîtresse représente une scène de chasse d'un puissant réalisme et qui ne compte pas moins de cent trente-cinq sujets. Des chasseurs, armés d'arcs, poursuivent des gazelles et des antilopes, et le centre du tableau est occupé par un rhinocéros blessé, sur le point de charger, qui perd son sang par les narines. Dans un angle, un groupe d'archers s'apprête à assaillir un troupeau de bœufs tandis que ses bergers font face à l'attaque. Sa surface s'étale sur vingt mètres carrés et il ne fait pas de doute que, dans le genre, cette peinture comptera parmi les plus belles de l'art préhistorique...

Sur toutes les parois, plusieurs niveaux de peinture se trouvent superposés. Ils ont été classés dans le temps les uns par rapport aux autres. Grâce à ce classement, nous saurons un jour ce qu'ont été les anciennes populations du Sahara, le rôle qu'elles ont joué dans le peuplement de l'Afrique, toutes choses que nous aurions ignorées à jamais sans la découverte de ces peintures

D'après Henri LHOTE
« A la découverte des fresques du Tassili »

Henri LHOTE, géographe, préhistorien, ethnologue français, est l'un de ceux qui connaissent le mieux le Sud algérien et particulièrement le Hoggar. Il fait le récit de ses différentes expéditions dans de nombreux ouvrages scientifiques. Il a réalisé une étude sur « Les origines du chameau et du dromadaire en Afrique du Nord et du Sahara » (1987).

Principales publications :

— Les Touareg du Hoggar et le Hoggar (1944)

— A la découverte des fresques du Tassili (1958)

— Les gravures rupestres de l'Atlas Saharien : Monts des Ouled Naïl et région de Djelfa (1982).

COMPRENONS :

Chaos [kao] : *n.m* : un grand désordre.
En géologie, entassement de blocs de roches qui se forme sous l'action de l'érosion.

Un rocher **érodé** : un rocher usé par le vent et le sable.

Excavation : [ekskavasjɔ̃] *n.f* : grand trou, cavité, creux.
La bombe a creusé une **excavation** dans le sol.
Les cavernes et les grottes sont des **excavations** naturelles.

Troglodyte : *adj et n.m* : qui habite une grotte, une caverne

Fresque : *n.f* : peinture ou gravure de grandes dimensions exécutée sur un mur.

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Compare les nombres suivants :**
7 et 21 ; 25 et 5 ; 4 et 16 ; 36 et 6
Quelles remarques peux-tu faire ?

2. **Voici des phrases dans lesquelles sont utilisés MULTIPLIER et ses dérivés. Remplace - les par d'autres termes sans modifier le sens.**
Nous avons multiplié les démarches à l'A.P.C pour constituer un dossier. — Les combattants multipliaient sans arrêt leurs attaques contre les positions ennemies. — Cet incendie a certainement des causes multiples. — La multiplication des points de vente facilitera la distribution des produits. — Les lapins constituent une espèce animale qui se multiplie facilement.

3. **2 est un nombre pair.**
Que peux-tu dire de tout multiple de 2 ?

4. **Compare le nombre 4 aux nombres 8, 16, 20, 28. Quelles remarques peux-tu faire ? (Continue la liste de ces nombres).**

5. **Même exercice que le 2°**
Je l'ai averti à de multiples reprises. — Cet accidenté de la route souffre de blessures multiples. — Des touristes s'émerveillent des multiples aspects du folklore algérien.

6. **Exercice collectif. Préciser le sens des expressions suivantes :**
   - Une émission de télévision (ou de radio) en duplex.
   - Une émission de télévision (ou de radio) en multiplex.

---

7. **Voici des mots qui contiennent l'idée de BEAUTE. Construis une phrase avec chacun d'eux :**

   décorer (ou décoration) ; orner (ornement) ; embellir (ou embellissement).

---

8. **Complète avec : (attention aux accords) : admirable ; coquet ; chef-d'œuvre ; parfait ; goût.**

   Au Musée National des Beaux - Arts sont exposés de nombreux ..... de peinture. — Cette fille est toujours très ..... avec ses robes à fleurs et ses cheveux bien coiffés. — Pour le repas de fête, une table a été dressée avec beaucoup de ..... . — L'orchestre exécute un morceau de musique avec une ..... maitrise. — Les fantasias de Tiaret sont toujours un spectacle ..... .

---

9. **Voici des adjectifs qui rappellent la BEAUTE. Construis une phrase avec chacun d'eux.**

   Joli - magnifique - ravissant - superbe - agréable

   Travaille avec le dictionnaire s'il le faut.

---

10. **Complète et trace les flèches.**

- un beau visage	- un gros .....
- un beau succès	- un joli .....
- une belle fortune	- un ..... remarquable
- un beau mensonge	- une grande .....

SYNTAXE

1. **Relève dans le texte « ALGERIE : Terre multiple » :**

   a- des mots (ou groupes de mots) coordonnés ou juxtaposés

   b- deux phrases coordonnées.

---

2. **Dans le texte suivant souligne les conjonctions de coordination :**

   « La trêve se prolongeait jusqu'à deux heures et les hommes la passaient à dormir à l'ombre des arbres ou à affûter des faucilles. Pour nous, infatigables, nous jouions,

nous allions tendre des pièges ; et si nous menions grand bruit à notre accoutumée, nous nous gardions néanmoins de siffler, car on ne doit ni siffler, ni ramasser du bois mort tout le temps que dure la moisson.

Camara LAYE
« L'enfant noir »

• **Trêve :** ***n.f*** **:** arrêt du travail.

---

3. **Lis le texte suivant. Souligne d'un trait les conjonctions de coordination et de deux traits les adverbes de coordination.**

L'amour des mots — Ce que j'écoutais, et ce que je guettais, c'étaient les mots, car j'avais la passion des mots. Aussi, en secret, sur un petit carnet, j'en faisais une collection. Or, dans les discours de mon oncle, il y en avait de tout nouveaux ; ni lui, ni mon père ne soupçonnaient que je les conservais sur un carnet. Ainsi, ils m'apprirent un jour que le mot « anticonstitutionnellement » était le mot le plus long de la langue française. Je le recopiai à grand peine et je le lisais chaque soir dans mon lit. Mais ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que je pus maîtriser ce monstre..

D'après Marcel PAGNOL
« La gloire de mon père »

---

4. **Complète les phrases suivantes à l'aide des conjonctions de coordination qui conviennent au sens de la phrase :**

Nous n'avons pas eu cours de français aujourd'hui ..... le professeur est absent. — L'épicier du coin de la rue n'avait plus de clients, il a ..... fermé son magasin. — Son petit camarade est timide ..... il a pris la parole pour se défendre. — Cette figure géométrique a trois côtés et trois angles ..... c'est un triangle. — Ratisse les plates-bandes ..... arrose les semis, ... ne reste pas sans rien faire.

---

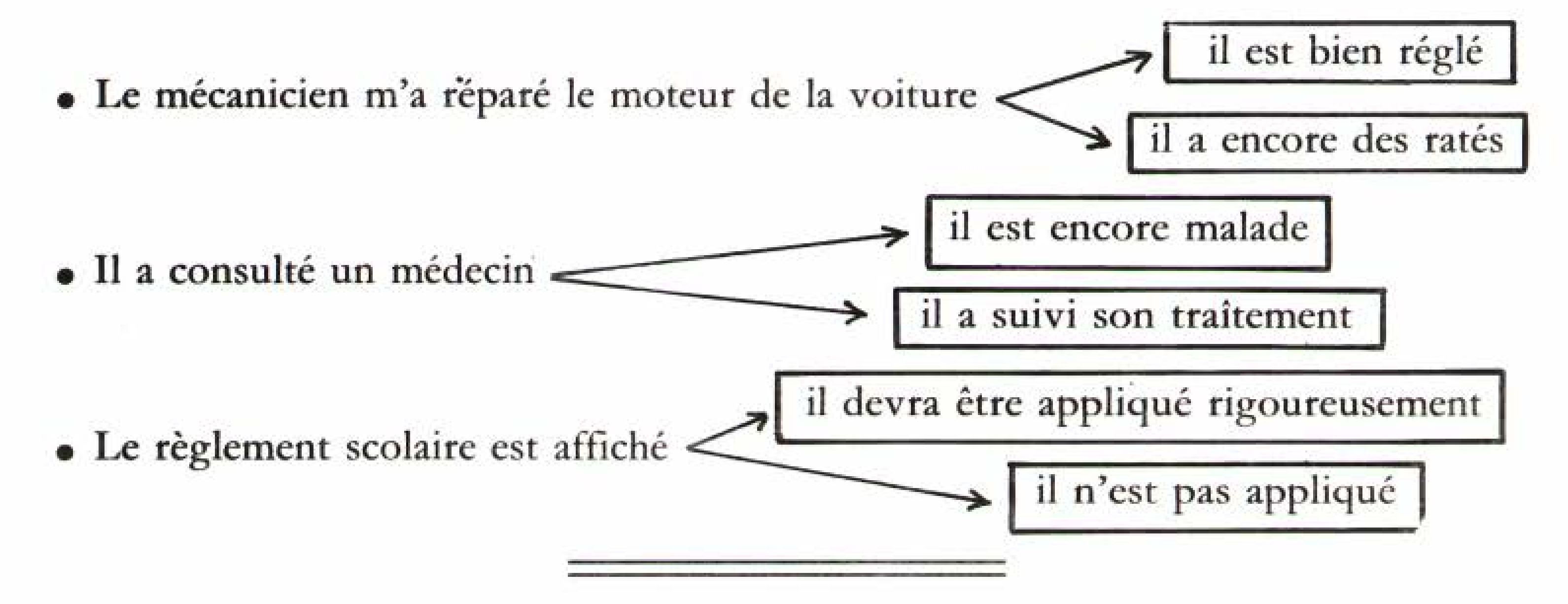
5. **Remplace dans les phrases suivantes, le signe de ponctuation par la conjonction de coordination qui convient.**

- La voiture n'a pu démarrer ; la batterie ne fonctionne pas.
- La chaussée était glissante ; le cycliste n'a pu s'arrêter.
- Je préfère vivre à la campagne ; j'ai besoin de calme.
- Mon frère se dépêche ; il craint de manquer son rendez-vous.

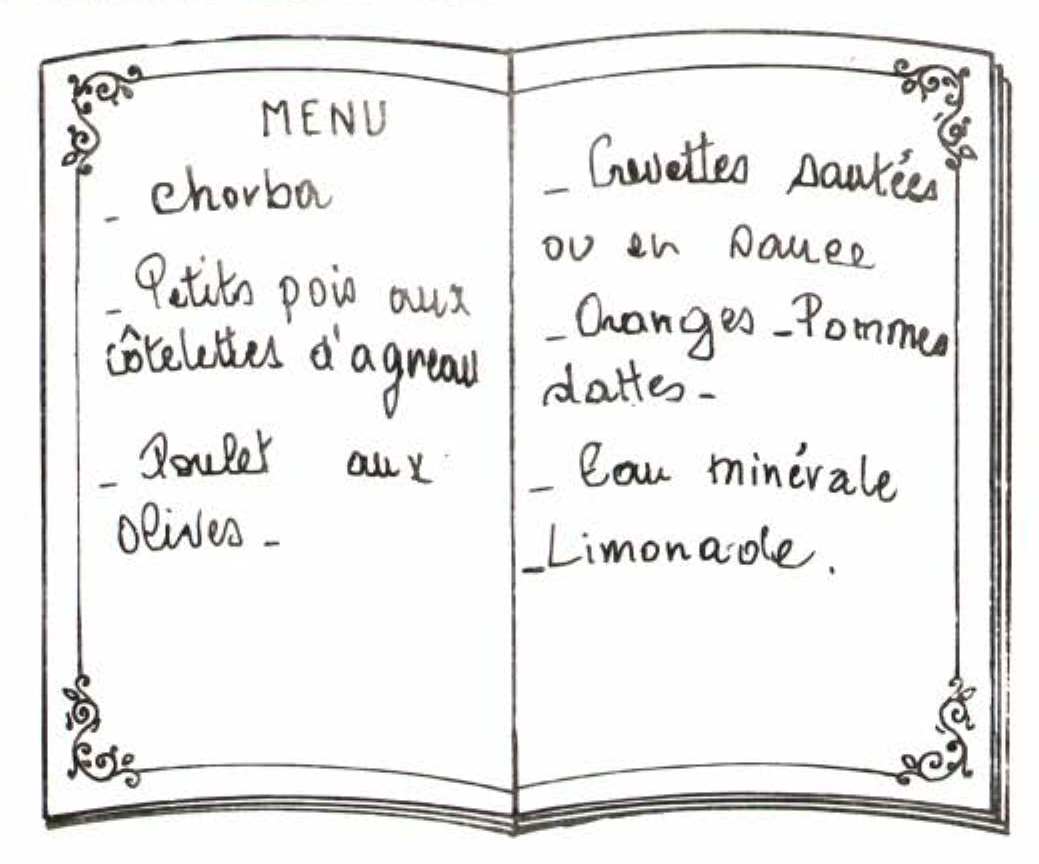
---

6. **A partir des ensembles suivants, forme à chaque fois deux phrases contenant deux propositions coordonnées.**

• Je me suis dépêché → j'ai fini mon travail
• Je me suis dépêché → il me reste beaucoup à faire



7. **Tu es au restaurant. Voici le menu :**



a) **Qui t'accompagne ?** b) **Quels plats as-tu choisis ?** c) **Pourquoi n'aimes-tu pas les autres plats ?** d) **Comment est la nourriture ?**

Réponds à ces questions en construisant un court paragraphe où tu emploieras les conjonctions (et adverbes) de coordination de ton choix.

8. **Reconstitue le texte en mettant les phrases dans l'ordre :**

L'oiseau perdu :

• D'abord, elle chercha dans les buissons, au bord de l'eau et sur les toits, sans écouter sa maîtresse qui lui criait : « Prenez donc garde, vous êtes folle. »

• Elle l'avait posé sur l'herbe pour le rafraîchir, s'absenta une minute, et quand elle revint, plus de perroquet.

• Un jour le perroquet se perdit.

• Enfin, elle rentra épuisée, les savates en lambeaux, la mort dans l'âme.

• Ensuite, elle inspecta tous les jardins et elle arrêtait les passants : « Vous n'auriez pas vu quelquefois par hasard mon perroquet ? »

D'après Gustave FLAUBERT
« Trois contes »

9 .**Construis un court récit à partir des indications suivantes :**

Un jour — — — — — — — — — — —. Le — — — — — — — — — — — — .
Mais — — — — — — — — — — — — —, car — — — — — — — — — — — — .
Alors — — — — — — — — — — — — —. Puis — — — — — — — — — — — — .
Ainsi — — — — — — — — — — — — —.

CONJUGAISON

1. **Complète le tableau suivant.**

Formes Simples	Formes Composées
• Les oasis **enchantent** toujours les touristes	• Les oasis **ont** toujours **enchanté** les touristes.
• — — — — — — — — — — — —	• Les voyageurs **avaient afflué** de tous les côtés.
• Ma petite sœur **recevra** de beaux cadeaux pour son anniversaire.	• — — — — — — — — — — — —
• — — — — — — — — — — — —	• Il **s'est lavé** les mains avant et après chaque repas.
• Le jeune garçon **vendait** facilement ses journaux.	• — — — — — — — — — — — —

2. **Construis des phrases à l'aide des éléments donnés dans les ensembles A et B.**

A	B
• L'ébéniste nous livre les meubles	• lorsque j'aurai atteint l'âge requis:
• Je passerai mon permis de conduire	• qu'il avait déjà réparée.
• Quand j'aurai examiné ce document	• que mon père a commandés.
• Le mécanicien essayait la voiture	• je le prêterai à mon camarade.

3. **Souligne d'un trait les formes simples, de deux traits les formes composées et indique les temps dans le tableau.**

- Ma grand-mère nous **racontait** de très belles histoires.
- Le soleil brille, au dehors, et les oiseaux chantent...
- Hier soir, à sept heures, j'avais déjà fini tout mon travail.
- A la fin du trimestre, nous aurons étudié seulement une partie du programme.
- Ma mère a planté du basilic et de la menthe sur le balcon de la chambre.
- Ça y est, c'est décidé ! Le week-end prochain, ni télé, ni cinéma : je ferai du footing !

Aspect accompli	**Aspect non-accompli**
	Imparfait

4. **Lis le texte.**

Le chanteur errant.

Il découvrit, aux clartés roses du matin, une ville assise sur une colline. Il s'arrête non loin de là, au bord d'une fontaine, pour se reposer et pour apaiser sa faim avec des oignons qu'il avait emportés. Une jeune fille, portant une corbeille sur sa tête, vint à la fontaine pour y laver son linge. Elle le regarda d'abord avec **défiance ;** mais voyant qu'il portait une **lyre** de bois sur sa tunique déchirée, et qu'il était vieux et accablé de fatigue, elle s'approcha sans crainte ; et soudain, émue de pitié et de vénération, elle puisa dans le creux de ses deux mains rapprochées un peu d'eau dont elle rafraîchit les lèvres du chanteur.

Anatole FRANCE
« Le chanteur de Kymé »

- **défiance : n.f. :** manque de confiance, crainte d'être trompé.
- **lyre** : n.f : instrument de musique à cordes pincées, en usage dans l'Antiquité gréco-latine.

- **Souligne les verbes conjugués puis classe-les dans le tableau suivant :**

Formes Simples	**Formes Composées**

5. **Etudie le tableau suivant :**

Hier, à 10^h	Aujourd'hui	Demain, à 10^h
• Notre voisin déménageait	Notre voisin déménage	Notre voisin déménagera
• Notre voisin avait déménagé	Notre voisin a déménagé	Notre voisin aura déménagé

- **Si tu devais employer telle ou telle forme du verbe "déménager", dis pourquoi.**
- **Construis d'autres tableaux avec les verbes suivants (en variant les indicateurs de temps) :** Habiter - Marcher - Produire - Dormir - Etre - Lire
- **Emploie quelques verbes dans des phrases.**

ORTHOGRAPHE

1. **Complète par la terminaison qui convient.**

Le port de la ceinture de sécurité est obligat ..... — J'aimerais faire une carrière dans l'électron ..... — Avez-vous une bibliothèque publi ..... dans votre commune ? Fais attention, ces verres sont très frag ..... — La chouette et le hibou sont des oiseaux ut ..... — Qui participe aux Jeux Olymp ..... ?

2. **Propose un adjectif de sens opposé.**

— un hôpital militaire → - un hôpital .....
— une note définitive → - une note .....
— un insecte nuisible → - un insecte .....
— un jardin privé → - un jardin .....

3. **Construis des phrases avec les adjectifs qualificatifs suivants :**

— électronique (accompagnant un nom masculin singulier)
— civil (accompagnant un nom féminin pluriel)
— préparatoire (accompagnant un nom masculin singulier)
— patriotique (accompagnant un nom féminin singulier)

4. **Dans les textes de lecture , relève :**

— **des adjectifs qualificatifs** en [il], [war], [al].
— **des noms à partir desquels tu peux former d'autres adjectifs avec les mêmes terminaisons.**

5. **Conjugaison orale des verbes :** recueillir, souffrir au présent de l'indicatif.
   Contrôle de l'orthographe par P.L.M de quelques personnes de la conjugaison.

---

6. **Ecris les verbes donnés à l'infinitif au présent de l'indicatif.**
   Le lapin (tressaillir) au moindre bruit. — Tu (Entrouvrir) la fenêtre car il fait trop chaud dans la chambre. — Tu (couvrir) les livres de classe. — Des explorateurs (découvrir) des terres inconnues. — Mes parents (accueillir) leurs amis pour une soirée de Ramadhan.

---

7. **Trouve un ou plusieurs compléments à chaque verbe puis construis des phrases avec les sujets suivants : tu, nous, un nom.**
   - recueillir - entrouvrir - accueillir.

---

8. **Complète par i ou y :**

- L'ox. gène	- le r. thme
- la p. lule	- la dact. lographie
- le t. mpan	- une c. terne
- une p. le	- le c. gne

---

9. **Forme un adjectif à partir de chaque nom et forme une expression d'après le modèle.**
   — symétrie → symétrique → des triangles symétriques
   — pyramide - cylindre - octogone - rythme - hygiène.

---

10. **Construis deux petites listes de mots contenant y ou i.**
    — dans la première l'intrus sera **y**.
    — dans la deuxième l'intrus sera **i**.

L'art militaire de Jugurtha

Metellus, consul romain d'Africa (Tunisie actuelle) se consacre à la préparation de la guerre contre Jugurtha, Chef numide. Les Romains avancent en territoire numide pour occuper la ville de Muthul près de l'oued Tessa, affluent de la rive droite de la Medjerda - (109 AV. J.C).

(Contre Métellus devant Muthul)

Quand Jugurtha voit les derniers rangs de l'armée de Métellus dépasser son avant-garde, il fait occuper par environ deux mille **fantassins** la montagne d'où Métellus vient de descendre, pour l'empêcher d'y retourner dans le cas où il serait battu. Puis, donnant le signal, il fonce brusquement sur l'ennemi.

Les Numides attaquent à droite, à gauche, exterminent notre arrière-garde, nous pressent, nous harcèlent, bouleversent nos rangs. Deux de nos soldats qui, plus fermes, se portent contre l'ennemi, **déconcertés** par le désordre qui règne dans le combat, n'y gagnent que d'être blessés à distance sans pouvoir répondre aux coups, ni atteindre l'adversaire. Jugurtha avait, en effet, d'avance recommandé à ses cavaliers, chaque fois qu'ils seraient attaqués par les Romains, de battre aussitôt en retraite, non pas tous ensemble ni du même côté, mais **en se dispersant** dans les directions tout opposées. Ainsi les Numides, s'ils ne pouvaient pas empêcher les Romains de les poursuivre, profitaient de leur supériorité numérique pour les forcer à se disperser et pour attaquer ensuite de dos et de flanc, en les enveloppant. S'il se trouvait que la colline pouvait favoriser leur fuite mieux que la plaine, leurs chevaux, habitués aux broussailles, s'y **frayaient** un chemin sans peine, tandis que les nôtres se heurtaient, à chaque instant, aux difficultés d'un terrain qui leur était étranger.

Salluste, Guerre de Jugurtha,
dans Historiens Romains Tome I
Cité par Mahfoud KADDACHE
« *L'Algérie dans l'antiquité* » page 90

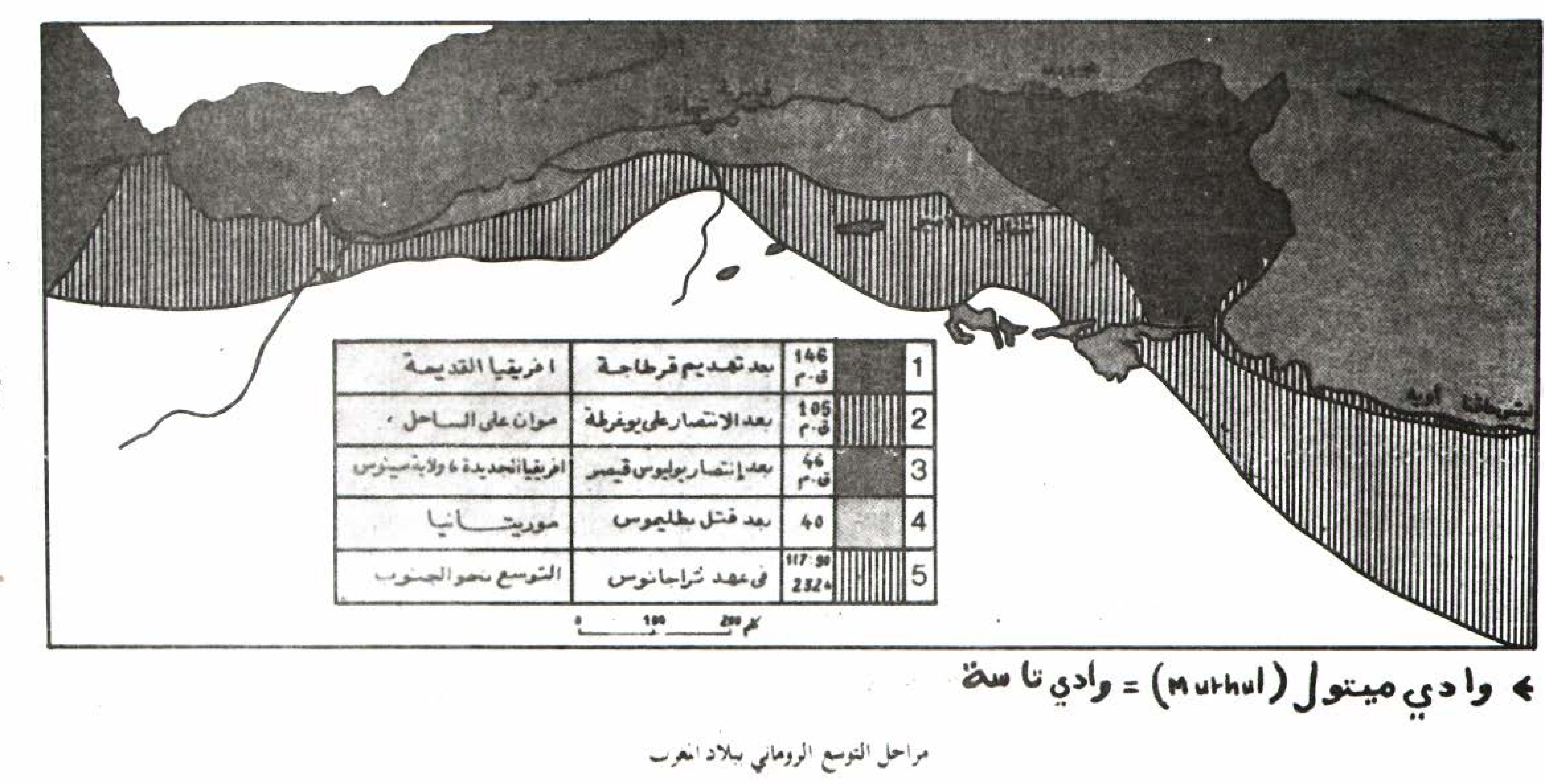
COMPRENONS :

Fantassin : *n.m* : Soldat de l'infanterie, qui combat à pied.

Déconcerté : surpris, dérouté.

Se disperser : aller de divers côtés, s'éparpiller.

Se frayer un chemin : se faire un chemin.



مراحل التوسع الروماني ببلاد المغرب

Le premier novembre 1954



C'était un soir. Au milieu de la nuit, les Aurés éclatèrent de feu. Une balle tirée d'un fusil rouillé fut bientôt suivie d'autres ; elle déchira l'air et secoua le silence des mechtas endormies. Quelques hommes étaient là, des armes à la main, quelque part dans les rudes djebels aurésiens. Un groupe d'hommes décidés, convaincus, de ces hommes qui forcent le destin, avaient ouvert le feu, un feu qui ne devait plus s'éteindre pour longtemps, un feu annonciateur d'une guerre révolutionnaire qui devait durer sept ans et demi. Et ce feu allait au cours des mois qui suivirent embraser toute l'Algérie.

C'était le premier jour d'un mois : Novembre 1954...

C'était la première balle d'une guerre de libération...

C'était le premier cri de la révolution...

Plus d'un siècle de colonialisme en fut à jamais ébranlé. Et ce premier coup de feu, premier symbole d'une libération à conquérir, au prix de quelle moisson, devait atteindre **l'hydre** coloniale en plein cœur. Les "**humbles**" avaient **pris le maquis**. Les djebels, les mechtas et les forêts devenaient, à partir de cette nuit-là, leur terrain de combat. Ils avaient décidé d'être libres à jamais, de libérer cette terre, dussent-ils y laisser la vie.

Ces hommes de novembre 54 n'étaient pas nombreux mais ils savaient au fond d'eux-mêmes qu'ils étaient les **pionniers** d'un peuple qui, du plus petit au plus grand, allait dans une admirable **unanimité** les soutenir et les suivre.

Leur première balle, ce premier cri à la guerre de libération nationale, a été entendu et a retenti à travers le pays. De Maghnia à El-Kala, des hommes ont rejoint ces hommes et ils furent des milliers sur mille crêtes pour libérer la terre des ancêtres, cette terre où leur sang allait se répandre. C'était l'armée de libération nationale, l'armée des "Moudjahidine", notre armée.

Ils bravaient la mort sachant l'ennemi impitoyable, supérieurement armé, un ennemi qui comptait parmi les premières forces de **l'OTAN**. Ils pressentaient aussi les sacrifices que le peuple algérien allait **consentir**. Ils étaient les premiers. Une foi inébranlable les animait. Ils quittaient père, mère, enfants et épouse pour "épouser" la lutte armée. Qui pouvait les arrêter ?

« *De l'A.L.N à l'A.N.P* »
Ouvrage édité par le Ministère
de l'Information et de la Culture

COMPRENONS :

Hydre : *n.f* : animal monstrueux à plusieurs têtes dont on parle dans les légendes.

Humble : *adj* : modeste, simple.
Cet homme est un **humble** employé.

Maquis : *n.m* : terrain couvert de broussailles, de buissons touffus.

Prendre le maquis : rejoindre les combattants armés.

Pionnier : *n.m* : homme qui commence le premier une entreprise.

Unanimité : *n.m* : accord général.
Cette loi a été votée à l'**unanimité**

O.T.A.N : Organisation du Traité de l'Atlantique Nord.
Cette organisation regroupe les armées de pays de l'Europe de l'Ouest : les Etats Unis, la France, l'Angleterre, l'Allemagne Fédérale, la Belgique...

Consentir : accepter
consentir un sacrifice, **consentir** un prêt ≠ refuser



La Bataille de KHENG ENNETAH. *(1832)*
Musée Central de l'Armée
Ryad El-Feth - *El Madania* ALGER

Un épisode de la résistance algérienne

Au cours des mois de mai et juin 1833, l'Emir Abd El Kader réunit une armée de 8000 cavaliers et de 1000 fantassins pour mener une expédition sur Oran occupée par les troupes du général français Desmichels.

Près de la ville, il organise ses troupes avant le combat...

Divisant ses troupes en deux groupes, il envoya le premier à l'assaut du flanc gauche de l'ennemi, dans la plaine. A la tête de l'autre, il s'avançait droit sur un fort que le Général français avait fait ériger au lieu dit "Le Figuier". La défense de ce fort était assurée par une **garnison** composée d'un escadron de chasseurs d'Afrique, d'un bataillon d'infanterie et de deux pièces d'artillerie.

Parvenue aux abords du fort, **l'infanterie** de l'Emir faiblit. Sans perdre un instant, Abd El Kader sauta de son cheval, et marchant en tête, tenta l'assaut. Repoussé par deux fois dans ses tentatives pour pénétrer dans le fort, il se remit en selle, rallia ses hommes et rejoignit sa cavalerie qui opérait dans la plaine.

Là, les Français se montrèrent tout à fait incapables de résister à l'assaut qui leur était livré. Leurs lignes de voltigeurs furent balayées et leurs carrés rompus. **L'engagement** se prolongea tard dans la nuit jusqu'au moment où Desmichels fit sonner l'ordre de retraite sous la protection du feu de son **artillerie**. Cette **retraite** fut suivie d'une **trêve** de quelques jours.

Abd El Kader, qui supportait mal l'inaction, se mit une certaine nuit en campagne avec une centaine de cavaliers choisis, et tendit une embuscade dans un bois situé à une courte distance d'Oran, que les Français avaient coutume de traverser pour aller remplacer des cavaliers placés aux avant-postes. A l'heure prévue, un escadron de chasseurs fit son apparition. Abd El Kader déclenchant l'attaque les surprit et les dispersa, faisant plusieurs tués et une trentaine de prisonniers. Un chasseur chargea sur lui, lance pointée. L'arme passa sous l'aisselle gauche de l'Emir. Il la tint serrée comme dans un étau entre son bras et sa poitrine, et trancha d'un coup de sabre la tête de son adversaire.

Dans la mêlée, une balle abattit son cousin Ahmed. En un instant, Abd El Kader accourut auprès de son parent blessé. Après avoir **étanché le sang**, pansé la blessure, et hissé le blessé devant lui en travers de son cheval, il l'emmena en lieu sûr. Bientôt après, se rendant compte que les Français n'étaient guère disposés à se mesurer de nouveau au sabre avec les siens, il rassembla tout son détachement, et reprit la route de Mascara.

D'après Charles - Henri CHURCHILL.
« *La vie de Abd El Kader.* »

COMPRENONS :

Garnison : *n.f* : Ensemble des troupes stationnées dans une ville pour la défendre ou y séjourner.

Infanterie : *n.f* : armée qui combat à pied.

Engagement : *n.m* : combat

Artillerie : *n.f* : armée qui utilise les canons

Retraite : *n.f.* : S1 : Mon père a pris sa retraite, il ne travaille plus.
S2 : l'armée **bat en retraite**, elle recule devant l'ennemi.

Trêve de quelques jours : arrêt de quelques jours.

Etancher le sang : arrêter le sang.



Les oliviers

Mouloud MAMMERI, écrivain algérien né le 28 Octobre 1917 à Taourirt - Mimoun (Grande - Kabylie)

*Œuvres principales : **La Colline oubliée (1952), Le Sommeil du juste (1955), l'Opium et le Bâton (1965).***

Depuis plusieurs jours, autour de Tala, les forêts brûlaient. On entendait d'abord le sourd mugissement des obus au **napalm**, puis une petite fleur de feu éclosait à ras de terre, piquait les ténèbres. Elle grandissait, se multipliait, dévorait avidement toujours plus l'espace autour d'elle et en peu de temps gagnait les premières pentes de la montagne où il n'y avait plus de végétation...

Quand nous apprîmes que c'était des oliviers qui brûlaient, nous nous mîmes à regarder les nôtres au bas de la colline avec plus d'amour et d'inquiétude : ils étaient notre seule ressource.

Etait-ce les incendies qu'il voyait se multiplier chaque soir à tous les horizons de Tala ? Toujours est-il que moins d'une semaine après son arrivée le capitaine fit réunir le village par Tayeb.

— Dis-leur : «Ils ont de beaux fusils, ils assurent la garde tous les soirs, ils ne sont ni aveugles ni borgnes.»

Tayeb traduisit. Les paysans se demandaient ce que le capitaine voulait dire.

— Ça y est ?

— Ça y est, mon capitaine.

— Tout le monde a compris ?

— Le capitaine vous demande si vous avez compris ?

Tout le monde avait compris.

— Bien. Or, moi, j'ai des preuves... des preuves formelles... que les Fellagha passent ici chez vous. Ils entrent, ils sortent comme ils veulent. Traduis.

Tayeb traduisit.

— Alors de deux choses l'une : ou bien vous êtes avec eux... et en ce cas j'en prendrai acte, ou bien vous avez peur. Répondez-moi tout de suite.

Un vieillard prit la parole et comme il s'étendait :

— Abrège, dit Tayeb, toi tu es gâteux, mais les Iroumien sont pressés.

Le vieillard abrégea.

— Mon capitaine, dit Tayeb, ils disent que dans le village il n'y a pas de rebelles, mais que dans les champs on ne peut pas les voir... à cause des oliviers.

— Ah ! Nous y voilà ! dit le capitaine. Eh ! bien, mais, rien de plus facile ! Vous ne voyez pas les **Fellagha** à cause de vos oliviers ? Vous allez couper vos oliviers... Traduis-leur, dit-il à Tayeb. Demain, dès la fin du couvre-feu, je veux voir tout le monde ici... devant la **S.A.S**... avec des haches, des scies, des serpes... tous les instruments dont ils se servent quand les Fellagha leur font couper les poteaux téléphoniques...

Le lendemain, les premiers paysans se présentèrent dès l'aube, emmitouflés dans leurs burnous. Tayeb était déjà là.

La lente **procession** des femmes aux pieds nus commença à descendre vers la vallée. Quelques-unes avaient leurs bébés sur leurs dos ; toutes portaient gauchement à la main ou fichées dans la ceinture des haches, des serpes, des scies. Les enfants jouaient avec des gamelles où on avait apporté du couscous pour le déjeuner. Les vieillards venaient en dernier parce qu'ils n'arrivaient pas à suivre. Il n'y avait presque pas d'hommes.

Au premier coup de hache donné par un harki « pour faire voir comment », une jeune femme cria comme si c'était elle qui l'avait reçu. Mais ensuite les harkis, les soldats, tout le monde s'y mit. Puis on les répartit par secteurs et le travail commença.

Les soldats et les harkis allaient d'un groupe à l'autre parce que le travail n'avançait pas. Devant chaque arbre les paysans avaient des hésitations infinies. Une vieille pliée devant un vieux tronc lui faisait des discours que les soldats ne comprenaient pas ; elle lui caressait l'écorce de ses doigts noueux ou bien du pouce et de l'index pressait ses paupières pour en chasser les larmes.

Au début les soldats plaisantaient avec les paysannes puis, comme elles ne disaient rien, le travail finit par se faire dans un silence que n'emplissaient plus que le crissement régulier des scies et les heurts sourds des hachettes sur le bois des troncs.

Le travail se faisait lentement. « Si c'était les Fels qui vous faisaient couper les poteaux téléphoniques, vous iriez plus vite, hein, les gars ? » Et puis le silence finissait par devenir **oppressant**. « Vous n'êtes pas contents ou quoi ? » Un harki donna un grand coup de pied dans le dos de la vieille qui n'en finissait pas de pleurer sur son arbre et de lui caresser l'écorce, « pour

que ça crie enfin. » Elle ne cria pas, elle se retourna seulement pour voir qui l'avait frappée, se releva puis retourna à son arbre pour le caresser.

La corvée de bois dura quinze jours.

D'après Mouloud MAMMERI
« L'Opium et le Bâton »

Dans le roman l'Opium et le Bâton, Mouloud MAMMERI raconte la guerre de libération dans un village de l'intérieur du pays.

Ce roman a été porté à l'écran en 1970 par le réalisateur Ahmed RACHEDI.

L'épisode de la destruction des oliviers a été particulièrement bien rendu dans le film.

COMPRENONS :

Napalm : *n.m* : essence solidifiée, utilisée pour le chargement de projectiles incendiaires.

Fellagha : *n.m* : nom péjoratif donné par les colonialistes pour désigner les maquisards. Leur but était de ternir l'action des combattants.

S.A.S : section administrative spécialisée, chargée du contrôle et de la surveillance de la population pendant la guerre de libération.

Procession : *n.f* : longue suite de personnes, de voitures, etc...

Oppressant : *adj* : Qui accable, étouffe.
- Une chaleur **oppressante**
- Je me sens **oppressé** par une crise d'asthme, j'ai l'impression d'étouffer.

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Donne les définitions des noms composés suivants :**
avant - bras ; avant - veille ; contre - indication ; sans - abri.

2. **Complète les phrases avec :** sous - alimentation ; arrière grand - père ; entrebâillement ; arrière - goût ; arrière - garde ;sous - estimer.
Quelle chance tu as d'avoir encore ton ..... — Ce médicament à boire laisse un ..... désagréable. — Les soldats numides attaquent ..... de Métellus. — Dans certains pays pauvres, la population souffre de ..... — Il ne faut jamais ..... son adversaire. — La souris a réussi à se sauver par l' ..... de la porte.

3. **Construis des phrases avec :**
sous - sol ; sous - officier ; contre - poison ; contre - jour.

---

4. **Emploie dans une phrase les mots :** adresse, dextérité en parlant d'un artiste de ton choix.

---

5. **De quoi peut-on dire : « C'est un travail d'artiste ! »**
Exemple : — une robe finement brodée
— .....
— .....

---

6. **En deux ou trois phrases présente l'activité d'un artiste que tu aimes.**

---

7. **Dans ce texte de Mouloud Feraoun, relève les détails qui montrent qu'il s'agit d'un travail d'artiste.**

Potières au travail

Nana, souriante et très à l'aise, saisit l'argile entre ses petites mains pâles, triture, tâte, caresse ; de ses doigts agiles sort une espèce de bâton qui s'allonge vacille et zigzague comme un serpent. Lorsqu'elle le trouve assez long, elle s'arrête, coupe la couleuvre en morceaux et, avec précaution, entoure la galette préparée par Khalti. Alors, munie d'une planchette bien lisse, elle tire l'argile, amincit encore le serpent, qui montre et dessine bientôt le bas de la paroi...

SYNTAXE

1. **Souligne les pronoms relatifs contenus dans ce texte.**

L'enfant et la rivière. « Méfie-toi de la rivière que tu vois tout près. Dans la rivière, il y a des trous où l'on se noie. Il y a aussi des serpents qui se cachent sous les roseaux : non loin de là, dans une roulotte que l'on aperçoit à peine, sont installés des **bohémiens**. La rivière dont je viens de te parler est un ennemi **perfide**. »

D'après Henri BOSCO

Bohémiens : *n.m* Personnes nomades qui vivent dans des roulottes.
Perfide : *adj* : déloyal, à qui on ne peut pas faire confiance.

---

2. **Reconstruis des phrases à partir des éléments des deux ensembles.**

• Souvent, il vaut mieux replacer les choses là • La migraine est un mal • Je me souviens encore du jour • Un somnambule fait des actions • Jugurtha est un guerrier	• dont il se plaint toujours. • où j'ai voyagé pour la première fois. • dont la stratégie militaire a été relatée par Salluste. • dont il n'est pas conscient. • où on les a prises.

3. **Fais trois phrases complexes en reliant chaque fois deux phrases simples. Emploie le pronom relatif "Dont".**

a
- P1 : Il existe, dans la steppe, de **l'alfa**.
- P2 : On fait du papier de bonne qualité avec **cet alfa.**

b
- P1 : Le candidat au concours de dessin a présenté **un travail**.
- P2 : Il est satisfait **de ce travail**.

c
- P1 : Le voyageur aperçoit au loin **une maisonnette**.
- P2 : Les fenêtres **de cette maisonnette** sont éclairées.

4. **Même exercice : emploie le pronom relatif où.**

a
- P1 : Je me plais **dans cette maison**.
- P2 : J'ai toujours vécu **dans cette maison**.

b
- P1 : **Un matin**, nous avons recueilli un petit oiseau.
- P2 : Il neigeait abondamment **ce matin-là**.

c
- P1 : Les archéologues font des fouilles **dans plusieurs régions**.
- P2 : Des vestiges romains ont déjà été trouvés **dans ces régions**.

5. **Voici des définitions d'un dictionnaire. Elle sont incomplètes. Mets les pronoms qui conviennent.**

- **Sosie [sɔzi] n.m :** personne ..... ressemble parfaitement à une autre.
- **Larynx [larɛ̃ks] n.m :** partie supérieure du canal respiratoire, ... se trouvent les cordes vocales.
- **Eventaire [evɑ̃tɛr] n.m :** plateau ..... certains marchands ambulants portent devant eux pour présenter leur marchandise (sens 1)
- **Harmonica [armɔnika] n.m :** petit instrument de musique populaire, ... le son est produit par des petites lames ..... l'on met en vibration en soufflant et en aspirant.

6. **Cherche dans le D.L.F les définitions des mots suivants :**
Cachalot - Conifère - Clavicule. **Que remarques-tu ?**
— Présente quelques mots dont les définitions comportent les pronoms relatifs "Où", "Que", "Dont".

---

7. **Complète les phrases suivantes en employant Où ou Dont**
— Je voudrais vivre dans un pays .....
— La grande exposition .....
— Notre situation a commencé à changer l'année .....
— J'ai acheté un appareil photo .....
— Le film .....

---

8. **Complète les phrases suivantes :**

GN qui passionne (nt) grands et petits	— — — — — — — — — — —
GN sujet	GV.

— — — — — —	— — — — — —	Prép + GN que j'ai moi même bricolé (es).
GN sujet	GV	G.P.

Prép + GN où nous sommes allé (s) (es),	— — — — — —	— — — — — —
GP.	GN. sujet	GV.

— — — — — —	V + GN dont la forme est très bizarre.
GN. sujet	GV

GN dont j'ai eu peur tout à l'heure	— — — — — — — —
GN. sujet	GV.

• **Représente une ou deux phrases par un arbre.**

CONJUGAISON

1. **Relie les élèments de A à ceux de B pour former 5 phrases correctes.**

A	B
• Tous les jeudis, ils	• améliorent le rendement de jour en jour.
• Oran	• calme la toux.
• Une infusion chaude de verveine	• se développent de plus en plus.
• Les employés de cette usine	• est la capitale de l'ouest algérien.
• Dans le sud algérien, l'agriculture et l'élevage	• font leurs achats au grand marché.

2. **Ecris les verbes mis entre parenthèses aux temps qui conviennent. (Attention à l'accord des participes passés).**

Le film (commencer) depuis cinq minutes quand j'(arriver). — Le libraire (recevoir) les livres qu'il (commander). — Une fois que les mécaniciens (changer) les roues, le pilote (continuer) la course et (remporter) la victoire. — Il (falloir) que je te raconte ce qui m'(arriver). — Les élèves de notre classe (lire) la lettre que leurs correspondants (envoyer).

3. **Mets une croix dans la case correspondante.**

	Action accomplie	action en cours d'accomplissement	action future
• Mon père va à la réunion à quatorze heures.			
• La secrétaire vient de répondre au téléphone.			
• Le maçon crépit le mur de clôture.			
• Nous partons bientôt pour un voyage.			
• Vous nous quittez aux vacances prochaines.			
• Nos voisins repeignent leur appartement.			
• Que regardes-tu par la fenêtre depuis tout à l'heure ?			

4. **Ecris au présent de l'indicatif les verbes mis entre parenthèses. (Attention à l'accord).**

Le maréchal - ferrant.

Au pied d'un chêne (se tenir), chaque mardi, le même maréchal - ferrant qui (trôner) au milieu des bâts, des sacs et des chouaris, son enclume entre les jambes, un monceau de fers à portée de la main.

Les mules et les bourricots (s'ébrouer) gaîment quand il (faire) beau, (se flaire), (se dire) leurs secrets, (pétarader) et (ruer). S'il (pleuvoir), ils (baisser) mélancoliquement les oreilles et (recevoir) les averses...

Lorsqu'il (faire), chaud, ils (dormir) sagement debout, les oreilles horizontales, les yeux mis - clos, la tête basse.

D'après M. FERRAOUN
« *Jours de Kabylie* »

---

5. **Indique la valeur du présent de l'indicatif en inscrivant le numéro correspondant dans les cases :**

1 - Présent de narration
2 - Présent momentané
3 - Présent prolongé
4 - Présent d'habitude
5 - Présent de vérité générale
6 - Présent à valeur de passé récent
7 - Présent à valeur de futur proche

Ce jeune peintre **participe** chaque année au festival culturel [...] — La bissectrice **partage** un angle en deux parties égales [...] — L'avion **décolle** dans quelques minutes [...] — Un vent chaud **souffle** depuis une semaine [...] — Il m'**annonce** son départ au téléphone, à l'instant [...] — L'arbitre **siffle** la fin de la partie [...] — « Dans un angle, un groupe d'archers **s'apprête** à assaillir [...] un troupeau de bœufs tandis que ses bergers font face [...] — à l'attaque ».

---

6. **Lis le dernier alinéa du texte « Un épisode de la résistance algérienne »**
   - **Dis à quels temps sont employés les verbes de ce paragraphe.**
   - **Réécris ce paragraphe au présent de narration.**

7. **A partir des informations suivantes rédige la notice biographique de Malek HADDAD en utilisant le présent de narration.**

— Malek HADDAD écrivain algérien de langue française.
— Né le 5 juillet 1927 à Constantine.
— Etudes secondaires dans cette ville.
— Inscription à la faculté de droit d'Aix-en-Provence (France).
— Collaboration, en Algérie et en France à plusieurs revues ou hebdomadaires.
— Publication du premier recueil de poèmes en 1956.
— De 1958 à 1961, publication des romans suivants :
- La dernière impression en 1958

- Je t'offrirais une gazelle en 1959
- L'élève et la leçon en 1960
- Le quai aux fleurs ne répond plus en 1961

8. Emploie dans des phrases les valeurs du présent de l'indicatif.

9. A partir de tes livres de mathématiques ou de sciences, présente quelques phrases où tu emploieras le présent de vérité générale.

10. Tu aimes bricoler. Imagine une suite d'actions au présent de l'indicatif

11. Tu as été témoin d'un événement. Raconte-le en quelques lignes en employant le présent de narration.

ORTHOGRAPHE

1. Ecris l'adjectif qui convient.

Les ruines (Rome) sont nombreuses en Algérie. La médecine (Chine) est très ancienne. Les soldats (Numidie) furent très courageux . Les oasis (Algérie) sont recherchées par les touristes. Aimes-tu la musique (Espagne) ?.

2. Complète sur le modèle :

— L'Algérie, les Algériens, les ports algériens, la marine algérienne.
— La Tunisie,
— Le Japon,
— L'Angleterre,

3. Ecris avec ou sans majuscule.

J'ai acheté une calculatrice de fabrication (Japon). Les (Allemagne) pratiquent un foot-ball très agréable. Pélé a été un célèbre foot-balleur (Brésil). En 8e AF, nous avons étudié une œuvre d'un écrivain (Angleterre). Ce sont les (Russie) qui ont placé le premier satellite autour de la terre.

4. **Ecris au présent de l'indicatif**

Combien (valoir) le manteau que tu as acheté. Si tu (vouloir), tu (pouvoir), dit le proverbe. Il (valoir) mieux partir tout de suite. Que (vouloir) - tu faire avec l'argent de tes économies. (Pouvoir) mieux faire, a encore écrit le directeur dans le bulletin trimestriel.

5. **Ecris Peut ou Peu**

Encore un ..... de patience et tu auras fini. Il a si ...... d'argent qu'il ne ..... plus rien acheter. Cet élève est ..... attentif ; il ne ..... pas comprendre les explications du professeur. Il travaille si ..... qu'il ne .....obtenir de bons résultats.

6. **Ecris la terminaison qui convient. (Présent de l'indicatif)**

- Tu envoi.....
- Je sor.....
- Il peu.....
- Elle s'appui.....
- Il voi.....
- Je boi.....
- Tu peu.....
- Elle vau.....

7. **Complète les mots**

Ce chanteur a une très belle v ..... Le lion se jette sur sa pr ..... Dans la région de Tlemcen, on élève le ver à s ..... Le fr ..... fait fuir les hirondelles. Les alpinistes escaladent une par ..... Nous avons assisté à un beau tourn ..... de volley-ball.

8. **Voici des paires d'homonymes. Construis une phrase avec chacun d'eux pour en préciser le sens.**

foie / fois ; pois / poids ; toit / toi ; voix / voie.

9. **Etudie par cœur ces deux proverbes. Apprends à les écrire sans fautes.**

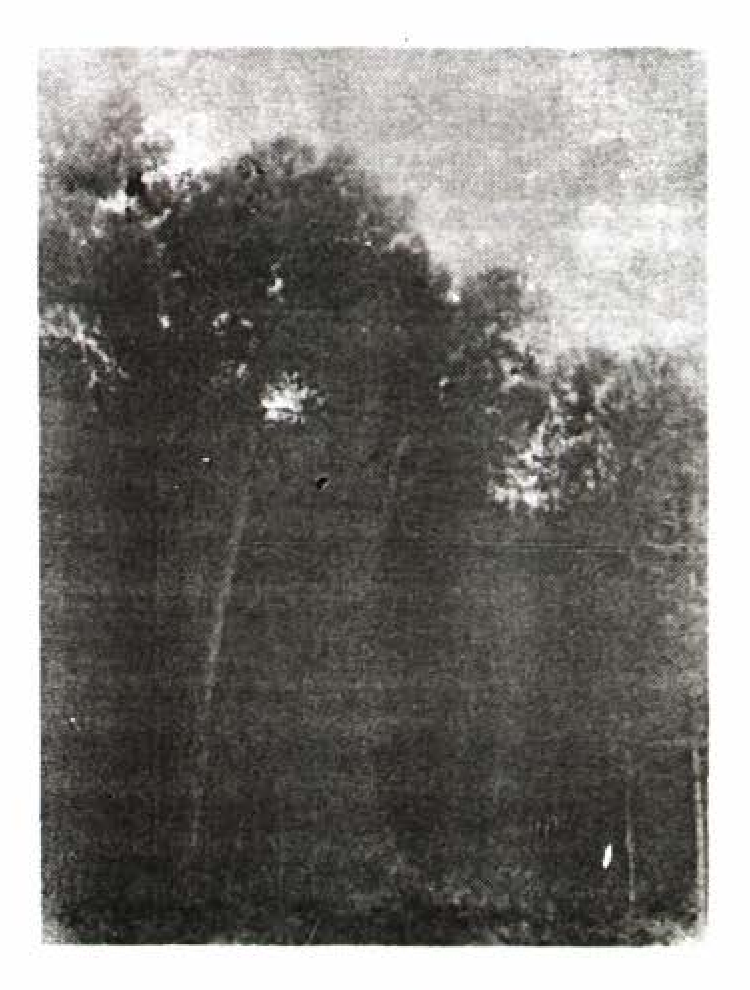
— Qui veut aller loin ménage sa monture.
— Vouloir, c'est pouvoir.



Pin maritime



Pin parasol (Pin pignon)



Pin d'Alep



Pin de Coulter

Un ARBRE RELIQUE : Le pin noir

Dans le parc national du Djurdjura se trouve un arbre très rare, le pin noir (pinus Nigra Mauritanica) découvert en 1927 et dont le nombre à travers le monde n'atteint pas le millier.

On peut apercevoir ces arbres "bien de chez nous" au Tigounatine dans le Djurdjura, les plus vieux étant estimés à deux cents ans d'âge et les plus grands atteignent une circonférence de 1,80 m. Ces véritables reliques naturelles qui composent une petite partie de la forêt du Tigounatine sont à l'abri derrière un grillage depuis 1984 et l'on s'attend à ce que les six cents sujets ainsi préservés de toute dégradation en profitent pour croître et se multiplier.

En dehors de cette forêt, il n'existe à l'état naturel que deux petits bouquets d'arbres dans la région : vingt sujets à Djebel Taouielt et dix sujets à Tikjda près de la route. C'est dire si l'espèce est **rarissime** et ne semble pas se prêter à l'expansion car la **régénération** naturelle est très faible. Il semble que cela soit dû au climat : les cônes éclatent trop tard en mars - avril, si bien que



Pin Noir

les quelques grains qui auraient pu germer succombent aux grandes chaleurs de l'été.

La régénération naturelle du pin noir est gênée par les semis de cèdres ; les graines du cèdre se développant avant celles du pin noir et occupant toute la place. En effet, un décompte de semis sur une surface de 4 m2 donne environ trois cents semis annuels de cèdres pour un seul semis de pin noir.

A Tikjda, les dix pins noirs isolés sont entourés par une végétation qui ne leur laisse pratiquement pas de chance de se régénérer naturellement : un seul arbre a pu y prendre place.

A ces causes pouvant expliquer la faiblesse de la reproduction des pins noirs à Tikjda, on peut ajouter la mauvaise qualité du sol et l'orientation plein sud du bouquet d'arbres. Par contre le peuplement de Tigounatine est exposé à l'ouest tandis que que celui de Taouielt l'est au Nord. En outre leur couche d'**humus** sur le sol calcaire est plus riche.

Après les plantations effectuées dans les années trente, il fallut attendre 1982 pour en réaliser de nouvelles. On commença par mettre en terre quinze plants obtenus localement à partir de graines de pins noirs du Tigounatine au refuge de Tizi-N'kouilal situé à 13 Km de Tikjda et à environ 1700 mètres d'altitude, bien au frais. On peut les voir à l'intérieur d'un périmètre grillagé entourant l'annexe de ce refuge. Puis à Tala - Guilef pendant l'hiver 1983 - 1984, 700 plants furent mis en terre et placés à l'abri à l'intérieur de la réserve grillagée. Quelques sujets furent aussi placés le long du mur du côté amont reliant Thala - Guilef au restaurant d'altitude. Enfin, à Tikjda une vingtaine de sujets furent plantés autour du chalet abritant la cellule **I.N.R.F** et une vingtaine d'autres au printemps 1985 à l'auberge de jeunesse, au chalet du parc et au chalet de la wilaya.

Aux dernières nouvelles toutes ces dernières plantations suivent normalement leur cours. Enfin, selon une information verbale, 250 plants de pins noirs ont été confiés à la **D.R.S.** dans le cadre du reboisement du Dirah dans la daïra de Sour-El-Ghozlane.

D'après L. TIMIZAR
El-Moudjahid du Jeudi 20 mars 1986

COMPRENONS :

Rarissime : *adj* : très rare. Ce vase est **rarissime**.

Régénération : *n.f* : **Reconstitution** d'un organe détruit ou endommagé. Régénération de la queue chez les lézards.

Humus : *n.m* : le sol de la forêt est couvert d'humus, d'une terre produite par les débris de plantes pourries.

I.N.R.F : Institut National de la Recherche Forestière.

D.R.S : Direction de la Restauration des sols.

La préservation des forêts

L'essentiel **des billes de bois** commercialisées provient des forêts de conifères de l'hémisphère nord ; l'U.R.S.S et les U.S.A. sont les deux plus importants producteurs.

La grande forêt d'arbres à feuilles **caduques** de la zone tempérée a été **défrichée** aux siècles passés et utilisée pour le chauffage domestique, l'artisanat, la construction des maisons et des bateaux. Ces espaces défrichés furent remplacés par des zones de culture. Mais, en prenant conscience du rôle de la forêt dans l'équilibre **écologique** et des ressources naturelles qu'elle ne cesse de prodiguer, l'homme a compris qu'il lui faut protéger celle-ci et même dans certains cas, l'aider à se reconstituer.

Aussi tous les pays font-ils, depuis quelques années, une politique de reboisement afin de protéger les sols d'une très forte érosion et de maintenir l'équilibre en eau du sous-sol. Outre le reboisement et la préservation, les forestiers doivent **prévenir** les incendies et participer à la lutte contre certains insectes ; ils doivent également surveiller la **prolifération** des animaux sauvages (cerfs, chevreuils, lapins de garenne) qui, dans leur recherche de nourriture, risquent d'endommager la forêt.

Enfin, ils doivent encore savoir guérir les maladies les plus courantes des arbres.

Extrait de : « *Notre planète la Terre* »
Editions Hatier

COMPRENONS :

Billes de bois : des grands morceaux de troncs d'arbres.

Caduc : *adj* : (fém : caduque). L'abricotier a des feuilles **caduques**, qui tombent chaque année (≠ persistantes).

Défricher un terrain : le préparer pour la culture
ce terrain est en **friche**:il n'est pas cultivé.

Equilibre écologique : équilibre de la nature, de l'environnement
Chaque chose, chaque être vivant, est utile dans la nature.

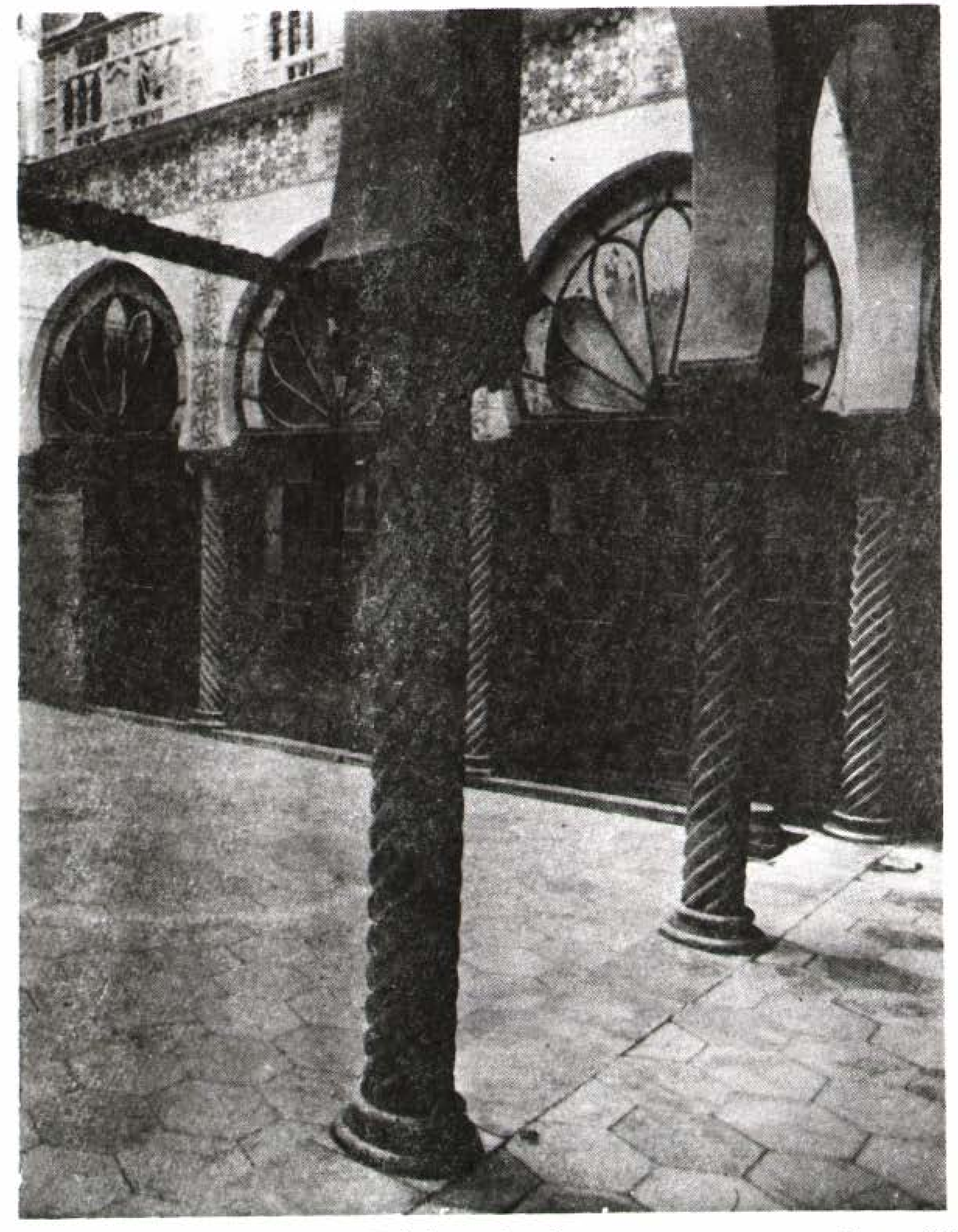
Prévenir : (Sens 2) Eviter.
Prévenir les maladies grâce à l'hygiène et les vaccinations
La Gendarmerie nationale a organisé une quinzaine de prévention routière.

Proliférer : Se multiplier
La **prolifération** des criquets est dangereuse pour l'agriculture.

Vestiges historiques en danger

La mémoire du peuple

Un monument historique n'est pas seulement une création architecturale isolée, c'est aussi **un site urbain** ou **rural** qui porte le témoignage d'une civilisation particulière, d'une évolution significative ou d'un événement historique, ainsi que le définit la Charte de Venise. Cette notion s'étend aussi aux œuvres modernes qui ont acquis, avec le temps, une signification culturelle.



Palais au bastion 23 photo OFIRAC

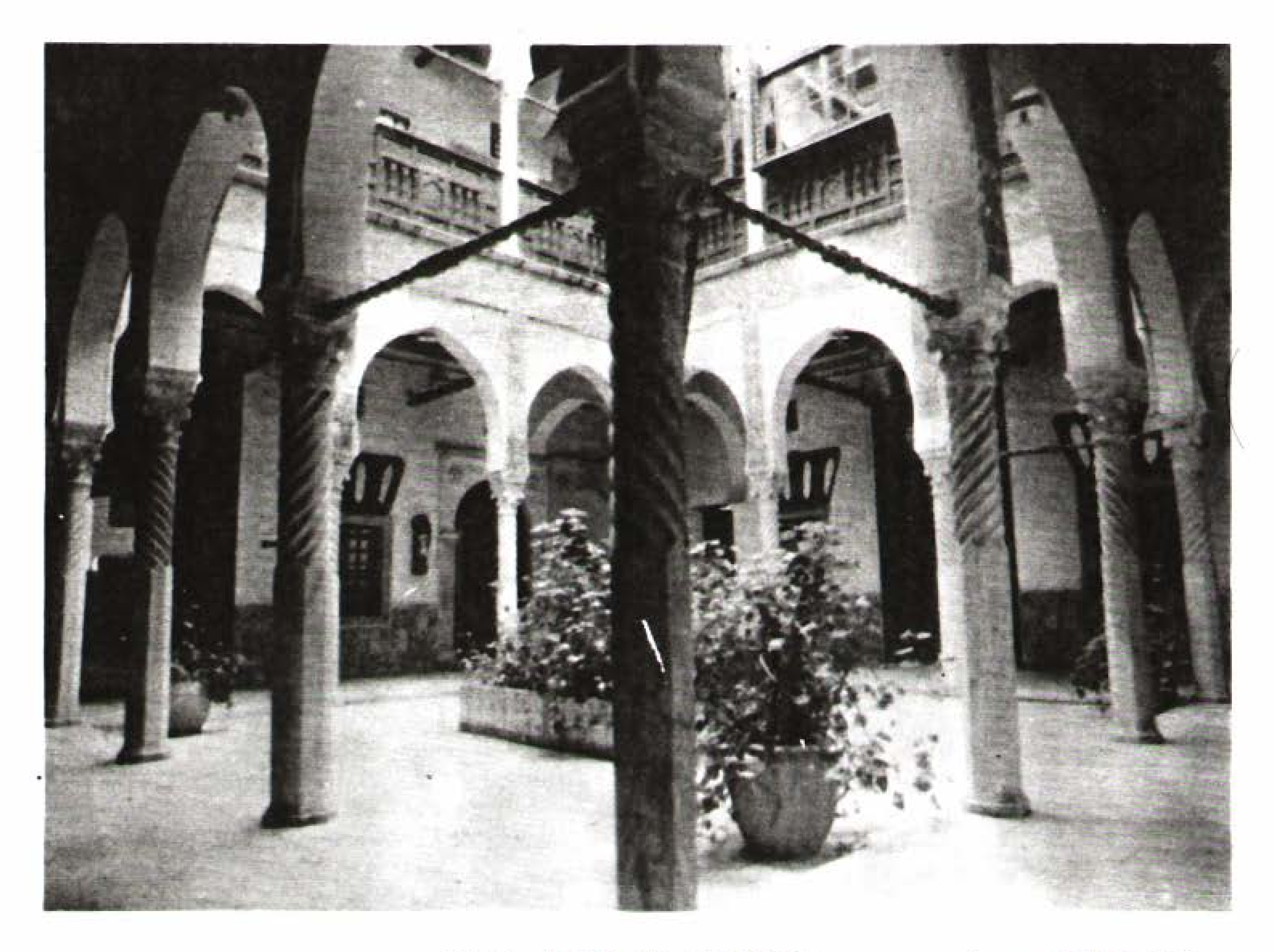
La conférence générale de l'UNESCO, tenue à Nairobi le 26 Novembre 1976, a énoncé des recommandations relatives à **la sauvegarde** des ensembles historiques ou traditionnels. Ces recommandations sont adoptées par tous les pays membres, dont l'Algérie.

Les études récentes de **restauration** menées par le Ministère de la Culture et du Tourisme concernent la citadelle d'Alger, le palais du Bey de Constantine, le Bastion «23» d'Alger, la Kalaa des Beni Hammad, le site archéologique d'Achir et quatre musées d'Alger.



Une rue de la Casbah d'Alger

(rue Boualem BOUCHELAGHEM) photo OFIRAC



Palais DAR EL HAMRA photo OFIRAC

Un certain nombre de sites et monuments vont etre proposés au **classement** à la commission nationale : la cathédrale d'Oran, la mosquée de Cherchell, le fort turc de Mostaganem, le palais du Bey Bouchlaghem à Mostaganem, Tiddis, les villes et Ksours du sud (Djanet, Gourara, Tamentit, Reggane, Temacine, Temallahat, etc...), les villages traditionnels (Kabylie, Aurès, etc...) et les centres historiques habités (Alger, Constantine, Annaba Tlemcen).

Des dossiers de classement sur la liste du patrimoine mondial sont également en préparation pour les mosquées et le complexe d'El Eubbad de Tlemcen. Le centre historique d'Alger mérite de figurer sur cette liste, mais il nécessite d'abord une action de préservation.

L'Algérie a déjà six sites inscrits sur la liste du patrimoine mondial : la Kalaa des Beni Hammad, la vallée du MZAB, Djemila, Tipaza, Timgad et le Tassili N'Ajjer.

Les sites et monuments sont le bien de tous et leur préservation est impérative...

En fait, le problème devrait être posé dans sa véritable dimension, qui est celle de la sensibilisation des citoyens, et notamment des jeunes, à l'intérêt culturel des vestiges historiques... C'est un travail de longue haleine, seul à même d'agir en profondeur, c'est à dire de faire naître « une mémoire collective » ou une conscience nationale, véritables remparts à la destruction et à l'indifférence.

D'après une enquête de
Ali BAHMANE « *El-Moudjahid* »
(25 - 26 - 27 Juin 1984)

COMPRENONS :

Site : *n.m* : paysage.

Urbain : *adj* : qui est relatif à la ville (≠ rural : relatif à la campagne).

Sauvegarde : *n.f* : protection, préservation.
Sauvegardons nos monuments, ils font partie du patrimoine national.

Restaurer : (Sens 1) : Réparer, rétablir en son état ancien.
Actuellement, on travaille à la **restauration** de la Casbah d'Alger.

Classer un monument : Reconnaître sa valeur historique.
Un monument **classé** est un monument protégé.

INFORMATIONS.

— **La Citadelle d'Alger** : Construite au cours du XVI^e siècle, elle a été achevée en 1591. Située à 118 mètres d'altitude au point culminant de la cité, la citadelle comprenait un ensemble d'édifices à caractère militaire.

— **Le Bastion 23** : Palais dit du Bastion 23, monument classé faisant partie d'un groupe isolé de maisons de style mauresque et dominant la mer à la hauteur du lycée Emir Abd-El-Kader (Alger).

— **Achir** : Ancienne capitale ziride située à 50 Km environ à l'est de Ksar-El Boukhari, à 12 Km au-delà D'Aïn-Boucif.

— **Tamentit** : Ancienne capitale du Touat. A joué un rôle important du 13^e au 15^e siècle. Actuellement une étude est en cours pour la restauration du Vieux Ksar.

— **Temacine** : Située à 12 Km au sud de Touggourt. Oasis entourée d'anciennes fortifications.

— **Tamellaht** : Oasis et Ksar à 14 Km au sud de Touggourt. Au centre de la ville se trouve une ancienne zaouïa fortifiée datant du 18^eme siècle.

Un malade en observation

La Méditerranée est malade. Selon les termes d'une association pour la protection de l'environnement, sa maladie c'est l'homme : **diagnostic** que peu de scientifiques et encore moins de riverains et touristes auront à constater. Qu'on en juge :

D'une part, 90 % des **eaux usées** de tout le bassin méditerranéen sont déversées dans la mer sans avoir été traitées.

D'autre part des quantités substantielles de **pesticides** utilisées dans l'agriculture sont emportées par le vent et tombent en haute mer.

Par ailleurs usines et complexes industriels de leur côté déversent dans la Méditerranée une stupéfiante variété de métaux lourds et de produits chimiques fort dangereux.

Enfin il y a la pollution par le pétrole. Les nappes de mazout, les boules de goudron qu'on ramasse sous les pieds en marchant sur le sable sont familiers à quiconque s'est baigné dans la Méditerranée, sans parler de l'odeur et du goût de pétrole qui **imprègnent** le thon. Rien d'étonnant à cela si l'on songe qu'un tiers des quatorze ports de la Méditerranée où l'on décharge du pétrole sont équipés pour le nettoyage des pétroliers et qu'il est encore parfaitement légal de les vidanger dans deux zones désignées à cet effet.

La situation est donc d'autant plus grave si l'on sait que la Mer Méditerranée est une mer presque fermée. Le **taux d'évaporation** dépasse l'**apport des précipitations** atmosphériques et des principaux fleuves (le Rhône, le Pô, le Nil) qui se jettent dans la mer. Quant aux échanges qui s'effectuent avec la Mer Rouge et l'Océan Atlantique, ils sont très insuffisants.

Paul Evan RESE
« In *Education* 76 »

COMPRENONS :

Diagnostic [djagnostic] : *n.m* : Identification d'une maladie par ses symptômes.
Dans le texte : jugement porté sur une situation, un état.

Eaux usées : eaux salies, souillées par l'usage.

Pesticide : *adj et n.m* : se dit d'un produit chimique destiné à lutter contre les parasites animaux et végétaux des cultures.

Imprégner : L'odeur et le goût de pétrole pénètrent dans le thon.

Taux d'évaporation : proportion d'eau évaporée par rapport à l'ensemble des eaux.

Apport des précipitations : proportion d'eau tombée (pluie, neige, grêle).

L'explosion démographique

La croissance de la population

Une ancienne légende persane conte l'histoire d'un courtisan qui offrit un échiquier à son roi. Il voulait qu'en échange le roi lui donne un grain de riz pour la première case, deux grains de riz pour la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite.

Le roi accepta l'offre. Pour la 4e case, il fallait huit grains, pour la sixième il en fallait 32. Pour la 40e case, il en fallait mille milliards. Les réserves du roi s'épuisèrent bien avant la 64e et dernière case.

Cette histoire peut faire comprendre à quel point le problème de la population est grave. Une petite population **s'accroît** lentement. Mais plus elle grandit, plus vite elle s'accroît.

A l'heure actuelle, le monde compte environ quatre milliards d'habitants. Chaque année, sa population s'accroît d'environ deux pour cent. Si elle continue de s'accroître à ce **rythme**, la population du monde aura doublé d'ici trente cinq ans.

Les problèmes de la surpopulation.

Il y a des problèmes que la surpopulation ne fait qu'aggraver. La moitié de l'humanité au moins souffre de sous-alimentation. Il n'y a pas assez de logements dans la plupart des pays. Les pays industriels consomment toujours plus de minerais pour produire plus de biens de consommation. Il y a de plus en plus de déchets, et la population s'accroît.

Il se pourrait qu'un jour la Terre n'ait plus assez de **ressources** pour toute l'humanité.

Il appartient aux hommes de résoudre ces problèmes, par un esprit de **prévoyance** et d'économie, et par un meilleur emploi des ressources naturelles.

Extrait de « *L'homme et son environnement* »
(Bibliothèque visuelle GAMMA)

COMPRENONS :

Croître : [krwatr] : se développer en importance = augmenter, grandir.

- **croissance** : *n.f* : L'économie est en pleine **croissance** = développement
- **s'accroître** : augmenter
- **accroissement** : *n.m* : Il y a un **accroissement** du nombre des naissances = augmentation, progression
- **décroître** : Les jours commencent à **décroître** à la fin du mois de juin = dimunition.

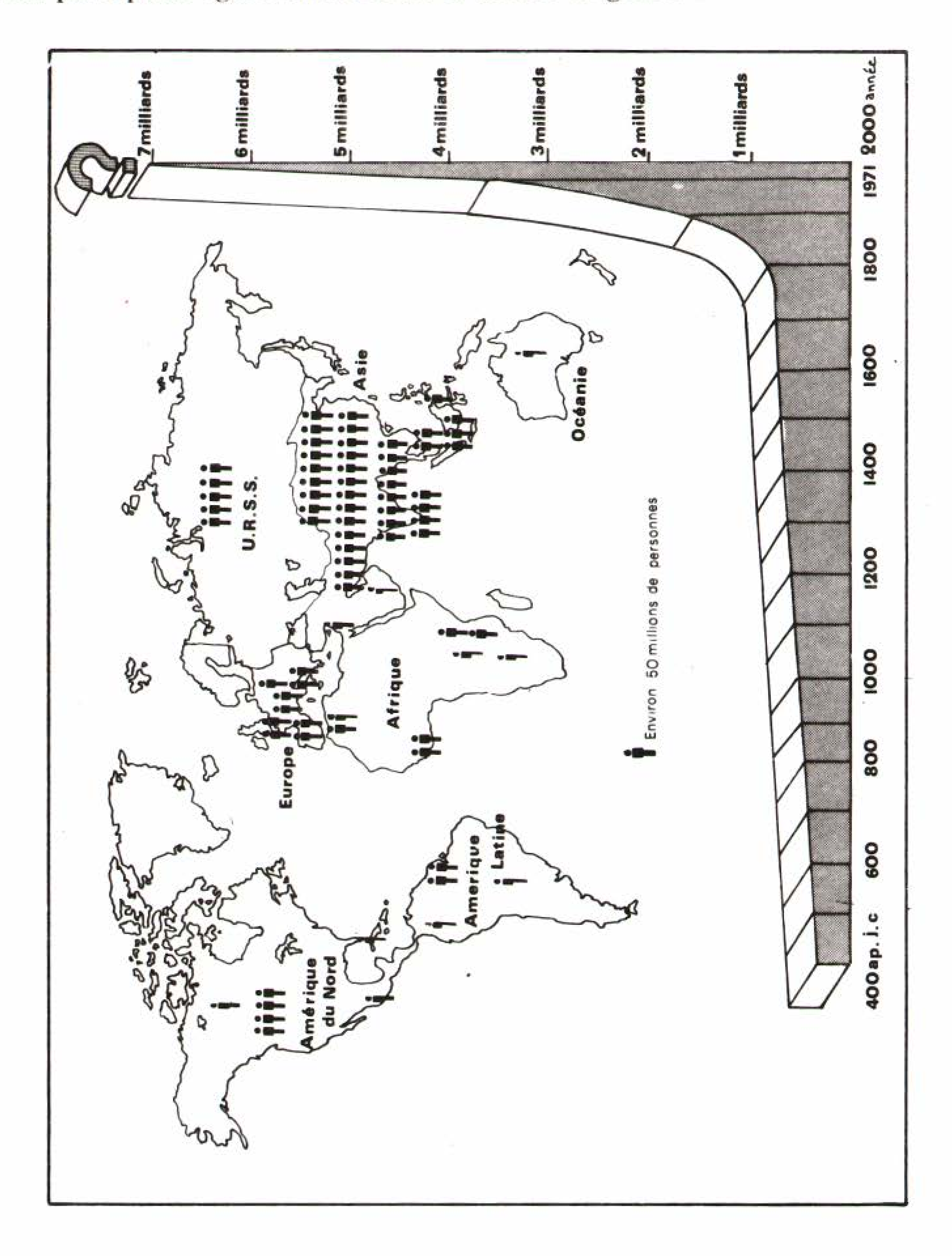
Rythme : [ritm] : *n.m* : sens 2 : Le **rythme** de sa respiration s'est accéléré = allure - vitesse.

Ressource : *n.f* : sens 3 : **ressources** naturelles = richesses naturelles

Prévoyance : *n.f* : de **prévoir** [prevwar] : prévoir quelque chose, c'est le savoir, le deviner d'avance.

L'accroissement de la population et sa densité

La population du monde s'est accrue lentement entre 400 et 1800 après J. C. Puis elle a commencé à s'accroître de plus en plus rapidement jusqu'à monter en flèche depuis 1900 jusqu'à nos jours. Comme le montre la carte, la population du monde n'est pas répartie également sur toute la surface du globe.



Le mouvement naturel de la population

Le recensement de 1966 évalue la population algérienne à 11 820 125 habitants. En 1977, les premières estimations du deuxième recensement donne une population de 17 200 000, compte tenu de la population émigrée. Ce mouvement correspond à un taux d'accroissement annuel moyen de 3,4 %.

Structure par âge de la population, en pourcentage

	1936	1948	1954	1966
0 - 14 ans	36,1	43	42,6	47,2
15 - 59 ans	57,8	52,2	52,2	46,2
60 ans et plus	6,1	4,8	5,2	6,6

Ce tableau met en lumière deux traits importants : une tendance très nette au rajeunissement de la population entre 1954 et 1966 ainsi qu'une augmentation de la proportion des personnes âgées. Ces traits sont le résultat de l'effet conjugué de la hausse de la natalité et de la baisse de la mortalité.

Les perspectives démographiques et les problèmes sociaux.

De manière générale, la population algérienne, en augmentant à un rythme **impressionnant,** occasionne des problèmes sociaux de plus en plus aigus, aussi bien dans le domaine de l'éducation, du logement, de la médecine, de l'emploi, etc...

L'accroissement futur de la population.

Le Secrétariat d'Etat au Plan fournit deux variantes d'évolution de la population de 1970 à 1985 :

a) La première, impliquant une politique de contrôle des naissances, combine une mortalité en baisse lente et une natalité en **déclin** ;

b) La seconde (hypothèse plus vraisemblable), mêle une mortalité baissant à 11 pour 1 000 (sous l'effet d'une extension des services médicaux) à une fécondité en **stagnation** jusqu'en 1985 et en baisse lente à partir de cette date (passant de 49 pour 1 000 à 45 pour 1 000 avec un taux brut de reproduction de l'ordre de 3,3).

En prenant appui sur ces travaux, le Secrétariat d'Etat au Plan dégage en matière de croissance démographique, les résultats ci-dessous :

Prévisions du mouvement de population, en milliers

	1 ere variante	2eme variante
1977	16 183	16 491
1980	17 690	18 262
1982	18 772	19 556
1984	19 924	20 926
1985	20 522	21 639

Ces prévisions, apparemment inférieures à l'évolution réelle de la population (les premiers résultats du recensement de février 1977 avancent pour l'année 1977 le chiffre de 17 200 000 habitants) indiquent que l'Algérie :

a) conserve un taux de croissance naturel de population parmi les plus élevés du monde. Il tend même à s'accroître du fait de la chute du taux de mortalité et de la stagnation de la natalité ;

b) va multiplier sa population de 1970 par 2,4 à 2,7 en l'an 2000 ;

c) possède jusqu'en 1986 une population aussi jeune qu'en 1970. A cette date, 59 % de la population a moins de 20 ans.

Extrait de
« ***Economie du Développement de l'Algérie*** »
Mohammed El hocine BENISSAD

Une recommandation de la 4e session du Comité central du parti F.L.N., en décembre 1980, insistait sur l'espacement des naissances, en attirant l'attention sur : « La nécessité, dans le cadre de la politique sanitaire globale, de veiller, en particulier, à la protection de la femme et de l'enfant afin d'aboutir à un équilibre de la famille, en relation avec un accroissement démographique en harmonie avec le rythme d'accroissement de notre économie. »

COMPRENONS :

Rythme impressionnant : rythme étonnant, frappant.

Dèclin : *n.m* : de **décliner** (sens 2) Le soleil est dans son **déclin,** il baisse = baisse, chute, dimunition, décroissance.

Stagnation : *n.f* : de stagner [stagne]

Sens 1 : L'eau **stagne** dans les flaques, elle ne coule pas.

Sens 2 : Le chiffre des ventes **stagne**, il reste le même.

Stagnation : Sens 2 = arrêt.

La plupart des pays en voie de développement connaissent actuellement une situation dramatique : les progrès de l'hygiène et de la médecine ont permis de diminuer la mortalité, tandis que la natalité continue de progresser ; l'économie ne peut suffire aux besoins d'une population qui augmente chaque jour. C'est ainsi que des millions d'enfants meurent de faim dans les pays du tiers monde.

Dans les pays occidentaux, le phénomène est inverse : depuis quelques années, l'augmentation du niveau de vie, les progrès de l'enseignement et la **régulation** des naissances entraînent une baisse du taux de natalité. Comme les gens meurent de plus en plus vieux (75 ans en moyenne pour les femmes, 68 ans pour les hommes), grâce au progrès médical et à la généralisation de la retraite pour les travailleurs, on assiste à un vieillissement de la population.

Pour **remédier** à ces déséquilibres, les gouvernements mettent en œuvre différents moyens : encouragement de la natalité (aide à la famille, diminution d'impôts, allocations familiales, etc.), ou, au contraire, **propagande** pour la limitation des naissances. Le monde semble ainsi s'acheminer vers une « démographie dirigée ».

La démographie

La démographie (du grec dêmos, peuple, et graphein, écrire) est l'étude scientifique de la population, principalement sur le plan statistique.

Le taux de natalité est le rapport entre le nombre des naissances et le chiffre de la population, exprimé pour 1 000 habitants. Le taux de mortalité est le rapport entre le nombre de décès et le nombre d'habitants, exprimé pour 1 000 habitants. Le taux de fécondité est le nombre de naissances par rapport au nombre de femmes en âge d'avoir des enfants. Le taux d'accroissement naturel d'une population est la différence entre le taux de natalité et le taux de mortalité.

Le recensement

Pour connaître le nombre exact des habitants d'un pays, le gouvernement procède périodiquement au recensement de la population, en faisant remplir à chaque personne un bulletin détaillé. Entre les recensements, les registres de ***l'état civil****, où sont inscrits les naissances, les mariages et les décès, permettent de suivre l'évolution de la population.*

Les pays Les plus peuplés	
Chine	960 000 000
Inde	639 000 000
U.R.S.S.	258 700 000
Etats-Unis	220 000 000
Indonésie	145 000 000
Brésil	115 400 000
Japon	114 900 000
Bangladesh	80 558 000
Nigeria	79 759 000
Pakistan	76 770 000
Mexique	64 590 000
All. de l'Ouest	61 400 000
Italie	56 601 000
Grande-Bretagne	55 930 000
France	53 280 000

Quelques fortes densités (habitants par kilomètre carré)	
Bangladesh	588
T'Ai-wan	475
Pays-Bas	413
Corée du Sud	374
Belgique	322
Japon	308
Liban	289
All. de l'ouest	246
Grande-Bretagne	229,3
Sri Lanka	218
Italie	188
Inde	194
Haïti	174
All. de l'Est	155
Suisse	153
France	93

Extraits du « *Larousse des jeunes* »
(Encyclopédie) Ed. 1975

COMPRENONS :

Régulation : *n.f* : contrôle des naissances.

Remède : [remɛd] : *n.m* : Ce sirop est un bon **remède** contre la toux, il la soigne. **remède** = médicament.

remédier : **remédier** à quelque chose, c'est y trouver une solution.

Propagande : *n.f* : de propager : propager une nouvelle, une mode, des idées, c'est les répandre dans le public. Propager = diffuser
- diffusion par affiches publicitaires, spots télévisés, émissions, prospectus, livres, etc...

Vivre ensemble

Nous recevons un soir, vers vingt et une heures , un ami venu de loin. C'était la première fois qu'il pénétrait dans un **grand ensemble**. Nous l'accueillons, parlons, échangeant des nouvelles, préparant des projets, nous à **voix feutrée**, lui à haute voix. Il s'en étonne : pourquoi parlez-vous si bas ? Explication : ne pas déranger les voisins. Nous lui montrons sa chambre, il visite l'appartement, nous ouvrons les portes, actionnons les commutateurs électriques dans toutes les pièces. Un voisin, un ami, vient nous prévenir (il habite au quatrième, à l'étage du dessous) ; ceux du troisième tapent au plafond, croient que c'est lui qui mène la **sarabande**. Le lendemain matin, nous rencontrons le voisin du second, qui se plaint du bruit des locataires du troisième. Ce soir-là, les habitants du premier étaient allés au cinéma,

Nous avions fait du bruit, mais un bruit « normal », nécessaire ; d'habitude, nous évitons, après vingt et une heures, d'entrer sans motif sérieux dans nos pièces. Mais nous ne pouvons tout de même pas ne pas tirer la chasse d'eau, ou monter les cinq étages à pied sous prétexte que l'ascenseur fait du bruit. Les voisins savent à quelle heure nous rentrons, si nous prenons une douche en rentrant de voyage. Nous entendons des lits grincer, des robinets couler. Nous sommes, comme les autres, des écouteurs.

Dans la journée, et surtout pendant les vacances, le bruit est plus humain : ce sont les grappes d'enfants dans les cages d'escaliers, les entrées et les caves. Les parents s'excusent d'abord d'être parents, puis passent à l'attaque : ce sont toujours les enfants des autres qui font du bruit. Nouveau bruit : les disputes entre voisins à propos des enfants.

Et pourtant, de plus en plus, les grands ensembles sont dotés d'espaces de jeux, souvent aménagés en bacs de sable, en balançoires, en petits portiques. Mais les enfants leur préfèrent l'escalier, la cave, le hangar à vélos ; ce sont des refuges plus intimes, abrités des regards. Et puis les enfants sont les plus nombreux, donc les plus forts ; et il est impossible de les en déloger : qui le ferait, et où les mettrait-on ? Les parents préfèrent les conséquences de la dispute, mais, au moins, ils savent où est leur **progéniture**. Ils ont peur de les voir s'éloigner, peur de l'accident sur l'aire de jeux sans surveillance. Pourtant, les dangers sont moins **imminents** que dans le vieux quartier urbain, l'enfant est mieux protégé contre l'automobile. Mais les parents n'ont pas encore changé leurs habitudes d'éducation.

René KAES
« *Vivre dans les grands ensembles* »
Editions Ouvrières

COMPRENONS :

Grand ensemble : important groupe d'immeubles d'habitation en général bon marché.

Voix feutrée : à mi - voix.

Mener **la sarabande** : faire beaucoup de bruit.
(au sens propre, **la sarabande** est une ancienne danse espagnole).

Leur **progéniture** : leurs enfants

Moins **imminents** : moins proches.

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Lecture silencieuse du texte : Un arbre relique : le pin noir.**
Fais le relevé des verbes pour lesquels existe un nom dérivé.
Exemple : découvrir → la découverte.
estimer → l'estimation.

2. **Même exercice pour le texte : La préservation des forêts.**
Travaille d'abord seul puis avec le dictionnaire pour trouver les noms dérivés et vérifier l'emploi.

3. **Construis des phrases de la façon suivante à partir des exercices 1° et 2°.**
— découvrir → la découverte.
— La découverte du vaccin contre la rage date de 1885.

* * * * *

— estimer → l'estimation
— Un expert a fait l'estimation des dégâts provoqués par l'incendie.

4. **Le nom dérivé peut avoir plusieurs sens. Fais la recherche pour le verbe PRENDRE. Construis des phrases pour préciser chaque sens.**
Exemple : Prendre → prise
— Le volontariat développe la prise de conscience des citoyens.
— Nous avons vu à la télévision de belles prises de judo.
— .....
— .....

5. **Un verbe peut donner deux noms dérivés. Fais la recherche pour les verbes suivants et construis des phrases pour préciser le sens.**

— REGLER — ISOLER

---

6. **Le mot ARBRE peut avoir deux sens.**

ARBRE = végétal
ARBRE = pièce de voiture

Construis des phrases pour préciser le sens.

---

7. **Fais la même recherche pour les mots suivants : (2 ou plusieurs sens)**

— FRUIT — FUMER — FRAIS (CHE)

---

8. **Un même verbe peut changer de sens avec des sujets différents.**

Exemple : — Un professeur d'éducation physique entraine des joueurs pour le championnat.
— La rivière entraine tout sur son passage.
— Sa maladie a entrainé beaucoup de dépenses.

Fais la même recherche pour les verbes suivants :

— REFLECHIR — POUSSER — BAISSER —

---

9. **Un même verbe peut changer de sens avec des compléments différents.**

Exemple : — Tu montes l'escalier.
— Les scouts montent la tente.

Fais la même recherche pour les verbes suivants :

— PRENDRE — BATTRE — OCCUPER —

SYNTAXE

1. **Souligne les adjectifs et classe-les dans les colonnes correspondantes.**

adjectif qualificatif	adjectif indéfini	adjectif numéral

Un sport dangereux :

Juste à l'entrée du village, se déroulait un spectacle surprenant ; sur une sorte de stade, une vingtaine de jeunes gens, le torse et les jambes nus, se livraient à un sport étonnant et dangereux.

Chaque équipe comprenait une dizaine de jeunes rangés les uns derrière les autres. Le premier de chaque file, le plus fort de l'équipe, se saisissait d'une boule végétale dure et lourde de la grosseur d'un ballon de foot-ball. Il la lançait de toutes ses forces après avoir tournoyé plusieurs fois sur lui-même. La boule roulait, bolide lancé à une vitesse mortelle ; elle bondissait et, sur son passage, de longues sagaies pointues s'abattaient avec violence...

D'après Mango BETI
« *Corrêa* »

2. **Classe en deux colonnes les pronoms indéfinis et les adjectifs indéfinis.**

- **Les deux rats et l'œuf.**

«L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.»

LA FONTAINE

- «Rien ne sert de courir, il faut partir à point.»
- Chacun de nous a ses peines
- Chaque âge a ses plaisirs
- Les uns ont accepté tout de suite, plusieurs hésitent, tous ont enfin décidé qu'on se réunirait une autre fois.

3. **Souligne les pronoms indéfinis contenus dans le texte suivant :**

La fête au village.

Tout n'était que lumière, poussière, joie, tumulte ; les uns dépensaient, les autres gagnaient, les uns et les autres étaient également joyeux. Les enfants se suspendaient aux jupes de leurs mères pour obtenir quelque bâton de sucre ou montaient sur les épaules de leur père pour mieux voir un escamoteur éblouissant... Et partout circulait, dominant tous les parfums, une odeur de friture qui était l'encens de cette fête.

BAUDELAIRE
« *Petits poèmes en prose* »

4. **Mets le pronom indéfini qui convient :**

Au parc zoologique, il y a deux bassins : dans ....., il y a des carpes, dans ..... de gros poissons rouges. — J'ai trois frères, mais ..... d'entre eux n'exerce le métier de notre père. — Connaissez-vous ..... de compétent pour réparer cet appareil récent ?.

5. **Réponds negativement aux questions suivantes :**
- Avez-vous écrit à quelqu'un pendant vos vacances ?
- Veux-tu manger quelque chose ?
- As-tu acheté des livres à la foire ?
- Avez-vous envie de visiter le Hoggar au mois d'Août ?

6. **Construis six phrases en employant :** plusieurs - aucun - certain.
   a. Comme adjectifs.
   b. Comme pronoms.

7. **Etudie le tableau suivant : présente les informations dans un paragraphe où tu emploieras le maximum de pronoms indéfinis.**

	9e A.F.1	9e A.F.2
Nombre d'élèves	**36**	**38**
Nbre d'inscrits à une association sportive	**30**	**38**
• Foot - ball • Basket - ball • Natation • Athlétisme •	20 5 1 4	38

CONJUGAISON

1. **Indique la valeur du présent dans les phrases suivantes :**
- Le fer, le cuivre, le plomb sont des minéraux.
- Je repeins la façade de ma maison chaque été.
- Je fais cet exercice de conjugaison sans aucune difficulté.
- «Chaque soir, après le diner, Mostefa apporte son café et tire de l'une de ses poches un étui à cigarettes en étain». M. DIB. *Un été africain*

2. **Indique la valeur du passé composé employé dans les phrases suivantes :**
- Mon grand frère a ouvert un compte CNEP.
- Les jeunes appelés du Service National ont reboisé une grande partie des terres.

- **Nous dégustons le gâteau que ma jeune sœur a préparé ce matin.**
- Le chef de l'état s'est rendu dans l'est algérien pour inaugurer de nouvelles réalisations.
- L'or a toujours été un métal précieux.
- Nous avons décidé de rendre visite à notre camarade dès son retour de voyage.
- Le défrichage par le feu a toujours facilité la tâche aux agriculteurs.

---

3. **Ecris les verbes entre parenthèses au passé composé.**

Sécheresse au Maroc.

Il (ne pas pleuvoir) dans le sud depuis deux ans. Le filet des sources (s'amincir) de jour en jour, puis plus rien ne (couler) ; les grands chotts où pêchaient les cigognes (découvrir) leur fond gercé. On (semer) comme on (pouvoir). Rien (ne germer) que quelques tiges vite roussies. Après les champs de céréales, ce sont les olivettes qui (dépérir). Puis les palmeraies...

R. DORGELES
« Route des Tropiques »

4. **Même exercice . (Attention à l'accord des participes passés).**

A quelle heure précise (prendre) tu le car, ce matin ?. — Mes deux frères et moi nous (se rendre) au Palais des Expositions. — Elle ne pas (venir) pour cette simple raison qu'elle était malade. — Le pianiste (interpréter) une mélodie devant les auditeurs. — C'est un spectacle qui nous (surprendre). — L'enquête que nous (mener) dans cette région était passionnante.

---

5. **Transforme les groupes nominaux sur le modèle suivant :**

Exemple : Arrestation d'un chauffard par les gendarmes.
→ les gendarmes **ont arrêté** un chauffard.

Exposition des nouveaux modèles de chaussures par la Société E.M.A.C.

Retransmission du match en direct par la R.T.A. — **Evacuation** des blessés sur un hôpital par des secouristes. — **Ouverture** d'une maison de jeunes par l'A.P.C. — **Découverte** du pin noir en 1927 dans le massif du Djurdjura.

---

6. **Complète les phrases à ta manière en utilisant le passé composé.**

- Mon cousin m'annonce au téléphone que ....
- Aussitôt que — — — — — — — —, l'automobiliste donne un vigoureux coup de frein.
- Lorsque — — — — — — — — —, le spectacle commence.
- Je revois la maison où ....

---

7. **Emploie chaque verbe dans deux phrases personnelles sur le modèle suivant :**

monter → Les passagers **sont montés** sur le bateau.
monter → Nous **avons monté** les bagages dans l'appartement.

passer → ______________ sortir → ______________
passer → ______________ sortir → ______________

descendre → ______________ retourner → ______________
descendre → ______________ retourner → ______________

8. **Construis 3 phrases dans lesquelles tu emploieras le passé composé.**
   a) **aspect accompli.**
   b) **antériorité.**
   c) **fait qui se prolonge dans le présent.**

---

9. **Raconte oralement en deux ou trois phrases ce que tu as fait pendant le week-end dernier.**

ORTHOGRAPHE

1. **Remplace les mots en caractères gras.**
   — J'écoute **le murmure** de l'eau de la rivière.
   — Mohammed **murmure** quelque chose dans l'oreille de son voisin.

* * * * *

   — De nombreux lecteurs consultent le journal pour trouver **un emploi.**
   — Les ouvriers entretiennent les outils qu'**ils emploient**.

* * * * *

Quelles remarques peux-tu faire ?

---

2. **Complète d'après le modèle indiqué.**
   — sommeiller → il sommeille → le sommeil.
   — reculer
   — copier
   — éclairer
   — crier
   — parcourir

---

3. **Complète s'il y a lieu.**

Nous recevons nos cousins à dîner (.). — Le facteur fait un grand salut (.) en arrivant. — Au magasin, un client difficile essai (.) plusieurs manteaux. — Le soldat salu (.) son chef. — Les premiers labour (.) commencent en septembre. — Nous admirons le coucher (.) du soleil. — Il faut se coucher (.) tôt et se lever (.) tôt.

4. **Construis une phrase avec chacun des mots :**

— cri / crie ; vol / vole —

5. **Ecris à l'imparfait les verbes entre parenthèses**

Les chasseurs (nettoyer) leurs armes. — Vous (expédier) des cartes de vœux au début de la nouvelle année . — Les élèves (crier) de joie à la sortie des classes. — Nous (payer) toujours nos dettes. — Les ouvriers (trier) les ouvrages. — Nous (copier) le corrigé des exercices.

6. **Ecris d'après le modèle suivant : (donne plusieurs exemples).**

— nous employions → j'employais ; nous employons → j'emploie

7. **Justifie la dernière lettre en trouvant un mot de la même famille.**

- poignard
- dos
- vagabond
- univers
- sang
- fracas
- écart
- camp

8 **Complète les mots inachevés :**

Le commerçan (.) a consenti un rabai (.) importan (.). — L'abu (.) du tabac est mauvai (.) pour la santé. — Je me trouve. dans l'embarra (.). — La tortue arrivera au bu (.) avant le lièvre. — Un doux parfu (.) venait du jardin.

9 **Construis un exercice identique au 7° mais avec des mots que tu relèveras dans les textes de lecture.**

La Grande Maison

Mohammed DIB

" Texte à étudier ; voir Lecture Suivie et Dirigée "

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Tu connais le verbe PLANTER. Quel est le radical ?**
   Définis : - un plant de tomate
   - une plantation d'orangers
   - transplanter

2. **Explique le mot TRANSPLANTATION dans la phrase suivante :**
   En Algérie, on fait des transplantations cardiaques.

3. **La famille de mots du verbe MONTER est très riche.**
   Etablis les définitions de : montage, montée, monte - charge.

   * * * * *

   Construis deux phrases pour montrer que MONTURE peut avoir deux sens.

   * * * * *

   Dans le dictionnaire, fais la lecture de la famille de MONTER.
   Combien de sens sont donnés pour le verbe MONTER ?
   Compare le sens 4 et le sens 5. Quelles remarques peux-tu faire ?

4. **Construis toi-même la famille du nom : DENT. Construis une phrase avec chaque mot trouvé.**
   Complète ton travail et corrige-le à l'aide du dictionnaire.

5. **Quel est le sens du proverbe ?**
   Oeil pour œil, dent pour dent.

6. **Même exercice que le 4° avec l'adjectif LONG.**

7. **Pour dire « CRIER avec force », plusieurs verbes peuvent être employés. Relève-les avec des mots qui les accompagnent pour préciser le sens.**
   Exemple : - Vociférer ; elles vociféraient en agitant convulsivement les bras.

8. **A quoi sont comparées les femmes sur les terrasses ? Pourquoi ?**

9. **Que penses-tu de la comparaison : « une ménagerie déchaînée » ?**

10. **Il y a une expression qui montre que toutes les femmes s'arrêtent de crier en même temps. Laquelle ?**
    Emploie cette expression dans une phrase personnelle.

SYNTAXE

1. **Lis le texte suivant :**

Le Renard dit au Petit Prince : « Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaitrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé est pour moi inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. »

D'après Antoine de SAINT-EXUPERY
« *Le Petit Prince* »

a) **Souligne d'un trait les adjectifs indéfinis et de deux traits les pronoms indéfinis.**

b) **Relève tous les pronoms et classe-les dans le tableau suivant que tu complèteras.**

Pronoms indéfinis	Pronoms	Pronoms	Pronoms .....
•	•	•	•
•	•	•	•
•	•	•	•

2. **Transforme les phrases suivantes au style indirect :**
- Je dis à mes parents : « J'aimerais partir en voyage. »
- Nous leur répondons : « Nous ne pouvons pas venir assister à la fête. »
- « Ne marchez pas sur les pelouses », ordonna-t-il aux enfants.
- L'accusé avoue : « C'est moi qui ai pénétré, par effraction dans la maison. »
- « Donnez-moi deux timbres, s'il vous plait », dit-elle à l'employé de la poste.

3. **Même exercice (Attention aux modifications).**
- Mon camarade m'a dit : « Je suis venu te voir à la maison mais tu n'étais pas là. »
- Il répondit au téléphone : « Je ne pourrai pas venir demain car j'ai du travail. »
- A la fin des vacances, la voisine déclara à ma mère : « Nous avons terminé, hier soir, la peinture de notre appartement. »
- « Faites attention en traversant », nous recommanda-t-il.

4. **Transforme les phrases au style direct.**
- Le journaliste annonce que des vents d'ouest souffleront sur le nord du pays.
- Le mécanicien conseille à mon père de changer le carburateur de la voiture.
- Un témoin affirme aux gendarmes que l'accident est dû à un excès de vitesse.
- Le medecin a déclaré au père, d'un ton rassurant, que l'état de santé de son fils ne tarderait pas à s'améliorer.

5. **Fais correspondre à chacune des phrases de la 1ère liste une autre phrase de la 2e liste :**

1° - Il nie - Très enthousiaste, elle approuva - Il refusa très poliment - Soudain, il se mit à protester violemment.

2° - « Je suis vraiment désolé de vous décevoir ». - « Non, non et non ! Je n'ai absolument rien fait » - « Hé ! Hé ! Hoo ! Ça suffit ! » - « C'est une idée formidable ! Je suis entièrement d'accord. »

- **Cherche d'autres phrases que tu pourrais faire correspondre aux phrases de la première liste.**

6. **Transforme le texte suivant en dialogue :**

Raymond m'a téléphoné au bureau. Il m'a dit qu'un de ses amis m'invitait à passer la journée de dimanche dans son cabanon, près d'Alger. J'ai répondu que je le voulais bien, mais que j'avais promis ma journée à une amie. Raymond m a tout de suite déclaré qu'il l'invitait aussi.

Albert CAMUS, «*L'étranger*»

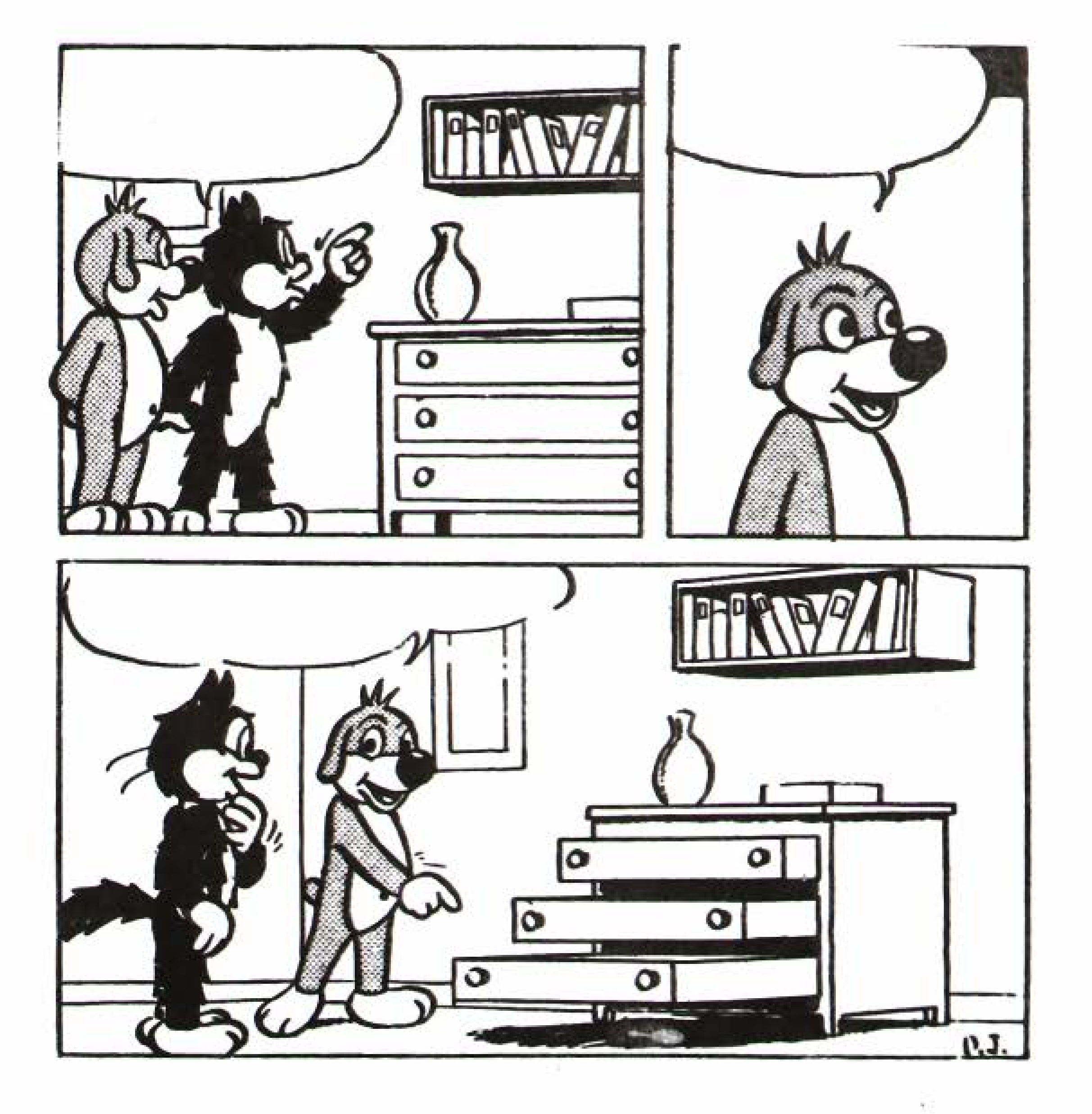
7. **Complète les dialogues suivants - Etudie les répliques : qui aurait pu prononcer les paroles ? où ? à quelle occasion ?...**

1) a - Ah ! Je suis content de te voir !
   b - ....
   a - Je ne le savais pas ...
   b - Mais si ! Tu as dû simplement oublier.
   a - ....
   b - ....

---

2) a - Bon, au revoir, je vous laisse.
   b - ....
   a - ....
   b - Saluez de ma part..
   a - ....

8. a - **Imagine les paroles prononcées dans la B.D. suivante:**



b - **Raconte l'histoire en utilisant le style indirect.**

CONJUGAISON

1. **Accorde les participes passés des verbes mis entre parenthèses.**

As-tu (consulter) les documents que je t'ai (passer) ?. — Elle n'a pas (dormir) car les chats ont (miauler) toute la nuit. — La malade s'est vite (rétablir) parce qu'elle a (suivre) le traitement. — Nous nous réjouissons des nouvelles que vous nous avez (apporter). — Il est l'auteur de cette pièce de théâtre qui a (attirer) de nombreux spectateurs. — Mon camarade a (accepter)l'invitation que je lui ai (adresser). — Les pompiers ont (maîtriser) l'incendie qui s'est (déclarer) dans cette usine. — Les maquisards ont (défendre) avec courage notre pays.

2. **Précise la valeur de l'imparfait dans les phrases suivantes.**

Le vent soufflait très fort, le navire tanguait dans une mer démontée. — L'ouvrier rangeait ses outils chaque fois qu'il terminait son travail. — Ce candidat apprenait à conduire depuis longtemps, mais il n'arrivait pas à garer correctement le véhicule. — Il pleuvait sans cesse, l'eau coulait à flots dans les rues de la ville. — Autrefois, elle habitait, au premier, dans un appartement qui donnait sur la place du marché. — Les spectateurs applaudissaient à toutes les bonnes actions menées par leur équipe.

3. **Ecris les verbes mis entre parenthèses, à l'imparfait de l'indicatif.**

Simone de Beauvoir et son père.

A mesure que je (grandir), il s'(occuper) davantage de moi. Il (surveiller) tout spécialement mon orthographe ; quand je lui (écrire), il me (renvoyer) mes lettres corrigées. En vacances, il me (dicter) des textes épineux, choisis d'ordinaire chez Victor Hugo. Comme je lisais beaucoup, je (faire) peu de fautes et il (dire) avec satisfaction que j'(avoir) l'orthographe naturelle [...]

Simone DE BEAUVOIR
« *Mémoires d'une jeune fille rangée* »

4. **Lis le texte suivant. Indique les valeurs de l'imparfait des verbes.**

Départ au travail. — « Chaque matin, avant l'aurore, avant que le cheikh du haut de la mosquée eût appelé à la prière de l'aube, bêtes et gens dévalaient par groupes bruyants le chemin tortueux, caillouteux et à pic qui descendait à la rivière. Les femmes se paraient comme pour la fête et d'un groupe à l'autre se répondaient les tintements métalliques de leurs bijoux d'argent. Les hommes gardaient leurs habits de travail, la plupart avaient des fusils. »

Mouloud MAMMERI
« *La colline oubliée.* »

5. **Même exercice.**

« A Dar-Sbitar, Omar se procurait du pain d'une autre façon. Yamina, une petite femme aux jolis traits, revenait chaque matin du marché avec un plein couffin. Elle priait souvent Omar de lui faire de petites commissions. Il lui achetait du charbon, remplissait son seau d'eau à la fontaine publique, lui portait le pain au four... »

M. DIB
« *La grande maison* »

6. **Ecris les verbes entre parenthèses à l'imparfait.**

« J'(aller) retrouver mon père, dès mon réveil, quand je (être) tout petit. Je m'(amuser) par terre, avec des souliers dont je (faire) un train, tandis que mon père, debout devant la fenêtre, (couvrir) sa figure d'une mousse blanche, et (chanter). Je (savoir) qu'auprès de lui, je n'(avoir) rien à craindre... »

J. CABANIS
« *La bataille de Toulouse* »

• **Remplace « Je » par « Nous », puis par « Vous »**

7. **Rédige à l'imparfait quelques lignes présentant une description.**

Exemple : - au marché
- une rencontre de football inter-classes
- ...

8. **Texte à lire.**

Chasse au cormoran.

Le pêcheur lâchait l'oiseau, le mettait à l'eau ; la bête plongeait, happait sa proie ; une fois le cormoran remonté à la surface , l'homme le ramenait au moyen d'une ficelle liée à sa patte ; l'oiseau se débattait à grands coups d'ailes ; il le saisissait, le serrait à la gorge et l'obligeait à rejeter le poisson.

Somerset MAUGHAM
« *Le fugitif* »

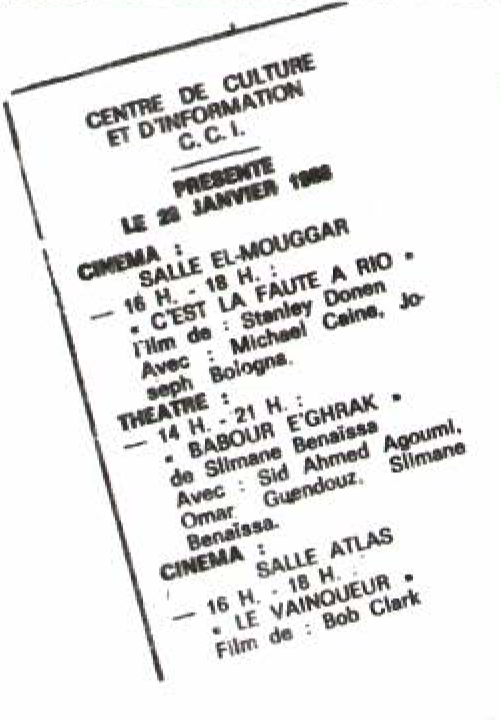
Cormoran : *n.m* : oiseau palmipède au plumage sombre, bon plongeur. (utilisé pour la pêche au Japon).

ORTHOGRAPHE

Exercices de dictée

EL MOUDJAHID

LA REVOLUTION PAR LE PEUPLE ET POUR LE PEUPLE



CENTRE DE CULTURE
ET D'INFORMATION
C.C.I.

PRESENTE
LE 29 JANVIER 1986

CINEMA :
SALLE EL-MOUGGAR
— 16 H. - 18 H. :
« C'EST LA FAUTE A RIO »
Film de : Stanley Donen
Avec : Michael Caine, Joseph Bologna.

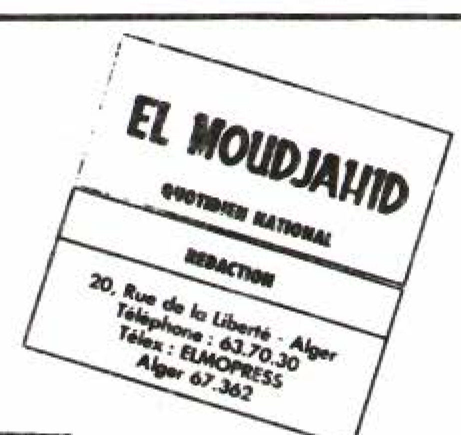
THEATRE :
— 14 H. - 21 H. :
« BABOUR E'GHRAK »
de Slimane Benaïssa
Avec : Sid Ahmed Agoumi, Omar Guendouz, Slimane Benaïssa.

CINEMA :
SALLE ATLAS
— 16 H. - 18 H. :
« LE VAINQUEUR »
Film de : Bob Clark

METEO

Le printemps de janvier

SETIF. — Hiver manqué, hiver capricieux, hiver irrégulier, ces expressions sont, ces derniers jours, souvent reprises dans les conversations des citoyens à Sétif.



EL MOUDJAHID
QUOTIDIEN NATIONAL
REDACTION
20, Rue de la Liberté - Alger
Téléphone : 63.70.30
Télex : ELMOPRESS
Alger 67.362

OUVERTURE DU 3ème SEMINAIRE INTERNATIONAL SUR « LES ETUDES ARABES ET ISLAMIQUES EN AFRIQUE »

Adrar, carrefour des cultures

APPARTEMENTS

A LOUER appartement de 3 pièces situé entre Birkhadem et Draria. Ecrire ANEP No 21618 - Alger.



OFFRES D'EMPLOI

SALON AMIRA cherche une Coiffeuse confirmée. Se présenter au Salon Amira, cité du 5 Juillet Bt. 34 à Bab Ezzouar ou téléphoner au : 75.26.22.



actualité

HEBDOMADAIRE NATIONAL
Edité par l'ENERIM



Les enfants à la fête

Du 17 au 27 mars, le Centre des Arts fonctionne au rythme des enfants. Ce sont leurs vacances, c'est leur fête, c'est pour eux.

TV7 jours

SAMEDI

— 17 h 10 : SUR LES TRACES DES ANCETRES
Série documentaire éducative et culturelle
Aujourd'hui : LES HITTITES.
— 18 h 05 : E'TAMANE (1ère partie)
Un nouveau feuilleton en 16 parties, réalisé par A. Tewfik, interprété par Leila Tahar, Djallel El-Cherkawi, Achref Abdelghafour, Wagdi El-Arabi, Madiha Hamdi.

HORIZONS

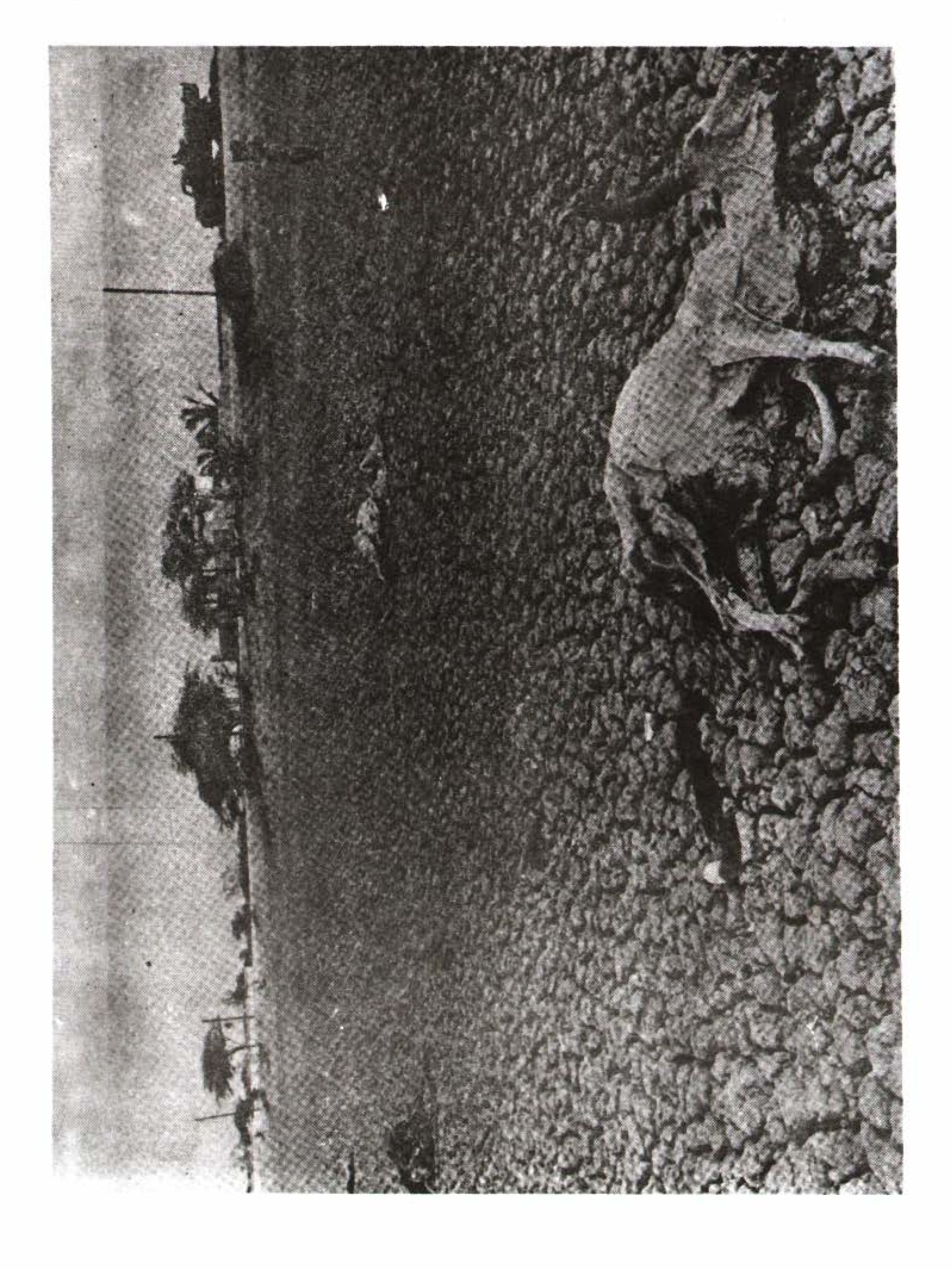
COUPE D'ALGERIE

Tirage au sort mardi

Le tirage au sort de la coupe d'Algérie aura lieu demain à 17 h 00 à l'hôtel Aurassi et le séminaire national le 17 févrie:.



Loisirs
Week-end



SECHERESSE INQUIETANTE AU NIGER...

NIAMEY, (AFP).
L'absence **quasi** totale de pluie au Niger depuis le 13 septembre menace les récoltes de **mil** tardif, de **sorgho** et de niébé (haricot), apprend-on de source autorisée à Niamey.

Cette situation **affecte** particulièrement le département de Niamey et la moitié nord de la zone des cultures qui s'étend, sur une bande de 150 à 200 kilomètres, le long de la frontière sud du Niger.

Sept millimètres seulement de pluie, contre 45 l'an dernier, sont tombés depuis le 13 septembre dans la région de Niamey, alors que la fin du mois de septembre est une période décisive pour le mil, le sorgho et le niébé, trois produits de première importance dans l'alimentation de la population.

Cette sécheresse de septembre, si elle **persistait**, pourrait avoir un effet catastrophique sur la situation alimentaire du Niger, estime-t-on dans les millieux responsables où l'on s'attendait cette année, et pour la première fois depuis la grande sécheresse, à une récolte au-dessus de la normale.

COMPRENONS :

Quasi [kazi] : *adv* : c'est **quasi** impossible, presque.

Mil : *n.m* ; **Sorgho** [sorgo] *n.m* : céréales (comme le blé et l'orge) qui constituent la principale nourriture en Afrique Noire.

Affecter : toucher, frapper.

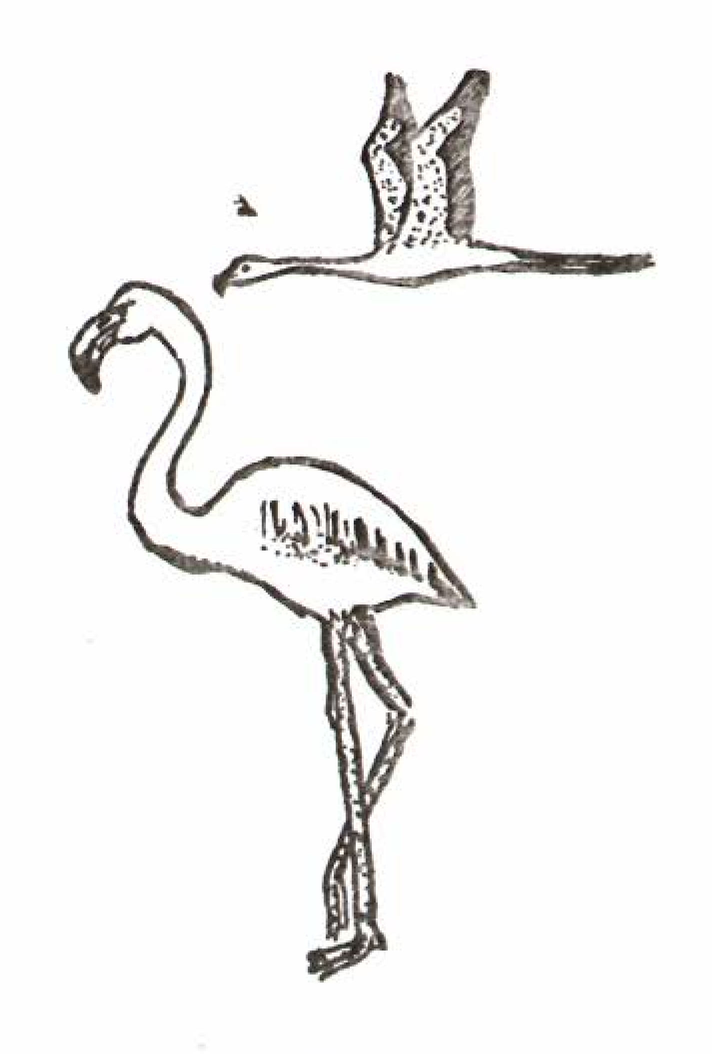
Persister : durer.
Les froids ont persisté jusqu'en Avril.

ROSE COMME FLAMANT

Des vastes **salines** d'Arzew aux creux des sebkhas du désert, des marais de la Macta aux chotts du Constantinois, là où dort une eau salée loin des hommes et des **prédateurs** vivent les flamants roses.

Personne ne vient les troubler car leurs lieux de vie sont quasi inaccessibles. Que ce soit sur la grande sebkha d'Oran, dans les marais de la Macta, sur le barrage de Boughzoul ou à Mebhir (Sud de Biskra) au Hodna, dans le Sud oublié des hommes, ils coulent des jours heureux sous le ciel bleu de la Méditerranée. Car le flamant rose est par excellence un oiseau de **Mare Nostrum**. Il niche ou hiverne en Turquie, en Syrie, à Chypre et jusqu'en Cyrénaïque.

A l'Ouest, il fréquente l'Espagne, le Sud du Portugal et le Maghreb. Mais il ne va pas en Grèce et pour ce qui est de l'Italie, il borne ses visites à la Sardaigne. En Algérie, bien qu'on puisse le trouver en toute saison, c'est encore en hiver, quand les lacs débordent d'eau, qu'ils sont les plus nombreux.



A Garaef Ettarf, le plus grand des quinze chotts qui vont de Sétif à Aïn Beïda, on a pu observer jusqu'à 5.000 flamants roses. On a pu voir quelque 3.000 flamants sur le barrage de Boughzoul, situé au pied de l'Atlas tellien à 150 km du Sud d'Alger. On pense que ce barrage qui retient l'eau en permanence constitue le plus important des refuges pour le flamant rose en Algérie. En effet, les flamants peuvent y trouver de l'eau en abondance, ce qui n'est pas le cas pour les lacs pré-sahariens et sahariens dont la plupart s'assèchent en été.

Les flamants roses aiment volontiers y rester jusqu'à ce que sécheresse s'ensuive. Alors ils remontent vers le nord plus humide.

Une ombre au tableau : le marais de la Macta, d'importance internationale est menacé par les usines qui y déversent leurs **effluents.** Ce marais est d'autant plus important qu'un grand nombre d'espèces d'oiseaux aquatiques viennent s'y retrouver pour s'y reproduire et hiverner.

Si les flamants roses peuvent être régulièrement rencontrés sur au moins huit zones humides en Algérie, il faut noter qu'il ne vont pas sur les lacs d'El Kala car le milieu ne leur convient pas. En Afrique du Nord, c'est la Tunisie avec ses 30 lacs et salines qui draine la plus grande partie des flamants roses : certaines années pluvieuses, on a pu y recenser de 35.000 à 40.000 de ces oiseaux.

L. TIMIZAR

COMPRENONS :

Salines : *n.f* : marais salants.

Prédateurs : *n.m* : animaux qui se nourrissent de chair, d'autres animaux vivants.

Mare Nostrum : (prononcer : mare nostrom) ; il s'agit de la mer Méditerranée.

Effluents : *n.m* : eaux usées, sales, polluées.

Les pluies ravagent des centaines d'hectares de récoltes à Sétif

SETIF, (APS). — Les fortes pluies qui se sont abattues cette semaine dans la wilaya de Sétif, ont causé de graves **préjudices** à la prochaine récolte. Dans la seule localité de Belaâ dans la commune de Bir El Arch (El Eulma), 641 ha dont 492 ha de blé et 145 ha d'orge ont été détruits par les flots. Selon les premières estimations, les terres de deux domaines autogérés de cette localité ont été complètement inondées. Les pertes **sont estimées** à 80 pour cent en blé et de 30 à 80 pour cent en fourrages.

Les averses accompagnées parfois de fortes grêles dont les **gravillons** pèsent dans certaines zones jusqu'à 325 g **ont ravagé** les champs. Les pertes s'étendent sur 6 ha de pommes de terre et un ha d'ail.

Dans la commune de Béni Fodda, dans la daïra d'El Eulma, les eaux de ruissellement ont détruit un pont de chemin vicinal reliant cette commune au chef-lieu de daïra et dégradé en plusieurs points la route.

COMPRENONS :

Préjudices : *n.m* : dégâts, dommages

Estimer : évaluer, donner la valeur.

Cette voiture d'occasion **est estimée** à 55 000 dinars.

Gravillons : *n.m* : les grêlons sont comparés à de petits cailloux.

Ravager : endommager gravement par une action violente.

Les bombardements **ont ravagé** la ville.

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Relève dans les textes de lecture des mots et des expressions pour lesquels tu peux trouver un contraire à opposer.**

Exemples : - La moitié nord → - la moitié sud

- la fin du mois → - le début du mois

2. **Attention. Il y a des mots pour lesquels on ne peut rien opposer. Dans la liste suivante, quel est l'intrus ?**

rapidement - la nuit - le papier - gros - régulier - une femelle

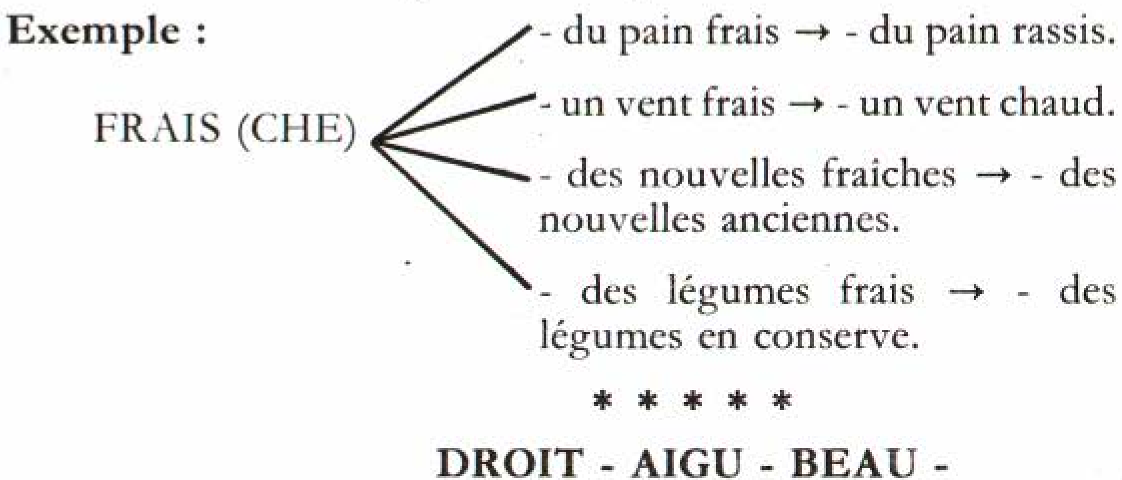
---

3. **Ajoute un préfixe pour obtenir un sens contraire.**

- mobiliser des troupes
- brancher une machine
- un ouvrier adroit
- qualifier un joueur
- une température normale.
- tendre des fils.
- une ligne continue.
- conseiller un itinéraire.

---

4. **Un mot peut avoir plusieurs contraires selon son emploi. Continue l'exercice en t'aidant, s'il le faut, du dictionnaire.**



* * * * *

DROIT - AIGU - BEAU -

---

5. **Autour de INQUIETER, INQUIETANT, quels sont les mots et expressions que tu connais et qui sont proches par le sens.**

Exemples : - souci, se faire du souci, soucieux
- tracas, se faire du tracas, tracasser

Exercices de réemploi.

---

6. **Quelles sont les catastrophes dont tu peux parler ? Construis un texte court au sujet de l'une d'elles.**

---

7. **Cherche dans un journal (ou une revue) un article pour lequel tu peux proposer un travail de lecture comme ceux que tu viens de faire.**

SYNTAXE

1. **Quelles paroles pourrais-tu faire correspondre aux G.V. mis en gras dans les phrases suivantes ?**
   - Notre hôte **a insisté**. Nous **avons évidemment accepté**.
   - Elle lui **a fait des reproches** à propos de sa négligence.
   - Ecoute-le : il est encore **en train de se plaindre.**

---

2. **Classe en deux colonnes les interrogations suivantes : interrogations directes et interrogations indirectes :**
   - Gagnez-vous beaucoup d'argent ?
   - Etes-vous prêts pour ce travail ?
   - Je me demande s'il n'a pas oublié de fermer le gaz.
   - Avez-vous besoin de quelque chose ?
   - Je voudrais savoir l'heure à laquelle arrive la délégation.
   - Je ne sais pas si les enfants ont rejoint leurs grands-parents.

---

3. **Transforme les interrogations directes en interrogations indirectes :**
   - Qu'est-ce qui vous intéresse, parmi ces livres ?
   - Quand faut-il arrêter l'appareil ?
   - Qui de vous trois a fait ce travail ?
   - Comment êtes-vous arrivé ici ?
   - D'où vient ce bruit qu'on entend ?
   - Tu viens avec nous ?
   - Pourquoi t'es-tu mis en colère ?
   - As-tu vu le film d'hier soir ?

---

4. **Transforme les interrogations indirectes suivantes en interrogations directes :**
   - Nous aimerions savoir ce que vous pensez de notre projet.
   - Dites-moi pour quelle raison vous vous êtes disputés.
   - Ces touristes ignorent par où il faut passer pour se rendre à la plage.
   - Je ne sais pas combien de temps vous mettez pour ce travail.
   - Dites-moi, s'il vous plaît, s'il est nécessaire d'adresser une demande manuscrite au service concerné.

---

5. Complète les phrases suivantes par un mot interrogatif.

- Je vous demande de me lire ..... est écrit sur cette page.
- J'ignore ..... cette information est bien exacte.
- Il voudrait savoir ..... tu as répondu de la sorte.
- Je me demande ..... ce document est arrivé jusqu'à lui.
- Peux-tu m'expliquer ..... est passé le livre qui était sur le bureau ?
- **Grand-père aimerait savoir ..... tu peux l'aider dans son jardin.**

---

6. Complète le dialogue suivant :

1) a - Mais vous vous rendez compte ! vous vous rendez compte !
   b - Ecoutez ! à votre place, je ne m'inquièterais pas du tout.
   a - ....
   b - ....
   c - Moi, je suis tout à fait d'accord : ....
   ....
   ....

---

7. Formule toutes les interrogations possibles (directes et indirectes), dans les trois situations suivantes :

— Un policier qui interroge un suspect.
— Un chef de service interrogeant quelqu'un qui cherche un emploi.
— Un journaliste qui interviewe une personnalité.

---

8. Etudie le tableau suivant . A partir d'une des combinaisons proposées (X), construis un dialogue :

LIEUX	PERSONNAGES			
	Un homme : il est en colère	Un enfant	Un agent de police	Une vieille dame : elle sourit
Maison		X		X
Rue	X		X	
Grand magasin	X			X

Exemple : - Dans une **rue**, dialogue entre un **homme en colère** et un **agent de police**.

(un passant, un touriste, un automobiliste...)

- Tu peux :
  - choisir d'autres combinaisons.
  - choisir d'autres personnages, d'autres lieux.
  - indiquer éventuellement le moment.

9. **Réécris au style indirect un des dialogues produits au cours de l'exercice n° 8.**

CONJUGAISON

1. **Indique la valeur du futur antérieur en inscrivant la lettre qui désigne la phrase dans la colonne correspondante.**

Antériorité	Evénement accompli

a) La secrétaire aura fini de taper le courrier bien avant midi.

b) Passe-moi le journal, s'il-te-plaît, dès que tu auras lu la page sportive.

c) J'irai mieux quand j'aurai pris un peu de repos.

d) A la fin de son séjour, il aura vu et fait beaucoup de choses intéressantes.

e) Il ne me reste plus beaucoup de travail : avant deux ou trois jours, je l'aurai remis aux services concernés.

f)Lorsque vous aurez discuté, vous me rendrez compte de votre décision.

2. **Les phrases suivantes expriment certains changements qui se seront vraisemblablement produits en l'an 2000. Complète les phrases en choisissant l'un des verbes ci-dessous. N'oublie pas d'employer le futur antérieur.**

- inventer - augmenter - disparaître - diminuer - devenir - faire.

En l'an 2000.

a) La science ..... tant de progrès qu'on pourra peut être passer ses vacances sur la lune.

b) Certains pays du Tiers-Monde actuel ..... de grandes puissances mondiales.

c) La population ..... tellement qu'il n'y aura plus de quoi la nourrir.

d) Le nombre de professeurs ..... car on utilisera de plus en plus de machines à enseigner.

e) On ..... peut être une pilule qui fera maigrir ou grossir à volonté.

f) Les voitures ..... car il n'y aura plus d'essence.

3. **Complète les phrases suivantes par un complément circonstanciel de temps ou un adverbe de temps.**

- ...., notre fils aura terminé ses études.
- J'espère qu'il aura reçu ma lettre ....
- Ne t'en fais pas, ..., je serai rentré à la maison.
- Le car vient de démarrer. ...., il aura parcouru la moitié du trajet.
- « ...., vous aurez fait, sans aucun doute, beaucoup de progrès », nous dit notre professeur.

4. **Transforme les phrases d'après le modèle :**

- Nous pensons qu'il sera là dès qu'il aura réglé certaines affaires.

→ Nous pensions qu'il serait là dès qu'il aurait réglé certaines affaires.

- Dans sa lettre, mon correspondant m'explique qu'il m'enverra les photos quand il les aura fait développer.
- Nous vous annonçons que nous vous rejoindrons dès que nous aurons pris nos vacances.
- Je crois que tu t'apercevras de ton erreur, quand tu auras relu calmement ton devoir.
- Le touriste se demande s'il saura retrouver son chemin, s'il aura eu assez de renseignements, au retour.
- Je ne sais pas si je comprendrai, même quand on m'aura expliqué le fonctionnement de cet appareil compliqué.

5. **Emploie un verbe de ton choix, au futur antérieur.**

- Vous me promettez que .... avant la semaine prochaine ?
- Je crois bien que le brouillard .... au moment de notre départ.
- Peux-tu me dire si ...., quand je téléphonerai, à 8 h ?
- Regarde ce que j'ai acheté. Quand ...., tu me donneras ton avis.
- D'ici la fin du mois, ...

6. **Complète les phrases à partir des compléments circonstanciels et des**

adverbes ; emploie d'abord le présent ou le futur, ou un temps du passé (un ou plusieurs temps sont possibles), puis le futur antérieur.

a) Aujourd'hui .... ; dans quelque temps ....
b) Ce matin .... ; ce soir, à six heures..
c) Il y a une heure, ... ; heureusement que dans trente minutes ....
d) Demain après-midi .... ; mais le matin,...
e) Ce mois-ci .... ; dans six mois ....

ORTHOGRAPHE

1. **Ecris le participe passé en *i* ou le verbe en *it*. Justifie chaque fois le verbe en *it* en écrivant un autre temps entre parenthèses.**

Au printemps, l'hirondelle bât (.)son nid. — Le lièvre éblou (.) par les phares de l'automobile s'immobilise au milieu de la route. — Les canards ont le bec aplat (.). — Il gross (.) beaucoup car il ne fait plus de sport. — Nous avons acheté une salle à manger en bois vern (.). — Maman aplat (.) les galettes.

2. **Construis des phrases avec chacun des verbes suivants : guérir, démolir en employant un participe passé en *i* et un verbe en *it*.**

3. **Conjugaison orale des verbes suivants au futur simple.**

— Employer un outil.
— Appeler un ami au téléphone.
— Courir sur la piste.

Contrôle par P.L.M de quelques orthographes difficiles.

4. **Ecris les verbes au futur simple. Si tu hésites, utilise ton dictionnaire.**

Le jardinier (secouer) les branches pour faire tomber les fruits. — Tu (étiqueter) tous les livres pour les reconnaître. — Les hommes généreux (secourir) toujours ceux qui sont dans le besoin. — Des employés municipaux (nettoyer) la place avant la fête. — Nous (rejeter) tout ce qui peut faire du mal. — Je (décacheter) le courrier dès son arrivée.

5. **Retrouve d'abord l'infinitif, puis écris la terminaison convenable du futur simple.**

Exemple : aboyer - il aboi*era*

-	, il aboi .	-	, vous accou .
-	, nous emploi .	-	, elle secou .
-	, il condui .	-	, vous feuille .

6. **Lecture silencieuse puis orale des expressions.**
   — un souhait de bonne année.
   — un athlète de performance.
   — le contrôle des véhicules.
   — guerre aux envahisseurs.

7. **Même exercice que le 6e.**
   — des sculpteurs habiles.
   — un hérisson en boule.
   — des remerciements sincères.
   — un paiement comptant.

8. **Ajoute la lettre qui manque. Vérifie à l'aide du dictionnaire.**

- prom . tement	- se . tième
- la b . auté	- exem . .
- la co . ue	- le bégai . ment
- une soi . rie	- une ex . ibition
- un da . lia	- une in . alation

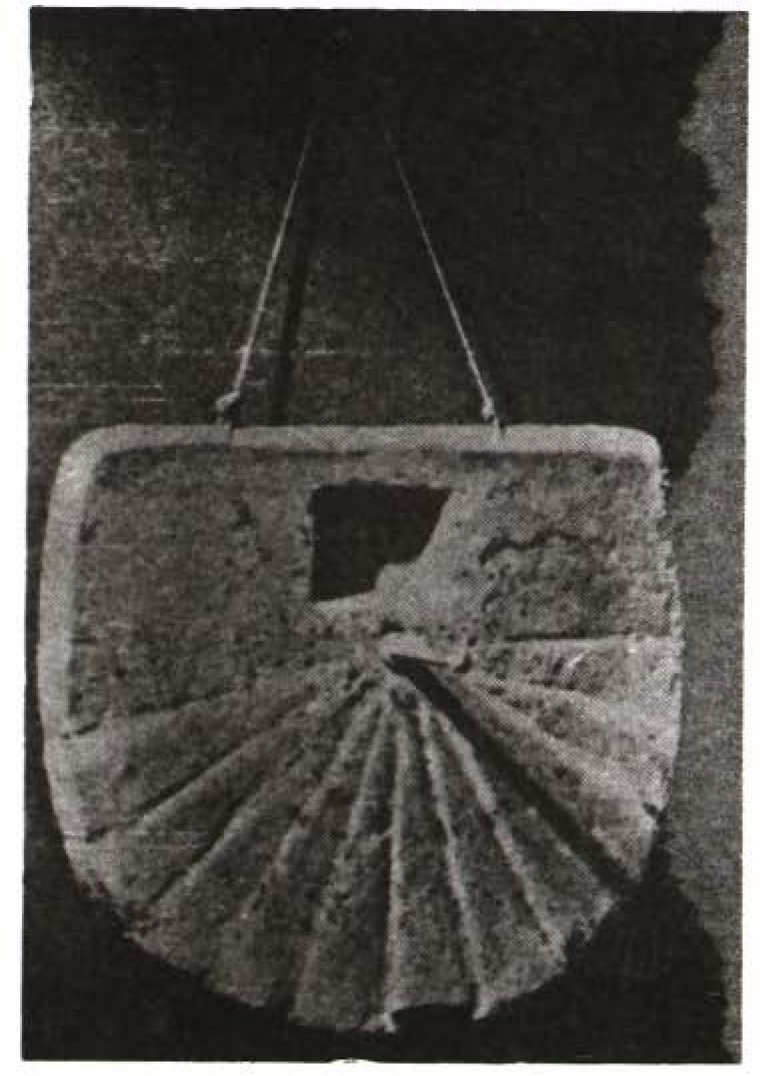
9. **Trouve le nom dérivé puis donne un complément à ce nom.**
   Exemple : aboyer → un aboiement de chien.
   manier → le ....
   adhérer → ....
   sculpter → ....
   flamboyer → ....

La mesure du temps

Pour l'homme primitif, le temps était un rythme général gouvernant sa vie naturelle. Le lever et le coucher du soleil, **l'alternance** des saisons, les migrations des oiseaux, la croissance des enfants, le long vieillissement de son corps et de celui d'autrui l'amenèrent à se rendre compte de la durée du temps.

Mais comment mesurer le temps ? L'intervalle temporel entre le début et la fin du jour correspondait au chemin parcouru par le disque solaire. La position du soleil dans le ciel déterminait, pour l'homme, l'instant qu'il voulait mesurer.

C'est ainsi qu'il inventa une machine appropriée, le **gnomon**, qui reproduisait sur la terre le cheminement du soleil : il suffit à l'homme de planter un bâton dans la terre, d'observer comment l'ombre de ce bâton se déplaçait sur le sol. Au pied du bâton , une série d'entailles ou de subdivisions indiquaient les différents moments de la journée ; l'ombre constituait un **indice** mobile, la première aiguille marquant les heures sur cette horloge réduite à sa plus simple expression.



Gnomon

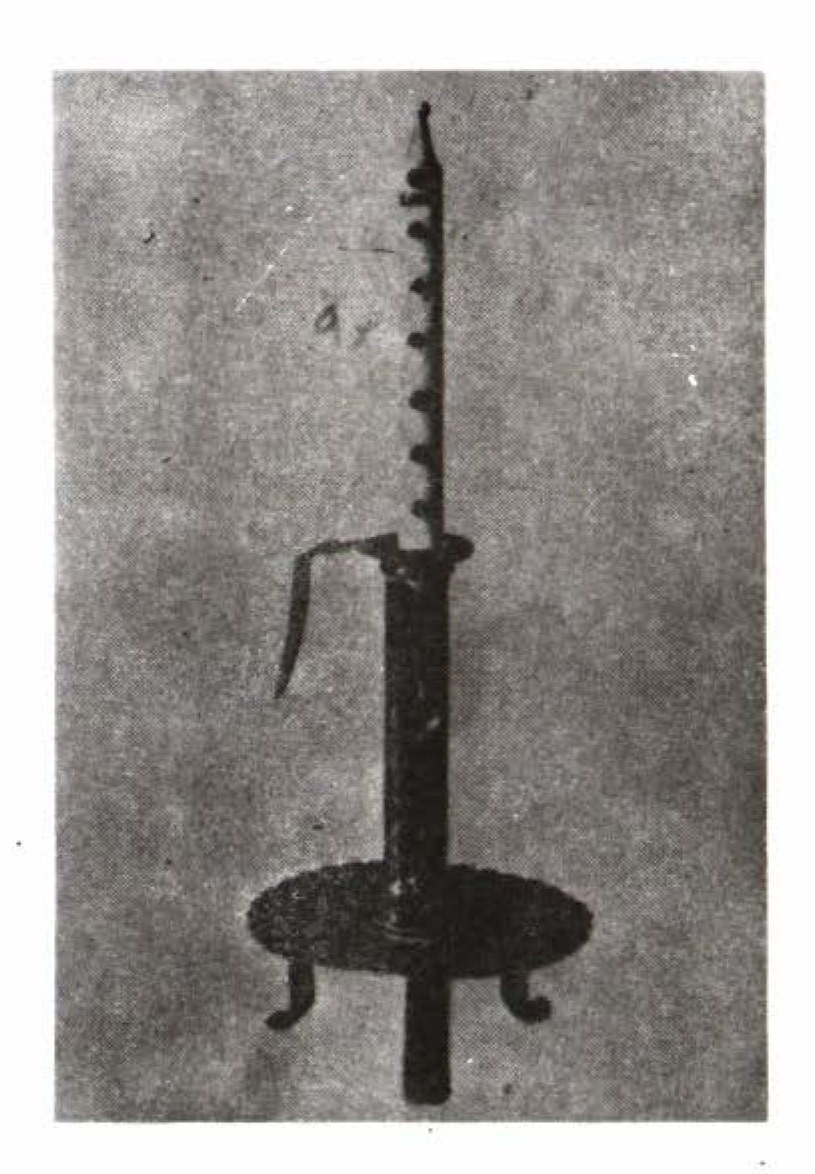
Par la suite, les aiguilles minces et courtes des premiers temps furent remplacées par de grands **obélisques** ; ils étaient construits de façon à permettre de mesurer le temps d'une manière toujours plus précise. C'est ce que firent les Arabes en construisant un obélisque portant à son sommet un disque perforé : la lumière du soleil, en traversant le centre du disque, marquait sur le sol une tache lumineuse, point de convergence exact des rayons solaires.

Les mesures spatiales du temps ont pris bien d'autres formes : aux cadrans solaires vinrent s'ajouter les cadrans lunaires et stellaires, c'est à dire plusieurs horloges nocturnes qui permettaient d'utiliser la position de la lune et des étoiles comme point de repère.

Cependant, les cadrans solaires comme les horloges nocturnes ne fonctionnaient que si le ciel était clair. On vit donc apparaître d'autres



Obélisque



Horloge à cire

mesures. Les **horloges à cire** consistaient en des chandelles dont la durée d'usure était calculée, et sur lesquelles on traçait des signes qui les partageaient en segments : la chandelle en brûlant, mesurait un certain espace de temps.

Dans l'Antiquité, les **clepsydres**, autrement dit les horloges à eau, furent plus répandues. On en trouve l'exemple le plus élémentaire chez les Indiens d'Amérique : un petit trou préparé dans le plancher d'une embarcation la faisait couler en un temps déterminé. La clepsydre proprement dite est l'inverse de ce procédé : on laisse s'écouler, par une ouverture, l'eau contenue dans un récipient. La plus célèbre horloge à eau est celle du mécanicien Alexandrin CTESIBIOS, qui vécut au III^e siècle avant Jésus-Christ... Un historien nous a laissé une pompeuse description de la clepsydre envoyée par Haroun El Rachid à l'empereur Charlemagne. Elle était construite en cuivre **damasquiné** d'or ; elle sonnait l'heure d'une façon particulière : si le cadran marquait, par exemple, six heures, elle laissait tomber, sur le plateau, six petites boules de métal. A midi, douze fenêtres s'ouvraient sur douze chevaliers armés de pied en cap, qui se mettaient à faire plusieurs exercices.

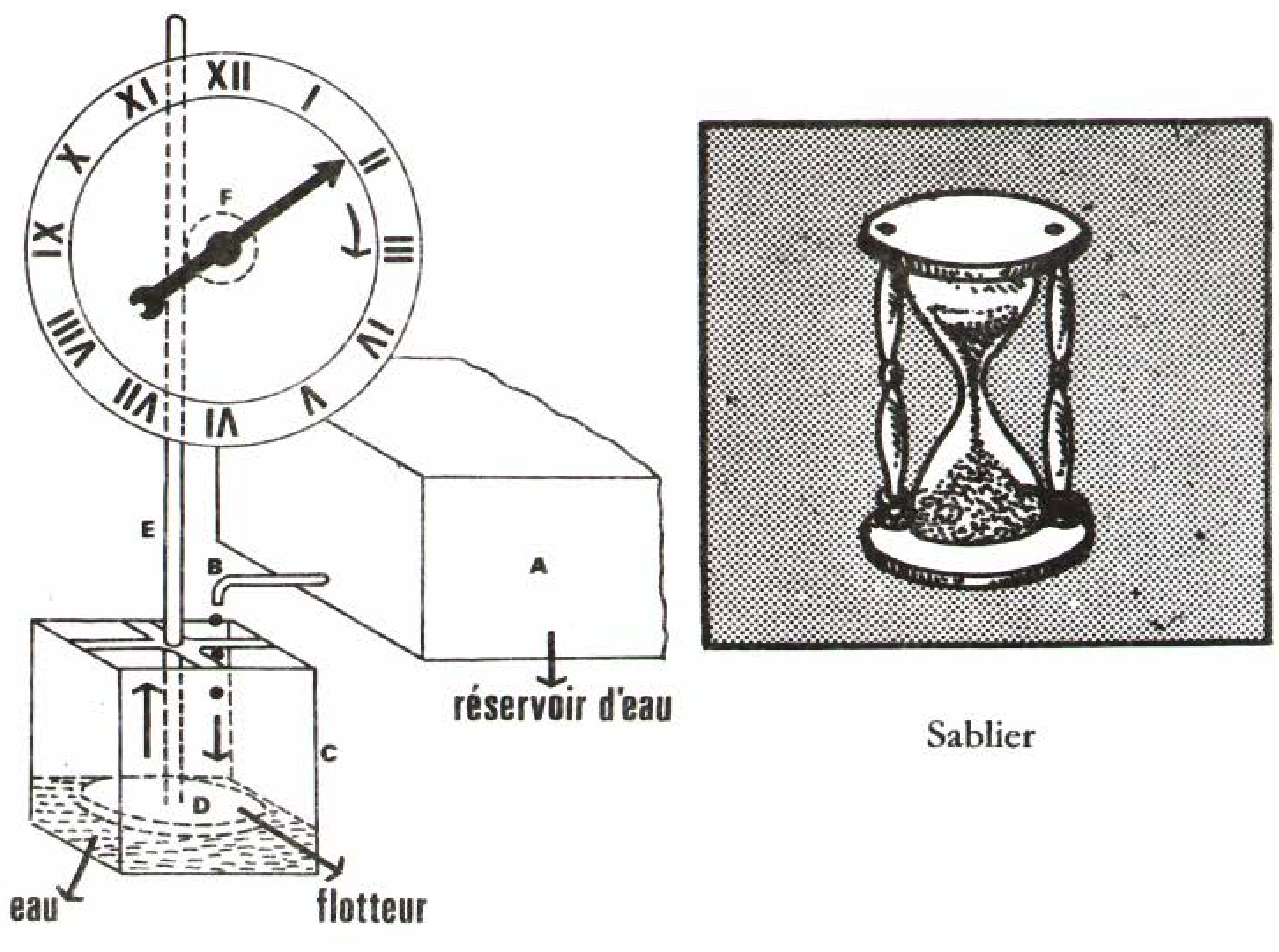


Schéma de fonctionnement de l'horloge hydraulique III/Siècle A.V. J.C.

Sablier

Les **sabliers**, enfin ne différaient pas beaucoup des clepsydres...

Cependant, toutes ces horloges manquaient de précision, alors que l'homme avait eu l'exemple d'une mesure rythmique parfaite : les battements du cœur, du pouls, des tempes. On commençait à comprendre qu'il était possible de partager ce **flux** (comme on le faisait pour l'espace) grâce à un rythme. Une horloge au rythme rigoureux devenait alors un problème de mécanique.

Adapté de « **Histoire illustrée des inventions** »
Umberto ECO et G.B. ZORZOLI

COMPRENONS :

Alternance : *n.f* : succession régulière

L'**alternance** des pluies et des éclaircies continuera pendant toute la journée.

Indice : *n.m* : Indication, repère.

Damasquiné, e : [damaskine] : *adj* : se dit d'un objet de métal incrusté d'or ou d'argent.

Flux : [fly] : *n.m* : S¹. Le **flux** est la marée montante (≠ reflux)

S². un **flux** de sang est un écoulement sanguin.

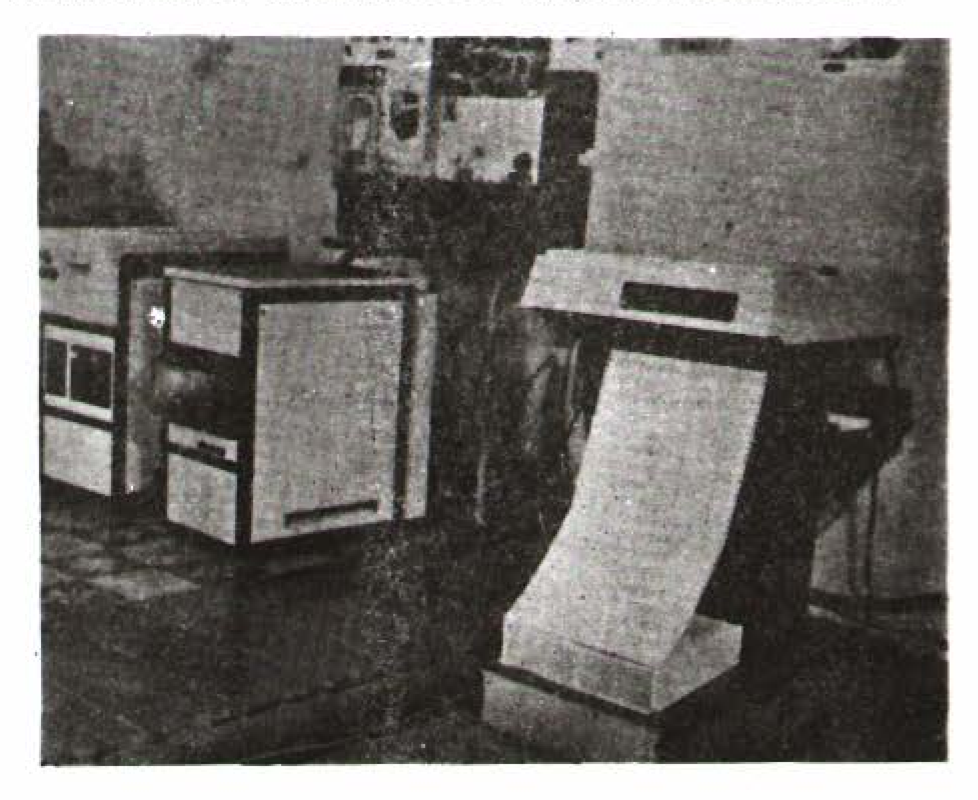
flux (dans le texte) = écoulement du temps.

L'ordinateur

Le terme « **d'ordinateur** » est employé depuis 1954. Il a remplacé celui de calculatrice pour désigner une machine capable d'effectuer un calcul suivant un programme imposé.

Les plus gros ordinateurs acceptent aujourd'hui quelque 200 millions d'opérations par seconde. Avant la fin de la décennie, le cap du milliard d'opérations pourrait être franchi : certains calculs scientifiques exigent en effet de tels moyens.

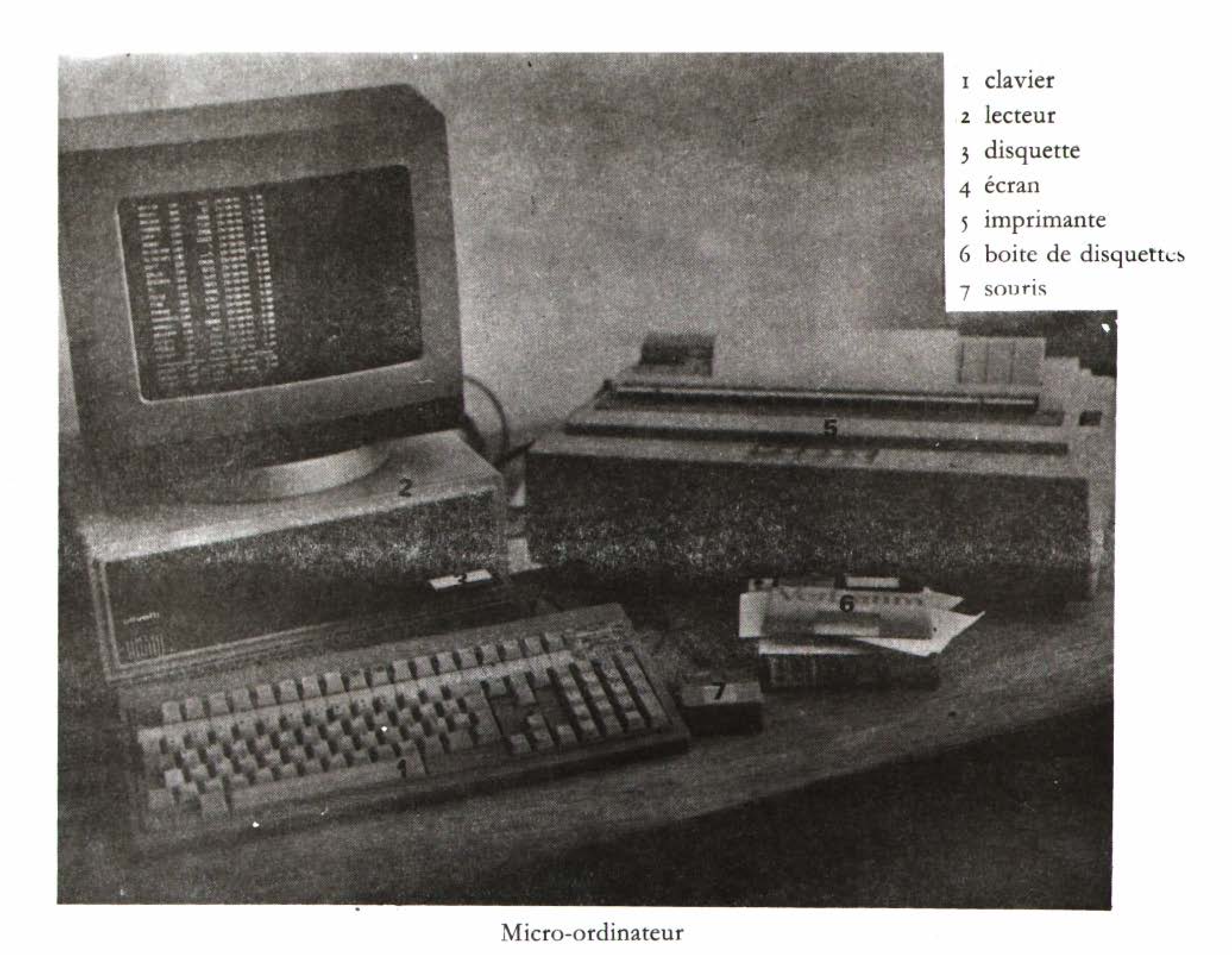
« **Le mini-ordinateur** » se présente comme un meuble de la taille d'une armoire. Il peut assurer la **gestion** des entreprises de taille moyenne, pour les opérations courantes. Pour des opérations exceptionnelles, les entreprises ont recours aux services d'un gros ordinateur. Le dispositif permettant d'utiliser un ordinateur à distance est appelé « **terminal** ».



Mini - ordinateur

« **Le micro-ordinateur** » est un ordinateur individuel, utilisé aujourd'hui par un nombre croissant de particuliers, dans les professions les plus variées : il a l'aspect d'une machine à écrire surmontée d'un petit téléviseur. Une fente permet d'introduire les mémoires, qui se présentent sous la forme de disquettes.

Pour nous communiquer les résultats de ses calculs ou nous donner connaissance du contenu de ses mémoires, un ordinateur dispose principalement de deux moyens : l'affichage sur un écran ou l'impression sur une feuille de papier, grâce à une machine dénommée « **imprimante** ». Dans les deux cas, nous lisons un texte et des chiffres.



Micro-ordinateur

Le microscope

Un microscope optique comprend les principales pièces suivantes :

— Un support massif, ou statif, assurant la stabilité de l'appareil,

— Un tube vertical muni à ses extrémités d'un oculaire et d'un objectif.

Le tube peut être déplacé verticalement le long du statif par deux vis, l'une **assurant un mouvement** rapide, l'autre un mouvement lent.

— Une platine porte-objet, percée d'un trou en son centre.

La platine reçoit la préparation microscopique qui est éclairée par un faisceau lumineux traversant l'orifice de la platine.

— Un système d'éclairage, constitué par un miroir mobile, **réfléchissant les rayons** issus d'une source lumineuse, vers le trou de la platine et la préparation.

L'objet à observer est porté par une lame de verre, le porte-objet ; il est immergé dans un liquide, le plus souvent de l'eau. Le liquide est recouvert par une lamelle de verre, le couvre-objet. On ne peut observer, sans préparation spéciale, que les objets minces pouvant être traversés par la lumière. Lorsque le matériel à étudier est trop épais, on réalise des coupes.

Le microscope étant placé devant soi, face à une source lumineuse, on réalise successivement les opérations suivantes :

Le réglage de l'éclairage : l'œil placé devant l'oculaire, on oriente le miroir pour obtenir **une plage** blanche **uniformément** éclairée.

La mise au point : le tube du microscope étant relevé, on place le porte-objet sur la platine, de telle manière que la préparation soit au centre du trou de celle-ci. Le tube est abaissé régulièrement grâce à la vis du mouvement rapide jusqu'à l'observation d'une image. On précise la mise au point avec la vis du mouvement lent.

Lorsqu'on dispose de plusieurs objectifs, on commence l'observation avec l'objectif de faible grossissement, on la continue ensuite avec les autres.

Les résultats de l'observation microscopique sont traduits sous la forme de croquis réalisés pendant l'observation microscopique.

D'après « *OBRE* »

COMPRENONS :

Assurer un mouvement : provoquer un mouvement

Réfléchir un rayon lumineux : le renvoyer dans une autre direction.

Plage : *n.f* : une plage lumineuse est une surface éclairée de brillance égale.

Uniformément : *adv* : de la même façon, également.

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Complète à l'aide de :** micro-organisme ; micro-physique ; macrocéphale.
   — Le professeur nous a montré un insecte ....., un insecte qui a une grosse tête.
   — C'est à l'aide du microscope que nous pouvons observer des .....
   — La ..... est la partie de la physique qui étudie spécialement l'atome et les phénomènes atomiques.

2. **Construis une phrase avec chaque adjectif :** microscopique, macroscopique.
   Souligne dans chaque phrase ce qui correspond à chaque préfixe.

3. **Que signifie le verbe : minimiser ? Dans les phrases :**
   — Il cherche à minimiser les conséquences de ses actes.
   — Il ne faut pas minimiser la gravité de la situation.
   Trouve un verbe de sens opposé à minimiser.

4. **Tu connais certainement les noms :** microsillon ; microfilm ; minibus.
   Construis une phrase avec chacun d'eux.

5. **Peux-tu construire des noms pour exprimer un sens précis ? Attention, il s'agit d'un jeu.**
   Exemple : Mais, c'est un minigâteau que tu as choisi pour moi !

6. **Evoque quelques instruments de mesure que tu connais. Travaille d'après le modèle :**
   — Balance → instrument de mesure des poids
   — Rapporteur →
   — .....

7. **Voici deux informations :**
   — Record du monde du 100 m établi par Jesse Owens en 1936 : 10"2 / 10
   — Record du monde du 100 m établi par Calvin Smith en 1983 : 9"93 / 100
   Compare les deux mesures. Qu'en penses-tu ?

8. **Je peux faire de nombreuses mesures. Complète d'après le modèle.**
   — la taille → je peux mesurer la taille d'un homme.
   — l'épaisseur →
   — la superficie →
   — le volume →
   — la température →
   — l'intensité →
   — .....

9. **Dans quel sens sont employés** MESURE ET MESURER **dans les phrases suivantes :**
   — Le gouvernement a pris des mesures efficaces pour combattre l'invasion des criquets.
   — C'est un homme qui sait mesurer ses paroles.

SYNTAXE

1. **Souligne d'un trait le groupe prépositionnel de cause et de deux traits les propositions subordonnées circonstancielles de cause.**
   Il n'a pas dormi à cause du bruit des voitures. — Nous avons passé une mauvaise journée à la campagne parce qu'il faisait froid. — Puisque je suis en vacances , je fais la grasse matinée. — Le magasin est fermé pour réparations. — Comme le trajet est long, nous nous arrêterons plusieurs fois. — Grâce à son habileté, il arriva à réparer la machine à laver.

2. **Relie les propositions de l'ensemble *A* à celles de l'ensemble *B* de façon à obtenir des phrases correctes.**

A	B
• Il ne peut aller au cinéma	• parce qu'il ne va pas tarder à pleuvoir.
• Il a invité tous ses amis	• les tribunes sont pleines à craquer.
• Puisque sa voiture est en panne	• Il a fait un emprunt à la banque.
• Comme l'entrée du stade est gratuite	• il se rend au travail en taxi.
• Il faut mettre tes bottes et ton imperméable	• il a dépensé tout son argent.
• Comme il avait besoin d'argent	• parce qu'il fête son anniversaire.

3. **Voici des phrases. Relève les propositions subordonnées circonstancielles de cause.**
   Comme la pluie a cessé, nous allons sortir. — Farid a tellement couru qu'il a perdu

le souffle. — Le directeur arrive toujours à l'heure pour donner l'exemple à ses employés. — Le chauffeur a perdu le contrôle de sa voiture parce qu'il conduisait trop vite. — La mère est angoissée car son fils n'est pas encore rentré.

4. **Lis les phrases suivantes. Souligne les groupes prépositionnels de cause puis transforme-les en propositions subordonnées de cause.**

L'automobiliste a eu un procès - verbal pour excès de vitesse. — Il m'a déchiré le livre par méchanceté. — Le malade grelotte de froid. — Grâce à l'aide d'un passant, j'ai pu sortir ma voiture du fossé. — Le candidat n'a pas obtenu son permis de conduire à cause d'une mauvaise manœuvre.

5. **Construis des phrases à partir des éléments contenus dans les trois ensembles.**

Etudie toutes les possibilités, puis justifie ton choix.

• Je me sens en forme	• tu as leurs adresses	comme
• La mer est belle	• j'ai bien dormi	parce que
• Annonce la bonne nouvelle à tes amis	• elle a préféré rentrer	puisque
• Elle était très fatiguée	• tu n'es pas assez concentré	
• Attention ! tu te trompes souvent	• nous allons nous baigner	

6. **Relie les propositions soit par "comme", soit par "puisque"**

- Je suppose que tu veilleras ce soir, demain c'est férié.
- Les vagues deviennent violentes, rentrons vite au port.
- Tu sors ? Achète- nous du pain.
- La circulation est interrompue depuis une heure, nous serons en retard au travail.

7. **Emploie "parce que" ou "puisque" dans les phrases suivantes :**

- Mon père préfère les petites routes, elles sont moins encombrées.
- Le directeur de l'école l'interdit, ne cours pas dans les couloirs.
- Le bus ne s'est pas arrêté, il était complet.
- Il faut suivre le sens de la flèche, c'est obligatoire.
- Il faut refaire l'installation électrique du garage, elle est défectueuse.

8. **Donne un (ou plusieurs) conseil (s) à tes camarades. Explique-leur pourquoi ils doivent suivre ton (ou tes) conseil (s)**

9. **Représente par un arbre deux phrases comportant : l'une un G.P. complément de cause, l'autre une proposition subordonnée circonstancielle de cause.**

CONJUGAISON

1. **Ecris le texte suivant en accordant les participes passés.**

Je pense aller au cinéma dès mon travail **termin .....** Enfin, ma tâche est **achev .....** et me voilà au guichet de la plus belle salle de spectacle de la ville. Le film **affich .....** a **attir .....** des centaines de spectateurs ces jours derniers. Je rentre donc avec hâte et grand plaisir dans la salle qu'on a déjà **obscurc.....**

2. **Lis le texte suivant puis complète le tableau suivant.**

Amour maternel.

« Mohand Saïd était venu la veille dire à Smina que si elle voulait voir Ali, le plus jeune de ses enfants qui avait rejoint depuis deux ans les combattants du maquis, elle n'avait qu'à descendre dans la forêt de Tizgui... Smina, dès l'aube, était descendue à Tizgui avec sa fille Farroudja. »

M. MAMMERI
« *L'Opium et le Bâton* »

Verbes au plus-que-parfait	Verbes à l'imparfait

3. **Ecris les verbes au plus-que-parfait. Attention à l'accord des participes passés.**

Cette famille (quitter) le village et (s'installer) en ville, il y a environ une dizaine d'années. — Ces nouvelles (réjouir) toute la famille. — Les archéologues (découvrir) des fossiles marins dans le désert. — Ces images, nous les (découper) puis nous les (afficher) pour illustrer notre exposé. — La corde (céder) et la barque (emporter) par le courant. — Cette affiche publicitaire (retenir) mon attention dès mon entrée dans la ville.

4. **Dans le passage suivant, encadre la proposition qui renferme un fait passé accompli.**

« Quand la mère et les enfants s'étaient assis autour de la table où fumait la soupe du soir et que le saladier sentait l'huile, tous les visages devenaient heureux et le père me regardait en souriant. »

H. BOSCO

5. **Complète les phrases suivantes.**

— Si j'avais eu un peu plus d'argent, ...
— Si la portière avait été bien fermée, ...
— S'il m'avait écouté .....
— Si nous avions réfléchi sérieusement, ...
— Si le navire n'avait pas heurté le rocher, ...
— Si le brouillard n'avait pas gêné l'automobiliste, ...

6. **Construis une phrase dans laquelle tu exprimeras l'antériorité au plus-que-parfait que tu représenteras sur l'axe des temps.**

ORTHOGRAPHE

1. **Ecris le participe passé en *is* ou le verbe en *it*. Justifie en employant, s'il le faut, un autre temps.**

Tel est pr (.) qui croyait prendre. — Il ne compr (.) la leçon qu'après de nombreuses explications. — Qui aime être ass (.)au coin du feu ? — Il rem (.) son devoir après tous les autres. — Vous réciterez le dernier poème appr (.). — Il a été adm (.) à l'examen avec une mention.

2. **Recherche et écris le participe passé des verbes suivants**

- promettre
- surprendre
- acquérir
- s'asseoir
- transmettre
- entreprendre

3. **Complète par un participe passé en *is* ou un verbe en *it* selon le sens.**

Tout travail ..... doit être achevé. — Si tu as ..... quelque chose, tu dois tenir ta parole. — Il a été bouleversé lorsqu'il ..... la mauvaise nouvelle. — Les voleurs ..... n'ont pas pu prendre la fuite. — Ce message ..... par télégramme est arrivé à temps. — Grand-père ..... à lire en même temps que son petit-fils.

4. **Conjugaison orale des verbes suivants à l'imparfait de l'indicatif.**

— tailler un arbre.
— signer une lettre.
— fouiller ses poches.

Contrôle par P.L.M de quelques orthographes difficiles.

5. **Ecris les verbes entre parenthèses à l'imparfait de l'indicatif.**

Nous (balayer) la cour de la maison. — Le comptable (aligner) les chiffres avec aisance. — Nous (cogner) la porte avec violence. — Elles (enseigner) les disciplines scientifiques. — Vous (désigner) les responsables de l'excursion. — L'épicier (détailler) toutes les factures. — Les plaies (saigner) abondamment.

6. **Voici des noms. Cherche pour chacun un homonyme. Emploie chaque nom dans une phrase pour en préciser le sens.**

seau - verre - conte - pois -

7. **Complète les phrases suivantes. Puis relève les noms qui sont homonymes.**

Des scouts ont dressé leurs ..... au bord de la mer. — Nous aimons beaucoup la ..... de ce chanteur. — Nous avons mangé des brochettes de ..... d'agneau. — Pour l'Aïd, je fais toujours une visite à mes ..... — N'entrez pas tous à la ....., vous trouverez de la place. — Après l'accident de train, les employés réparent la .....

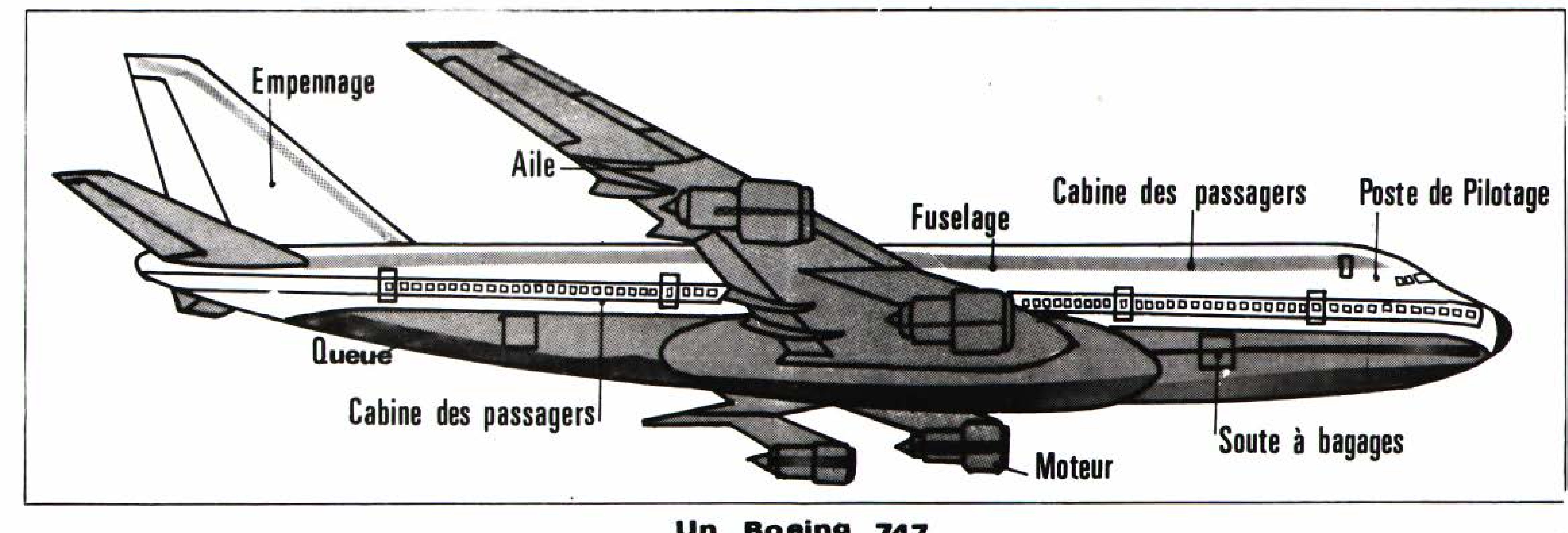
8. **Travaille avec le dictionnaire pour trouver des homonymes qui ont la même orthographe que les noms suivants.**

Précise le sens en construisant des phrases.

- Pendule
- Mode
- Moule
- Livre
- Vase
- Manche
- Manœuvre
- Voile

9. **Voici des formes verbales qui se prononcent de la même façon. Essaie de retrouver les formes écrites.**

Exemple : [vi] → il vit (vivre) ; il vit (voir)
[sãtã] ; [rezɔn] ; [etã] ; [cɔ̃t]



Un Boeing 747

L'avion

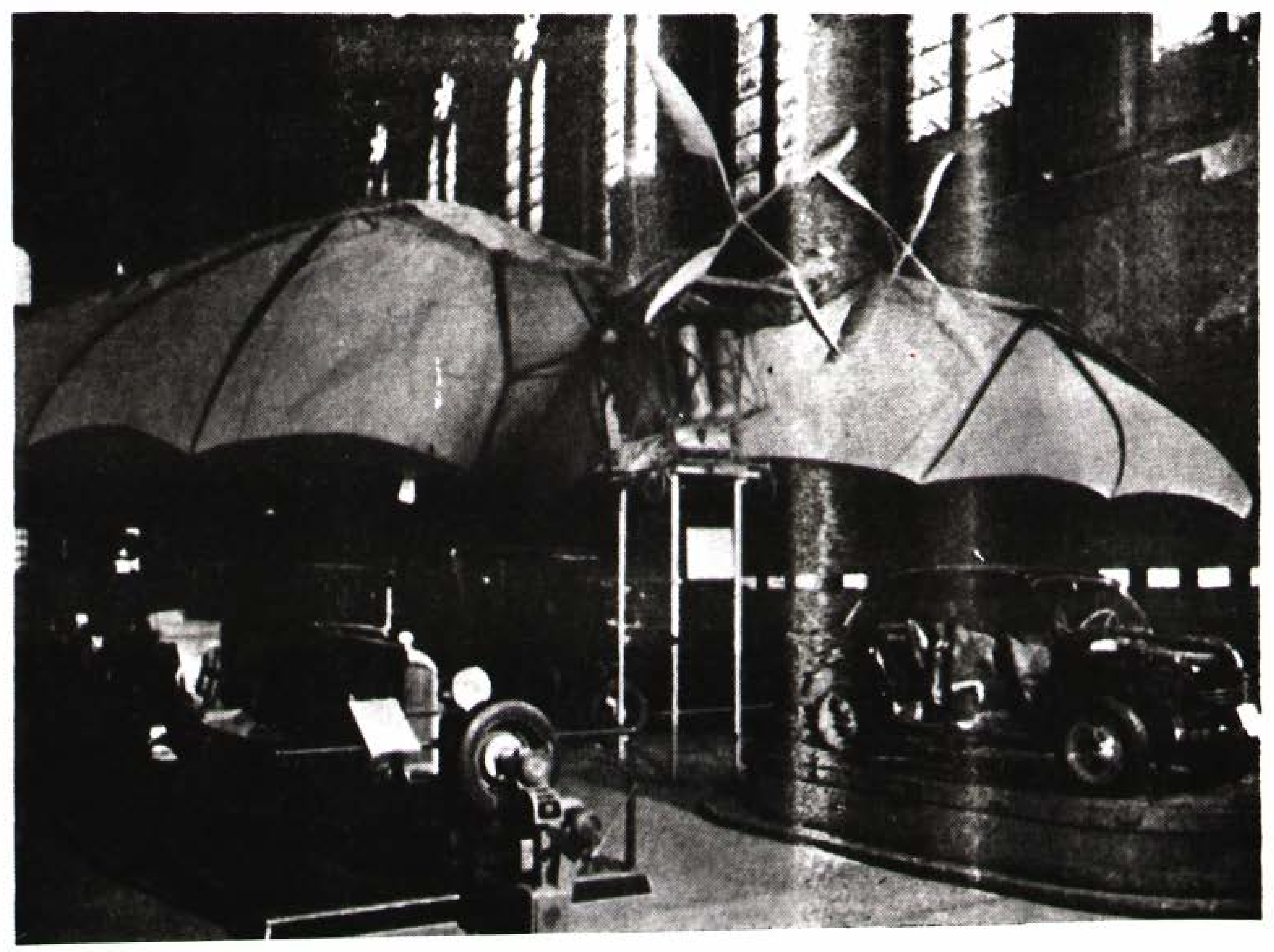
L'homme a toujours rêvé de voler comme un oiseau. La mythologie nous raconte la légende d'Icare, qui s'envola au moyen d'ailes fixées à ses épaules par de la cire. Mais, grisé par sa réussite, il s'approcha beaucoup trop du soleil : la cire fondit, et le malheureux tomba dans la mer.

Cela ne peut être qu'une fable, car les muscles de l'homme, à la différence de ceux des oiseaux, ne sont pas assez vigoureux pour lui permettre de quitter le sol.

NAISSANCE DE L'AVION

Il fallut attendre l'invention de moteurs suffisamment puissants pour que l'homme puisse réaliser son rêve.

Copier la forme des ailes de l'oiseau : tel fut le premier objectif. L'engin qui, le 9 octobre 1890, permit à Clément Ader de décoller pour la première fois, avait des ailes fixes semblables à celles d'une chauve-souris. L'"Eole" s'éleva à 20 centimètres au-dessus du sol sur une distance de 50 mètres



L'avion III. de Clément ADER
(Conservatoire National des Arts et Métiers - Paris)

Dix ans plus tard, les Américains Wilbur et Orville Wright, conçurent un aéroplane aux ailes constituées par des plans fixes. Le 17 décembre 1803, Orville réussit son premier vol : un bond de 36 mètres. Dès lors, les progrès de l'aviation allaient être très rapides.

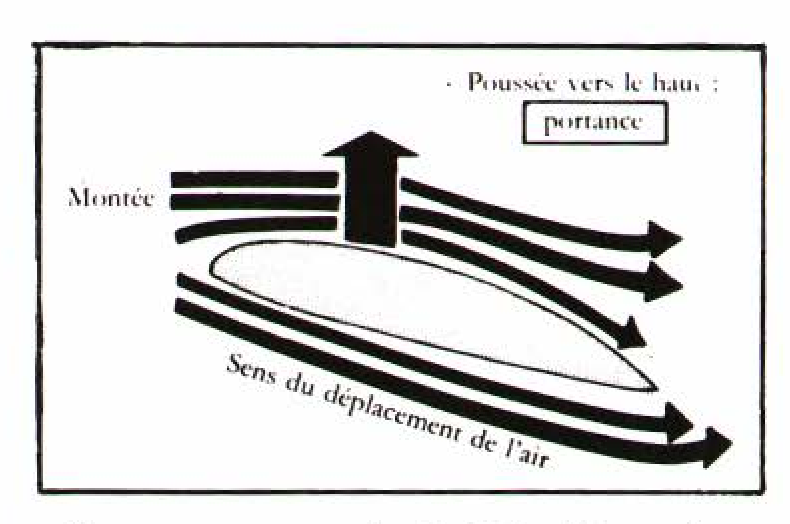
COMMENT VOLE UN AVION.

Pour voler, un **avion** a besoin d'être soutenu en l'air et, d'autre part, d'être **propulsé** horizontalement.

Dans un dirigeable, c'est un ballon rempli de gaz plus léger que l'air qui assure la **sustentation**, le moteur à hélices provoquant le déplacement.

COMMENT L'AVION RESTE EN L'AIR.

Quand l'avion avance, l'air s'écoule sur ses ailes. Il passe plus vite sur la surface courbe du dessus : dès lors, la pression de l'air y diminue et l'aile est aspirée vers le haut. Il passe moins vite sur la surface plane du dessous : sa pression augmente et soulève l'aile. Quand l'air ne passe pas assez vite sur l'aile, la poussée vers le haut diminue et l'avion perd de l'altitude.



Coupe transversale de l'aile d'un avion

Au décollage, dès que la vitesse suffisante est atteinte, le vent ainsi crée frappe le dessous des ailes et soulève aisément l'appareil-même si celui-ci pèse plusieurs dizaines de tonnes.

Ainsi, à poids égal, plus un avion va vite, plus grande est la sustentation ou portance ...

COMMENT ON PILOTE UN AVION.

A la queue de l'appareil, un empennage, fait de deux plans fixes, sert à stabiliser l'avion dans sa **trajectoire**. Articulés sur ces plans par des charnières, un gouvernail de profondeur (horizontal) et un autre de direction (vertical) servent respectivemenr à faire monter ou descendre l'appareil, et à le faire virer.

Pour effectuer ces manœuvres, le pilote dispose d'un **manche à balai**. Lorsqu'il le pousse vers l'avant, le gouvernail de profondeur s'abaisse, l'avion pique et amorce une descente. Inversement, le recul du manche à balai provoque la montée : l'avion se cabre.

Pour tourner à droite, le pilote oriente avec les pieds le **palonnier**, qu commande le gouvernail de direction. Mais pour bien prendre un virage, tou véhicule doit être incliné vers l'intérieur de la courbe. Aussi, tout er manœuvrant le gouvernail, le pilote incline à droite ou à gauche le manche (balai ; les deux **ailerons de gauchissement**, situés aux extrémités des ailes sont braqués, l'un vers le bas, l'autre vers le haut, ce qui a pour effet de faire pencher l'avion du bon côté. Bien entendu, la conduite des gros avions est beaucoup plus complexe. Il suffit de regarder la photographie d'un poste de pilotage : cadrans, manettes, lampes témoins remplissent tout l'espace disponible. Manche à balai et palonnier sont désormais remplacés par un volant et des pédales. Mais les principes généraux du fonctionnement restent les mêmes.

Adapté de "*Larousse des jeunes*". Encyclopédie.

COMPRENONS :

Propulsé : **Propulser** un véhicule, un projectile ....., c'est le faire avancer par une force motrice. Les bateaux sont **propulsés** par des hélices.

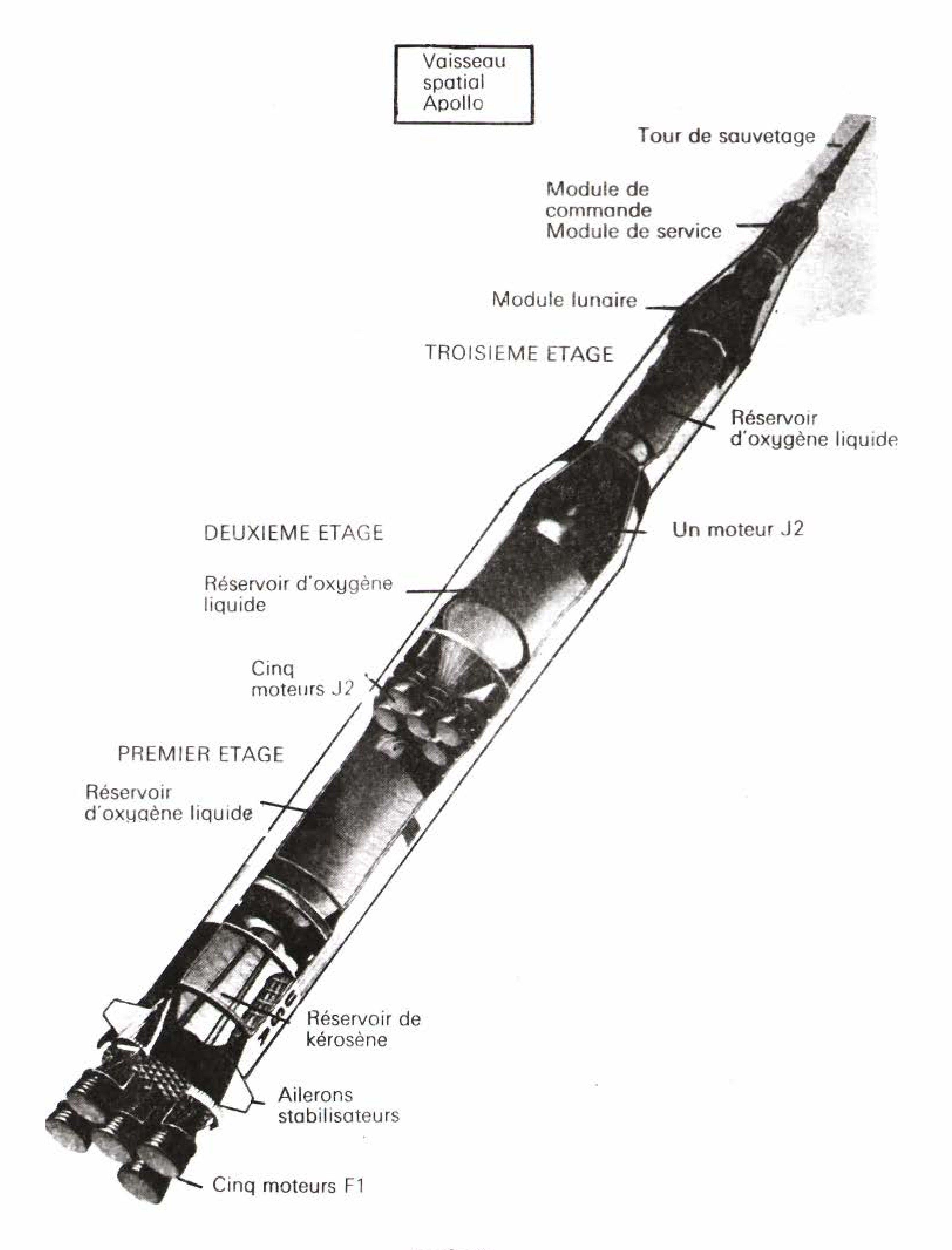
Sustentation : *n.f* : Maintien en équilibre d'un appareil volant.

Trajectoire : *n.f* : Ligne décrite par un projectile, de son point de départ à son point d'arrivée.

Manche à balai : Commande manuelle des gouvernails.

Palonnier : *n.m* : s2 : Dispositif de commande du gouvernail de direction d'un avion, constitué par une barre articulée sur un pivot et manœuvrée aux pieds.

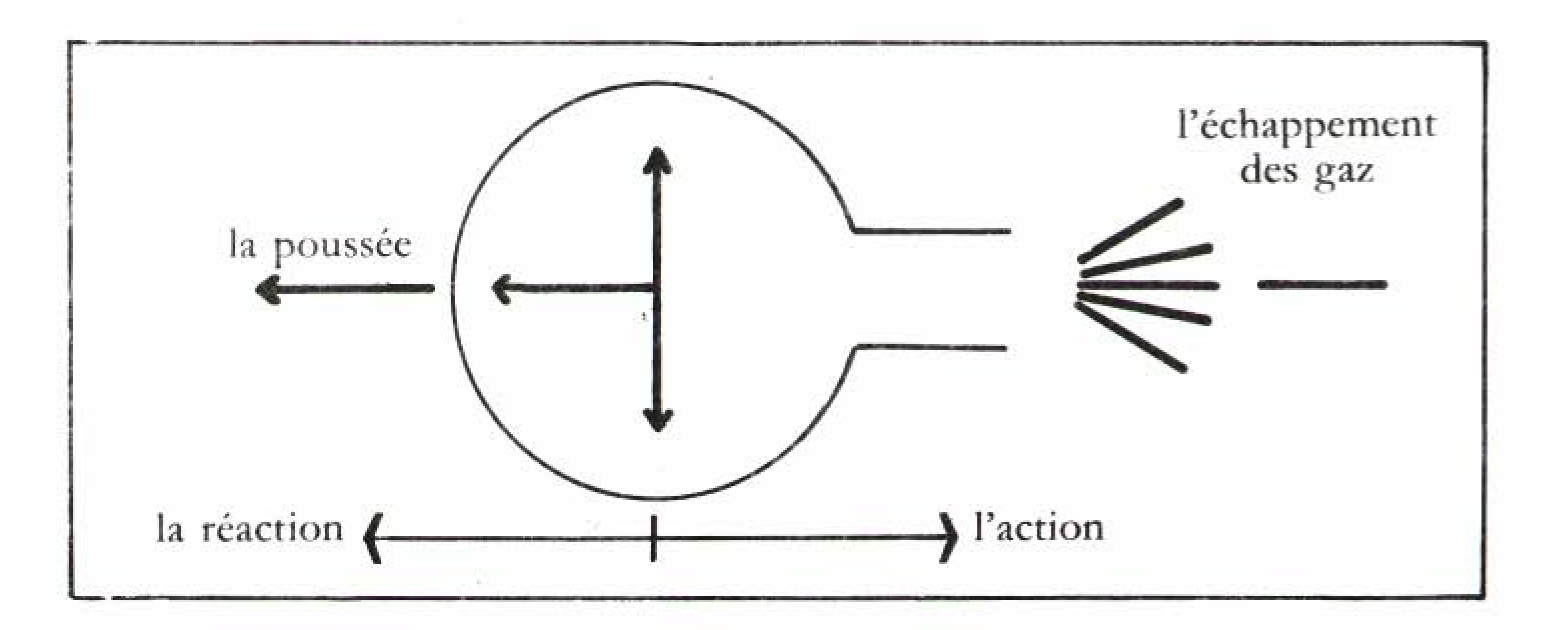
Aileron de gauchissement : Volet articulé placé à l'arrière de l'aile d'un avion, commandé par le manche à balai, servant à virer.


Vaisseau spatial Apollo
Tour de sauvetage
Module de commande
Module de service
Module lunaire
TROISIEME ETAGE
Réservoir d'oxygène liquide
DEUXIEME ETAGE
Un moteur J2
Réservoir d'oxygène liquide
Cinq moteurs J2
PREMIER ETAGE
Réservoir d'oxygène liquide
Réservoir de kérosène
Ailerons stabilisateurs
Cinq moteurs F1

La fusée

La fusée

Une fusée qui décolle semble reposer sur une gigantesque colonne de flammes. **Ejectée** vers le sol, cette énorme quantité de gaz à haute température oblige la fusée, par réaction, à se déplacer vers le haut : elle se comporte comme le fusil qui recule quand la balle sort du canon.



Principe du moteur à réaction

Si son envol ne se fait pas plus vite, c'est que cette force de réaction, cette poussée produite par ses moteurs suffit tout juste à **compenser** son poids. Mais, comme les réservoirs de la fusée s'allègent à mesure qu'elle s'élève, on la voit prendre progressivement de l'allure, et elle disparaît bientôt de notre vue. Là-haut, elle continue d'accélérer jusqu'à atteindre de très grandes vitesses.

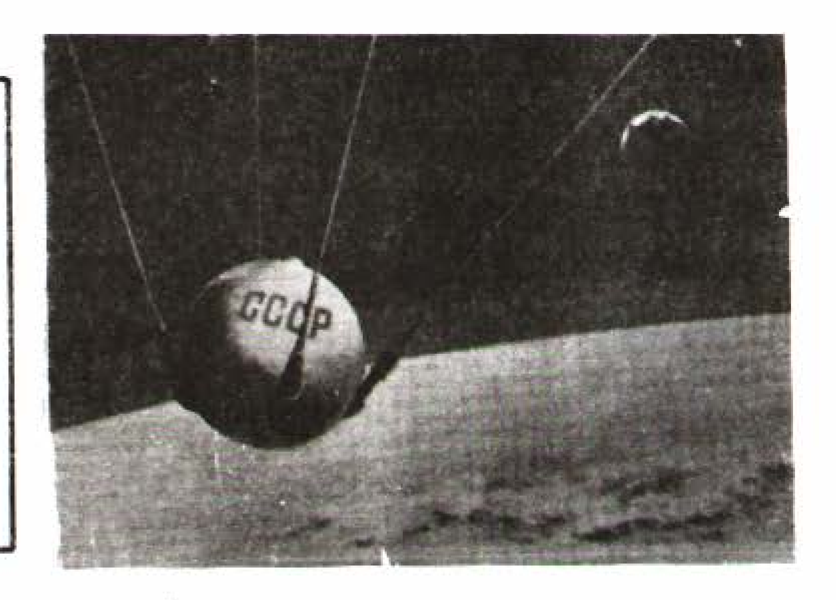
Une fois sortie de l'atmosphère terrestre et plongée dans le vide cosmique, la flamme qui propulse la fusée devrait normalement mourir, faute d'oxygène. Mais la fusée est construite pour pouvoir fonctionner dans le vide, contrairement aux turbo-réacteurs, aux moteurs d'automobile, qui doivent "respirer" dans l'atmosphère.

La fusée, en effet, n'est pas seulement chargée de combustible : elle emporte aussi la réserve d'oxygène nécessaire pour faire brûler ce combustible. Elle consomme souvent du kérosène (essence d'aviation) brûlant dans de l'oxygène liquide, ou mieux, de l'hydrogène liquide mélangé à l'oxygène liquide.

Ces puissants mélanges chimiques ne permettent pas d'obtenir les vitesses énormes nécessaires en astronautique : pour placer un satellite sur orbite autour de la Terre, il faut atteindre 28.000 kilomètres à l'heure. Une fusée ordinaire n'y parviendrait pas.

« Spoutnik I », le premier satellite artificiel, lancé le 4 octobre 1957, révéla que l'atmosphère terrestre s'étend plus loin qu'on ne le croyait et que la Terre a une forme irrégulière.

— Un mois plus tard, "Spoutnik II", avec à son bord la chienne Laïka, était lancé.



C'est pourquoi on a imaginé de construire des fusées à étages. La grosse fusée servant au décollage, avec ses énormes moteurs, n'a pas besoin d'être traînée pendant tout le trajet. Elle peut emporter dans son nez une autre fusée, plus petite et plus légère, qui prendra le relais pour amener le satellite à la vitesse requise.

Toutes les fusées spatiales sont divisées en deux, trois ou même quatre étages.

Adapté de « *Larousse des jeunes* »
Encyclopédie

COMPRENONS

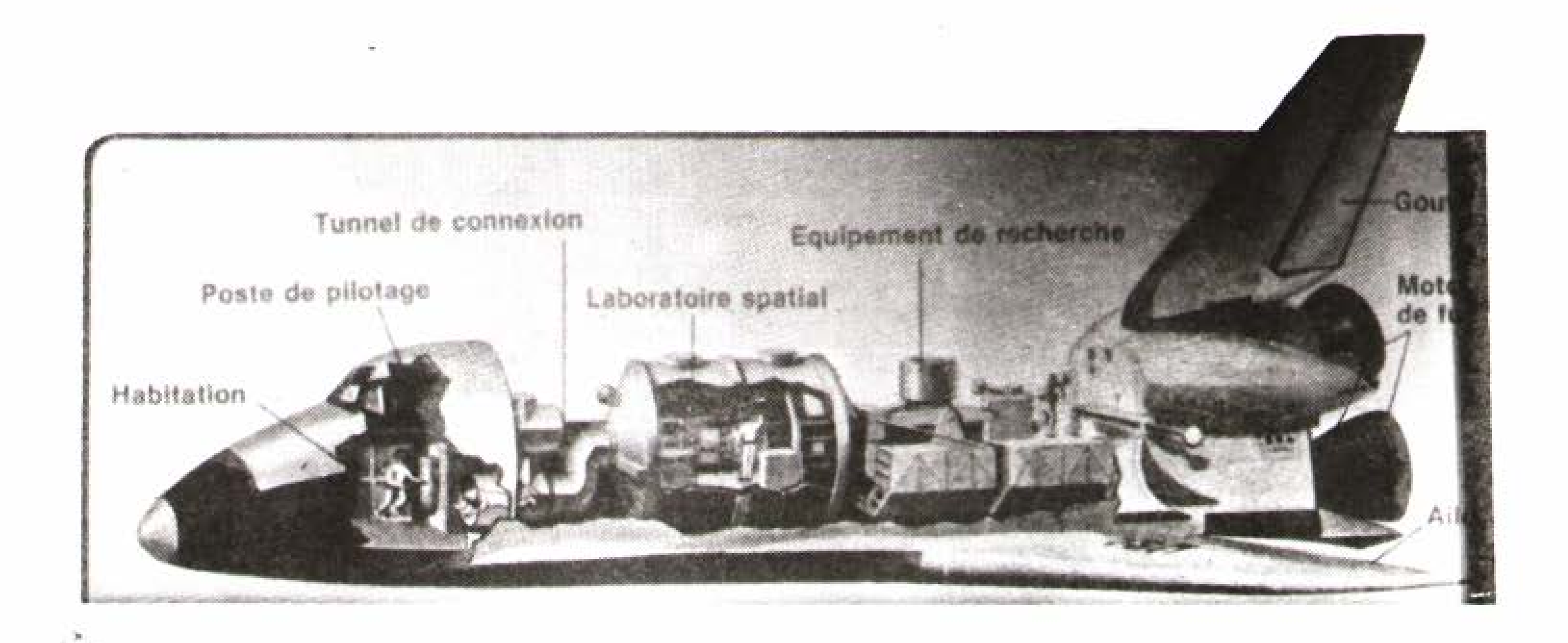
Ejecter : **Ejecter** quelque chose ou quelqu'un, c'est le projeter au-dehors.
La voiture a heurté un arbre, et le conducteur a été **éjecté** car il n'avait pas sa ceinture de sécurité.

Compenser : **Compenser** quelque chose, c'est équillibrer un effet par un autre.
Pour **compenser** tes pertes, tu dois gagner plus d'argent.

Relais : *n.m* : S3 : Qui prendra le **relais** de ton camarade ? = qui le remplacera.

Requis (e) : *adj* : S2 : Ce fonctionnaire a les diplômes **requis** pour occuper ce poste.
Requis : demandé - nécessaire.

La navette spatiale



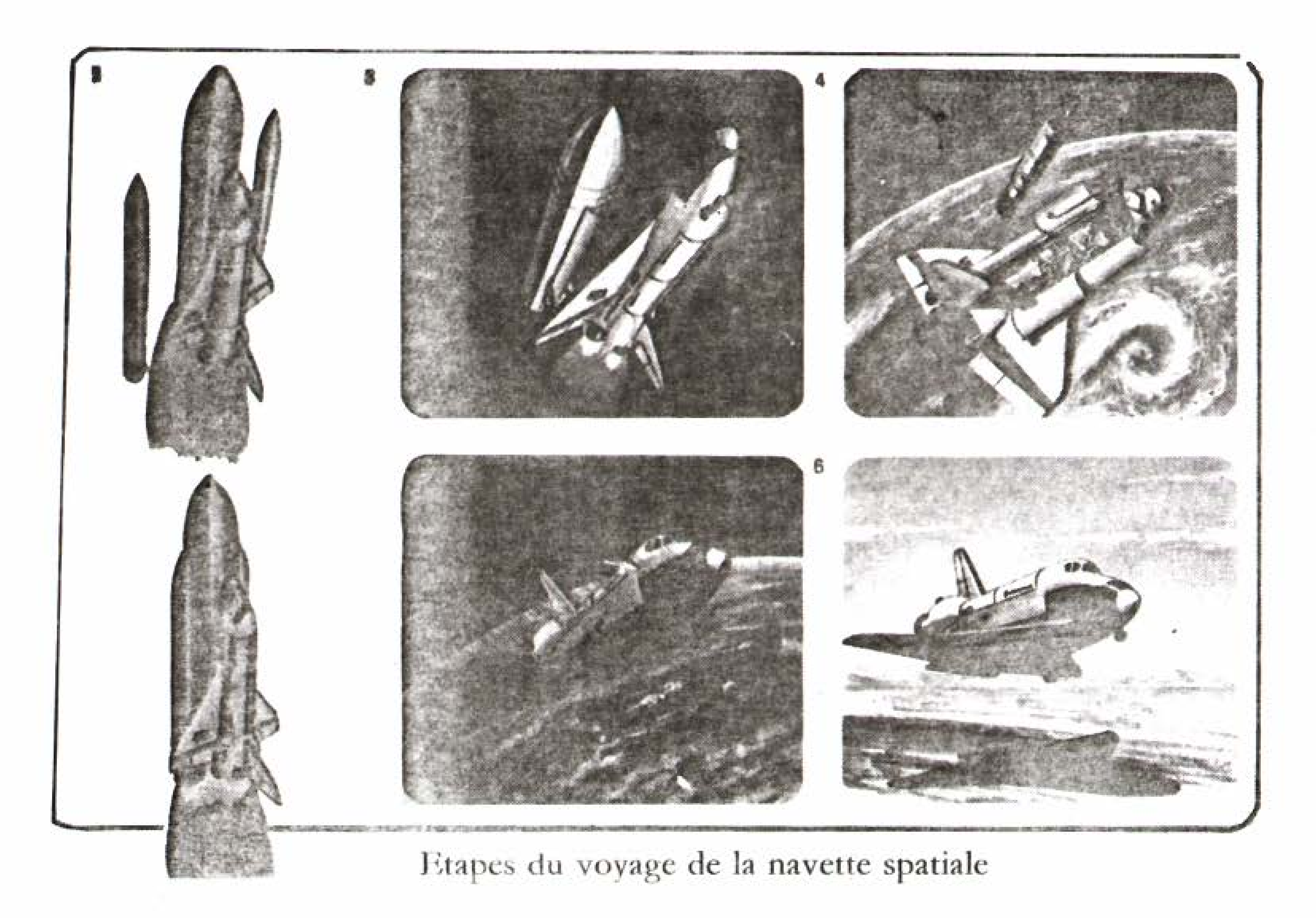
Coupe de la navette spatiale

Qu'est-ce qu'une **navette spatiale** ?

La navette spatiale vise à assurer de la manière la plus économique et la plus souple possible le **transfert** dans les deux sens, terre-orbite et orbite-terre, des matériels et des astronautes. Précédemment, la seule portion du vaisseau spatial qui revenait sur terre était le module de commande et il n'était jamais utilisé une autre fois. La navette spatiale est le premier vaisseau spatial réutilisable.

Il est lancé et mis sur orbite grâce à ses propres moteurs principaux et à deux fusées additionnelles (1). Ces fusées retombent sur terre et sont récupérées (2). Seul le grand réservoir de combustible est perdu car il est lâché très haut dans l'atmosphère (3). Quand la navette a accompli sa mission dans l'espace (4), elle revient sur terre. Des tuiles isolantes spéciales protègent son intérieur de la forte chaleur qu'elle doit affronter en rentrant dans l'atmosphère (5). Finalement, elle atterrit comme un simple planeur (6).

Deux sortes de **missions** sont confiées à la navette : des missions isolées et des missions combinées avec rendez-vous. Pour les premières, il s'agira d'observations de lancement de satellites, de remorqueurs et de **sondes spatiales** ou d'observations et d'expériences limitées dans l'espace pour lesquelles la navette jouera le rôle de station orbitale. Quelques savants mèneront, pendant la durée du vol, des travaux dans des conditions particulières que leur offrira l'espace.



Etapes du voyage de la navette spatiale

Dans les missions combinées, la navette servira à ravitailler les stations orbitales, à relever les équipages, ou à apporter de nouveaux **modules standardisés** pour les assemblages dans l'espace. Elle sera également à même de ramener à terre un satellite, mission achevée ; le cas échéant, elle pourra faire fonction de véhicule de secours pour des équipages en danger. L'entretien, la réparation, la récupération de satellites ou de remorqueurs, le recueil direct des données enregistrées sur bandes magnétiques ou films entrent dans le cadre de ces missions combinées.

D'après Albert DUCROCQ.
Cosmos Encyclopédie « *Des fusées à la navette* »
P. 1217.
et de « 50 Questions sur l'espace »

COMPRE

Navette spatiale : Véhicule conçu pour aller dans l'espace et revenir sur terre
Faire la navette : aller et revenir

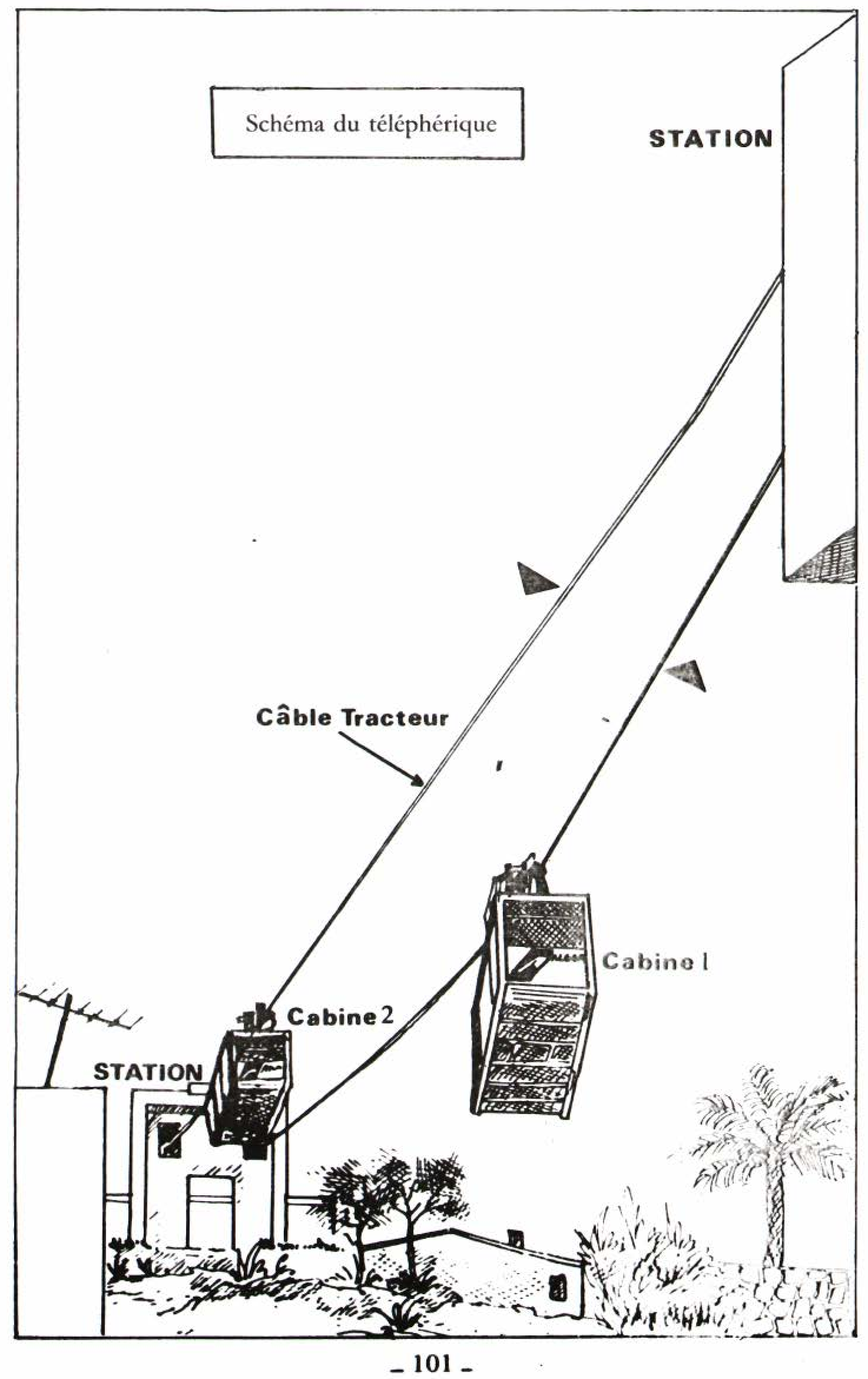
Transfert : *n.m* : Transport

Orbite : *n.f* : S2 : La terre décrit une **orbite autour du soleil, une trajectoire courbe, une ligne** courbe.

Mission : *n.f* : tâche, rôle

Sonde spatiale : appareil servant à faire des mesures dans l'espace.

Modules standardisés : parties identiques d'un train spatial.


Schéma du téléphérique
STATION
Câble Tracteur
Cabine 1
Cabine 2
STATION

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Complète à l'aide de mots de la famille de TERRE.**

   Notre professeur utilise un globe ..... pour la leçon de géographie. — Un avion ..... sur la piste de l'aérodrome. — A la télévision, on a montré un film de science-fiction avec des ..... — Le lièvre se met à l'abri dans son ..... — Dans les grandes villes, les passants utilisent souvent des passages .....

2. **Comment sont composés les verbes ENTERRER, DETERRER ?**

   — Donne une définition pour chacun d'eux

   — Cherche des verbes formés de la même façon et complète les colonnes

- Enterrer	- Déterrer
- Encaisser	- Déboiser
-	-

3. **Construis une famille de mots pour :**

   Planter - Nom - Profond - Diriger.

   Contrôle et complète à l'aide du dictionnaire.

4. **Complète à l'aide de mots de la famille de : COURAGE.**

   Le conseil des professeurs lui a décerné des ..... pour son travail du trimestre. — Ne te ..... pas devant les difficultés. — Les spectateurs n'ont pas arrêté d' ..... l'équipe de leur ville. — Cet homme de la Protection civile s'est montré particulièrement ..... pour sauver un nageur en difficulté.

5. **Comment est formé le mot DIRIGEABLE ?**

   Trouve d'autres groupes nominaux comme : un ballon dirigeable.

6. **Complète les phrases suivantes :**

   — « Attachez vos ceintures », annonce l'hôtesse avant ....

   — L'avion ..... à l'approche de l'aéroport.

   — Pour devenir pilote, il faut passer par .....

   — La soute à bagages sert à .....

   — L'équipage d'un avion se compose de .....

7. **Complète les définitions d'après le texte de lecture.**
   — Les moteurs servent à .....
   — L'empennage sert à .....
   — Le gouvernail de profondeur .....

8. **Continue l'exercice précédent en recherchant toi-même à définir des éléments d'un avion.**
   — .....
   — .....

SYNTAXE

1. **Lis le texte suivant puis relève les propositions subordonnées circonstancielles de conséquence :**

Sécheresse en Inde.

La sécheresse continua si longtemps que nous perdîmes le compte des jours. Matin après matin, le soleil dardait ses rayons impitoyables. Il grillait tout ce qui s'efforçait encore de pousser, cuisait et durcissait la terre si bien que finalement elle se fissura et que de grandes failles béantes s'ouvrirent dans le sol. Les plantes s'étiolèrent, les herbes périrent, le bétail et les moutons se traînèrent jusqu'au lit de la rivière, si assoiffés qu'ils en moururent...

D'après Kamala MARKANDAYA
« Le riz et la mousson »

Quelle remarque peux-tu faire ?

2. **Relie convenablement par des flèches.**

• Il parle très fort		• Je pourrai t'appeler fréquemment.
• Il fallut emprunter l'escalier		• Il fallut aménager de nouveaux stades.
• Les agrumes jouent un rôle important dans l'alimentation de l'homme	**parce que** **si bien que**	• si bien qu'on l'entend de loin.
• Je viens de faire installer un téléphone à la maison.		• l'ascenseur était bloqué au 3^{e} étage.
• Le nombre d'associations sportives a augmenté		• ils contiennent de nombreux élèments indispensables à l'organisme

3. **Lis le tableau suivant. Retrouve la conséquence de chaque événement puis forme des phrases complexes contenant des subordonnées circonstancielles de conséquence.**

Evénements	Conséquences
• Ce livre m'a passionné	• il se déplace avec difficulté.
• Cet athlète courut vite	• personne n'a su le faire.
• La tarte était délicieuse	• il devrait engager un autre mécanicien.
• Le problème de mathématiques était difficile	• il laissa ses adversaires loin derrière lui.
• Il souffre toujours de rhumatismes	• je l'ai lu en une nuit.
• Ce garagiste a du travail	• les invités en ont repris.

4. **Souligne les propositions subordonnées circonstancielles de cause puis transforme les phrases pour exprimer l'idée de conséquence.**

Comme les touristes connaissent bien la région, ils circulent sans carte routière. — J'ai refait l'expérience de physique parce qu'elle était très intéressante. — Nous partons tôt parce que la route est longue. — Comme il y avait beaucoup de brouillard, les automobilistes roulaient lentement.

5. **Complète les phrases suivantes :**

Les informations météorologiques sont si favorables que ..... — La chambre est si étroite que ..... — Tu es sortie sans te couvrir, si bien que ..... — Vos amis sont revenus du camping tellement bronzés que ..... — Elle parle à voix basse si bien que .....

6. **Complète convenablement les phrases suivantes :**

- .... tellement .... qu'il y a eu plusieurs victimes.
- .... si bien qu'il reçoit une médaille d'or.
- .... si .... que la circulation est interrompue.
- .... si bien que je me sens en pleine forme, maintenant.

7. **Imagine trois causes différentes à l'événement suivant :**

Mon camarade n'est pas venu au rendez-vous. → parce que.....
→ ....
→ ....

Imagine trois conséquences différentes au même événement :

Mon camarade n'est pas venu au rendez-vous. → si bien que .....
→ ....
→ ....

---

8. **Représente par un arbre les phrases suivantes :**

— La nuit était tellement obscure qu'on devinait à peine la silhouette des arbres.

— Les ouvriers du chantier ont travaillé jour et nuit, si bien que la construction du centre de santé a été vite terminée.

---

9 **A partir des expressions suivantes, fais des phrases en employant des propositions subordonnées circonstancielles de conséquence :**

a - avoir du temps libre - pratiquer beaucoup de sport.

b - être resté lontemps sur la plage - avoir des coups de soleil.

c - avoir beaucoup de travail - ne pas prendre son congé.

d - aimer le jeu d'échecs - aller souvent dans un club.

CONJUGAISON

1. **Lis le texte suivant. Encadre les verbes et souligne tous les participes passés.**

« Au plus fort de la nuit, Omar et sa mère s'étaient rendus au ravitaillement de charbon, les yeux alourdis par le sommeil. Ils avaient trouvé une foule qui faisait déjà la queue. Ils n'étaient pas partis assez tôt, minuit avait sonné. Ils avaient alors pris place le long des entrepôts qui ravitaillaient les gens et ils avaient commencé l'attente. Pour se protéger Aïni avait jeté une serviette - éponge sur son haïk. Omar s'était coiffé d'un sac qu'il avait transformé en capuche, à la manière des débardeurs...

Sans répit, la pluie fouettait ces pauvres gens.

D'après M.DIB
« *Le métier à tisser* »

---

2. **Ecris les verbes entre parenthèses au futur antérieur.**

Ali (regagner) sa place avant le départ de l'autobus. — A midi, les voyageurs (arriver) à déstination ; ils (avoir) le plaisir d'avoir fait un parcours agréable et sans histoires. — On entend déjà la locomotive ; dès que nous l'(voir), nous nous préparerons à monter dans le train. — A huit heures, vous (parcourir) les deux tiers du trajet.

---

3. **Accorde les participes passés employés comme adjectifs ou conjugués avec l'auxiliaire être.**

Les fruits (gâté) ont été (jeté). — Des oiseaux (bagué) ont été (capturé) dans la forêt. — La délégation avait été (chargé) d'une mission importante. — Les travaux (terminé), les ouvriers ont (nettoyé) leurs outils. — Les enfants (vacciné) sont (immunisé) contre les maladies contagieuses. — Les carreaux (cassé) seront vite (réparé) par le vitrier.

4. **Ecris correctement le participe passé des verbes entre parenthèses.**

L'émission télévisée que j'ai (voir) hier soir m'a (faire) connaître la Yougoslavie dont j'ai (admirer) les paysages et les diverses réalisations. J'ai (apprécier) également la façon de vivre de ses habitants que j'ai (trouver) fort sympathiques. Leurs coutumes que j'ai (juger) très traditionnelles ressemblent sur plusieurs points aux nôtres. Bravo donc au téléreporter qui a (réaliser) cette belle émission !

5. **Même exercice :**

As-tu (aimer) la pièce de théâtre que nous avons (voir) ensemble ? — Je rapporte les documents que tu m'as (prêter) la semaine dernière. — Le couffin de légumes que j'ai (porter) était vraiment lourd. — La collection de tableaux que cet artiste a (exposer) a (attirer) un public nombreux. — As-tu (lire) les lettres que tes camarades ont (envoyer) ?

6. **Recopie la phrase suivante en remplaçant successivement le « bateau » par la « barque », les « bateaux » par les « barques ».**

Emporté par la tempête, recouvert par les vagues, le bateau risquait le naufrage.

7. **Ecris les verbes au passé composé :**

Dès la fin des vacances, vous (rejoindre) vos camarades de classe. — A l'ouverture des jeux, les spectateurs (lacher) des dizaines de ballons multicolores qui (s'envoler). — Nous leur (envoyer) une carte d'invitation. — Pour mes quinze ans, mes parents m'(offrir) un petit lecteur de cassettes.

8. **Ecris les phrases suivantes à la forme passive :**

La commune aménage de nombreux espaces verts. — A cause de l'accident, les gendarmes dévient la circulation. — On félicite les sauveteurs pour la rapidité et la hardiesse de leur intervention. — Un avion d'observation survolait des champs immenses et des routes désertes.

9. **Fais une phrase en utilisant les groupes verbaux suivants au passé composé :**
   — **Se rencontrer au cinéma :** Elles ....
   — **Se promener dans le parc :** Le père et son fils ....
   — **Se donner rendez-vous à l'entrée du magasin :** Nous ....
   — **Se serrer la main :** Les deux amis ....
   — **Se cramponner à la paroi :** Les alpinistes..

ORTHOGRAPHE

1. **Complète par le participe passé en *u* ou le verbe en *ut*.**

   Nous achetons du café moul (.) en paquet de 250 grammes. — Un chien secour (.) son maître par une froide nuit d'hiver. — Un joueur exel (.) du terrain est automatiquement suspend (.). — Il b (.) une tisane pour calmer sa toux. — La voiture dispar (.) au sommet de la côte.

2. **Construis des phrases avec chacun des verbes suivants : courir, lire, en employant un participe passé en *u* et un verbe en *ut*.**

3. **Dictée de phrases avec contrôle immédiat et discussion.**
   — Il voulut lire un roman d'aventures
   — La liste des candidats reçus est affichée

4 **Donne le participe présent des verbes suivants :**

   - chercher
   - bondir
   - faire
   - dire
   - courir
   - être
   - avoir
   - pouvoir

5. **Complète sur le modèle suivant :**
   — donner →donnant → en donnant de l'argent
   — prendre
   — mettre
   — arriver
   — venir
   — savoir

6. **Complète sur le modèle suivant :**
   — grimper →grimpant → des plantes grimpantes
   — vivre
   — mourir
   — satisfaire
   — resplendir
   — verdoyer

7. **Ecris le participe présent ou l'adjectif verbal. Attention aux accords.**
   Les ouvriers de cette usine ont obtenu des résultats (encourager). — On s'instruit beaucoup en (voyager). — Les élèves (travailler) avec méthode perdent moins de temps. — Les clients s'arrêtaient devant les vitrines, (regarder) les marchandises et (discuter) les prix. — Une personne (ignorer) est vraiment à plaindre. — Soyons (tolérer) à l'égard des autres.

8. **Voici des homonymes. Ajoute quelque chose pour préciser le sens.**
   Exemple : Mes (mes parents) ;il met (il met un costume d'été) ; un mets (un mets appétissant) ; mais (mais oui, bien sûr).

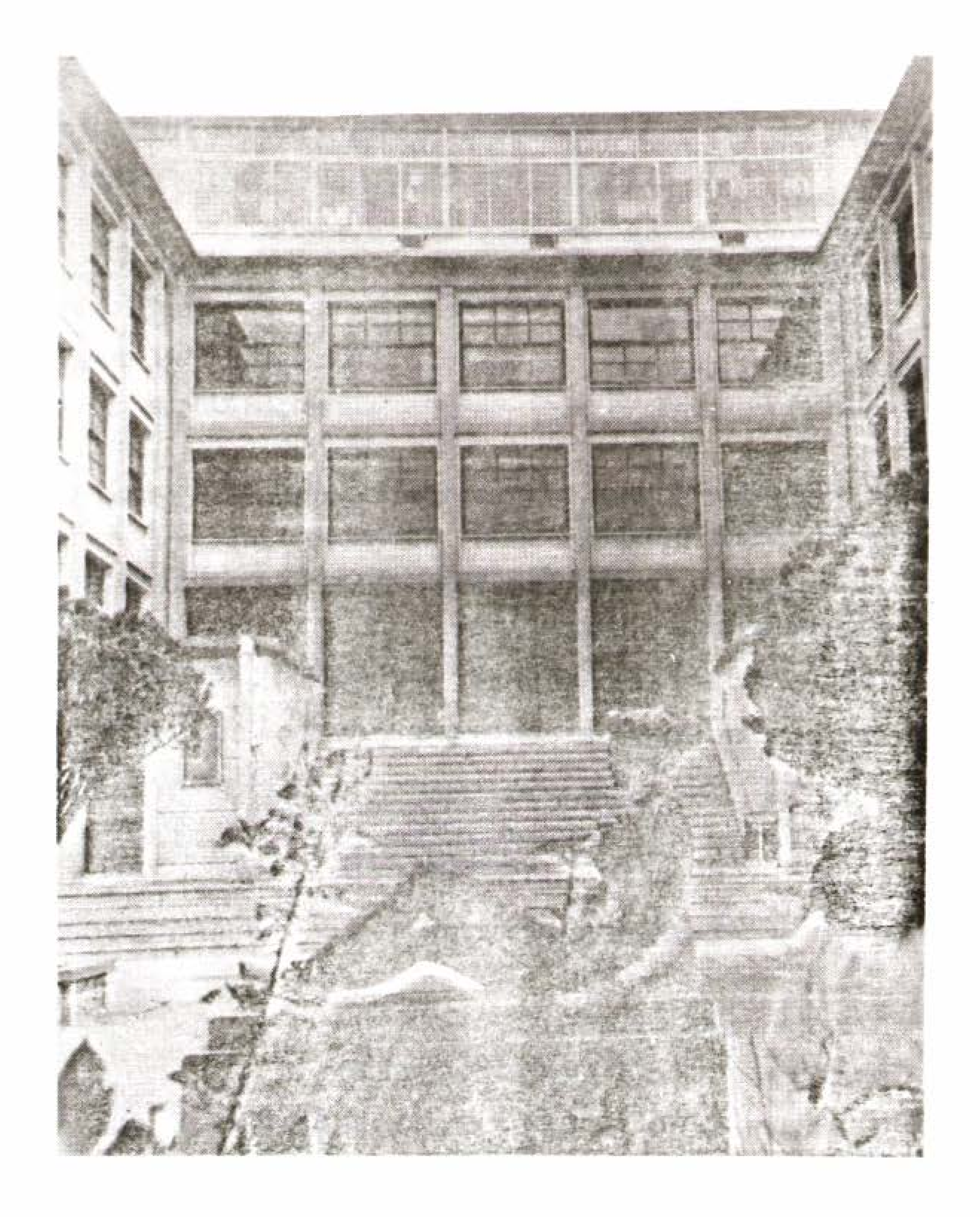
   * * * * *

   ver - verre - vers - vert -
   père - pair - perd -
   si - si - scie - ci -

9. **Attention. Certains mots deviennent homonymes comme dans cet exemple :**
   Je me regarde dans la **glace** - Je mange **une glace** à la vanille.

   * * * * *

   Construis des phrases avec les mots suivants pour montrer qu'ils peuvent avoir des sens différents :
   Jeu - glisser - blanc - fil - coup - bouton.
   Si tu as des difficultés, consulte le dictionnaire.



Vue sur la cour de l'Ecole Nationale des Beaux - Arts. (ALGER).

A La recherche d'une information

Faisons connaissance avec les Beaux-Arts
Extraits d'un dépliant de l'ECOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS D'ALGER
(Parc Ziryab. Alger)

L'Ecole Nationale des Beaux - Arts est un établissement d'enseignement artistique sous tutelle du Ministère de la Culture et du Tourisme :

L'enseignement dispensé a pour but de répondre aux besoins des professions artistiques par :

— La formation des cadres moyens nécessaires au développement du pays dans le domaine des Beaux-Arts.

— La formation d'enseignants pour les disciplines artistiques.

Conditions d'admission : Les postulants doivent :

— Etre titulaires du B.E.M ou du B.E.F ou justifier d'un niveau supérieur.

— Etre âgés de 17 à 25 ans.

Epreuves du concours : Le concours d'entrée comporte trois épreuves pratiques :

— Une épreuve de dessin (coefficient 4)

— Une épreuve de couleur (coefficient 3)

— Un test permettant d'apprécier les possibilités de réflexion et les aptitudes artistiques du candidat (coefficient 4)

Organisation des études : La durée des études est de 4 ans, divisée en deux périodes :

— Cycle d'enseignement artistique général d'une durée de 3 ans...

Il est sanctionné par un certificat d'enseignement artistique général (C.E.A.G).

— Cycle de spécialisation d'une durée d'un an avec 8 possibilités :

. Peinture
. Sculpture
. Décoration d'intérieur
. Décoration plane
. Communication Visuelle
. Céramique
. Décoration sur bois
. Miniature

Les études de l'année de spécialisation sont sanctionnées par le Diplôme National d'Etudes des Beaux - Arts (D.N.E.B.A.)

Inscription au concours : Le dossier d'inscription comprend :

— Une demande d'inscription sur papier libre.

— (Pour les candidats non majeurs, cette demande doit être accompagnée d'une autorisation des parents ou tuteurs, signée et légalisée)

— Un extrait de naissance.

— Une copie certifiée conforme des diplômes ou le dernier bulletin scolaire.

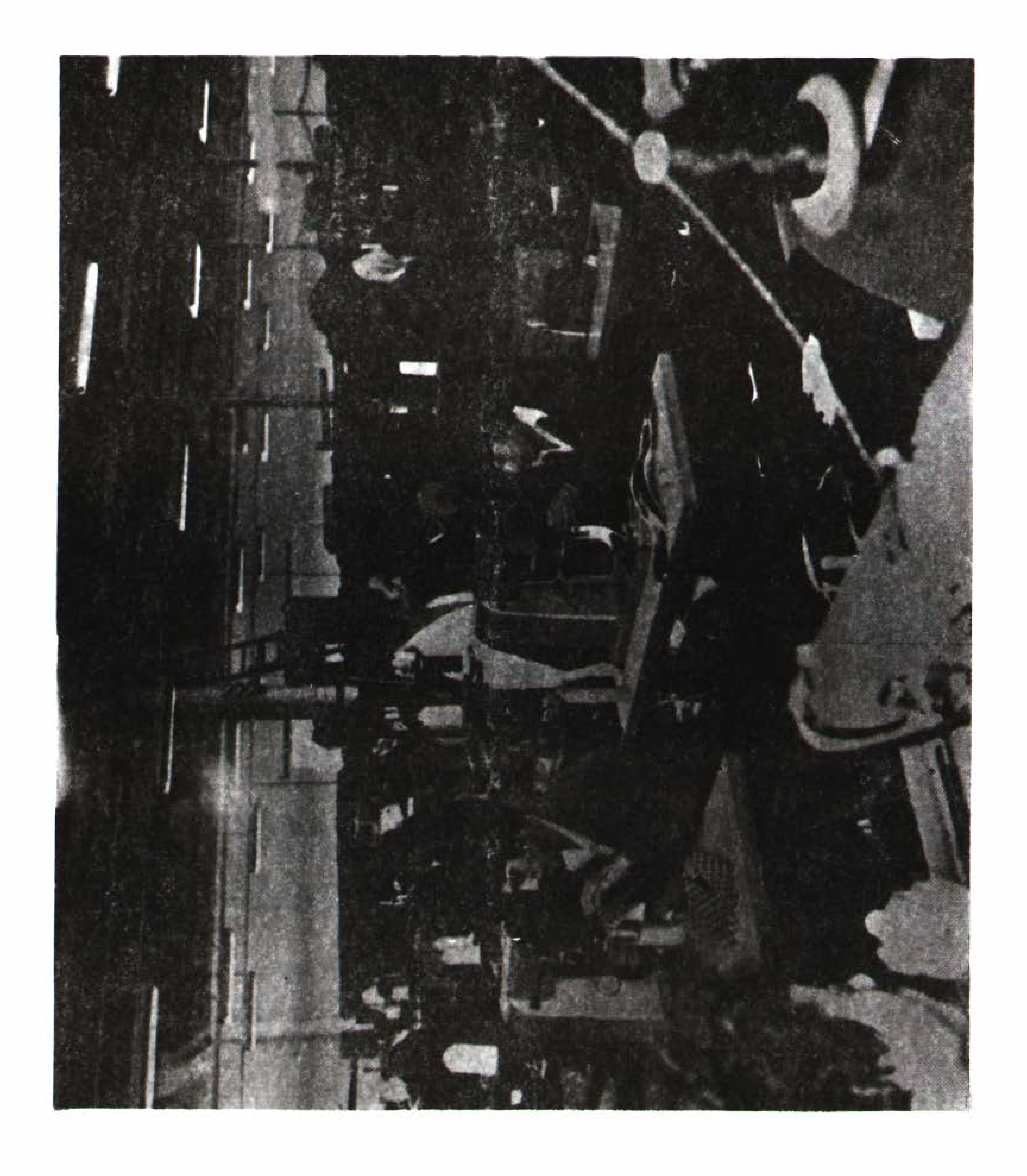
— Un certificat médical attestant que le candidat n'est atteint d'aucune maladie contagieuse et qu'il est apte à entreprendre des études à l'Ecole Supérieure des Beaux - Arts.

— 4 photos.

— 2 enveloppes timbrées libellées à l'adresse du candidat.

— — — — —

Pour tous renseignements complémentaires s'adresser aux services de la scolarité des Ecoles des Beaux - Arts d'Alger, Oran, Constantine, Batna et Mostaganem.



Dans un bureau d'embauche à Paris

Elise Letellier, une jeune fille venue à Paris, essaie d'obtenir du travail dans une grande usine d'automobiles.

A huit heures moins le quart, je revins au bureau d'embauche. Quelques hommes, étrangers pour la plupart, attendaient déjà. Ils me regardèrent curieusement. A huit heures, un gardien à casquette ouvrit la porte et la referma vivement derrière lui.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il à l'un des hommes qui s'appuyait contre le mur.

— Pour l'embauche.

— Il n'y a pas d'embauche, dit-il en secouant la tête. Rien.

— Ah oui !

Sceptique, l'homme ne bougea pas.

— On n'**embauche** pas, répéta le gardien.

Les hommes remuèrent un peu les jambes, mais **restèrent** devant la porte.

— C'est marqué sur le journal, dit quelqu'un.

Le gardien s'approcha et lui cria dans la figure :

— Tu sais lire, écrire, compter ?

Ils commencèrent à s'écarter de la porte, lentement, comme à regret.

L'un d'eux parlait, en arabe sans doute, et le nom Citroën revenait souvent. Alors ils se dispersèrent et franchirent le portail.

— C'est pour quoi ? questionna le gardien en se tournant vers moi. Il me regarda des cheveux aux chaussures.

— Je dois m'inscrire. Monsieur Gilles ...

— C'est pour l'embauche ?

— Oui, dis-je intimidée.

— Allez-y. Et il m'ouvrit la porte vitrée.

Dans le bureau, quatre femmes écrivaient. Je fus interrogée : j'expliquai. Une des femmes téléphona, me fit asseoir et je commençai à remplir les papiers qu'elle me tendit.

— Vous savez que ce n'est pas pour les bureaux, dit-elle, quand elle lut ma fiche.

— Oui, oui.

— Bien, vous sortez, vous traverserez la rue, c'est la porte en face marquée « service social », deuxième étage, contrôle médical pour la visite.

Dans la salle d'attente, nous étions cinq, quatre hommes et moi. Une grande pancarte disait « défense de fumer » et c'est imprimé, en dessous, en lettres arabes. L'attente dure deux heures. A la fin, l'un des hommes assis près de moi alluma une cigarette. Le docteur arriva suivi d'une secrétaire qui tenait nos fiches. La visite était rapide. Le docteur interrogeait, la secrétaire notait les réponses. « La radio » annonça la secrétaire. En retirant mon tricot, je défis ma coiffure, mais il n'y avait pas de glace pour la rajuster. L'Algérien qui me précédait se fit rappeler à l'ordre par le docteur. Il bougeait devant l'appareil.

— Tu t'appelles comment ? Répète ? C'est bien compliqué à dire. Tu t'appelles Mohamed ? et il se mit à rire. Tous les Arabes s'appellent Mohamed. Ça va, bon pour le service, Au suivant, Ah ! c'est une suivante...

Quand il eut terminé, il me prit à part.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé un emploi dans les bureaux ? Vous savez où vous allez ? Vous allez à la chaine, avec un tas d'étrangers, beaucoup d'Algériens. Vous ne pourrez pas y rester. Vous êtes trop bien pour ça. Voyez l'assistante et ce qu'elle peut faire pour vous.

Claire ETCHERELLI, « *Elise ou la vraie vie* »

COMPRENONS :

Embaucher : **Embaucher** quelqu'un, c'est l'engager comme salarié, ouvrier ou employé.

Embauche : *n.f* : Action d'embaucher.

Sceptique : *adj et n* : qui doute, qui ne croit pas ce qu'on lui dit

Ne pas confondre avec :

Septique : *adj* : Les eaux usées de cette habitation sont acheminées vers une fosse **septique**.

A l'heure du choix

« Chritisne, as-tu songé à ce que tu vas faire dans la vie ? ... As-tu réfléchi ?

— Mais je te l'ai dit, maman : je voudrais écrire...

— Je te parle sérieusement, Christine. Il va te falloir choisir un emploi- sa bouche tremble un peu - gagner ta vie... ».

Certes j'avais entendu l'expression bien des fois, mais il ne m'avait pas semblé qu'elle pût jamais me concerner tout à fait ... Gagner sa vie ! Comme cela m'apparaissait **mesquin**, intéressé, avare ! La vie devait-elle se gagner petitement, d'un jour à l'autre ? « Dès demain, lui ai-je annoncé, je vais me chercher du travail. N'importe quoi ! Dans un magasin, un bureau...

— Toi, dans un magasin ! a-t-elle dit ... D'ailleurs, il faut une certaine expérience pour être vendeuse. Non, il ne s'agit pas de gagner ta vie dès demain et de n'importe quelle façon. Je peux te maintenir un an aux études ».

Et elle me confia ce qu'elle désirait pour moi de toute son âme :

« Si tu voulais, Christine, devenir institutrice ! ... Il n'y a pas d'occupation plus belle, plus digne, il me semble, pour une femme ...

— Mais ce n'est guère payant !

— Oh !ne parle pas ainsi. Estime-t-on sa vie à ce que l'on gagne ?

— Puisqu'il faut la gagner, autant la marchander au meilleur prix...

— La gagner, mais non pas la vendre, dit maman ; c'est tout autre chose... Réfléchis, Christine, rien ne me ferait plus plaisir que de te voir institutrice. Et tu y **excellerais** ! Réfléchis bien ».

G.ROY

COMPRENONS :

Mesquin, e : *adj* : de peu de valeur.

Exceller : Mon camarade **excelle** en mathématiques ; il y réussit parfaitement = se distinguer

A l'école de la vie

Omar, le petit héros de la "Grande Maison", a grandi. Il doit travailler. Sa mère l'a fait embaucher comme apprenti dans un atelier de tissage. Il se présente à l'atelier pour la première fois ; quelqu'un l'interpelle.

« Quel âge as-tu ?

— Quinze ans. »

Par prudence, Omar s'était vieilli d'une année.

— « C'est bon, tu peux rester, dit l'homme d'un ton peu engageant. Voici les conditions : à la fin de la semaine, tu recevras de chaque tisserand ce qu'il jugera bon de te donner. Ça va ? ».

Il fouilla l'atelier du regard et ajouta :

« Zbèche, il peut commencer ».

Un petit monstre **difforme**, à la **tignasse ébouriffée**, sortit de l'ombre derrière Omar et le tira par l'épaule.

« Viens ».

Omar le suivit ... Ils s'éloignèrent vers le fond humide de la cave.

« Comment t'appelles-tu ? »

— Omar. Et toi ?

— C'est moi qui t'interroge : tu n'as pas à poser de questions. Je m'appelle Nami, mais Zbèche, c'est le surnom qu'on me donne. Retiens-le bien ! Pour les apprentis, je suis le chef. Tu feras tout ce que je voudrai... »

Omar jeta un regard sur lui, l'observa, **perplexe**. Se balançant sur ses **jambes torses**, Zbèche lança encore :

« Tu as compris ! »

Omar serra les poings. Il gronda tout bas :

« Toi, gare ! »

— Tu as beau être grand, poursuivit Zbèche, ça ne sert à rien ! Tu verras toi-même. Tu es le dernier arrivé et, comme tel, tu dois écouter les anciens. Obéis, c'est un conseil que je te donne, c'est ce que tu as de mieux à faire !

Omar dit entre ses dents qu'il était d'accord. Zbèche fut **abasourdi** par cette docilité inattendue.

— Voilà qui est bien, tu es un bon gars ! Va **dévider les écheveaux** qui sont là-bas. Il lui désigna une meule de laine filée.

Omar savait en quoi consiste le travail dans un atelier de tissage. Il planta un dévidoir sur son pivot de fer, jeta dessus un écheveau de grosse laine inégalement tordue, et commença à tirer sur la tête du fil.

Il travaillait depuis un moment, enveloppé par le bourdonnement grave du rouet. Les battements des peignes se chevauchaient l'un l'autre, et alternaient avec les cris brefs des navettes. Il écoutait cette **rumeur,** écoutait le bruit doux de son dévidoir. La veille, il était libre, il courait **toute bride lâchée** dans les rues. Et voilà que son existence avait l'air d'être tranchée par un couperet. Une subite tristesse le saisit.

Midi : personne ne s'en allait. Omar n'osait pas partir non plus. Il fit comme les autres, ne quitta pas la cave et patienta. Il les vit alors déballer des vivres. Passant près de lui, un géant dont le visage s'ornait d'une barbe charbonneuse, lui demanda d'une voix de basse :

— Tu n'as pas apporté à manger ?

Comme le garçon faisait non de la tête, le tisserand fronça les sourcils. Sans mot dire, il retourna à son métier et revint avec un morceau de galette d'orge et une poignée d'olives sèches qu'il lui mit entre les mains.

Omar leva des yeux étonnés. Le grand **escogriffe** le considéra en silence, mais il n'était pas causeur. Il alla rejoindre le groupe d'ouvriers qui mangeaient en silence au pied de l'escalier.

D'après M. DIB « *Le métier à tisser* »

COMPRENONS :

Difforme : *adj* : Les bossus ont le corps **difforme**, mal formé.

Tignasse ébouriffée : Cheveux longs et en désordre.

Perplexe : *adj* : Depuis un moment, le mécanicien cherche la panne de la voiture d'un air **perplexe** = inquiet, embarrassé.

Jambes torses : Jambes difformes

Abasourdi : Très étonné, stupéfait

Dévider : défaire ce qui était enroulé

Dévider une pelote de laine = dérouler

Dévider le fil d'une bobine = débobiner

Dévidoir : *n.m* : Appareil qui sert à dérouler du fil, un tuyau, un ruban....
Un dévidoir de ruban adhésif (scotch).

Echeveau : *n.m* : Fils de laine repliés en plusieurs tours et enroulés.

Rumeur : *n.f* : bruit confus.

Toute bride lâchée : libre, sans retenue.

Escogriffe : *n.m.fam* : Homme grand et mal bâti.

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Cherche le verbe qui exprime l'action de :**
   — rendre la terre fertile →
   — reproduire un objet en miniature →
   — rendre une eau plus pure →
   — projeter un liquide comme de la vapeur →
   — représenter comme une personne →

2. **Donne le verbe qui correspond puis emploie-le dans une phrase.**
   — brutal →
   — automatique →
   — électrique →
   — tranquille →
   — simple →

3. **Relève dans le dictionnaire les définitions des verbes :**
   Moderniser - Humidifier - Insonoriser.
   Construis une phrase personnelle avec chacun d'eux.

4. **Même recherche pour les verbes suivants :**
   Fortifier - Régulariser - Stabiliser.

5. **Dans le premier texte de lecture, lisons :**
   Epreuves pratiques : .....
   Quelle est la valeur des deux points.
   A quoi servent les tirets ?
   Ecris ce paragraphe en utilisant des propositions complètes.

6. **Ecris un paragraphe qui a la même forme (avec : et tirets) pour présenter les épreuves du BEF.**

7. **Etudie cet extrait de la fable : Le Corbeau et le Renard.**

« Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau :
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois »

Exercices de lecture expressive et de récitations individuelles.

8. **Autres exercices à partir de passages des lectures suivies.**

SYNTAXE

1. **Souligne les propositions subordonnées circonstancielles de temps.**

L'orage.

« Quand nous quittâmes l'auberge d'en haut, les nuages étaient au-dessus de nous. Quelques sapins les dépassaient du faîte. Mais à mesure que nous descendions, nous entrions vraiment dans le vent, dans la pluie, dans la grêle. Tout près de nous, un sapin roula, foudroyé. Et, pendant que nous dégringolions un petit chemin, nous vîmes, à travers un voile d'eau ruisselante un groupe de petites filles abritées dans un creux de rocher »

D'après Alphonse DAUDET

2. **Transforme les phrases suivantes en remplaçant les groupes prépositionnels compléments de temps par les propositions subordonnées circonstancielles de temps**

- Depuis l'invention du téléphone, les gens s'écrivent beaucoup moins.
- Vos amis vous ont attendus jusqu'à l'arrivée de votre fils aîné.
- Pendant votre exposé, j'ai noté l'essentiel sur mon carnet.
- Tu m'aviseras par téléphone dès la fin des travaux de peinture.
- Les chasseurs sont partis avant le lever du jour.

3. **Remplace chaque proposition subordonnée circonstancielle de temps par un groupe prépositionnel.**

- Pendant que nous étions absents, les enfants sont restés bien sages.
- Dès que tu auras fini tes travaux, nous mettrons le couvert.
- Il s'est bien passé des choses, depuis que vous avez été nommé à ce poste.
- Le médecin ne va pas tarder. Patientez en attendant qu'il revienne.
- Depuis que cette usine a été construite, le chômage a beaucoup diminué dans la région.

4. **Complète les phrases suivantes par une des conjonctions ou locutions conjonctives suivantes :** avant que - depuis que - au moment où - dès que - jusqu'à ce que - pendant que.
Ecris les verbes aux temps et aux modes qui conviennent.
   - J'ai surveillé les enfants de ma voisine ..... (être) absente.
   - Nos amis ont été hébergés chez nous ..... leur maison (être) aménagée.
   - ..... il a son permis de conduire, son père lui prête sa voiture.
   - Il a tout rangé dans le placard ..... (venir).

5. **Ajoute les conjonctions ou les locutions conjonctives de temps qui conviennent dans les phrases suivantes :**
   - Tout le monde est content ..... tu es là.
   - Nous pourrions commencer à manger ..... ils arrivent.
   - ..... tu auras tout acheté, il faudra passer à la caisse.
   - Tu n'as rien reçu ? je t'ai écrit ..... j'ai eu ta nouvelle adresse.
   - Il faut aller chercher le médecin ..... il ne soit trop tard.

6. **Précise si le fait exprimé par la proposition principale est antérieur, postérieur ou simultané à celui exprimé par la proposition subordonnée circonstancielle.**
   - « Lorsque le calme se rétablit un peu, Omar entendit sa mère jeter appel sur appel». M. DIB.
   - « Quand la mariée, parée, voilée et engainée dans ses robes et ses bijoux, arriva, l'eau de la rivière faucha les jambes du mulet harnaché qui la portait. » d'après M. MAMMERI.
   - « Dès que grand-mère avait quitté la cuisine, ma mère s'y précipitait à son tour. » Alphonse DAUDET.
   - « Omar jouait devant la maison en attendant que la colère de Aïni s'apaisât. » d'après M. DIB.
   - « Après qu'il a sonné, il écoute le bruit de l'intérieur. » Jules ROMAINS.

7. **Représente par un arbre les phrases suivantes :**
   — Il quitte la maison avant le lever du soleil.
   — J'arriverai quand il aura terminé son travail.

8. **Construis cinq phrases en employant : avant que - après que - jusqu'à ce que - en attendant que - quand.**

CONJUGAISON

1. **Construis des phrases au plus-que-parfait en utilisant les éléments donnés.**

Lotfi et ses camarades sont allés en excursion. Trois jours avant le départ :

(- s'inscrire auprès du surveillant général)

(- payer leur place, retirer les billets)

(- charger leurs appareils - photos)

(- choisir les lieux de visite)

(- établir un menu)

(- dresser une liste d'objets à emporter)

---

2. **Lis le texte suivant ; souligne les verbes conjugués et indique leur infinitif.**

Christophe Colomb, fils d'un modeste tisserand, naquit à Gênes (Italie) vers 1451 et s'établit à Lisbonne (Portugal) en 1476.

Colomb, le premier, imagina de rechercher une voie maritime directe vers l'Asie à travers l'Atlantique.

Le roi du Portugal ne voulut pas aider Colomb à réaliser son projet, jugé trop aventureux. Finalement, les souverains espagnols fournirent au Gênois les trois navires de sa première expédition : ce fut le plus grand voyage de découverte de tous les temps, puisqu'il permit d'atteindre, après plus de deux mois de navigation, l'une des îles Bahamas (12 octobre 1492), au large des côtes de l'Amérique.

« *Larousse des Jeunes - Encyclopédie* »

---

3. **Lis le texte suivant puis écris les verbes mis entre parenthèses au temps qui convient (imparfait ou passé simple).**

Chasse au sanglier.

Kocumbo et ses chiens (avancer) dans les broussailles. Son corps (ruisseler) de rosée. Dès que la vraie brousse (se faire) sentir, avec ses bosquets et ses fourrés **inextricables,** les chiens (prendre) les devants : tout à coup, le plus grand, le plus **efflanqué** (s'arrêter). Il (flairer) une piste. A toute vitesse, il (revenir) près de son maître, (faire) trois fois le tour de celui-ci sans cesser de remuer sa petite queue puis (poser) ses pattes sur les genoux du jeune homme, lui (donner)deux coups de langue sur la cuisse et (courir) retrouver la piste. Les deux autres le (rejoindre) et ils (se mettre) tous trois à inspecter la trace. Kocumbo (reconnaître) le passage tout frais des sangliers.

Ake LOBA
« Kocumbo - L'enfant noir »

- **fourrés inextricables :** ce sont des fourrés très denses, très touffus.
- **un chien efflanqué :** un chien très maigre dont on voit les os.

---

4. **Souligne les verbes conjugués ; indique le temps de leur conjugaison et précise la nature de ce texte.**

« Le second jour, nous entrâmes dans un banc épais de sardines et peu après un requin bleu de huit pieds, roulant sur lui même, mit en l'air son ventre blanc et vint se frotter contre l'arrière du radeau ... Il joua un moment autour de nous, mais disparut quand nous approchâmes, le harpon à la main. »

Thor HEYERDAHL
« *L'expédition du Kon-Tiki.* »

---

5. **Représente sur l'axe des temps, les actions de ce paragraphe et indique la valeur du passé simple.**

« Comme nous arrivions sur la place, mon père souleva son chapeau et salua plusieurs personnes d'une façon fort élégante. »

d'après G. DUHAMEL
« *Vue de la terre promise* »

---

6. **Tu as eu l'occasion de rêver.**

En 3 ou 4 lignes, évoque un de tes rêves.

---

7. **Evoque un événement passé, relaté à la télévision ou dont tu as été le spectateur.**

ORTHOGRAPHE

Exercices de dictée.

L'expédition du "Kon - Tiki"

Thor HEYERDAHL

" Texte à étudier ; voir Lecture Suivie et Dirigée "

EXERCICES

LEXIQUE

1. **Continue d'après le modèle donné.**

— Long → allonger → allonger une robe.
— blanc
— pauvre
— lourd
— noir

2. **Complète avec les verbes suivants : attrister ; alléger ; élargir ; raccourcir. Fais les accords.**

Les ouvriers ..... la route pour faciliter la circulation. — Cette mauvaise nouvelle nous ..... beaucoup. — Il faut ..... le ballon dirigeable pour lui permettre de prendre de l'altitude. — Maman ..... le pantalon qu'elle vient de m'acheter.

3. **Même exercice que le précédent avec les verbes suivants : assécher ; rajeunir ; engraisser ; éloigner ; ralentir ; rafraîchir.**

On a mis la citronnade dans le frigidaire pour la ..... — Le fermier ..... les poulets avant de les vendre au marché. — ..... ton allure, je n'arrive pas à te suivre. — Pour cultiver, on a été obligé d'..... cette région marécageuse. — Cette nouvelle coiffure te ..... — ..... les enfants du feu, ils peuvent commettre une imprudence.

4. **Dans le texte de lecture , on relève les expressions :**

— comme une pluie de fusées.
— de grandes dents pointues, tranchantes comme des couteaux.

Peux-tu expliquer et justifier les comparaisons par des détails choisis dans le texte ?

5. **Relève dans le texte les détails qui servent à décrire le MONSTRE.**

6. **Relève des détails qui donnent une idée de la grandeur inhabituelle de l'animal.**

7. **Constitue une planche de poissons pareille à celle du livre. Cherche pour chaque poisson des renseignements dans tes livres, dans une encyclopédie. Tu pourras afficher ton travail.**

SYNTAXE

1. **Souligne d'un trait les propositions subordonnées circonstancielles de condition, de deux traits les subordonnées circonstancielles de conséquence et de trois traits les complétives interrogatives :**

   Partez avant 7h 30 si vous ne voulez pas être en retard. — Nous nous demandons si notre équipe de football gagnera le prochain match. — Le vacarme était si intense qu'on ne s'entendait plus. — Dis-moi si tu as bien suivi le film d'hier soir. — Elle est si grande qu'elle trouve difficilement des vêtements à sa taille. — On ne te laissera pas entrer dans la bibliothèque municipale si tu ne présentes pas ta carte d'accès.

2. **Relis le passage du Kon Tiki « Au lever du jour, le lendemain matin .... L'intime voisinage que nous venions d'établir avec elle » et relève les propositions subordonnées circonstancielles de condition.**

3. **Représente en arbre les phrases suivantes :**

   — Ils seraient arrivés à l'heure s'il n'y avait pas eu d'embouteillage.
   — Nous passerons de bonnes vacances, à condition qu'il fasse beau.

4. **Relie convenablement les phrases de l'ensemble *A* à celle de l'ensemble *B* puis forme des phrases complexes renfermant des subordonnées circonstancielles de condition avec Si. (Attention au temps et au mode)**

A	B
• Vous avez le temps.	• On rétablit facilement la circulation.
• Le chauffeur du car a roulé moins vite.	• Vous gênez vos camarades.
• Le mauvais temps ne persiste pas.	• N'oubliez pas d'aller voir le musée.
• Vous visitez la ville.	• Vous suivez des cours de musique.
• Vous parlez à haute voix.	• L'accident a été moins grave.

5. **Transforme les couples de phrases suivantes, en employant "à condition que". (Attention au temps et au mode).**

- Ce médicament est toléré. On le prend au cours des repas.
- Mon petit frère ne fait pas de cauchemars. Nous laissons une petite lampe allumée dans la chambre.
- Tu peux prendre ce livre. Tu me le rendras avant la fin du mois.
- Les enfants sont admis dans ce club. Ils savent nager.
- Il sera embauché. Il y a un poste vacant.

6. **Complète convenablement les phrases avec : si - à condition que - à condition de - sans - avec.**

Tu feras des économies ..... tu réduises tes dépenses. — ..... il avait des outils, il réparerait la panne. — ..... instruction, nous serions malheureux. — Nous déménagerons ..... trouver un appartement plus grand. — ..... un peu plus d'attention tu feras des progrès en orthographe. — Rappelez-le moi ..... j'oublie. — ..... soleil, la vie serait impossible.

7. **Complète à ta manière les phrases suivantes :**

Je partirai même si .... — Nous aurions acheté cet appartement si .... — Vous pourrez vous inscrire dans cette école à condition que .... — S'il avait connu la nouvelle plus tôt, ... — Il pourra retirer le colis à condition que...

8. **Remplace les groupes de mots en caractères gras par une proposition subordonnée circonstancielle de condition.**

Elle ne peut pas lire **sans lunettes**. — **Avec plus de travail**, vous amélioreriez vos résultats. — Je n'aurais pas pu résoudre le problème sans **les explications du professeur**. — Vous irez plus vite **en prenant un taxi**. — **Avec de la patience**, on arrive à tout. — **En lisant tous les jours les annonces**, tu finiras par trouver un stage intéressant.

9. **Construis des phrases complexes en employant des subordonnées circonstancielles de condition introduites par "si" et "à condition que".**

CONJUGAISON

1. **Lis le texte suivant ; souligne les verbes conjugués et indique le temps de leur conjugaison ; précise la nature de ce texte.**

Big Boy, un jeune noir fuit les Blancs qui le poursuivent, accompagnés de chiens...

Big Boy ralentit et reprit une allure normale, regardant devant et derrière lui. Il frissonna car il commençait à sentir le froid...

Il escalada le talus, et se trouva devant une rangée de trous profonds d'environ deux mètres, qui s'enfonçaient en oblique dans le sol. Il plongea ses regards dans le plus grand, heureux déjà de pouvoir s'y cacher et d'échapper aux Blancs. Un sifflement qu'il connaissait bien le fit sursauter. Il recula de quelques pas, et se tint prêt, bien campé sur ses jambes. Un serpent de deux mètres se glissa hors du trou, et s'enroula la tête dressée et menaçante...

D'après Richard WRIGHT
« *Les enfants de l'oncle Tom* ».

2. **Ecris au conditionnel présent les verbes mis entre parenthèses.**

Si j'avais son numéro de téléphone, je l'(appeler) dès mon arrivée à la maison. — (Vouloir) - tu me rendre un petit service ?. — Sans votre aide, je (être) perdu (e) en cette ville. — Je (désirer) que vous m'accompagniez jusque chez moi. — (Vouloir) - vous me laisser caresser votre chat ? — S'il allait plus au sud, il (trouver) le désert. — Qu'(faire) - vous à ma place dans ces circonstances ?.

3. **Complète les phrases en mettant le verbe entre parenthèses au temps et au mode qui conviennent.**

Si j'avais un peu plus de temps, je t'(aider) à nettoyer ton cyclo-moteur. — Si nous arrosions assez fréquemment les fleurs, elles (embellir) notre jardin. — Si tu lisais chaque matin le journal, tu (être) un peu plus au courant de l'actualité. — Si je pouvais obtenir mon congé annuel au mois d'août, nous (aller) camper à Tigzirt sur mer. — Si je n'avais pas de quoi écrire, je te (demander) ton stylo. — Si tu faisais moins de bruit, tu ne (gêner) pas tes camarades.

4. **Complète les phrases d'après le modèle suivant.**

Ex. Si j'**avais choisi** ce métier, j'**aurais gagné** beaucoup d'argent.

Si cet enfant (apprendre) à nager très tôt, il (devenir) un grand champion. — S'ils (signaler) l'incendie à temps, les dégâts (être) moins importants. — Si tu lui (rendre) ses disques, il ne (venir) pas les demander. — Si mon père n'(emprunter) pas ce chemin de campagne, nous ne (arriver) pas en retard. — Si tu (consulter) le prospectus, tu (trouver) la solution de ton problème.

5. **Complète les phrases suivantes :**

- J'aurais suivi le match jusqu'au bout si ...
- Si vous étiez libre ce soir, vous ...
- S'ils avaient lu le texte, ils ...
- Si on installait un téléphérique, ...
- Si je pouvais un jour piloter un avion, ...

6. **Dis si le conditionnel exprime :** a) **L'éventualité,**
b) **L'irréel du présent,**
c) **L'irréel du passé.**

- Si le vent cessait de souffler, le feu ne se propagerait pas dans toutes les directions.
- Si je n'avais pas remonté le réveil, je ne me serais pas réveillé (e) à temps.
- Si je pouvais porter ce sac tout seul, je ne te demanderais pas de m'aider.
- Si je n'avais pas allumé à temps la télévision, j'aurais manqué le documentaire.
- Si nous prenions un taxi, nous arriverions plus tôt.
- Si je n'avais pas mal aux dents, je dégusterais bien une glace.
- Si mon camarade avait su que tu cherchais des informations sur cet auteur, il t'aurait passé ses œuvres.
- Si je pouvais lui rendre visite, je le ferais sans l'avertir.

7. **Emploie les verbes entre parenthèses au temps convenable.**

Il avait dit qu'il (venir) avec nous au cinéma. — Nous avions tous pensé que ces deux cyclistes (abandonner) la course avant le vingtième kilomètre. — Je t'avais bien dit que j'(aller) t'attendre à l'aéroport. — Tu nous avais promis que tu (envoyer) une carte -postale. — Le directeur de l'usine avait pourtant affirmé qu'il (recruter) au moins cinq personnes.

8. **Construis deux phrases pour exprimer poliment une interrogation et deux autres un refus poli.**

ORTHOGRAPHE

1. **Accorde les adjectifs qualificatifs entre parenthèses.**

Reçois mes (amical) pensées. — Il n'aime pas le travail (manuel). — Des pluies (torrentiel) ont ravagé les récoltes. — C'est à l'hôpital que sont donnés les soins (médical). — Où se trouve la (principal) rue de cette ville ?. — Deux lignes (parallèle) ne se rencontrent jamais. — L'arbitre a expulsé un joueur pour jeu (brutal).

2. **Emploie les groupes dans des phrases en faisant les accords.**

- un travail (personnel). **- une (vieil) maison.**
- des fleurs (artificiel). **- un chien (fidèle).**

3. **Même exercice que le 1°**

Les policiers ont relevé des empreintes (digital). — Dans le massif du Guergour, il y a une station (thermal) très connue. — Les zones (industriel) se trouvent à l'extérieur des villes. — (Quel) beaux chevaux !. — Pourquoi arrives-tu à (pareil) heure ?. — On joue au rugby avec un ballon (ovale). — Dans notre ville, sont organisées des fêtes (annuel). — Aujourd'hui, il fait un (sale) temps.

4. **Ecris au temps convenable les verbes entre parenthèses.**

J'(aller) bien au cinéma, mais je n'ai pas le temps. — (Dire) toujours la vérité et vous n'aurez pas d'ennuis. — Ne (faire) pas de mal à ton voisin. — Il faut que vous (savoir) vous orienter pour traverser le Sahara. — Tu (aller) faire des commissions chaque matin. — C'est nous qui (faire) régulièrement l'entretien de la voiture.

5. **Ecris les phrases suivantes au passé - composé.**

Je sais conduire une motocyclette. — Les vents violents font de gros dommages aux bateaux légers. — Nous faisons les moissons au début de l'été. — Il va prendre un bain chaud. — Elles disent une nouvelle étonnante.

6. **Ecris aux temps indiqués.**

Je (savoir) (fut. simple) vous aider dans vos travaux. — Si nous (savoir) (pl-q-parf) la date de votre arrivée, nous vous aurions attendu. — (Aller) (impératif) donc prendre votre repas à la cantine. — Dès que vous (faire)(fut. ant) vos valises, nous prendrons la route.

7. **Lecture orale des mots suivants, puis dictée et contrôle immédiat.**

la faïence - le maïs - un acte héroïque - une voix aigüe.

8. **Complète les mots inachevés.**

Nous avons vu de belles mosa. ques au musée. — L'oreille est l'organe de l'ou. e. — La cig. est un poison violent. — Nos voisins habitent une maison exig. e. — Ha. ssons le mensonge et les menteurs. — Quel égo. ste, il ne pense qu'à lui !

9. **Apprenons à lire et à écrire les mots suivants :**

Un fusil à baïonnette - un canoë - deux chambres contigües.

Vassili Vassilievitch avait passé la visite **ponctuellement**, comme d'habitude, au moment précis où les rayons du soleil, en glissant sur le parquet, avaient atteint une lame vermoulue. Le professeur paraissait aussi attentif que de coutume, mais tout le monde avait remarqué qu'il avait **l'air** intérieurement **désemparé**, ce qui était contraire à son habitude. Il ne se mit pas en colère et il ne proféra pas ses menaces et ses jurons coutumiers. Dans le coin de ses yeux rougis et boursouflés, une petite veine ne cessait pas de trembler. Le soir, lorsqu'il reparut, il était voûté et terriblement vieilli. Il fit une observation, d'une **voix morne**, à une femme de salle qui avait oublié un torchon sur un bouton de porte, regarda la feuille de température du commissaire, lui fit une nouvelle ordonnance, et s'éloigna sans un mot, suivi de son **escorte** silencieuse et désemparée. En s'en allant, il trébucha sur le pas de la porte, et serait tombé si on ne l'avait retenu. Ce colosse à grosse voix bourrue, on ne pouvait concevoir qu'il fût calme et poli. Les blessés de la salle 42 le regardaient avec effarement. Ce gros homme si bon, tout le monde l'aimait, et cela faisait mal de le voir ainsi changé.

Le lendemain matin tout s'expliqua. Sur le front de l'Est avait été tué le fils unique de Vassili Vassiliévitch, médecin lui aussi, jeune savant qui promettait beaucoup et qui faisait l'orgueil et la joie de son père. A l'heure habituelle tout l'hôpital, **angoissé**, était dans l'attente : le professeur viendrait-il ou ne viendrait-il pas pour sa visite habituelle ? Dans la chambre 42 tous les regards suivaient fixement le mouvement presque imperceptible du rayon de soleil sur le plancher. Lorsqu'il atteignit la lame vermoulue, tous se regardèrent : il ne viendra pas. Mais à ce moment on entendit résonner dans le couloir le pas lourd que l'on connaissait bien et le piétinement de toute son escorte. Le professeur avait meilleure mine que la veille. Ses yeux, il est vrai, étaient rouges, ses paupières et son nez étaient enflés comme s'il avait eu un gros rhume et ses mains grasses tremblaient visiblement lorsqu'il prit la feuille de température sur la table du commissaire. Mais il était aussi énergique et précis que les autres jours. Seuls ses jurons et ses cris avaient disparu.

Comme s'ils s'étaient donné le mot, les blessés et les malades s'efforçaient de lui donner de bonnes nouvelles. Tous aujourd'hui se sentaient mieux. Même ceux qui étaient au plus bas ne se plaignaient de rien et déclaraient se sentir proches de la guérison. Et tous, peut-être même avec **un excès de zèle**, vantaient l'organisation de l'hôpital et l'action vraiment merveilleuse des traitements qu'on leur avait prescrits. C'était comme une famille unie dont le grand malheur commun avait resserré les liens. Vassili

Vassiliévitch, en parcourant les chambres, se demandait avec étonnement pourquoi ce matin ses traitements avaient obtenu tant de succès.

Mais s'en étonnait-il ? Peut-être avait-il deviné quel complot s'était spontanément ourdi et peut-être en le découvrant avait-il trouvé la force de porter le poids de sa propre blessure inguérissable.

Boris POLEVOI
« *Un homme véritable* »

COMPRENONS :

Ponctuellement : *adv* : avec exactitude, régulièrement.

Un air désemparé : un air perdu.

Une voix morne : une voix triste.

Escorte : *n.f* : groupe qui accompagne.

Angoisse : *n.f* : sentiment de grande inquiétude.

Angoissé : *adj* : qui éprouve de l'angoisse.

Un excès de zèle : un surplus d'application, d'empressement.

La visite du patron

A un moment de la visite des salles, tout le groupe s'arrêta longuement à un lit ; le malade était un homme d'une quarantaine d'années, il avait une tête fine et intelligente ; son visage était maigre, trés pâle, avec des yeux brillant de fièvre, mais c'était sa pâleur surtout qui était impressionnante ; il était visiblement miné par quelque mal lentement impitoyable et on sentait à son regard angoissé vers le Professeur qu'il le savait ou qu'il s'en doutait

Aux questions que le Professeur luì posa, je compris qu'il était en observation dans ce lit depuis quelques jours. Il y avait dans la voix du Patron, pour lui parler, quelque chose de tonique et d'amical ; il ne voulait pas se contenter, pour ce malade dont la sensibilité et l'angoisse étaient évidentes, de la bonhomie qui avait suffi pour calmer les autres.

Il se pencha pour ausculter son cœur ; il resta d'abord les yeux vagues, regardant dans le vide comme quelqu'un qui écoute à la porte ; puis il ferma à moitié les paupières pour mieux se concentrer, mais il y avait quelque chose de contracté sur sa figure qui dépassait la simple attention. Quand il se redressa, il avait repris son sourire optimiste, et il demanda d'un air naturel à l'interne, comme si c'était un détail de peu d'importance :

« Et son hémoculture, a-t-on le résultat ?

— La voici, monsieur. On vient de l'apporter du laboratoire », dit l'interne en sortant de la poche de son tablier une feuille.

« Vous aviez bien fort tort de vous désespérer. Vous avez, en effet, du streptocoque, mais tenez, lisez, c'est du streptocoque non hémolytique ». Plusieurs fois, il répéta : « non hémolytique... », avec un air joyeux, en tapotant la feuille pour prouver qu'il n'inventait rien, que c'était bien écrit là avec tout ce que cela comportait de favorable.

« Evidemment, c'est tout de même du streptocoque et ca sera un peu long pour vous guérir complètement, mais on y arrivera. C'est de la chance qu'il soit « non » hémolytique. Vous comprenez bien ce que ça signifie : « non » hémolytique, qui ne détruit pas le sang. Votre streptocoque est « non » hémolytique ».

Il insistait sur le « non » qui annulait la menace. L'homme le regardait comme ébloui d'émotion et de joie, il s'était laissé aller en arrière sur l'oreiller et, devant cette promesse presque miraculeuse de

guérison, il paraissait sur le point de **suffoquer**, tandis qu'une épaisse sueur lui couvrait le visage. Il répétait en bégayant :

« Je comprends, monsieur le Professeur ; oui, je comprends... ».

A. SOUBIRAN
« Les Hommes en blanc »

COMPRENONS :

Miné : affaibli, usé.

Tonique : *adj* : réconfortant.

Interne : *n.m* : étudiant en médecine.

Suffoquer : étouffer, respirer avec peine.

Moisson du riz en Guinée

Dans ce texte, Camara Laye, écrivain guinéen, décrit avec beaucoup d'amour la moisson du riz qui est à la fois une grande fête et un travail collectif.

Décembre, c'est **la saison sèche**, la belle saison, et c'est la moisson du riz. Chaque année, j'étais invité à cette moisson, qui est une grande et joyeuse fête, et j'attendais impatiemment que mon jeune oncle vînt me chercher.

La fête évidemment ne tombait pas à date fixe : elle dépendait de la maturité du riz, et celle-ci à son tour dépendait du ciel, de la bonne volonté du ciel...

Le jour venu, à la pointe de l'aube, chaque chef de famille partait couper la première **javelle** dans son champ. Sitôt ces **prémices** recueillies, le tam-tam donnait le signal de la moisson. Tel était l'usage...

Les moissonneurs prenaient alors la route, et je me mêlais à eux, je marchais comme eux au rythme du tam-tam. Les jeunes lançaient leurs faucilles en l'air et les rattrapaient au vol, poussaient des cris, criaient à vrai dire pour le plaisir de crier, esquissaient des pas de danse à la suite des joueurs de tam-tam.

En décembre, tout est en fleur et tout sent bon ; tout est jeune ; le printemps semble s'unir à l'été, et la campagne, longtemps gorgée d'eau, longtemps accablée de nuées maussades, partout prend sa revanche, éclate ; jamais le ciel n'est plus clair, plus resplendissant ; les oiseaux chantent, ils sont ivres ; la joie est partout, partout, elle explose et dans chaque cœur retentit. C'était cette saison là, la belle saison, qui me dilatait la poitrine , et le tam-tam aussi, je l'avoue, et l'air de fête de notre marche ; c'était la belle saison qui me faisait danser de joie.

Parvenus au champ qu'on moissonnerait en premier lieu, les hommes s'alignaient sur la lisière, le torse nu et la faucille prête. Mon oncle Lansana, ou tel autre paysan, les invitait alors à commencer le travail. Aussitôt les torses noirs se courbaient sur la grande aire dorée, et les faucilles entamaient la moisson. Ce n'était plus seulement la brise matinale à présent qui faisait frémir le champ, c'étaient les hommes, c'étaient les faucilles.

Ces faucilles allaient et venaient avec une rapidité, avec une **infaillibilité** aussi, qui surprenaient. Elles devaient sectionner la tige de l'épi entre le dernier nœud et la dernière feuille tout en emportant cette dernière ; eh bien ! elles n'y manquaient jamais. Certes, le moissonneur aidait à cette infaillibilité : il maintenait l'épi avec la main et l'offrait au fil de la faucille, il

cueillait un épi avec l'autre ; il n'en demeurait pas moins que l'agilité avec laquelle la faucille allait et venait, était surprenante. Chaque moissonneur au surplus mettait son honneur à faucher avec sûreté et avec la plus grande célérité ; il avançait, un bouquet d'épis à la main, et c'était au nombre et à l'importance des bouquets que ses pairs le jugeaient.

Mon jeune oncle était merveilleux dans cette cueillette du riz ;il y devançait les meilleurs. Je le suivais pas à pas, fièrement, et je recevais de ses mains les bottes d'épis. Quand j'avais à mon tour la botte dans la main, je débarrassais les tiges de leurs feuilles et les égalisais, puis je mettais les épis en tas, et je prenais grande attention à ne pas trop les secouer, car le riz toujours se récolte très mûr, et étourdiment secoué, l'épi eût abandonné une partie de ses grains. Je ne liais pas les gerbes que je formais ainsi : c'était là déjà du travail d'homme ; mais j'avais permission, la gerbe liée, de la porter au milieu du champ et de la dresser.

A mesure que la matinée avançait, la chaleur gagnait. Mon oncle, alors, chassant de la main la sueur de son front et de sa poitrine, réclamait sa gargoulette. Je courais la chercher sous les feuilles, où elle gîtait au frais, et la lui tendais.

— Tu m'en laisseras ? disais-je

— Je ne vais pas la boire toute, dis-donc !

Je le regardais boire de longues gorgées à la régalade.

— Allons ! voilà qui va mieux, disait-il en me rendant la gargoulette. Cette poussière finit par encrasser la gorge.

Je mettais mes lèvres à la gargoulette, et la fraîcheur de l'eau se glissait en moi, rayonnait subitement en moi, mais c'était une fraîcheur fallacieuse : elle passait vite, après, j'avais le corps inondé de sueur.

— Retire ta chemise, disait mon oncle. Elle est trempée. Ce n'est pas bon de garder du linge mouillé sur la poitrine.

Et il reprenait le travail, et de nouveau je le suivais pas à pas, fier de nous voir occuper la première place.

— Chante avec nous, disait mon oncle.

Le tam-tam, qui nous avait suivi à mesure que nous pénétrions plus avant dans le champ, rythmait les voix. Nous chantions en chœur, très haut souvent, avec de grands élans, et parfois très bas, si bas qu'on nous entendait à peine ; et notre fatigue s'envolait, la chaleur s'atténuait.

Si alors, suspendant un instant ma marche, je levais le regard sur les moissonneurs, la longue file des moissonneurs, j'étais frappé, délicieusement frappé, délicieusement ravi par la douceur de leurs yeux, par les regards

paisibles qu'ils promenaient par intervalles autour d'eux. Et pourtant, bien qu'ils me parussent tous alors à des lieues de leur travail, que leurs regards fussent à des lieues de leur travail, leur habileté n'était pas en défaut ; les mains, les faucilles poursuivaient leur mouvement sans défaut.

Que regardaient à vrai dire ces yeux ? La longue file moissonneuse s'enfonçait dans le champ, abattait le champ ; n'était-ce pas assez ? N'était-ce pas assez de cet effort et de ces torses noirs devant lesquels les épis s'inclinaient ? Ils chantaient, nos hommes, ils moissonnaient ; ils chantaient en chœur, ils moissonnaient, ils étaient ensemble ! — unis dans un même travail, unis par un même chant. La même âme les reliait, les liait ; chacun et tous goûtaient le plaisir, l'identique plaisir d'accomplir une tâche commune.

Camara LAYE
«L'enfant Noir»

COMPRENONS :

La saison sèche : La Guinée est en grande partie soumise à un climat caractérisé par deux saisons alternées : **une saison sèche** de décembre à avril et **une saison des pluies** de juin à novembre à peu près d'égale durée.

Javelle : *n.f* : petit tas de blé, d'orge, etc... coupé, qu'on laisse sur le champ, jusqu'à ce qu'on le lie en gerbe.

Prémices : *n.f.pl* : premiers produits de la terre.

Infaillible : *adj* : S1 : Se dit de quelqu'un qui ne peut se tromper :
Nul n'est **infaillible**

S2 : Se dit de quelque chose qui ne peut manquer de produire le résultat attendu :
Voici un remède infaillible contre la grippe, qui réussira certainement.

Infaillibilité : *n.f* : impossibilité de se tromper.

Boire à la régalade : boire sans que les lèvres touchent le récipient.

Fallacieux, euse : *adj* : le vendeur nous avait fait des promesses **fallacieuses**, destinées à tromper.



Travail collectif

La touiza

L'auteur assiste à une réunion de la djemaâ, en Kabylie. À la fin de la séance, un des assistants prend la parole.

« Gens de Tizi, j'organise une touiza pour mercredi. Que ceux qui, parmi vous, sont disponibles ce jour là, se joignent à nous et honorent nos traditions. »

Sur ce il se rassit, rasséréné

Ce mercredi-là, je me rendis à Tizi, lieu de rendez-vous, avant le lever du soleil. Une légère brise faisait sentir la tiédeur des champs. Je m'étais muni d'une faucille, outil que j'avais rapporté de Béni - Aïel, et qui, en ces temps heureux, me servait à faucher de l'herbe pour mes lapins. Une trentaine de paysans, tous armés de faux, s'y trouvaient, et mon arrivée fit sourire plus d'un. Soudain je compris la raison. Ma faucille me ridiculisait. Eh oui, on ne moissonne plus à la faucille ! semblaient me dire toutes ces têtes tournées vers moi. Alors, je m'avançai vers le propriétaire et lui dis :

« Puisque ma faucille n'a pas l'air de plaire, il ne me reste qu'à repartir.

— Mais non, mon ami, répondit-il, on a besoin de tout le monde ici. Vous râtisserez les javelles pour former des tas que d'autres transporteront sur **l'aire** à battre. »

A sept heures, d'un seul mouvement, les hommes, pour la plupart de rudes costauds, se débarrassèrent de leurs burnous, et s'alignèrent tout de suite sur la bordure du champ, prêts à la besogne. Campés sur leurs jambes écartées, le corps en avant, et dans un mouvement de droite à gauche les hommes moissonnaient. On n'entendait que le sifflement de leurs faux. Les lourdes tiges de blé tombaient par paquets, vite **ratissés**, amoncelés par cinq adolescents et moi, puis chargés sur une charrette. Vers neuf heures le soleil d'été commençait à cogner mais, **imperturbables** les hommes travaillaient, à la même cadence, animés par un chant dont je ne me rappelle que le refrain :

« Nous sommes des gens de la touiza.
Nous travaillons pour le bonheur de notre voisin.
Pour le bonheur de l'humanité.
Que Dieu nous vienne en aide. »

La chaleur se faisait de plus en plus intense. La sueur coulait le long des dos, luisait sur les bras, les visages **tannés**. Néanmoins les faux continuaient à siffler, à mordre, faisant place nette devant elles. Grisés par le parfum de la moisson, les paysans brûlaient l'espace. Parfois, l'un d'entre eux se redressait, soufflait un instant, essuyait d'un geste machinal son front ruisselant et, le bras appuyé sur le manche de sa faux, il contemplait d'un œil

satisfait le travail déjà fait. Si la soif lui brûlait la gorge, il faisait signe à un porteur d'eau, qui lui apportait à boire dans une cruche d'argile. Saisissant le vase des deux mains, le moissonneur buvait longuement, la tête renversée en arrière, puis reprenait le travail. A onze heures, bien qu'il ne restât que quelques ares à faucher, l'hôte ordonna une halte.

« Nous continuons, dit gaillardement un petit vieux. Nous aurons bientôt fini ».

Quelques minutes avant midi, le champ entier avait l'apparence d'un mouton fraîchement tondu. Fatigués, mais satisfaits, nous nous dirigeâmes vers un olivier où trois plats de couscous nous attendaient. Assis en rond autour des plats, chacun de nous eut droit à un morceau de viande gros comme un poing et à du lait caillé à volonté. Après quoi, il y eut des éclats de rire, des rappels de souvenirs. L'un raconta comment il avait tué son serpent, un autre un lièvre, surpris dans le gîte. Enfin, l'un d'eux se leva et dit :

« Mes amis, vous êtes tous mes invités à ma touiza de vendredi. »

Peu après, ces gens se dispersèrent, la faux sur l'épaule, et un grand silence plana sur le champ.

Rabia ZIANI
«*Ma montagne*» (ENAL)

COMPRENONS :

Aire : *n.f* : surface où l'on bat le blé.

Ratissé : *p.p*de **ratisser** : Les paquets de tiges de blé sont **ratissés**, rassemblés à l'aide d'un rateau.

Imperturbable : *adj* : se dit d'une personne (ou de son comportement) que rien ne trouble. Malgré la chaleur, les moissonneurs travaillaient régulièrement.

Visage tanné : qui est de couleur brun-roux, comme du cuir.
Avoir le visage **tanné** = basané.

EXERCICES

LEXIQUE

Construis un article de dictionnaire pour les mots suivants :
bureau - régulier - attaquer - facile -

SYNTAXE

1. **Lis le texte "La visite du patron" et relève les compléments circonstanciels de but. Indique la nature de chacun d'eux.**

---

2. **Encadre la conjonction ou la locution conjonctive qui convient puis indique la nature de chaque proposition subordonnée.**

• Nous vous préviendrons { parce que / si / quand } votre commande sera prête.

• J'étais très malade { si bien que / parce que / pour que } le médecin me prescrivit quelques jours de repos.

• On fait venir d'urgence les pompiers { parce qu' / pour qu' / si } ils maîtrisent l'incendie.

• L'avion serait déjà arrivé { si / puisque / afin que } la panne d'un moteur n'avait retardé le départ

•

• On s'est demandé { pourquoi / si / comment } le match allait se dérouler dans de bonnes conditions.

---

3. **Dans les phrases suivantes, relève les différents compléments circonstanciels de but et répartis-les dans le tableau.**

• « Akli qui, pour se délasser, s'était un peu étendu sur le bord du lit, y ronflait bruyamment. » M. MAMMERI

• « Quand, avec précipitation, Omar entra, Aïni, serrant les coudes contre sa taille, se levait, pour accueillir tante Hasna. ». M. DIB.

• « L'automne, Ibrahim labourait les terres pour la moitié du salaire normal, tout cela pour toucher 50 francs à la fin d'une journée où il aurait creusé, cassé des pierres sous le soleil, la pluie et le vent ». M. MAMMERI.

• « On avait laissé toutes les portes ouvertes pour que les dernières bouffées de chaleur arrivent jusqu'au seuil des chambres ». G. DUHAMEL.

• « Le désir de voir leurs enfants instruits est si grand chez les femmes africaines qu'elles s'occupent elles-mêmes de sortir le bétail pour qu'ils puissent aller en classe, pour qu'ils acquièrent cette instruction qui les délivrera de la pauvreté ».
D'après P. NTANTALA.

Groupe Nominal	**Transformation infinitive**	**Proposition subordonnée circonstancielle**

4. **Relie convenablement par des flèches :**

• Pour l'assurance de votre logement.
• Le caissier vérifie toujours ses comptes
• Il a dû remplir tout un dossier
• Pour l'achat de cette voiture
• Le professeur de sciences prépare les microscopes
• Pour que le gaz naturel soit utilisable

• pour qu'on l'admette dans cette école.
• nous devions faire un emprunt.
• il faut lui faire subir un traitement.
• adressez-vous à la S.A.A.
• afin qu'il n'y ait pas d'erreurs.
• pour que les élèves fassent des travaux pratiques.

5. **Forme des phrases correctes à partir des ensembles suivants :**

• Il a fallu le supplier
• Le sportif prit beaucoup d'élan
• Il partit bien avant l'heure du match
• Les soldats se replient
• La mère frotte ses plateaux d'argent

pour
pour que
de peur de
de peur que

• une contre - attaque
• ils brillent
• il accepte
• sauter
• il (n'y a) plus de place.

6. **Transforme chaque couple de phrases en une phrase complexe formée d'une proposition principale et d'une proposition subordonnée circonstancielle de but.**

- L'électricien change l'éclairage. La lumière sera plus intense.
- Il ne veut pas parler de ses problèmes aux membres de sa famille. Il a peur qu'ils ne s'inquiètent inutilement.
- Des mesures ont été prises. Les voitures ne stationnent plus sur les trottoirs.
- Je change l'eau du vase. Les fleurs se fânent moins vite.
- Il fait vérifier régulièrement l'état de sa voiture. Il a peur qu'elle ne tombe en panne.

7. **Transforme selon le modèle suivant :**

Il réfléchit longtemps avant de répondre car il ne veut pas se tromper.

→ Il réfléchit longtemps avant de répondre **pour ne pas se tromper.**

- Il prend un taxi car il ne veut pas arriver en retard.
- On doit faire une mise au point si l'on ne veut pas avoir une image floue.
- Nous décrochâmes le téléphone car nous ne voulions pas être dérangés.
- Dépêche - toi de rentrer si tu ne veux pas être grondé (e).

8. **Complète par un complément circonstanciel de but (groupe nominal - transformation infintive ou proposition subordonnée circonstancielle).**

- L'agent de police se met au milieu du carrefour ....
- Je vais téléphoner à mon camarade ....
- Le marchand de légumes crie ....
- Elle traverse la chaussée avec beaucoup de précautions ....
- La voiture doit ralentir ....

9. **Rédige une recette de cuisine ou un mode d'emploi en utilisant différents compléments circonstanciels de but.**

CONJUGAISON

1. **Complète les phrases suivantes. (Attention à l'emploi des modes).**

— Si j'étais à ta place, ...

— Si le facteur passe, ...

— Je savais bien que ...

— Si tu retrouves la clef, ...

— Si on sonnait, ...

2. **Ecris au subjonctif présent les verbes entre parenthèses.**

Il faut qu'ils (aller) en vacances. — Il est indispensable que vous (prendre) vos pulls car il fera très froid ce soir. — Je veux que vous (apprendre) vos leçons et que vous (faire) vos devoirs avant d'aller au cinéma. — N'oublie pas de prendre ton parapluie afin que l'orage ne te (surprendre) pas. — J'attends que vous (observer) une meilleure discipline en classe.

3. **Ecris correctement les verbes entre parenthèses à l'indicatif présent ou au subjonctif présent.**

Il est nécessaire que tu (relire) l'énoncé de l'exercice. — Je crois qu'il (partir) pour longtemps. — Je pense que vous (êtes) les premiers à atteindre la ligne d'arrivée. — Tu veux absolument qu'il (faire) ses devoirs avant trois heures ?. — Je ne pense pas qu'il (pouvoir) revenir à temps. — Il faut que nous (terminer) nos études avant d'aller au Service National. — Je suis sûr que le film (avoir) beaucoup de qualités. — J'ai peur que vous ne (être) pas à la hauteur de votre tâche.

4. **Complète les phrases suivantes.**

— Nous souhaitons tous que ...

— Nous passerons te prendre avant que ...

— Il est indispensable que ...

— L'A.P.C aménage des aires de jeu pour que ...

— Tout le monde attend que ...

— J'aimerais bien que ...

— Vous rentrerez avant que ...

5. **Construis un petit paragraphe de 2 ou 3 lignes commençant par :**

Mon père veut que je ....., que je ....., que je ....., et que nous .....

6. **Construis trois phrases complexes renfermant :**

1 - une prop. sub. circonst - de temps.
2 - une prop. sub. circonst - de but.
3 - une prop. sub. circonst - de condition.

Représente - les par des arbres.

ORTHOGRAPHE

1. **Ecris le participe passé en *t* ou le verbe en *t*. Ecris la justification entre parenthèses.**

Il condui (.) (...) sa voiture avec prudence. — As-tu écouté le communiqué qui a été di (.) (...) à la télévision ?. — C'est un travail trop vite fai (.) (...). — Le professeur instrui (.) (...) les élèves. — Le grand froid détrui (.) (...) les jeunes plantes. — Cet arbre produi (.) (...) beaucoup de fruits.

2. **Cherche le participe passé des verbes suivants puis compose un groupe nominal d'après le modèle :**

— éteindre → éteint → un feu éteint.

— peindre

— interdire

— inscrire

— construire

---

3. **Même exercice que le 1° mais avec contrôle immédiat par P.L.M.**

Nous avons lu un texte tradui (.) (...) du russe.

Il reprodui (.) (...) un schéma sur son cahier de sciences.

---

4. **Ecris au temps convenable les verbes entre parenthèses.**

(Venir) - tu passer les vacances chez nous l'été prochain ?. — Ne (mettre) pas la charrue avant les bœufs. — Nous (prendre) le train pour aller au travail. — Métellus était découragé par les attaques qui (venir) de tous les côtés. — Il (croire) que tu étais arrivé le premier. — Tu (mettre) plus de temps en passant par ici.

---

5. **Ecris aux temps indiqués et ajoute un complément à chaque verbe.**

Futur de l'indicatif : Tu (venir) .... — Nous (croire) .... — Des ouvriers (prendre) .... — Elles (mettre). —

* * * * *

Passé composé : Je (prendre) .... — Ils (croire) .... — Des étrangers (venir) .... — Vous (mettre) .... —

---

6. **Complète les mots inachevés.**

Nous avons offert à la mariée une belle paire de bracel (.). — Un bienf (.) n'est jamais perdu — Il faut présenter son tick (.) pour entrer au cinéma — Ce pal (.) date de la période ottomane — J'aime bien m'arrêter chez le marchand de beign (.). — Les chaleurs commencent souvent au mois de mai (.)

---

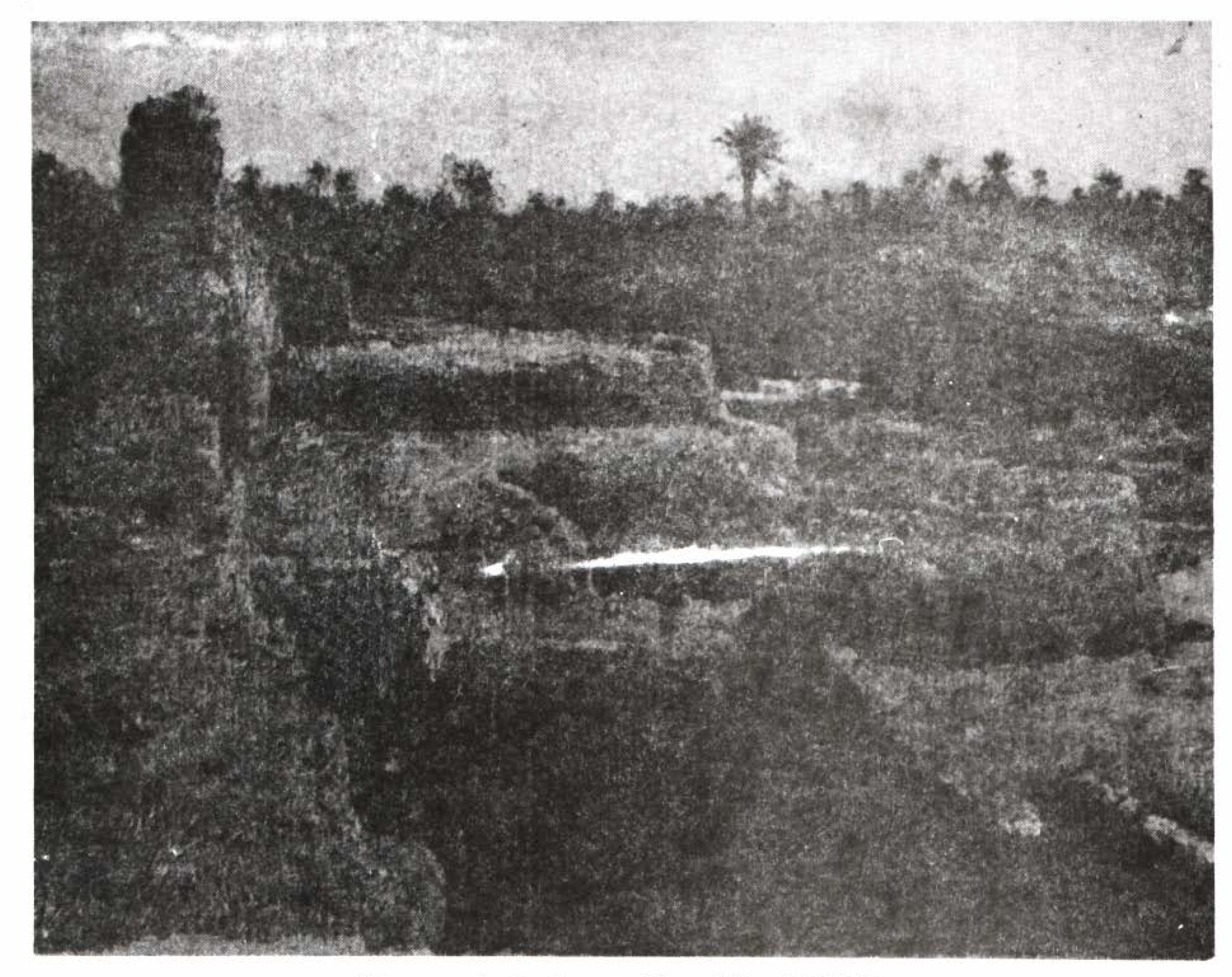
7. **Justifie l'orthographe en écrivant un mot de la même famille :**

le respect - un alphabet - le souhait - un engrais - un rabais - le lait

---

8. **Voici quelques mots dont il faut connaître l'orthographe.**

un essai - un minerai - le quai - un abcès - le marais.



Terrasses de Laghouat : Nasreddine DINET

Un maître de la peinture algérienne Nasreddine DINET

Né sous d'autres cieux, il y a un peu plus d'un siècle, Etienne Dinet a passé la plus grande partie de sa vie en Algérie, dans l'une de nos régions les plus **séduisantes** où il a choisi de vivre pour peindre et pour écrire. Converti à l'Islam en 1913, sous le nom de Nasreddine, Dinet avait demandé à être enterré dans cette oasis de Bou-Saâda où il avait vécu dans une atmosphère de grande amitié et où son souvenir demeure.

L'œuvre essentielle de Dinet, ses tableaux comme ses livres, a donc été inspirée par l'Algérie, ses paysages et ses hommes avec leurs joies ou leurs peines et leur foi simple et profonde. Tout en consacrant beaucoup de soin et de temps à ses recherches sur la lumière et les couleurs, il a été le peintre des traditions populaires, le **chantre** de Bou - Saâda et l'artiste au cœur généreux qui n'ignorait pas ce que la population subissait de misère, d'injustice et d'humiliation.

Bien que Nasreddine Dinet ait commencé à être très connu dès les premières années de ce siècle, c'est surtout vers la fin de sa vie, après la première guerre mondiale, que son œuvre lui a apporté une très grande **renommée**, mais il a toujours été soutenu par des amateurs d'art éclairés qui étaient pour lui autant d'amis.

Aujourd'hui, soucieux de préserver et de mettre en valeur notre **patrimoine** culturel, nous devions rendre hommage à ce grand peintre dont les magnifiques tableaux contribuent à la richesse de nos musées et ornent des édifices publics. Il faut espérer que la publication de cet album sera suivie, dès que possible, par la réédition de quelques uns de ses livres qui ont fait la joie des **bibliophiles**. Et ainsi, nos musées et nos bibliothèques **perpétueront** le souvenir et feront mieux connaître et aimer celui qui a choisi de s'appeler Nasreddine et qui a fait preuve de tant de sensibilité et d'un si grand talent.

D'après Ahmed TALEB IBRAHIMI *Préface* de L'Album « *Un maître de la Peinture Algérienne*: Nasreddine DINET » - P. 09 et 10

COMPRENONS :

Une région séduisante : une région attirante, belle, charmante.

Chantre : *n.m* : celui qui célèbre, qui vante la beauté ou la gloire (poète, peintre, chanteur)

Renommée : *n.m* : réputation, gloire, succès

Patrimoine : *n.m* : bien commun d'un peuple

En reboisant, nous enrichissons notre **patrimoine** forestier.

Bibliophile : *n.m* : celui qui aime et collectionne les beaux livres.

Perpétuer : c'est faire durer (= maintenir, poursuivre)

Un grand talent : une grande habileté.



« *Femme et enfant* » M. ISSIAKHEM
Dessin à la plume, encre de Chine et couleur sur papier.

ISSIAKHEM en bref.

Né le 17 Juin **1928** au douar Djennad (Azeffoun). Enfance passée à Relizane.

1947 : Elève de la société des Beaux-Arts d'Alger, puis de l'Ecole Nationale. Elève de Omar Racim et de Mohamed Racim.

1951 : 1ere exposition à Paris à l'occasion des fêtes du Bimillénaire (Galerie André Maurice)

1953 : Admis à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Exposition au Festival International de la Jeunesse à Varsovie.

1956 : Arrêté et expulsé d'Oran ; exposition en R.D.A à Leipzig.

1963 : Professeur à l'Ecole Nationale d'Architecture et des Beaux-Arts, membre fondateur de l'Union Nationale des Arts Plastiques (U.N.A.P).

1972 : Voyage au Vietnam.

1973 : Médaille d'or, Foire internationale d'Alger

1980 : "Premier Simba d'OR" (Lion d'or) de Rome, distinction de l'UNESCO pour l'art africain.

1983 : Médaille Georges Dimitrof - Exposition Internationale à l'occasion du Centenaire Georges Dimitrof, Sofia.

1984 : Participation à diverses expositions collectives en Algérie.

1985 : Exposition individuelle en Juillet au Musée de Sidi-Bou-Saïd (Tunisie).

Il meurt le 1er décembre 1985 au matin, à la suite d'une douloureuse maladie.

D'après "Révolution Africaine" et
« *Hommage à ISSIAKHEM* »



Orchestre de musique classique

Hadj Abdelkrim DALI

C'est le 21 février 1978 que **s'eteignait** à Alger, à l'âge de 64 ans, Hadj Abdelkrim DALI, dont la renommée s'étendait dans tout le Maghreb. Issu d'une famille de **mélomanes** tlemcéniens et familiarisé très tôt avec la pratique de la musique traditionnelle, Abdelkrim DALI est passé à l'école de plusieurs maîtres tels Lazaâr Dali Yahia, Abdelkrim Bensari..., Mais c'est surtout Omar Bakhchi qui a assuré sa formation de chanteur et **d'instrumentiste polyvalent** (« r'bab », luth, « kamendja », flûte...).

Elargissant ses connaissances musicales au contact de l'« Ecole d'Alger » sous l'autorité de Cheikh Mahieddine Lakehal, Abdelkrim DALI devait, à la mort de ce dernier, quitter définitivement sa ville natale pour se fixer, en 1948, dans la capitale. Il y partagera une partie de ses activités entre l'orchestre de musique classique de la radio et celui de la troupe arabe de l'Opéra animée par Bachetarzi Mahieddine.

Outre ses qualités d'interprète (musique et chant) qui ont assis sa notoriété, avec notamment cette voix au **timbre** si pur et mélodieux, Abdelkrim DALI entame, au début des années 50 une carrière d'enseignant à

l'école communale de musique de Hussein Dey, **vocation** qui restera la sienne jusqu'à la fin de sa vie.

Contrairement à la plupart de ses prédécesseurs et contemporains qui, jaloux de leurs connaissances musicales, les faisaient connaître avec parcimonie, Cheikh Abdelkrim DALI a passé de nombreuses années de sa vie à communiquer et à faire aimer aux jeunes générations les richesses de **l'héritage musical** que lui avaient transmis ses maîtres. Il a également laissé une quinzaine de « quacidates » **de son cru**, mises en musique et interprétées par lui.

(APS) D'après El-Moudjahid

COMPRENONS :

S'eteindre : S2 : mourir.

Mélomane : *n.m* : personne qui aime la musique.

Un instrumentiste polyvalent : celui qui sait jouer de plusieurs instruments.

Timbre : *n.m* : S2 : qualité de la voix.

Vocation : *n.f* : goût pour un travail.

Héritage musical : patrimoine musical.

De son cru : de sa propre composition.

Les promoteurs du théâtre algérien en 1926



SELLALI Ali : ALLALOU Né le 30 mars 1902 à la Casbah - ALGER -	Rachid BILLAKDAR : KSENTINI Né le 11 novembre 1887 à la Casbah - (ALGER) - mort en 1944	Mahieddine BACHETARZI : Né en 1898, mort en 1986

L'homme orchestre du théâtre algérien : Rachid KSENTINI(1887-1944)

C'est à partir de 1926 que le théâtre algérien prend forme autour de trois artistes : Allalou, Bachetarzi Mahieddine et Rachid Ksentini. Si par certains aspects, il est difficile de définir l'apport de chacun à cette œuvre collective, la figure de Ksentini se détache cependant par l'importance de sa production (15 pièces et 600 chansons en une dizaine d'années) et son style.

Rachid Ksentini est né le 11 novembre 1887 à la Casbah d'Alger dans une famille d'artisans (son père est savetier). Il fait ses études primaires à l'école coranique Zenket Bou Okkacha. Il est déjà très attiré par le spectacle des jongleurs, des conteurs et des mimes qui peuplent encore rues et ruelles du vieil Alger.

En 1914, il s'engage dans la marine marchande. L'aventure va durer douze ans : Malte, l'Amérique, l'Extrême-Orient, la France...

En 1926, il est de retour à Alger. A l'aventure dans l'espace succède l'aventure de la **création théâtrale**.

Avec son "DJEHA" joué à Alger le 12 avril 1926, Allalou a **donné le coup d'envoi**. Le théâtre algérien a désormais sa pièce. Avec l'intégration de Ksentini à l'équipe, il va avoir son homme-orchestre.

Homme de théâtre, Rachid Ksentini l'est dans le sens le plus complet du terme : merveilleux comédien, il n'est pas seulement acteur mais metteur en scène. Il écrit aussi des pièces ou plus exactement des canevas à partir desquels son inépuisable fantaisie invente à chaque représentation de nouvelles variations.

Chansonnier, il est à la fois chanteur et parolier. Chansons interprétées en lever de rideau ou incorporées dans les pièces, chansons enregistrées à la radio ou sur disque.

En l'espace de quelques mois, Ksentini et son équipe connaissent le succès à Alger. En l'espace de quelques années, c'est la célébrité dans toute l'Algérie et même outre-Méditerrannée. Cette célébrité si rapidement acquise, Ksentini la doit principalement au caractère national et populaire de son théâtre.

National et populaire, le théâtre de Ksentini l'est d'abord par son public. Il ne s'adresse pas en priorité à **l'élite** intellectuelle, mais à l'immense majorité de la population. La troupe est **itinérante**, chaque spectacle est joué dans toutes les régions d'Algérie, dans les salles mais aussi dans des hangars ou des granges. Un nouveau public culturel se crée.

L'engouement du public pour cette nouvelle forme d'expression culturelle vient d'abord du fait qu'il comprend facilement la langue utilisée. Il vient aussi du ton nouveau qu'emprunte ce théâtre : au langage "sérieux" de la littérature écrite, Ksentini substitue le **ton badin** de la comédie, le langage de la farce.

National et populaire, le théâtre de Ksentini l'est aussi par son contenu. Il puise les thèmes de ses pièces et de ses chansons dans la vie quotidienne : "le conseiller municipal, l'amateur de sports, le faux savant, le cadi ignorant, le nouveau riche, le déclassé, l'ivrogne philosophe, la mondaine rusée, menteuse et séduisante."...

Réécouter Ksentini aujourd'hui, ce n'est pas seulement reprendre contact avec l'une des sources de la culture nationale, c'est aussi écouter la parole d'un homme libre, pour qui la fonction du travail culturel n'est pas de plaire aux grands de ce monde, mais de contribuer à la **conscientisation** du peuple tout en le divertissant.

D'après Abdelkader DJEGHLOUL
« *Eléments d'histoire culturelle algérienne* »
(Coll. Patrimoine. ENAL).

COMPRENONS :

Création théâtrale : de créer (inventer) : réaliser, monter des pièces de théâtre.

Donner le coup d'envoi : dans plusieurs sports, coup marquant le début d'une partie. donner le départ, marquer le début.

Elite : *n.f* : Sens 1 : ensemble des personnes les meilleures, les plus remarquables d'un groupe.

Itinérant : *adj* : la troupe est **itinérante** : elle se déplace.

Engouement : *n.m* : le public manifeste une grande admiration, beaucoup d'enthousiasme pour ce théâtre.

Le ton badin : le langage de la farce, le ton de la plaisanterie.

Conscientisation : *n.f* : de **conscientiser** : effort pour rendre les hommes plus **conscients** (de leur dignité, de leurs droits, de leurs possibilités, etc...)
"Dictionnaire des Mots Nouveaux" - P. GILBERT. Hachette.

EXERCICES

LEXIQUE

Construis un article de dictionnaire pour chacun des mots suivants :

- sec - bureau - guide - orange - payer -

SYNTAXE

1. **Lis les phrases suivantes. Souligne d'un trait les compléments circonstanciels d'opposition et de deux traits les propositions subordonnées circonstancielles d'opposition.**

   - Thor Heyerdahl et ses compagnons traversent l'Océan Pacifique sur un radeau, malgré de nombreux risques.
   - Bien que le radeau soit construit avec des cordes et des troncs de balsa, il résiste aux violentes tempêtes.
   - Le professeur Vassili Vassilievitch ne s'est pas absenté malgré la perte de son fils unique.
   - Il parait aussi attentif que d'habitude bien qu'il ait l'air intérieurement désemparé.

2. **Forme des phrases correctes à partir des propositions suivantes.**

• Bien qu'il ait quatre vingt dix ans	• il a pris la parole en public.
• Les enfants sont allés au cinéma	• ils s'entendent bien.
• Bien qu'il soit timide	• bien que tu insistes.
• Bien qu'il fasse chaud	• mon grand père se porte encore très bien.
• Tu ne me feras pas changer d'avis	• bien que leurs parents le leur aient interdit.
• Bien que ces deux enfants aient des caractères très différents	• nous irons jouer au tennis.

3. **Complète les phrases suivantes par bien que ou malgré :**

- On peut diner au restaurant ..... il soit tard.
- Les bateaux de pêche sont sortis ..... la tempête.
- Il continue à conduire ..... il ait une très mauvaise vue.
- ..... la vitesse soit limitée sur les routes, il y a encore beaucoup d'accidents.
- L'autoroute est dangereuse ..... les nombreux panneaux de signalisation.

4. **Transforme les phrases simples en phrases complexes exprimant un rapport d'opposition en employant "bien que". (Attention à la place de la subordonnée). :**

   - Ces fleurs ne poussent pas bien. On les arrose tous les matins.
   - Ils ne vont pas souvent à la plage. Ils habitent à proximité de la mer.
   - Ce malade reste faible. Il va mieux.
   - On interdit de stationner sur les trottoirs. Beaucoup d'automobilistes le font.
   - Il fait beaucoup d'effort. Les résultats sont toujours insuffisants.

5. Remplace le groupe prépositionnel complément par une subordonnée circonstancielle d'opposition :

- Malgré l'annonce de la pluie par la météo, ils vont camper au bord de la mer.
- Malgré sa cherté, ce nouveau produit se vend bien.
- Malgré sa jeunesse, notre troupe musicale a attiré un grand public.
- Malgré son âge, il est resté alerte et vif.
- Malgré sa rapidité, je l'ai rattrapé avant l'arrivée.

6. Complète à ta manière.

- J'aimerais aller au théâtre demain soir mais ....
- Cette veste me plait beaucoup, bien que ....
- Bien qu'il ...., il se rend à son travail.
- Le bureau de poste n'était pas ouvert ; pourtant ....
- L'arbitre laissa jouer malgré ....

7. Construis des phrases renfermant une subordonnée circonstancielle d'opposition à partir des groupes infinitifs suivants :

- être prudent — avoir un accident.
- courir très vite — ne pas arriver le premier.
- dormir tôt — être toujours fatigué.
- réfléchir sérieusement — ne pas trouver de solution.

CO

1. Ecris les verbes entre parenthèses au présent de l'indicatif ou au subjonctif présent.

Je veux que tu (être) sincère et que tu (dire) toujours la vérité. — Je sens que tu n'(avoir) pas envie de travailler. — Le pêcheur attend que le poisson (mordre) à l'hameçon. — Nos cousins désirent que nous (aller) leur rendre visite. — Il vaut mieux que nous (partir) avant la tombée de la nuit. — Il aime feuilleter les revues qui (présenter) des articles scientifiques.

2. Lis le texte suivant. Souligne les verbes et indique à quels temps et à quels modes ils sont conjugués.

Ruches à l'automne.

... Aujourd'hui que le jour s'annonce clair et limpide, surveille tes ruches et prends tes dispositions d'hiver. Les ouvrières, si rudes au travail, sont faibles sous les longues nuits. Examine - les soigneusement. Celle-là, qui retourne des arbres,

arrange-toi pour qu'elle se repose sur ta main. Si, entre son corselet et son ventre, tu vois frémir cette peau verdâtre qu'on appelle tablier, n'hésite pas, mets vite l'ouvrière devant le trou pour qu'elle rentre et va sous le hangar débarrasser la place où tu fais prendre à tes ruches le quartier d'hiver.

D'après J. GIONO
« *Les vraies Richesses* »

---

3. **Précise le sens de l'impératif dans les phrases suivantes. (ordre - défense - conseil - prière - insistance - prise de contact)**
   - Ajoute de l'huile de lin dans ta peinture car elle est trop épaisse.
   - Excusez-moi si j'ai oublié de vous rappeler que le courrier est arrivé.
   - Ne te frotte pas les yeux avec ce mouchoir sale.
   - Va vite l'appeler, on le demande au téléphone.
   - Vérifiez votre monnaie avant de quitter la caisse.
   - Eteins la radio, cela me donne encore plus mal à la tête.
   - Reviens, reviens, tu n'as rien à craindre !
   - Allez, raconte-nous un peu ton voyage.
   - Ne te moque plus de ton camarade.

---

4. **Ecris les verbes au temps et au mode qui conviennent.**

Conseils : (marcher) deux heures tous les jours, (dormir) sept heures toutes les nuits. (Se coucher) dès que tu auras envie de dormir ; (se lever) dès que tu (s'éveiller) ; (travailler) dès que tu es levé. Ne (manger) qu'à ta faim, ne (boire) qu'à ta soif, et toujours lentement. Ne (parler) que lorsqu'il le faut...

Alexandre DUMAS Fils

---

5. **Remplace les groupes en caractères gras par un pronom.**

Aide **ton petit frère** à ouvrir **le portail. — Apportez-moi tous les documents**, s'il vous plait.— Va **dans ta chambre** immédiatement. — Ouvre **la portière de la cage** et laisse les **oiseaux** s'envoler. — Remercie **tes parents** de ma part pour l'accueil qu'ils m'ont réservé. — Coupe un **morceau de pain.**

---

6. **Construis une phrase impérative d'après la cironstance donnée.**

— Au café — Dans une agence de tourisme.
— A là poste — A la gare — Dans une librairie...

---

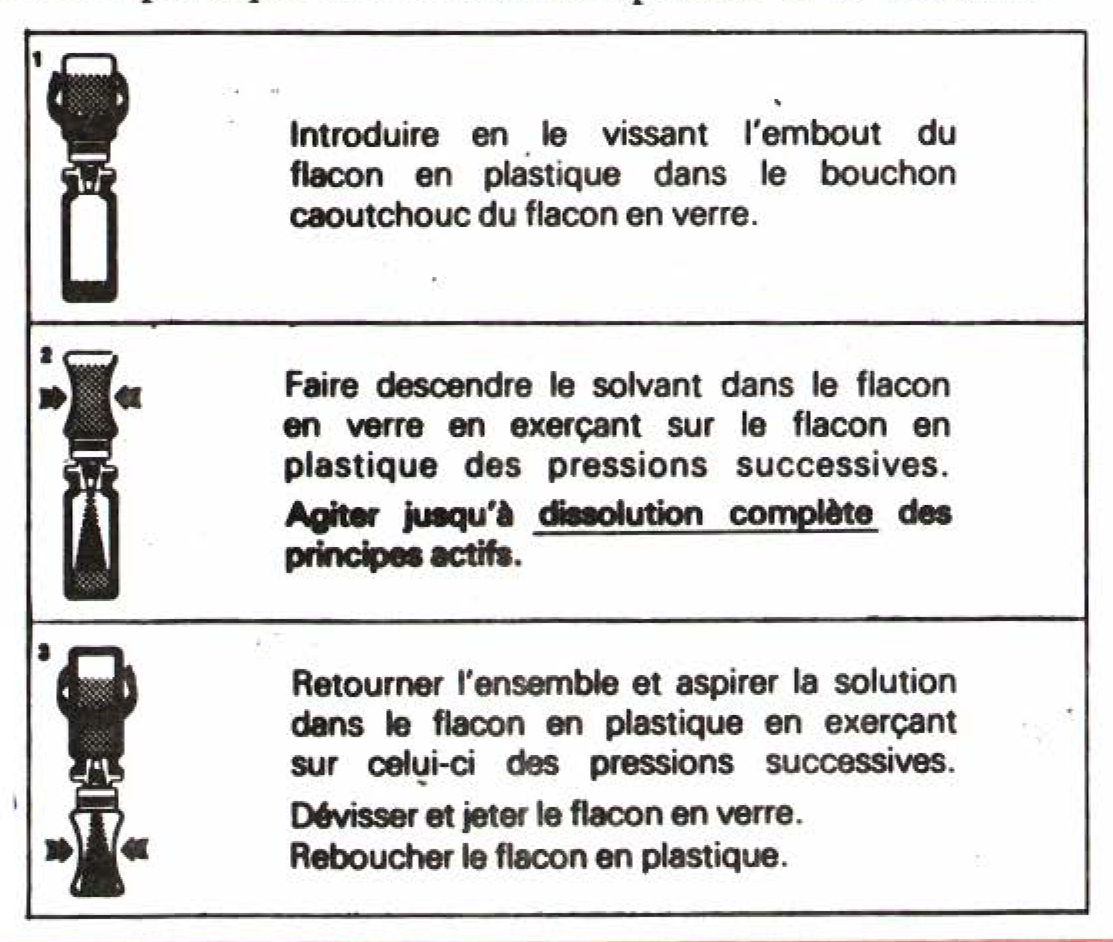
7. **Remplace le mode infinitif par le mode impératif dans les phrases suivantes (extraites d'une notice d'utilisation d'un médicament):**

POSOLOGIE

Se conformer strictement à la prescription médicale.
Ne pas laisser le flacon débouché après emploi.
A utiliser dans les 10 jours après reconstitution...

MODE D'EMPLOI : Lire attentivement avant utilisation.

- Oter la bague d'aluminium du flacon en tirant la languette dans le sens des empreintes.
- Enlever la pastille centrale en la soulevant par le bord.
- Ouvrir le flacon plastique en dévissant le capuchon et le bouchon.



ORTHOGRAPHE

1. **Complète par des adverbes.**

Cette secrétaire classe le courrier (intelligent). — Tu as (certain) préparé tes affaires pour voyager. — Maintenant mon petit frère arrive à lire (courant). — Les agents de police examinent (long) les papiers de l'automobiliste fautif. — Le médecin écoute (attentif) son malade. — Les voleurs ont été (sévère) punis.

2. **Forme des adverbes avec les adjectifs suivants :**

— brusque
— évident
— prudent
— lent
— naïf
— patient
— doux
— fort

3. **Retrouve les adjectifs qui ont servi à former les adverbes.**

— vraiment	— sérieusement
— précisément	— poliment
— longuement	— activement
— nettement	— sèchement
— follement	— franchement

4. **Dictée de phrases avec contrôle immédiat**

Le piquet est enfoncé profondément dans la terre.

Je travaille énormément à l'approche de l'examen.

5. **Désigne le temps du verbe.**

Il faut que je te voie (...) avant de partir. — Tu vois (...) bien que je ne peux rien faire. — Vois (...) de ton côté pour trouver une solution. — Elles ne voient (...) pas clair avec cette brume.

6. **Ecris *er* ou é.**

Il vient de chang (.) les pneus de son vélo. — J'ai emprunt (.) de l'argent à un ami. — La pluie a cess (.) de tomb (.) depuis un moment. — Prière de ne pas toucch (.) aux objets expos (.). — Cri (.) n'est pas chant (.). — Il faut évit (.) de salir le livre que je t'ai prêt (.).

7. **Ecris au futur ou au conditionnel.**

J'aimer (.) bien passer mes vacances à la plage. — Je ne fer (.) jamais de mal aux animaux. — Si je relisais mon travail, je ne laisser (.) pas de fautes. — **Je m'ennuie** (.) par ce temps pluvieux si je n'avais pas de bonnes lectures. — Je viendr (.) certainement te voir dans quelques jours.

8. **Ecris la terminaison convenable.**

Ne laisse pas de traces de crai (.) au tableau. — Vérifiez votre monnai (.) avant de quitter le magasin. — C'est mon père qui s'occupe de notre orangerai (.). — Ne t'aventure pas en for (.) si tu ne sais pas t'orienter. — Les palmerai (.) de la région de Biskra produisent des dattes réputées.



Danse africaine

Folklore africain

La musique et la danse sont presque toujours associées. Les instruments de musique comportent non seulement des instruments de percussion, mais d'innombrables instruments à cordes et à vent : flûtes, harpes, koras, luths, cors, guitares, xylophones (balafons) ... Mais **le rythme** l'emporte sur la mélodie, et le tam-tam, dont les variations en font à lui seul un véritable orchestre, fait partie de la vie du village africain.

Il en va de même de la danse qui est rarement un spectacle, mais plûtot une façon d'unir les membres de la communauté. Il y a des danses religieuses, des danses de chasseurs, de cultivateurs, avant ou après les cultures, des danses pour les femmes selon leur âge et leur condition, des danses pour les lutteurs victorieux, pour les funérailles des vieillards, pour les circoncis, des danses réservées aux chefs et aux champions de guerre.

Le cercle animé se ferme et tout le monde participe soit en chantant, soit en battant des mains, soit en se lançant à son tour dans la ronde. Parfois **un griot** électrisé par le rythme et par les prouesses d'un danseur ou d'une danseuse, se jette à genoux à ses pieds, grimaçant et martelant à mort son instrument.

Le **rythme syncopé**, gracieux ou majestueux, **scandé** par ces danseurs, est comme le **pouls** tumultueux et puissant de l'Afrique Noire dont les **échos** répercutés par le continent américain inondent maintenant le monde sous les espèces du jazz ou des airs afro-cubains.

D'après Joseph KI-ZERBO
« *Le Monde Africain Noir* »

COMPRENONS :

Folklore : *n.m* : ensemble des traditions, des usages, des croyances, des légendes qui appartiennent à un peuple, à une région et qui sont liés étroitement.

Rythme : *n.m* : mouvement régulier (danse - musique).
Nous avons dansé au **rythme** de la derbouka.

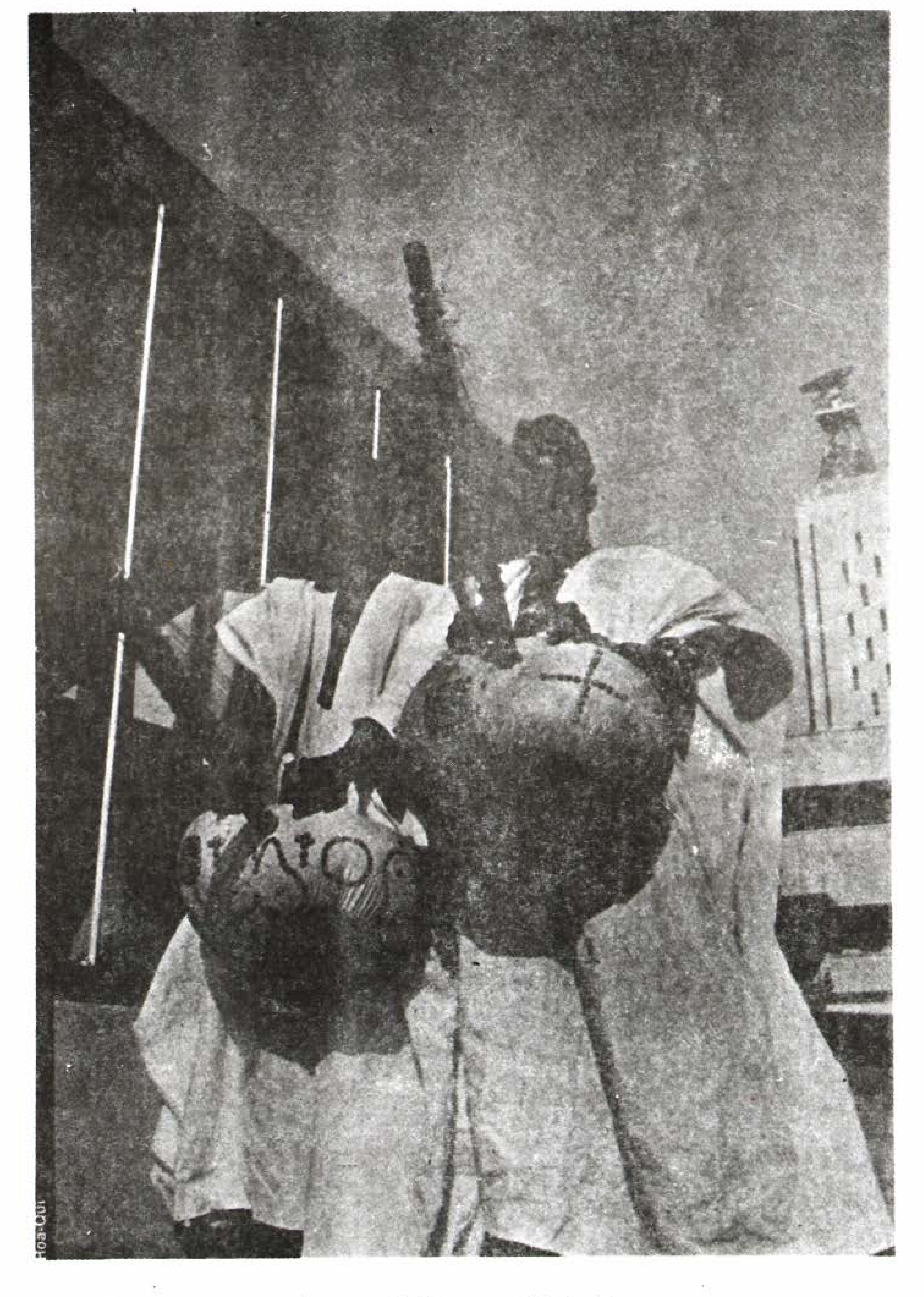
Griot : *n.m* : dans les sociétés africaines, un **griot** est à la fois poète, musicien et sorcier.

Rythme syncopé : c'est un rythme fortement accentué, très marqué.
Le **rythme syncopé** du jazz.

Scandé : de scander : exécuter (un chant, une danse) en marquant les temps forts.

Pouls : *n.m* : [pu] : battement des artères.
Le médecin tâte le **pouls** du malade.

Echo : *n.m* : [eko] : un son répété ou répercuté par un obstacle.



Joueurs de Kora au Sénégal

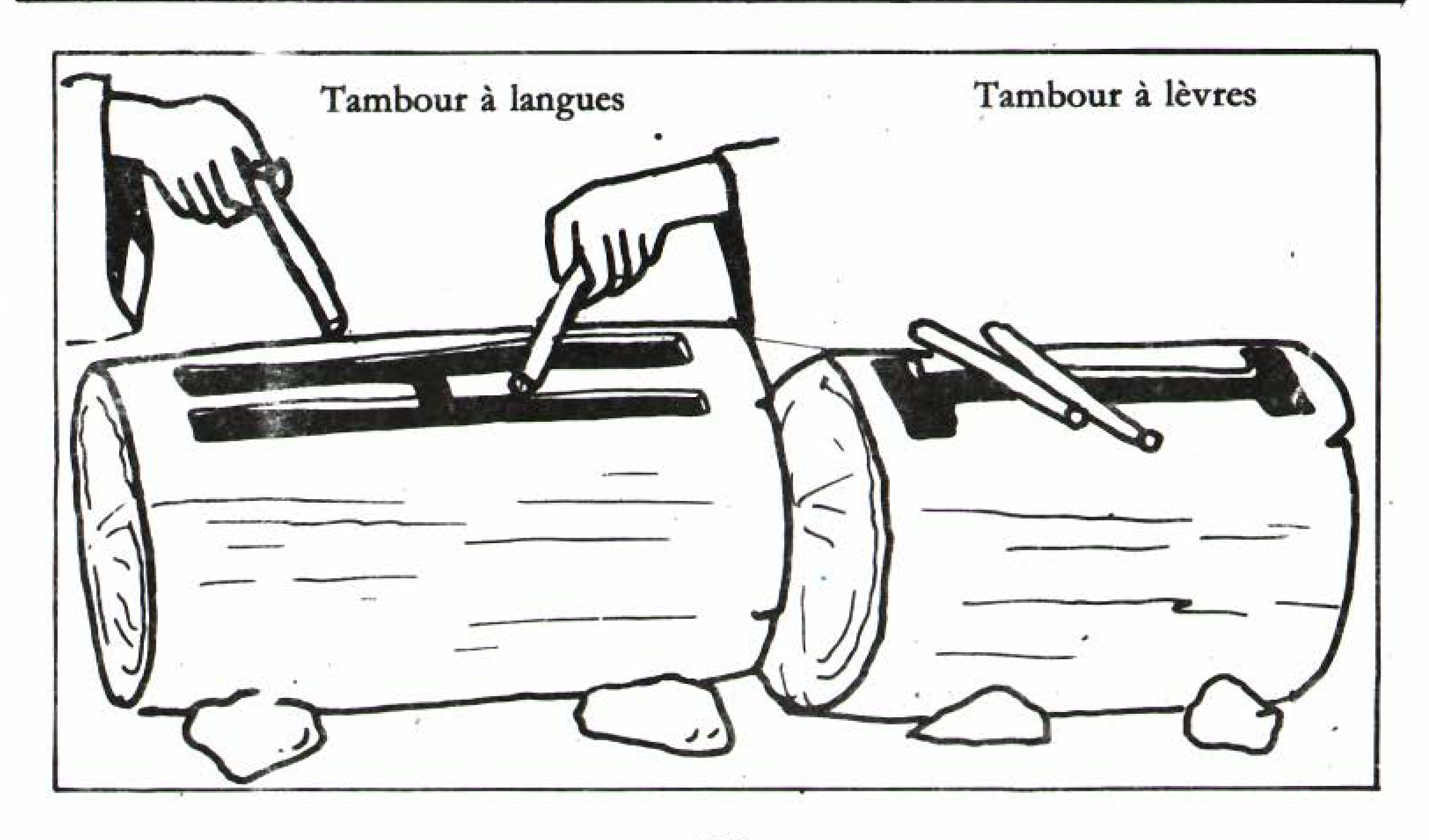
- Les messages transmis par les tambours d'aisselle.

Les tambours d'aisselle sont des tambours dont le corps est en forme de sablier avec une peau à chaque extrémité. Ces deux peaux sont reliées par deux lanières de cuir. L'exécutant, qui tient l'instrument sous son bras, appuie plus ou moins sur les lanières de façon à tendre plus ou moins les peaux et à c' anger ainsi la hauteur du son lorsqu il les frappe au moyen d'une bagi ette recourbée. Il produit ainsi des notes correspondant au registre de la parole. Ceci est valable pour les langues **tonales** comme le yoruba ou certaines langues bantou.



- Dans les pays sans tambours d'aisselle,

On utilise des troncs d'arbres évidés et découpés sur le dessus en lèvres ou en langues.



Ces tambours ont moins de possibilités que le tambour d'aisselle. Le message est donc simplifié et codé. Dans la communauté, tout le monde ne comprend pas le message du tambour. Il faut un apprentissage ; c'est une affaire **d'initiés**.

COMPRENONS :

Tonal, ale, als : [tonal] : *adj* : qui concerne ou définit un ton, une hauteur caractéristique de la voix : ton aigu, élevé ; ton bas ; grave.

Initié, e : *n* : personne qui est dans le secret d'un art, d'une science, d'une connaissance.

Les traces du chameau

Quatre frères bédouins se rendaient sur leurs chamelles auprès d'un chef de campement réputé pour sa sagesse et son **hospitalité** qui les avait priés de l'honorer de leur visite. Ils n'étaient pas très éloignés du but de leur voyage lorsqu'ils aperçurent dans le désert les traces d'un chameau. Jad dit à ses frères :

— Le chameau dont vous voyez ici les traces est borgne.

— Il n'a pas de queue, reprit Anmar.

— Il penche d'un côté,ajouta Rébyah.

— Il a **un naturel farouche**, dit Modar.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme qui avait perdu sa monture.

Cet homme les aborda en disant :

— N'avez-vous pas vu un chameau qui s'est égaré dans la direction d'où vous venez ?

— Ton chameau est borgne, lui dit Jad.

— C'est vrai, répondit l'homme.

— Il n'a pas de queue, ajouta Anmar.

— C'est vrai.

— Ne penche-t-il pas d'un côté ? demanda Rébyah.

— Oui.

— N'est-t-il pas d'un naturel farouche ? demanda Modar.

— C'est exact, répondit l'homme. Vous savez où est mon chameau, mettez-moi donc sur ses traces.

Les quatre frères jurèrent qu'ils ne l'avaient ni vu, ni rencontré.

— C'est vous qui l'avez pris ! s'écria le voyageur, car vous n'avez rien **omis** dans son signalement.

Les jeunes gens eurent beau lui répéter qu'ils ne l'avaient pas vu, il les suivit jusqu'à la tente du chef, et s'écria :

— O chef ! Ces gens-là m'ont dérobé mon chameau.

Ses invités affirmant le contraire, le chef fit entrer le plaignant et lui ordonna de s'expliquer.

— Seigneur, reprit-il, ils m'ont volé mon chameau et le cachent quelque part.

— Qu'avez-vous à répondre ? leur demanda le chef.

Ils lui dirent :

— Pendant que nous nous rendions auprès de vous, nous avons vu les traces d'un chameau et Jad remarqua que cet animal était borgne.

Le chef s'adressant à Jad lui demanda pourquoi il l'avait ainsi jugé.

— J'ai remarqué, répondit-il, que ce chameau avait brouté **sans désemparer** la partie qui avait frappé sa vue, tandis qu'il avait laissé l'autre, bien qu'elle fût abondante en herbe ; j'en ai conclu qu'il était borgne.

Anmar reprit à son tour :

— Le crottin formait un tas, tandis que les mouvements de sa queue, s'il en avait été pourvu, l'auraient éparpillé ; c'est ce qui m'a fait dire qu'il n'avait pas de queue.

— Moi, ajouta Rébyah, j'ai observé que l'un de ses pieds de devant avait laissé sur le sol **une empreinte** profonde, tandis que l'autre avait à peine effleuré le sable ; j'en ai conclu que son corps penchait d'un côté.

Modar dit :

— Je me suis aperçu qu'après avoir brouté sur un point du pâturage, il l'avait abandonné et avait laissé **intacte** une partie où l'herbe était grasse et touffue pour aller brouter là où l'herbe était plus rare. C'est ce qui m'a fait dire que son caractère devait être farouche.

Le chef se tourna alors vers le plaignant :

— Ils ont raison, lui dit-il ; ils ont vu les traces de ton chameau, mais il n'est pas en leur possession.

— Continue donc à le chercher.

Elain. J. FIMBERT

COMPRENONS :

Hospitalité : *n.f* **: accueil**

Un naturel farouche : un caractère méfiant, sauvage.

Omettre : oublier (il a omis)

Sans désemparer : sans s'arrêter.

Empreinte : *n.f* : trace.

Intact (e) : *adj* : entier (e), non touché (e).

L'ogresse aveugle

C'était une famille pauvre de sept filles. Un jour, le père voulut recevoir quelques amis chez lui et il rapporta à sa femme sept pains et sept poissons pour le repas.

La mère attendit le soir que ses filles s'endorment, avant de se mettre à la cuisine. Cela leur arrivait tellement rarement, un bon repas, qu'elle craignait de ne pas pouvoir résister à ses filles, si elles lui réclamaient quelque chose.

Mais cette nuit-là, la plus jeune des filles fut réveillée par l'odeur de friture qui se répandait dans toute la maison. **Intriguée**, elle se leva et alla voir sa mère à la cuisine :

— Ma mère, j'ai soif.

La mère lui servit à boire, mais ne put s'empêcher de lui donner aussi un pain et un poisson.

— Surtout, n'en dis rien à tes sœurs, recommanda-t-elle.

La petite savoura lentement le plat et retourna se coucher dans la chambre où elle dormait avec ses sœurs. Mais là, elle réveilla l'une d'elles et lui dit :

— Notre mère fait cuire du pain et du poisson. Tu devrais aller la voir, je suis sûre que tu en auras aussi.

La seconde fille trouva un prétexte pour aller à la cuisine, et la mère lui donna le second pain et le second poisson. Toutes les sœurs se réveillèrent l'une après l'autre, et chacune mangea sa part, si bien que, lorsque le père arriva avec ses amis, il ne trouva plus rien à leur offrir. Le père, en colère, **résolut** de se venger de ses filles, de se débarrasser d'elles.

Il alla les trouver dans leur chambre, le lendemain matin, et il leur dit :

— Qui aime son père vient avec lui.

Et les sept filles s'empressèrent autour de lui. Il les emmena loin du village jusqu'à un puits abandonné. Là, il fit mine de laisser tomber sa chéchia au fond du puits et il dit alors à ses filles :

— Qui aime son père descend au fond du puits et rapporte la chéchia.

— Moi, moi, moi..., répondirent les sept filles. Il les attacha à la corde, l'une derrière l'autre, et les descendit au fond du puits. Quand elles furent arrivées au fond, il laissa tomber le bout de la corde, recouvrit l'ouverture du puits avec une grande dalle et s'en retourna chez lui.

Les sept filles restèrent longtemps dans le noir, sans manger ni boire. Mais la plus jeune, résolue à ne pas se laisser dépérir, commença à creuser dans la paroi du puits. En déterrant une racine, elle aperçut un mince

faisceau de lumière. Elle continua à gratter et découvrit dans la lumière une ogresse aveugle, en train de moudre son blé. Elle se faufila par le trou, et, sans faire de bruit, elle prit un peu de farine et ce qu'il fallait pour se faire un pain. Quand le pain fut cuit, elle repassa discrètement par le trou du puits et le reboucha derrière elle. Les sept sœurs firent un festin de ce pain encore chaud et, chaque jour, la petite réussit à les nourrir ainsi.

Un jour, l'ogresse reçut la visite de sa sœur. Elle lui confia : « Tous les jours, j'entends marcher à côté de moi dans la maison, je crois qu'il y a quelqu'un qui me vole mon blé. ». Sa sœur remit à l'ogresse aveugle une canne de bois pour attraper le voleur et, le lendemain, quand la petite revint cuire son pain, elle fut coincée par l'ogresse. La petite fille se débattit, brisa la canne et se sauva. Alors, l'ogresse imagina de prendre une canne en fer et put garder cette fois la petite fille prisonnière, jusqu'au retour de sa sœur. Elles étaient toutes deux décidées à la manger, quand le petite s'écria :

— Non, non... garde-moi avec toi ; comme tu es aveugle, je pourrai m'occuper du ménage et de la maison et je serai comme ta fille.

— Les ogresses acceptèrent, et la petite fille prit son service dans la maison sans oublier de porter chaque jour quelque chose à ses sœurs.

— Cependant, non contente de cette situation, la petite se creusait la tête pour trouver le moyen de faire disparaître les deux ogresses. Elle fit un grand feu dans le four à pain, un matin, et elle demanda à l'ogresse aveugle de lui apprendre à faire le pain :

— Tu monteras sur mon dos, lui dit-elle, et tu m'expliqueras, pendant que moi, je ferai ce que tu me diras.

Elle fit grimper l'ogresse sur son dos et la jeta, la tête la première, dans le feu. L'ogresse éclata et **se consuma** peu à peu.

Alors arriva la sœur de l'ogresse, à qui la petite fille demanda :

— Ma tante, depuis ce matin, j'essaie de faire du pain et je n'y arrive pas. Pourrais-tu m'expliquer comment on applique la pâte sur la plaque ?

L'ogresse se pencha devant le feu pour lui montrer et la petite la poussa de toutes ses forces dans le feu où elle éclata comme sa sœur. L'ogresse gémissait au milieu des flammes et suppliait la petite fille :

— Ma petite Aïcha, délivre-moi, et je te donnerai ce qu'il y a sous la dalle verte.

La petite fille ne bronchait pas.

— Délivre-moi, et je te donnerai ce qu'il y a sous la dalle blanche.

La petite fille ne bougeait pas.

— Délivre-moi, [illegible] te donnerai ce [illegible]'il y a sous la dalle rouge.

Après avoir énuméré toutes les dalles, l'ogresse disparut en cendres. La petite fille souleva toutes les dalles qu'avait indiquées l'ogresse et déterra **des monceaux** de sacs d'or enfouis dans la terre.

Elle courut retrouver ses sœurs, les fit passer par l'ouverture qu'elle avait pratiquée dans le mur et leur fit visiter la maison de l'ogresse. Enchantées par les lieux, elles prirent possession de la maison, qu'elles transformèrent en un magnifique palais.

Les sept fils du sultan ne tardèrent pas à découvrir ce nouveau palais ; ils courtisèrent les jeunes filles et les épousèrent.

Nacer KHEMIR
« *L'ogresse* » (Ed. MASPERO. Voix - 1980)

Intriguée : de **intriguer** : s2 : **intriguer** qqn, c'est exciter sa curiosité :
Ce petit bruit m'**intrigue** (= surprendre, inquiéter).

Résoudre de + inf : décider. Il a **résolu** de partir.

Faisceau : [feso] : *n.m* : ensemble de rayons (lumineux).

Se consumer : brûler et disparaître.

Monceau : *n.m* : gros tas.

Bienfait reçu est vite oublié

Des chasseurs traquaient un loup. Dans sa fuite, il vint heurter un paysan qui sortait d'une **grange** avec un **fléau** et un sac.

" Bonhomme, dit le loup, cache-moi ; je suis poursuivi par des chasseurs ".

Le paysan, pris de pitié, cacha le loup dans le sac, qu'il mit sur son épaule. Les chasseurs arrivèrent au galop. N'avait-on pas vu un loup ?

" Je n'ai pas vu de loup ", répondit le paysan.

Les chasseurs partis, le loup bondit hors du sac pour manger le paysan.

" Loup ! Il faut vraiment que tu n'aies pas de conscience : je viens de te sauver et tu veux me manger ! ".

A quoi le loup répliqua :

" Bienfait **d'autrui** est vite oublié.

— Non pas : bienfait reçu ne s'oublie pas. Informe-toi, tout le monde te dira qu'on n'oublie pas le bien qu'on vous a fait.

— Faisons route ensemble, veux-tu ? proposa le loup. Au premier venu que nous rencontrerons, nous poserons la question : " Bienfait reçu est-il vite oublié ou ne s'oublie-t-il pas ?". Si la réponse est : " Il ne s'oublie pas " je te laisse aller ; mais si c'est " Vite oublié " je te croque ".

Ils rencontrèrent une vieille jument qui n'y voyait plus bien clair. Le paysan l'interrogea :

" Dis nous un peu, jument, ce que tu en penses : oublie-t-on le bienfait reçu autrefois ou ne l'oublie-t-on pas ? ".

La jument répondit :

" Pour moi, j'ai vécu douze ans chez mon maître, je lui ai donné douze poulains sans cesser de faire les transports et les labours. L'an passé, j'ai perdu la vue, mais j'ai continué de travailler : je moulais le grain. Or, l'autre jour, je n'ai plus supporté de tourner toujours en rond et je suis tombée sous la roue. Ce qu'on m'a rossée, battue ! Ils m'ont traînée par la queue jusqu'au ravin et ils m'y ont précipitée. Je me suis trouvée tout à coup dans ce fond, j'en suis sortie à grand peine, pour aller où ? je n'en sais rien ".

Le loup dit :

" Bonhomme, tu le vois bien ! Bienfait d'autrui est vite oublié ".

Le paysan répondit :

" Attends ; interrogeons encore ".

Plus loin, ils trouvèrent sur leur route un vieux chien qui avançait à peine en se traînant sur son derrière.

Le paysan lui dit :

"Voyons, chien ! Dis-moi donc ce que tu en penses : bienfait reçu est-il vite oublié ou ne s'oublie-t-il pas ?

— Pour moi, j'ai vécu chez mon maître pendant quinze ans, j'ai gardé la maison, j'ai aboyé à temps et je me suis élancé pour mordre. Mais je suis devenu vieux : j'ai perdu mes dents. Ils m'ont chassé de la ferme ; pis que ça, ils m'ont roué de coups avec un **timon** cassé. Comme tu vois, j'avance comme je peux, pour m'arrêter je ne sais où, en tout cas le plus loin possible de mon ancien maître.

Le loup, alors :

"Tu l'as entendu ?".

Mais le paysan répéta :

"Attends encore une troisième rencontre".

Ils rencontrèrent un renard. Le paysan lui dit :

"Renard, que penses-tu de ceci : bienfait reçu est-il vite oublié ou ne s'oublie-t-il point ?

— Que t'importe ? dit le renard. Pourquoi cette question ?

— Pourquoi ? Le loup que voici fuyait les chasseurs. Il m'a imploré, et je l'ai caché dans ce sac. A cette heure, il veut me manger.

— Un grand loup dans ce petit sac ! A d'autres ! Ce n'est pas possible ! Si je voyais cela, eh bien ! je vous dirais qui de vous deux a raison".

Le paysan répliqua :

"Il y entre tout entier : tu n'as qu'à le lui demander".

Le loup dit :

"C'est exact".

Le renard, alors :

"Je n'en croirai rien tant que je ne l'aurai pas vu de mes yeux. Montre un peu comment tu t'y es pris pour entrer là-dedans".

Le loup mit la tête dans le sac :

"Voilà comment", dit-il.

Le renard :

"Je te dis d'y entrer tout entier ; je ne vois pas encore bien comment tu as pu faire"

Le loup entra tout entier dans le sac. Le renard dit alors au paysan : "A présent, un bon nœud !". Le paysan passa une corde au sac. Et le renard de dire :

" Paysan, c'est le moment de faire voir si tu t'entends à battre le blé sur l'aire ".

Le paysan, fort content, prit son fléau et tapa sur le loup. Quand le loup ne bougea plus, il se retourna vers le renard :

" Renard, dit-il, veux-tu savoir comment on bat le blé sur l'aire ? "

Et le paysan lui porta un grand coup de fléau sur la tête. Le renard en mourut. Et le paysan se dit : Décidément, bienfait reçu est vite oublié "

Léon TOLSTOÏ

Grange : *n.f* : bâtiment où l'on met les récoltes afin de les abriter.

Fléau : *n.m* : instrument qui servait à battre le blé.

Autrui : *pron* : personne autre que soi-même.

Timon : *n.m* : longue pièce de bois servant à tirer la charrue.

Quelques proverbes

1 - Fais correspondre, à chaque proverbe, une explication :

1. Après la pluie, le beau temps — **2.** Le chat parti, les souris dansent — **3.** C'est en forgeant qu'on devient forgeron — **4.** Mieux vaut tard que jamais — **5.** L'oisiveté est mère de tous les vices — **6.** On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs — **7.** Petit à petit, l'oiseau fait son nid — **8.** Tel est pris qui croyait prendre — **9.** Dis-moi qui tu hantes (qui tu fréquentes), je te dirai qui tu es — **10.** Il n'y a pas de fumée sans feu.

Explications :

a. On n'arrive pas à un résultat sans peine ni sacrifices — **b.** On subit souvent le mal qu'on a voulu faire à autrui — **c.** A force de persévérance, on vient à bout d'une entreprise — **d.** La joie succède souvent à la tristesse, le bonheur au malheur — **e.** Quand maîtres ou chefs sont absents, écoliers ou subordonnés mettent à profit leur liberté — **f.** Dans certains cas ; il vaut mieux agir tard que ne pas agir du tout — **g.** Ne rien faire, c'est s'exposer à toutes les tentations — **h.** A force de s'exercer à une chose, on y devient habile — **i.** Derrière les apparences, les on-dit, il y a toujours quelque réalité — **j.** On juge une personne d'après la société qu'elle fréquente.

Extrait du
« *Dictionnaire du Français Contemporain* »
(Ed. Larousse)

Proverbes de tous les pays

ALGERIE :

- Oublie le malheur, il t'oubliera.
- Qui porte une couronne pourrait un jour demander l'aumône.
- Traverse un fleuve impétueux, mais méfie-toi d'un fleuve silencieux.
- Se vêtir des habits des autres, c'est être nu.
- N'est brûlé par la braise que celui qui marche dessus.

Extraits du « *Dictionnaire des Proverbes* »
(Ed. Larousse)

ALLEMAGNE : - Les épis vides portent la tête haute. (Article IGNORANCE)

ANGLETERRE : - La vérité et les roses ont des épines. (Art. VERITE)

ARABIE : - Si tu dis que le lion est un âne, va lui mettre un licou. (Art. FANFARON)

CHINE : - On ne peut marcher en regardant les étoiles quand on a une pierre dans son soulier. (Art. IDEAL)

ESPAGNE : - Deux moineaux s'accordent mal devant un seul épi. (Art. RIVALITE)

ITALIE : - Le premier degré de la folie est de se croire sage, et le second est de le proclamer. (Art. SAGESSE ET FOLIE)

GRECE : - Les mots ne bâtissent pas de murs. (Art. PAROLES)

JAPON : - Le malheur peut être un pont vers le bonheur. (Art. MALHEUR)

LIBAN : - Si ton parent te mâche, il ne t'avalera pas (Art. FAMILLE)

RUSSIE : - Même la gloire du fleuve s'achève à la mer. (Art. GLOIRE)

TURQUIE : - Le logis du menteur a brûlé, mais personne ne l'a cru. (Art. MENSONGE)

INDE : -
(Sanskrit) Pour la fourmi, la rosée est une inondation. (Art. RELATIVITE)

LEXIQUE

1. **Fais la transcription phonétique des mots suivants ; corrige à l'aide du dictionnaire :**

   béton - préférer - bienfait - dictionnaire - conjuguer...

---

2. **Est-ce que les verbes de ces phrases ont le même sens ? Quelles remarques peux-tu faire ?**

   — La soupe fume dans mon assiette. Je ne fume plus la pipe.

   — Cette voiture marche bien. Bébé marche à quatre pattes.

   — Ce miroir réfléchit la lumière. Tu réfléchis à ton problème.

---

3. **Construis une phrase avec chaque expression pour bien expliquer le sens du verbe DOUBLER :**

   — Doubler une classe

   — Doubler une voiture

   — Doubler une dose

   — Doubler une robe

---

4. **Remplace le verbe GARDER par le synonyme qui convient.**

   — Il a gardé ses anciens cahiers de classe.

   — Le médecin lui a conseillé de garder le lit.

   — Le maître garde les élèves sous le préau de l'école.

   — Je t'ai gardé une part de gâteau.

   — Je garde un bon souvenir de mes vacances.

---

5. **Voici des proverbes. Construis une phrase personnelle pour expliquer le sens.**

   — Qui vole un œuf vole un bœuf.

   — Une hirondelle ne fait pas le printemps.

   — Bien mal acquis ne profite jamais.

---

6. **Comment peux-tu classer les noms suivants ?**

   - Hurlement - cri - gémissement
   - Vacarme - bruit - rumeur

---

7. **Quelles remarques peux-tu faire à propos des phrases suivantes ?**
— L'horloger remonte la pendule.
— L'horloger remonte la pendule au premier étage.
— L'horloger remonte la pendule, au premier étage.

SYNTAXE

1. **Souligne d'un trait les subordonnées de comparaison et de deux traits les subordonnées elliptiques de comparaison.**

Il n'a pas réalisé cet exercice comme je l'avais demandé. — " Une bête, à l'aspect de serpent, se tenait verticalement dans l'eau et plongea en se tortillant comme une couleuvre.". — " Nous avons vu briller les poissons volants comme une pluie de fusées qui jaillissaient de l'eau. ". — Il ne révise pas souvent ses cours comme il le dit.

2. **Souligne d'un trait les P.S.C de cause et de deux traits les P.S.C de comparaison.**

• " Comme j'étais le premier garçon né viable dans ma famille, ma grand'mère décida de m'appeler Fouroulou. " M. FERAOUN.

• " Les cinq métiers dont deux faisaient face aux trois autres, brinquebalaient comme un lourd attelage... " M. DIB.

• " Comme Achille, le soir, je me retirais sous ma tente et je vaquais le jour à ce que bon me semblait. " M. MAMMERI.

• " Comme il devenait pâle, dormait mal et ne mangeait quasi point, sa mère était bien effrayée et ne savait que faire pour le consoler. " G. SAND

• " Comme auparavant, j'allais le matin à l'aérodrome, je survolais la terre et la mer, j'étais de service. " Y. GAGARINE.

3. **Relie convenablement par des flèches.**

• Accordez-moi votre confiance	• comme d'autres l'ont fait
• Je triompherai	• comme un cœur qu'on afflige
• J'aime les fruits	• comme il m'accorde la sienne
• Le violon frémit	• comme tu aimes les sucreries

4. **Relie les éléments de la colonne de gauche aux éléments de la colonne de droite en inscrivant les lettres correspondantes dans les cases :**

A - Il est malin		comme les blés
B - C'est simple		comme deux gouttes d'eau
C - Il est bavard		comme un poisson dans l'eau
D - Ils se ressemblent		comme un i
E - Il est blond		comme un singe
F - Il se tient droit		comme bonjour
G - Il est heureux		comme une pie

5. **Complète convenablement les phrases par les comparaisons suivantes :**

comme un ange - comme Artaban - comme un singe - comme un Turc - comme une image.

Il est fier .... — Cet homme est fort .... — Elle est sage .... — Rachid est agile .... — Cet enfant est beau ....

Construis des phrases renfermant des comparaisons, en utilisant les adjectifs suivants :

rusé - dur - maigre - jaune.

6. **Etablis un rapport de comparaison en employant «*comme*». Souligne les subordonnées de comparaison qui expriment la ressemblance.**

- Il est très léger. On dirait du duvet.
- Le malade suivait un régime. Le médecin lui avait prescrit un régime à suivre.
- Il me regardait. On regarde un fauve en cage.
- Nos amis ne sont pas venus nous rendre visite. Ils nous avaient promis de venir nous rendre visite.
- La composition de mathématiques a été difficile. Je t'avais dit qu'elle serait difficile.
- Il marche lentement. Il ressemble à un vieux.
- La récolte a été bonne. Les fellahs avaient espéré que la récolte serait bonne.

7. **Représente en arbre les phrases suivantes**

- Il parle avec éloquence comme un avocat.
- Ce produit est de meilleure qualité comme beaucoup de gens l'ont constate.

8. **Complète les phrases à ta manière.**
   - Nous étions agités comme..
   - Il a bondi de son lit comme..
   - Le match n'a pas eu lieu comme..
   - Tu n'as pas répondu à ma question comme...

9. **Construis des phrases en employant des propositions subordonnées circonstancielles de comparaison, avec ou sans verbe.**

CONJUGAISON

1. **Indique la valeur de l'impératif employé dans les phrases suivantes :**
   - Sois gentil, prête-moi ta calculatrice.
   - N'aie pas peur, va directement frapper à sa porte.
   - Couvre-toi, c'est plus prudent.
   - Dites-moi, quelle heure il est.
   - Faites attention, ne donnez rien aux bêtes.
   - Empruntez cette route puis tournez à droite.

2. **Indique le mode et le temps du verbe de chaque subordonnée. Justifie leur emploi.**
   - " Ibrahim savait très bien que le chef s'était considérablement enrichi sur le dos de tous ceux qui transpiraient sur toutes les routes de l'arrondissement... "
     M. MAMMERI
   - " Le matin, les femmes veillent à ce que les enfants soient prêts pour l'école. "
     Phyllis NTANTALA
   - " Fouroulou se rappela ce qu'il avait entendu au milieu de la nuit. "
     M. FERAOUN
   - " Le vieux pêcheur savait qu'il irait très loin... " E. HEMINGWAY.

3. **Ecris chaque verbe au temps et au mode qui conviennent. Examine toutes les possibilités.**
   - Il faut que je te (raconter) ce qui m'(arriver).
   - En ouvrant la fenêtre de ma chambre je (s'apercevoir) qu'il (pleuvoir) à verse.
   - Elle (se rendre compte) que le premier train (partir) déjà.
   - Il (prendre) son porte-feuille. Aussi il (être) furieux.
   - (Mettre) ton tricot, je crains que tu ne (prendre) froid.

4. **Mets le verbe de la principale à un temps du passé .(Imparfait ou Passé composé) et fais attention à la concordance des temps.**

J'espère qu'il fera beau le jour de mon départ en voyage. — Il s'imagine que je pourrais faire ce travail en un quart d'heure. — Il m'informe qu'il a été admis en 1ere A.S. — Ils nous promettent qu'ils viendront passer quelques jours chez nous. — Je sais qu'il a des chances de gagner la partie.

---

5. **Remplace le groupe de mots en gras par une subordonnée de sens équivalent. Indique le temps et le mode du verbe.**

Ex : Vous m'appellerez { **dès leur arrivée.**
dès qu'ils seront arrivés (Indicatif - Futur antérieur)

- Ils rentreront { **avant la tombée de la nuit.**
avant que .... (..........)
- Appliquez-vous { **afin de satisfaire vos parents.**
afin que .... (..........)
- J'ai trouvé ceci { **en rentrant du marché.**
lorsque .... (..........)
- Elle est triste { **à cause de sa mauvaise note.**
parce qu' .... (..........)
- Il a organisé une grande fête **à la naissance de son fils.**
quand .... (..........)

---

6. **Complète les phrases suivantes par une subordonnée. Indique le mode du verbe.**

On raconte que .... — Vous faites comme .... — Tu répondras si .... — Je ne permettrai pas que .... — Nous aimerions que .... — Elle est très inquiète parce que .... — Ils reviendront avant que ....

---

7. **Construis des phrases complexes en employant les verbes suivants :** savoir - souhaiter - aimer - s'apercevoir - penser - craindre :

ORTHOGRAPHE

Exercices de dictée.



* تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال تصوير ومعالجة : عمروسي كمال

LECTURE SUIVIE ET DIRIGEE



. LA GRANDE MAISON

Mohammed DIB

Notes sur l'auteur :

Mohammed Dib est né à Tlemcen le 21 Juillet 1920.
Après des études à Tlemcen, puis à Oujda, il a été tour à tour instituteur, comptable, fabricant de tapis, journaliste, critique dramatique, notamment à Alger républicain. Dès 1946, il a commencé à écrire des poèmes (Ombre gardienne) des essais, des nouvelles (Au café)

Il est aussi l'auteur de la trilogie : « La Grande Maison, L'Incendie, Le Métier à tisser».

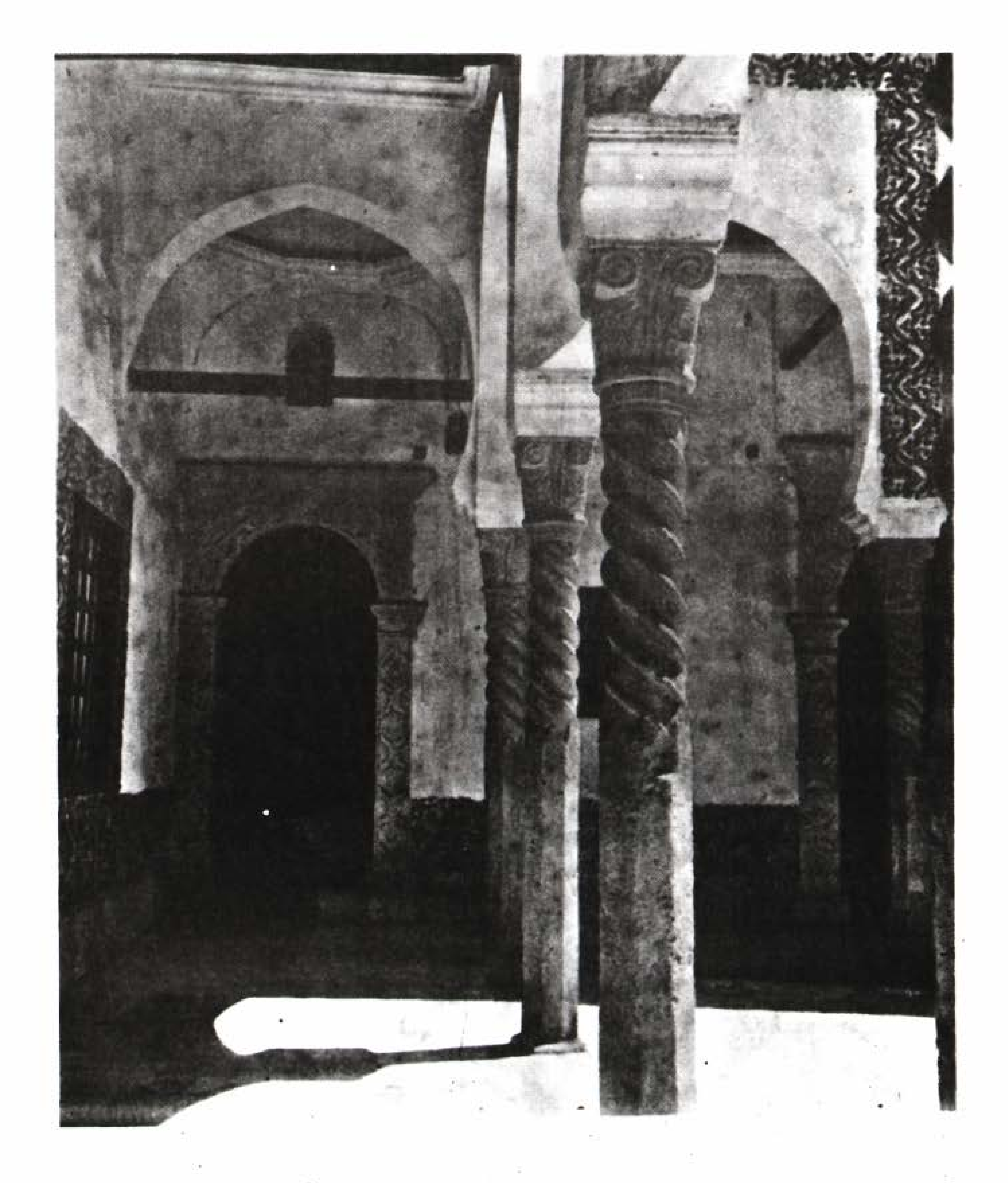
Présentation de l'œuvre

Une maison énorme, Dar-Sbitar : « La Grande Maison », une maison qui ressemble à toutes les autres, dans toutes les villes algériennes.

C'est dans « La Grande Maison » que Mohammed DIB va nous faire connaître la faim, la peur, la solidarité, la gentillesse de ceux qui vivent dans des conditions difficiles, de ceux qui luttent pour leur bonheur.

Omar, le petit héros du roman, fait la dure expérience de la vie. Comme un grand, il comprend ce qui se passe : son esprit s'éveille.

Très tôt, il partagera avec sa mère les responsabilités familiales.



L'intérieur de la Maison

— Un peu de ce que tu manges !
Omar se planta devant Rachid Berri.

Il n'était pas le seul ; un faisceau de mains tendues s'était formé et chacune quémandait sa part. Rachid détacha un petit bout de pain qu'il déposa dans la paume la plus proche.

— Et moi ! Et moi !

Les voix s'élevèrent en une prière ; Rachid protesta. Toutes ces mains tentèrent de lui arracher son croûton.

— Moi ! moi !
— Moi, tu ne m'en as pas donné !
— C'est Halim qui a tout pris.
— Non, ce n'est pas moi !

Harcelé de tous côtés, le gosse s'enfuit à toutes jambes, la meute hurlante sur ses talons. Estimant qu'il n'y avait rien à en tirer, Omar abandonna la poursuite.

Il s'en fut ailleurs. D'autres enfants grignotaient tranquillement leur quignon. Il louvoya longtemps entre les groupes. Puis, d'un trait, il fondit dans la cohue, arracha son pain à un courtaud. Il courut ensuite se perdre au centre de l'école, où il fut aspiré par le tourbillon des jeux et des cris. La victime ne sut que brailler sur place.

Il y avait des élèves qu'il rançonnait, quotidiennement. Il exigeait d'eux sa part, et s'ils ne s'éxécutaient pas sur-le-champ ils ramassaient souvent des volées. Dociles, ceux-là partageaient leur goûter et lui tendaient les deux moitiés pour qu'il en prélevât une à son choix.

L'un d'eux se cachait-il- pendant toute une récréation, il ne s'obstinait guère dans sa dissimulation. Il venait guetter Omar soit à la sortie de l'école, soit à une autre récréation. Du plus loin qu'il l'apercevait, il commençait à pleurer. Il recevait sa correction et finissait par remettre un goûter entier à Omar.

Mais les plus rusés dévoraient leur pain en classe.

— Je n'ai rien apporté aujourd'hui, disaient-ils. L'enfant retournait ses poches. Omar faisait main basse sur tout ce qu'il trouvait en sa possession.

— Alors, tu l'as donné à un autre pour le cacher ?
— Non, je le jure.
— Ne mens pas !
— Je le jure.
— Ne viens pas me demander de te défendre, hein !
— Je te jure que je t'apporterai demain un gros morceau.

D'un geste, l'enfant montrait les dimensions du pain qu'il promettait. Omar lui jetait la calotte par terre, la piétinait, pendant que le coupable poussait des plaintes de chien molesté.

Il protégeait ainsi ceux que les grands élèves tyrannisaient ; la part qu'il prenait n'était que son salaire.

Ses dix ans le plaçaient entre les gaillards du Cours Supérieur, dont la moustache noircissait, et les morveux du Cours Préparatoire. Les grands, pour se venger, s'attaquaient à lui, mais n'obtenaient rien. Omar n'apportait jamais de pain. Lui et ses adversaires sortaient de ces combats le nez et les dents en sang, leurs sordides habits effilochés un peu plus. C'était tout.

A Dar-Sbitar, Omar se procurait du pain d'une autre façon. Yamina, une petite femme aux jolis traits, revenait chaque matin du marché avec un plein couffin. Elle priait souvent Omar de lui faire de petites commissions. Il lui achetait du charbon, remplissait son seau d'eau à la fontaine publique, lui portait le pain au four ... Yamina le récompensait à son tour en lui donnant une tranche de pain avec un fruit ou un piment grillé, - de temps en temps, un morceau de viande ou une sardine frite. Quelquefois après déjeuner ou dîner, elle l'appelait. Quand l'enfant soulevait le rideau, - à l'heure du repas, chaque famille baissait le sien, - elle lui disait d'entrer, apportait un plat où elle gardait quelque chose de bon, cassait la miche ronde et blanche et plaçait le tout devant lui.

— Maintenant mange, mon garçon.

Elle le laissait et s'occupait dans la pièce ... Yamina ne lui offrait que des restes mais propres ; les plus difficiles n'auraient rien trouvé à y redire. La veuve ne le traitait pas comme un chien ; et cela lui plaisait. Ne pas être humilié. Omar ne savait pas où se mettre devant tant d'égards. Il fallait que chaque fois Yamina le pressât pour l'encourager à toucher aux aliments.

Un petit, un mioche de rien du tout, aux yeux sombres comme de l'anthracite, au visage pâle et inquiet, se tenait à l'écart. Omar l'observait : debout contre un pilier du préau, les mains derrière le dos, il ne jouait pas, celui-là. Omar fit le tour de la cour, surgit de derrière un platane, et laissa tomber à ses pieds ce qui lui restait d'un croûton. Il fit mine de ne point s'en apercevoir et continua de courir. Arrivé à bonne distance, il s'arrêta, et l'épia. Il le vit de loin fixer le bout de pain, puis s'en saisir d'un geste furtif et mordre dedans.

L'enfant s'était ramassé sur lui même. Son torse exigu était emmailloté dans une veste de coutil d'été kaki ; ses jambes frêles sortaient des tuyaux d'une trop longue culotte. Une joie angélique éclairait ses traits : il se retourna face au pilier. Omar ne comprenait pas ce qui lui arrivait, sa gorge se contractait. Il courut dans la grande cour de l'école, et sanglota.

Omar va souvent donner son croûton de pain à Veste-de-Kaki. Un jour, il lui offre même un bonbon.

Mais Omar côtoie aussi des enfants qui mangent tous les jours et à leur faim ....

Omar ni personne n'osait toucher, sans encourir de grands châtiments de la main des maîtres, les quelques fils de négociants, de propriétaires, de fonctionnaires qui fréquentaient l'école. On risquait beaucoup à les attaquer : ceux-là avaient leurs courtisans parmi les élèves et les instituteurs.

L'un d'eux, Driss Bel Khodja, un grand garçon bête et fier, n'exhibait à chaque récréation pas seulement du pain, ce qui était déjà beaucoup, mais encore des gâteaux et des confiseries. Il s'adossait à un mur, ses protecteurs autour de lui, et s'empiffrait posément. De temps en temps, quelqu'un se baissait pour ramasser des miettes qui tombaient. On n'avait jamais vu Driss faire le geste de donner : Omar ne comprenait pas pourquoi tous l'entouraient ainsi. Etait-ce l'obscur respect que leur inspirait un être qui mangeait chaque jour à sa faim ? Etaient-ils fascinés par la puissance sacrée, incarnée en cet enfant mou et sot ?

Driss avait un camarade qui se chargeait de son sac de cuir, à broderies d'argent et d'or, à la sortie de quatre heures. D'autres, quand approchait l'heure d'entrer en classe, allaient le chercher et lui tenaient compagnie en chemin. Ils ne se séparaient de lui que lorsque la cloche sonnait. C'était à qui se mettrait à ses côtés, et à qui poserait une main sur son épaule.

Il avait coutume d'acheter des **torraïcos, de la calentita**, il possédait même de l'argent ! Aux petits marchands qui s'installaient dans la rue noire d'écoliers, un peu avant une heure, il prenait cinq ou six cornets de torraïcos, distribuait un grain à chacun de ses compagnons. Si ceux-ci se plaignaient, ou se moquaient, il criait plus fort qu'eux :

— Et moi, que va-t-il me rester ? Vous voulez que je vous donne tout ?

Chaque matin invariablement, il racontait, après s'être empiffré, ce qu'il avait mangé la veille. Et, à la récréation de l'après-midi, son repas du jour. Il n'était question que de quartiers de moutons rôtis au four, de poulets, de couscous au beurre et au sucre, de gâteaux aux amandes et au miel dont on n'avait jamais entendu les noms : cela pouvait-il être vrai ? Il n'exagérait peut-être pas, cet imbécile ! ... Les enfants, devant toutes ces victuailles qui hantaient ses discours, ébahis, demeuraient l'air perdu. Et lui, récitait toujours l'incroyable litanie des mets qu'il avait dégustés.

Tous les yeux levés vers lui le scrutaient bizarrement. Quelqu'un, haletant, hasardait :

— Tu as mangé tout seul un morceau de viande grand comme ça ?
— J'ai mangé un morceau de viande grand comme ça.
— Et des pruneaux ?
— Et des pruneaux.
— Et de l'omelette aux pommes de terre ?
— Et de l'omelette aux pommes de terre.
— Et des petits pois à la viande ?
— Et des petits pois à la viande.
— Et des bananes ?
— Et des bananes.

Celui qui avait posé ces questions se taisait.

La cloche annonce la fin de la récréation :

A peine s'emboîtèrent-ils dans leurs pupitres que le maître, d'une voix claironnante, annonça :

— Morale !

Leçon de morale. Omar en profiterait pour mastiquer le pain qui était dans sa poche et qu'il n'avait pas pu donner à Veste-de-kaki .

Le maître fit quelques pas entre les tables; le bruissement sourd des semelles sur le parquet, les coups de pied donnés aux bancs, les appels, les rires, les chuchotements s'évanouirent. L'accalmie envahit la salle de classe comme par enchantement :s'abstenant de respirer, les élèves se métamorphosaient en merveilleuses petites statues. Mais en dépit de leur immobilité et de leur application, il flottait une joie légère, aérienne, dansante comme une lumière .

Torraïcos : pois chiches grillés.

Calentita : pâte faite avec de la farine de fèves ou de pois chiches.

M.Hassan, satisfait, marcha jusqu'à son bureau, où il feuilleta un gros cahier. Il proclama :

— **La Patrie**

L'indifférence accueillit cette nouvelle. On ne comprit pas. Le mot, campé en l'air, se balançait .

— Qui d'entre vous sait ce que veut dire : Patrie ?

Quelques remous troublèrent le calme de la classe .La baguette claqua sur un des pupitres, ramenant l'ordre. Les élèves cherchèrent autour d'eux, leurs regards se promenèrent entre les tables, sur les murs, à travers les fenêtres, au plafond, sur la figure du maître; il apparut avec évidence qu'elle n'était pas là. Patrie n'était pas dans la classe. Les élèves se dévisagèrent. Certains se plaçaient hors du débat et patientaient benoîtement .

Brahim Bali pointa le doigt en l'air. Tiens, celui-là ! Il savait donc ? Bien sûr. Il redoublait, il était au courant .

— La France est notre mère Patrie, ânonna Brahim. Son ton nasillard était celui que prenait tout élève pendant la lecture. Entendant cela, tous firent claquer leurs doigts, tous voulaient parler maintenant. Sans permission, ils répètèrent à l'envi la même phrase.

Les lèvres serrées, Omar pétrissait une petite boule de pain dans sa bouche. La France, capitale Paris. Il savait ça. Les Français qu'on aperçoit en ville, viennent de ce pays. Pour y aller ou en revenir, il faut traverser la mer, prendre le bateau... La mer : la mer Méditerranée. Jamais vu la mer, ni un bateau. Mais il sait : une très grande étendue d'eau salée et une sorte de planche flottante. La France, un dessin en plusieurs couleurs. Comment ce pays si lointain est-il sa mère ? Sa mère est à la maison, c'est Aïni; il n'en a pas deux. Aïni n'est pas la France. Rien de commun. Omar venait de surprendre un mensonge. Patrie ou pas patrie, la France n'était pas sa mère. Il apprenait des mensonges pour éviter la fameuse baguette d'olivier. C'était ça, les études. Les rédactions : décrivez une veillée au coin du feu...Pour les mettre en train, M. Hassan leur faisait des lectures où il était question d'enfants qui se penchent studieusement sur leurs livres. La lampe projette sa clarté sur la table. Papa, enfoncé dans un fauteuil, lit son journal et maman fait de la broderie. Alors Omar était obligé de mentir. Il complétait : le feu qui flambe dans la cheminée, le tic-tac de la pendule, la douce atmosphère du foyer pendant qu'il pleut, vente et fait nuit dehors....

Les élèves entre eux disaient : celui qui sait le mieux mentir, le mieux arranger son mensonge, est le meilleur de la classe .

Omar pensait au goût du pain dans sa bouche : le maître, près de lui, réimposait l'ordre. Une perpétuelle lutte soulevait la force animée et liquide de l'enfance contre la force statique et rectiligne de la discipline. M. Hassan ouvrit la leçon .

— La patrie est la terre des pères. Le pays où l'on est fixé depuis plusieurs générations .

Il s'étendit là-dessus, développa, expliqua. Les enfants, dont les velléités d'agitation avaient été fortement endiguées, enregistraient .

— La patrie n'est pas seulement le sol sur lequel on vit, mais aussi l'ensemble de ses habitants et tout ce qui s'y trouve .

Impossible de penser tout le temps au pain. Omar laisserait sa part de demain à Veste-de-Kaki. Veste-de-Kaki était-il compris dans la patrie ? Puisque le maître disait... Ce serait quand même drôle que Veste-de-Kaki... Et sa mère, et Aouicha, et Mériem, et les habitants de **Dar-Sbitar** ? Comptaient-ils tous dans la patrie ? Hamid Saraj aussi ?

— Quand de l'extérieur viennent des étrangers qui prétendent être les maîtres, la patrie est en danger. Ces étrangers sont des ennemis contre lesquels toute la population doit défendre la patrie menacée. Il est alors question de guerre. Les habitants doivent défendre la patrie au prix de leur existence.

Quel était son pays ? Omar eût aimé que le maître le dît, pour savoir. Où étaient ces méchants qui se déclaraient les maîtres ? Quels étaient les ennemis de son pays, de sa patrie ? Omar n'osait pas ouvrir la bouche pour poser ces questions à cause du goût du pain.

— Ceux qui aiment particulièrement leur patrie et agissent pour son bien, dans son intérêt, s'appellent des patriotes.

La voix du maître prenait des accents solonnels qui faisaient résonner la salle.

Il allait et venait.

M. Hassen était-il patriote ? Hamid Saraj était-il patriote aussi ? Comment se pouvait-il qu'ils le fussent tous les deux ? Le maître était pour ainsi dire un notable ; Hamid Saraj, un homme que la police recherchait souvent. Des deux, qui est le patriote, alors ? La question restait en suspens.

Omar, surpris, entendit le maître parler en arabe. Lui qui le leur défendait ! Par exemple ! C'était la première fois ! Bien qu'il n'ignorât pas que le maître était musulman, — il s'appelait M. Hassan, — ni où il habitait, Omar n'en revenait pas. Il n'aurait même pas su dire s'il lui était possible de s'exprimer en arabe.

D'une voix basse, où perçait une violence qui intriguait :

— Ça n'est pas vrai, fit-il, si on vous dit que la France est votre patrie.

Parbleu ! Omar savait bien que c'était encore un mensonge.

M. Hassan se ressaisit. Mais pendant quelques minutes il parut agité. Il semblait être sur le point de dire quelque chose encore. Mais quoi ? Une force plus grande que lui l'en empêchait-elle ?

Ainsi, il n'apprit pas aux enfants quelle était leur patrie.

A onze heures, aux portes mêmes de l'école, une bagarre s'engagea à coups de pierres. Elle se poursuivit encore sur la route qui longeait les remparts de la ville.

Violentes, parfois sanglantes, ces rencontres duraient des journées entières. Les deux camps, composés de gamins de quartiers différents, comptaient bon nombre de tireurs hors-ligne. Ceux du groupe d'Omar l'emportaient par leur habileté, leur prestesse, leur témérité. Ils étaient les plus redoutés, bien que peu nombreux. Que de fois ils avaient poursuivi leurs adversaires au centre même de la ville et jusqu'au Grand Bassin en semant la terreur parmi les paisibles citadins !

Par ces journées d'hiver, comme une bande de chacals, ils envahissaient des chantiers où ils arrachaient des planches qu'ils brûlaient. Ils alimentaient de grands feux qu'ils entretenaient dans les terrains vagues et se rassemblaient autour, grands et petits, émettant des cris bizarres pour rompre le silence.

Pour ses jeux, Omar ne connaissait d'autres lieux que la rue. Personne, et sa mère moins que quiconque, ne l'empêchait, quand il se réveillait, de courir vers la rue. Ils avaient déménagé des dizaines de fois, mais dans chaque quartier il existait un passage au milieu des **derbs**, des lotissements en construction que tous les enfants de l'endroit élisaient comme lieu de leurs ébats. Omar passait là son temps libre, autant dire toute la journée ; décidant souvent qu'il n'avait rien d'intéressant à faire à l'école, il rejoignait les autres gamins...

Ces drôles, que rien n'intimidait, erraient dans la ville en quête de mauvais coups à tenter, de plaisanteries brutales. Ils ne perdaient jamais l'occasion de donner libre cours à l'insolence dont s'enveloppait leur obscure angoisse.

Ils se montraient encore plus brutaux et plus irrespectueux à la vue des habitants honnêtes, et bien mis. Ceux-ci les considéraient d'un œil malveillant, les traitaient de propres-à-rien, capables de tout... Mais les enfants n'en avaient cure !

Comme des forcenés, ils s'opposaient tout de suite entre eux, dès qu'ils se retrouvaient, et se livraient bataille. Cela se terminait la plupart du temps dans le sang. Il y en avait toujours qui finissaient par recevoir un caillou en plein visage ou sur le crâne. Lorsque dans un camp le sang jaillissait, ceux du camp d'en face prenaient leurs jambes à leur cou avec de grands cris de joie sauvage, de longs : Hou ! Hou ! de mépris, qu'ils accompagnaient d'agiles cabrioles. Les autres s'approchaient avec gêne des victimes, leurs bras retombant gauchement le long du corps. Ils gardaient longtemps les cailloux dans les mains ; leurs poches en étaient bourrées. Ils dévisageaient les blessés et, sans mot dire, s'éloignaient. Ils se débarrassaient de leurs pierres et du même coup de la mauvaise conscience qui les avait submergés un instant. Ils s'en allaient en proie à une vive allégresse, tandis que les blessés fondaient bruyamment en larmes. Les plus courageux serraient les dents et se taisaient ; ils ne quittaient les lieux du combat qu'armés de toutes leurs pierres.

Depuis qu'il avait eu la tempe ouverte, Omar prenait peur de ces bagarres.

Les tout-petits se trouvaient enrôlés d'office pour récupérer sur le champ de bataille, où ils étaient poussés de force, tous les cailloux que les adversaires se lançaient. Les grands qui faisaient la guerre étaient souples et adroits. Face à l'ennemi, ils voyaient venir les projectiles et les esquivaient à temps. Mais les ramasseurs, continuellement baissés, n'avaient aucune protection. Si quelque pierre les atteignait, les aînés ne s'en souciaient pas plus que si elle avait frappé un mur.

De ces enfants anonymes et frileux comme Omar, on en croisait partout dans les rues, gambadant nu-pieds. Leurs lèvres étaient noires. Ils avaient des membres d'araignée, des yeux allumés par la fièvre. Beaucoup mendiaient farouchement devant les portes et sur les places. Les maisons de Tlemcen en étaient pleines à craquer, pleines aussi de leurs rumeurs.

* *

Jeudi. Omar n'avait pas classe. Aïni ne savait comment se défaire de lui. Elle déposa au milieu de la pièce un brasero bourré de poussière de charbon qui brûlait difficilement. On pensait : c'en est fini du froid ; puis l'hiver faisait un brusque retour sur la ville et incisait l'air avec des millions d'arêtes tranchantes. A Tlemcen, quand en février la température tombe, il neige sûrement.

Derbs : ruelles très étroites et sineuses qui serpentent à travers les quartiers de l'ancienne ville.

Omar appliquait sur le carreau ses pieds, qui étaient de glace.

Les jambes nues jusqu'aux genoux, vêtue d'une mince tunique retroussée par-dessus des pantalons de toile, les épaules serrées dans un fichu en haillons, Aïni grondait, prise d'une agitation fébrile.

— Omar, resteras-tu tranquille ! fit-elle.

L'enfant couvait le brasero. Il en remua le fond. Quelques braises vivotaient dans la cendre. Il se rôtissait les mains, qui blanchissaient peu à peu, énormes comme des fruits blets, et les appliquait sur ses pieds. Le dallage rouge vif faisait mal à voir. Omar se recroquevilla devant le fourneau...

Le brasero défaillait dans la chambre sombre et humide... Il finit par somnoler, serré contre lui-même, avec la pensée lancinante qu'il n'y avait rien à manger...



Soudain, un frémissement lui parcourut le dos : il se réveilla, les jambes engourdies et pleines de fourmillements. Le froid pinçait intolérablement. Le fourneau avait disparu : Aïni l'avait emporté.

A l'autre extrémité de la pièce, assise en tailleur, le brasero posé sur une de ses cuisses, elle marmonnait toute seule.

Elle le vit ouvrir les yeux :

— Voilà tout ce que nous a laissé ton père, ce propre à rien : la misère ! explosa-t-elle. Il a caché son visage dans la terre et tous les malheurs sont retombés sur moi. Mon lot a été le malheur. Toute ma vie ! Il est tranquille, dans sa tombe. Il n'a jamais pensé à mettre un sou de côté. Et vous vous êtes fixés sur moi comme des sangsues. J'ai été stupide. J'aurais dû vous lâcher dans la rue et fuir sur une montagne déserte.

Mon Dieu, qui pouvait l'arrêter à présent ? Son regard noir, tourmenté, luisait.

— Mon destin de malheur, murmura-t-elle.

Omar se taisait.

Elle en voulait sûrement à quelqu'un. Mais à qui ? Elle commença par se répandre en diatribes contre des fantômes. L'enfant, devant cette colère qui montait, ne comprenait plus. Y avait-il quelqu'un d'autre dans la chambre ? Grand'mère, mais...

Grand'mère Mama était couchée derrière Omar. Ils l'avaient recueillie la veille ; son fils l'avait gardée trois mois ; c'était maintenant au tour d'Aïni de la prendre, pendant trois mois aussi. Grand'mère Mama était paralytique...

Omar frissonnait insensiblement. Déposant le brasero par terre, Aïni pivota sur place et regarda Grand'mère :

— Pourquoi ne te garde-t-il pas, ton fils ? Quand tu servais de domestique à sa femme pendant des années, tu étais intéressante ! Quand tes pieds ne t'ont plus portée, il t'a jetée comme une ordure ? Maintenant tu n'es plus bonne à rien ? C'est ça ?

Aïni se dressait sur ses genoux pour lui souffler sa rancune au visage. Grand'mère essaya de l'apaiser :

— Aïni, ma fille. Ma petite mère ! Maudis le Malin, c'est lui qui te met ces idées en tête.

— Puisses-tu étouffer sur ta couche ! Pourquoi n'as-tu pas refusé de te laisser amener ici ?

— Que pouvais-je faire, ma petite ? ...

Les yeux de Grand'mère suppliaient. Omar eut envie de courir vers la rue, de sortir. Il voulait crier ; mais le visage de sa mère s'interposa entre lui et la porte. Il s'aplatit contre terre et ne remua plus. Il était prêt à hurler ; il resta couché sur le sol jusqu'au moment où, d'une voix perçante, elle lui commanda :

— Lève-toi ; viens.

Il se redressa et s'approcha avec une lenteur calculée. D'un signe de tête, elle lui enjoignit de soulever Grand'mère.

Il redressa son aïeule avec Aïni. Omar se demandait ce qui allait se passer. Il suivait sa mère avec anxiété quand il s'aperçut qu'elle entrainait Grand'mère dehors. Grand'mère, affolée, ne s'arrêtait pas d'implorer :

— Aïni, Aïni, ma fille !

Aïni les tirait tous les deux. Ils s'en allèrent, emportant la vieille femme tout au long de la galerie, jusqu'à la cuisine, où Aïni, lâchant prise, la laissa s'effondrer mollement sur le carrelage.

Omar tremblait. Les plaintes de Grand'mère étaient empreintes d'une angoisse sans nom, et si effrayantes qu'il ressentit le besoin de hurler à son tour.

La cuisine de l'étage était une grande pièce aux murs noirs, pavée de larges dalles encombrées de toutes sortes d'objets ; démunie de porte, elle était envahie par un petit jour peureux. Le froid ici touchait la mort.

Aïni semblait avoir découvert ce qu'elle désirait. Retirant une chaise poudreuse du milieu du bric-à-brac, elle la posa derrière Grand'mère qu'elle fit asseoir dessus ; en s'éloignant, elle dit à son fils :

— Viens, toi.

Ils abandonnèrent la vieille dont le visage pâlissait. Son regard vacillait. « Mourir, mourir », disait-il.

Omar hurla.

— Tu es fou, de crier comme ça ?

Aïni se jeta sur lui.

— Tu sais ce qu'il va t'arriver, fit-elle dans un chuchotement.

Omar inclina la tête ; brusquement il dit :

— Je m'en fous !

Et il se sauva.

> *Omar cherche un endroit pour s'abriter du froid. Il se faufile dans l'entrée d'un immeuble et se blottit contre une poubelle. Il en sort à la nuit tombante, de peur d'être pris pour un voleur.*

A mesure qu'il se dirigeait vers Dar-Sbitar, Omar entendait de stridents hurlements. Il reconnaissait cette voix. Il hâta le pas. Il n'avait rien mangé depuis le matin, et ses jambes très faibles ne le portaient plus.

Ces cris, c'était sa mère, postée à l'entrée de Dar-Sbitar, qui les lançait.

— Omar ! Omar !s'époumonait-elle.

Des gens passaient, silencieux et indifférents. Attardées, fantômales dans leurs voiles blancs, des femmes se pressaient. Il parvint devant la maison. Aïni le vit. Saisi de panique, il s'arrêta.

— Entre, fit-elle.

Omar demeura immobile. Il se cramponna au mur, car il se sentait sans forces. Les criailleries de sa mère s'accentuèrent.

— Gorha ! Quilla !

L'image de Grand'mère étalée sur le carreau de la cuisine, incapable de bouger, avec des lueurs d'épouvante dans les yeux, lui revint à l'esprit. Etait-elle encore vivante ? Sa mère l'avait-elle frappée ? Il eut l'impression que tout s'écroulait autour de lui. De nouveau, il voulut cesser de vivre. Il pleura doucement. Les pieds nus de sa mère et le bas de sa robe traversèrent vivement la rue. Elle était devant lui sans son haïk, mais il faisait nuit noire.

Aïni l'entraîna par le bras ; ils retraversèrent la ruelle et s'enfoncèrent dans la maison. Ils n'avaient pas encore parcouru le vestibule qu'Omar s'écroula.

Sa mère le souleva. L'enfant interrogea son visage tendu qui le fixait. Elle le transporta jusqu'à la chambre et le déposa sur sa peau de mouton. Elle l'étendit, la tête posée sur un bras. Omar ne bougea pas.

La figure de sa mère s'éloigna. Sur sa litière, l'enfant ne soufflait mot. Il lui semblait qu'il était couché ici depuis des siècles. Lorsque le tintamarre et les bruits de voix qui lui remplissaient la tête s'éteignirent, il se sentit abandonné, solitaire, rejeté de la vie. Il entendit encore quelques voix toutes proches. Quel frisson le long de son corps ! Quelque chose lui disait qu'il allait sombrer ou disparaître. Il entrouvrit les yeux.

Sa mère était en train de faire ses prières ; debout, raide, elle se tint ainsi longtemps ; soudain, plié en deux, son corps se brisa. Elle se prosterna, face contre terre.

Omar avait mal aux yeux ; il ne pouvait plus rien voir, n'ayant même pas la force de tenir ses paupières écarquillées.

Et ses jambes frémissaient sans fin. Il commençait à avoir si mal d'être étendu. Quand viendrait le repos ?

Mars vint. Le deuxième dimanche de ce mois fut un jour mémorable pour Dar-Sbitar...



Réveillé comme par un coup d'ailes, Omar bondit sur ses pieds. Dar-Sbitar bourdonnait. La rumeur remplissait les moindres recoins de l'énorme maison, gagnait les renfoncements les plus sombres, cependant que des coups violents, impatients, étaient assenés à la porte extérieure...

Des coups de heurtoir, puis des coups de bottes, ébranlèrent sans arrêt la grande porte cloutée qui demeurait close. Personne, à l'intérieur, ne chercha à s'en approcher. On s'interrogeait :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui arrive, bonnes gens !

« Ça ne pouvait être que la police » : après plusieurs hésitations, Senya, une femme courageuse décide d'ouvrir.

La troupe de policiers s'engouffra dans le vestibule.

Effarées, les femmes se dispersèrent et disparurent en un clin d'œil dans les premières pièces qui s'étaient présentées à elles. La peur leur faisait perdre la tête comme à une volée de moineaux.

Omar se trouva seul dans la cour. Son sang buta contre ses tempes. Des agents de police ! Son cœur voulait jaillir de sa poitrine. Cloué sur place, il aurait désiré pouvoir crier : « Maman ! » Son front était moite. Brusquement il hurla :

— Les agents de police ! les agents de police ! Les voilà ! Les voilà !

Il pensa : Ma, je t'en supplie, je ne te referai plus de peine ; protège-moi, protège-moi, seulement...

Retrouvant d'un coup l'usage de ses jambes, il courut se terrer chez Lalla Zohra.

Les agents de l'ordre occupaient la cour ; ils s'adressèrent à la maison :

— N'ayez pas peur. Ne craignez pas pour vous. Nous ne sommes pas venus vous faire du mal. Nous n'accomplissons que notre travail. Dans quelle chambre habite Hamid Saraj ?

L'agent qui avait parlé à Senya au début, discourait cette fois en arabe.

Aucune réponse. Dar-Sbitar semblait avoir été abandonnée en une seconde par ses occupants ; on la sentait pourtant attentive.

— Alors, vous ne savez pas ?

L'air s'épaississait à mesure que se prolongeait le silence. Les policiers sentaient que Dar-Sbitar était devenue brusquement ennemie. Dar-Sbitar s'enfermait dans sa crainte et dans son défi. Dar-Sbitar, dont ils avaient troublé le sommeil et la paix, montrait les dents.

Les policiers frappaient le dallage sonore de leur talon. L'écho élargissait le vide qui s'étendait entre les gens de la maison et les hommes de l'Autorité.

Tout à coup une porte claqua avec fracas au rez-de-chaussée, et la courte stature de Fatima apparut. Les argousins, en une charge lourde, arrivèrent sur elle.

— Ne vous donnez pas de mal, leur dit-elle. Mon frère n'est pas ici.

Deux agents déjà l'entouraient, mais cela ne paraissait pas l'affecter ; les autres policiers s'étaient introduits en un clin d'œil dans sa chambre.

Alors, une à une, les femmes revinrent dans la cour. La vieille Aïcha, sans aucune appréhension, déclara :

— Qu'a-t-il fait, ce garçon ? Nous le connaissons depuis qu'il courait dans la rue. Nous n'avons jamais rien eu à lui reprocher. Il ne ferait pas de mal à une fourmi. Avec quoi ferait-il du mal ?

Comprenaient-ils, ou ne comprenaient-ils pas ? Les hommes de la force publique ne bronchaient pas ; leurs yeux vides ne se fixaient sur rien.

Un émoi de ruche excitée agitait la demeure, les femmes s'entretenaient toutes à la fois ; le brouhaha s'enflait.

Les policiers fouillaient la pièce : ils avaient emmené Fatima à l'intérieur de la chambre. En même temps, des sanglots partirent du recoin sombre où Omar était blotti. Alors l'enfant se souvint qu'il s'était réfugié chez Lalla Zohra. Il ne savait pourquoi, par exemple. Mais il était content. Une brave femme, Lalla Zohra ; il l'aimait bien. Son visage portait une expression de douceur jamais vue chez d'autres ; elle ne cessait pas de sourire.

Les pleurs continuaient. Menoune, malade, était couchée là, depuis que son mari l'avait renvoyée chez sa mère. La vieille femme la veillait.

— Rendons grâces au Ciel pour ses bienfaits, prononça Lalla Zohra.

Ses regards étaient tournés vers la cour. Menoune répétait dans les sanglots :

— De ma vie, ma petite mère. De ma vie...

Ces paroles réitérées sur un ton d'absolue certitude avaient fait tressaillir le cœur d'Omar :quelque chose de définitif, semblait-il venait de se décider. Omar en eut vaguement le préssentiment...

La voix de Menoune s'éleva, pleine de tristesse.

— Je sais très bien que je vais mourir, ma petite mère. Je ne te reverrai plus ; je ne reverrai plus mes enfants, de ma vie.

Elle baissa la voix. Elle redit « De ma vie, mes enfants ». Et elle se calma.

Après quelques instants d'accalmie, elle se mit à chantonner à voix basse.

Le premier moment de frayeur passé, les femmes, qui avaient retenu leurs maris dans les chambres, s'enhardissaient, narguant la maréchaussée.

Fatima parut, l'agent qui lui serrait le bras, l'ayant repoussée dehors. Elle se prit à pousser des lamentations interminables et s'envoya de grandes tapes sur les cuisses. Sa plainte monta, vrillante, et Dar-Sbitar tout entière vibra, pénétrée de part en part par la malédiction qu'elle proféra.

Les agents remuaient les papiers que Hamid avait réunis chez sa sœur. Ils les ramassaient et, pour cela, mettaient la pièce sens dessus dessous.

Fatima s'arrêta de crier ; elle se plaignit doucement :

— Bouh, bouh, que va devenir mon frère ? Que vont-ils lui faire ? Bouh, bouh, pour mon frère...

Son désespoir difficile à déborder, monotone, infiniment lourd, cheminait comme un charroi fatigué.

Dans sa chambre, Menoune délirait faiblement. Depuis quelques jours, elle mêlait tout. Elle perdait conscience et ignorait ce qui se passait. Elle répétait encore :

— Je ne vous reverrai plus, mes petits.

Son chant revint sur ses lèvres, très doux, déchirant :

Moi qui parle, Algérie,
Peut-être ne suis-je
Que la plus banale de tes femmes
Mais ma voix ne s'arrêtera pas
De héler plaines et montagnes ;
Je descends de l'Aurès,
Ouvrez vos portes
Epouses fraternelles,
Donnez-moi de l'eau fraîche,
Du miel et du pain d'orge.

Le chant à peine flotta-t-il une fois de plus dans la pièce que les policiers firent irruption. Ils s'immobilisèrent ; ils ne distinguèrent d'abord rien dans la pénombre. Leur hésitation fut de courte durée, et, sans plus tarder, ils renversèrent tout.

S'approchant de Lalla Zohra et de sa fille, atterrées, ils traînèrent la malade, qui fut découverte jusqu'à mi-jambes. Ils furetèrent à l'endroit où elle était couchée.

Les sanglots de Menoune retentirent et se transformèrent en un appel ardent qui traversa la chambre bouleversée. Ce cri de chagrin, par lequel elle eût désiré expulser le mal qui lui rongeait la poitrine, jaillit plus puissant que le tapage et le tohu-bohu menés par les gens de la police. Et brusquement, il redevint un chant.

Je suis venue vous voir,
Vous apporter le bonheur,
A vous et vos enfants ;

Que vos petits nouveau-nés
Grandissent,
Que votre blé pousse,
Que votre pain lève aussi
Et que rien ne vous fasse défaut,
Le bonheur soit avec vous.

Les policiers interloqués interrompirent leur fouille ; ils abandonnèrent la chambre et s'en furent de nouveau dans la cour.

Ils avaient interdit à Fatima d'entrer chez elle. Elle s'accroupit dans la cour avec ses gosses autour d'elle et attendit. Ils fouillèrent encore dans les livres de Hamid, s'emparèrent de quelques volumes, de vieux journaux et de papiers. Ils en emportèrent une partie et éparpillèrent le reste dans la pièce et la cour. Enfin ils s'en allèrent.

* *

Aïni versa le contenu bouillant de la marmite, une soupe de pâtes hachées et de légumes, dans un large plat en émail. Rien de plus, pas de pain ; le pain manquait.

— C'est tout ? s'écria Omar. Une *tarechta* sans pain ?

En arrêt devant la meïda et le plat qui fleurait le piment rouge, Omar, face à sa mère, Aouicha et Mériem, se dressait, les jambes écartées, dans l'embrasure de la porte :

— Et c'est tout ? répéta-t-il.

Cette fois c'était avec colère et dépit.

— Il n'y a plus de pain, dit Aïni. Le pain que nous a apporté Lalla est fini depuis hier.

— Comment allons-nous manger la soupe, Ma ?

— Avec les cuillers.

Les cuillers plongèrent dans le plat : aussitôt Omar s'accroupit auprès des autres.

Ils lapaient en silence, avec une régularité quasi mécanique, la soupe qui leur ébouillantait la bouche. Ils l'aspiraient et ils avalaient : une sensation de bonne chaleur leur descendait à l'intérieur du corps. C'était bon la soupe de l'hiver.

— Fille, doucement.

Aouicha sursauta.

— Euh, moi ?

Elle s'étouffa, le visage en feu sous l'effet de la généreuse bouillie ; mais elle ne s'arrêta pas pour autant de lamper avec sa cuiller.

— Regarde Mériem, souffla-t-elle.

— Tu ne veux pas tout manger, Mériem ?menaça alors Aïni.

— Ne te gêne pas, si tu veux tout manger, ajouta Aouicha.

Mériem, la plus jeune, redressa la tête : tous la fixèrent dans le blanc des yeux. Elle baissa la tête.

Le piment de Cayenne avec lequel Aïni épiçait la soupe leur cuisait la langue ; ils buvaient. Ils rebuvaient et rebuvaient encore, et le ventre leur ballonnait. C'était pour cette raison qu'Aïni faisait de telles tarechta.

— C'est pour ça ! recommandait leur mère.

Bientôt le peu de soupe qu'elle avait servi fut absorbé ; les cuillers ne raclaient plus que le fond du plat.

Leur faim se réveillait à présent, excitée par la nourriture brûlante qu'ils avaient ingurgitée.

Les enfants s'arrachèrent le plat qu'ils récurèrent avec acharnement. Ils recueillirent encore quelques gouttes de bouillie. Force leur était d'avoir recours à l'eau pour se remplir l'estomac. Penchés sur le grand seau qui était posé à côté d'Aïni, ils achevèrent de se rassasier.

Aïni les vit s'approcher.

— Mouchez-vous, les gosses, avant.

Tout de suite, ils s'écartèrent de la meïda et rampèrent, chacun vers un coin. L'un suivait l'autre, ils s'allongèrent sur le sol ; le silence se répandit dans la pièce.

Après le déjeuner, une voisine, Zina, vient bavarder avec Aïni.

— Alors ? vous avez déjeuné ?... s'enquit la voisine qui se posta sur la marche de l'entrée.

- Aïe ! Ne disons pas, Zina ma chère, que nous avons déjeuné. Disons seulement que nous avons trompé la faim, répliqua Aïni. Nous souhaiterions, bien sûr ; nous souhaiterions...

Aïni parut s'abîmer dans une grande réflexion. Etaient-ce les paroles de la femme ?

— Nous passons notre temps à tromper la faim, reprit-elle.

* * * * *

— Pourquoi, dis-moi, ce matin, ces envoyés du malheur ont fait leur apparition chez nous ? N'est-ce pas pour emmener Hamid Saraj ?

— Comme un fléau du ciel, jura Aïni. Maúdits soient-ils tous, et maudit celui qui les a envoyés !

— Hamid est un coupeur de routes ?

Aïni ne trouvait rien à dire.

— Il n'y a plus de déshonneur à aller en prison maintenant, expliqua Zina. Si, on y jette cet homme, ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui.

— Zina, ma petite sœur !

— La vérité, par Dieu !

— Celui qui m'a effrayée, moi, c'est le petit gros.

— C'était le commissaire. Tu as remarqué ? Il avait des yeux dont les bêtes n'auraient pas voulu.

L'incrédulité étoila les traits d'Aïni, qui eut l'air d'une petite fille à cet instant.

— Nous voyons ce que nos hommes endurent ! émit-elle tout bas.

— Mon mari était comme Hamid. Hamid a dû dire des choses ! convint la voisine. Certainement beaucoup de choses.

Les deux femmes se mirent à penser ensemble à Hamid. Qu'allait-il advenir de lui à présent que les autorités étaient venues le chercher ?

Les premiers temps, personne ne s'était aperçu de la présence de cet homme, jeune encore, nouvellement installé dans la maison. Son arrivée avait été discrète. Personne ne l'entendait parler. Il ne manifestait son existence que d'une manière très réservée. Cela fut considéré comme un degré poussé de bonne éducation. C'était tout de même chose rare. Il gardait le silence, et vraiment personne ne prêtait attention à lui. Mais quand on apprit qu'il venait de la Turquie, tous les regards convergèrent vers lui, chacun s'étonnant de ne l'avoir pas remarqué auparavant.

Hamid Saraj portait bien ses trente ans et, en dépit de la simplicité qui lui conférait son air naïf et débonnaire, il n'était pas nécessaire d'être fin observateur pour deviner en lui un homme qui avait beaucoup vu et, comme on dit, beaucoup vécu. Son maintien était paisible et ferme, exempt toutefois de sans-gêne. Il parlait d'une voix basse, agréable, un peu traînante. Petit de taille, il était néanmoins trapu.

On se serait attendu de sa part à des réflexes rapides, à une parole prompte et facile. Mais il était surprenant de voir sa démarche lente, ses gestes lourds et puissants, d'entendre sa voix discrète. Sa vie, pour ceux qui l'approchaient, paraissait pleine de secrets. Tout jeune encore, âgé de cinq ans, il avait été emmené en Turquie, lors de la grande émigration qui fit fuir tant de gens de chez nous pendant la guerre de 14, quand l'enrôlement devint obligatoire. En Turquie, à quinze ans, Hamid disparut et Dieu seul sait où il alla se fourrer. Absent pendant plusieurs années, il ne donna de nouvelles ni à ses parents, ni à son unique sœur, restée en Algérie. Et sa famille rentra de Turquie sans être informée sur son sort

Un beau jour, il réapparut. La police surveilla ses allées et venues.

Le plus étonnant, c'était l'expression de ses yeux verts, très clairs, qui semblaient voir plus avant dans les gens et les choses. Et quand il parlait, sa voix nette fixait les paroles que son curieux regard semblait lire dans le lointain... Des rides sillonnaient déjà son large visage. Il perdait ses cheveux et cela lui faisait un front incroyablement haut.

Il était rare de ne pas découvrir dans les poches de son large paletot, vieux et gris, des livres brochés dont la couverture et les pages se détachaient, mais qu'il ne laissait jamais perdre. C'est lui qui avait prêté à Omar ce livre qui s'intitulait *Les Montagnes et les Hommes* ; l'enfant l'avait déchiffré patiemment, page après page, sans se décourager ; il lui avait fallu quatre mois pour venir à bout.

Au début les voisines questionnaient :

— Où a-t-il appris à lire ?

Et elles pouffaient de rire. Fatima, sa sœur, répliquait :

— Il a appris tout seul. Si vous ne voulez pas me croire, venez voir !

Elles s'approchaient du seuil de la chambre : les plus curieuses glissaient leur tête par l'échancrure du rideau qui masquait la porte, puis se retiraient vivement, confuses. C'est la nuit que Hamid lisait, à la lueur d'une petite ampoule...

— Bien sûr ! Il était comme Hamid Saraj, poursuivit Zina.

Son visage s'assombrit. Peu à peu une colère sourde s'alluma mais elle résistait mal à sa fatigue.

Note : Les montagnes et les hommes : livre écrit par M. Iline, ingénieur soviétique, en 1935.

— Comme lui, notre homme ne mangeait pas, ne dormait pas. Il ne vivait que pour ses réunions... Puis nous eûmes peur pour lui. La police commençait à enquêter sur son compte. Mais nous n'osions pas ouvrir la bouche. Et que lui dire, Aïni ma sœur ? Il disait : « Ces réunions, ces allées et venues, ces longues absences, c'est pour une vie meilleure. » Si c'était pour ça, pouvions-nous l'empêcher de faire ce qu'il disait ? Surtout que c'était pour changer la vie des pauvres gens et les rendre heureux. Eh ! ça le rendait furieux quand nous lui disions qu'il se jetait beaucoup trop dans ces affaires. Mais lui, il voulait retourner le monde s'il en avait eu la force... ou se crever... ou nous ne savons quoi encore... Pauvre femme, nous ne comprenions rien à ces choses-là. Nous laissions faire et nous nous taisions. Quand les enfants commençaient à pleurer parce qu'ils jeûnaient depuis la veille, petite sœur, nous pensions devenir folle. Ceux que tu vois grands aujourd'hui, n'étaient que de la mouture d'orge. Et où donner de la tête ? On avait tout vendu, on ne possédait plus rien... Puis il est parti. Quand il est mort, il ne nous avait pas laissé de quoi dîner la première nuit.

Zina finit par s'exprimer avec un accent de gravité dans la voix qui, par delà les rumeurs d'une peine inapaisée, fit naître une étrange sérénité dans la pièce.

— Ce n'est certainement pas parce qu'il n'était pas fort, ni capable, que mon mari n'avait pas de travail. Mais il avait des idées qui lui couraient dans la tête.

— Bien sûr, que c'est pour ça.

Aïni l'avait écoutée en silence tout ce temps-là.

— Il était capable et fort, je ne doute pas, déclara-t-elle.

— Il avait ses idées. Mais il n'y avait rien à dire contre lui. Il voulait marcher selon ses idées, mais il a toujours marché honnête et digne. Il n'y avait rien à lui reprocher.

— Donc ce n'était pas de sa faute, dit Aïni, qui se tut de nouveau.

— Oui, reprit Zina. Justement, qui a dit que c'était de sa faute ?

Et de qui était-ce la faute ?

— Tu le demandes ? dit la veuve.

— Oui, de qui est-ce la faute ?

Les deux femmes ne purent faire disparaître ni éluder la question qu'elles venaient de se poser malgré elles.

Aïni replia son bras sous sa tête et, n'y tenant plus, s'étendit sur le pas même de la chambre, à l'endroit où elle causait avec la voisine. Elle regarda le plafond, perplexe.

La femme se leva pour partir. Aïni haussa légèrement les épaules et déclara à la veuve :

— Va savoir de qui c'est la faute !

La voisine lui tourna le dos et s'en alla en hochant la tête.

Depuis que les forces de police avaient perquisitionne, aucun autre incident nouveau ne troubla l'existence de la grande maison. Hamid Saraj était convoqué fréquemment au commissariat, c'était désormais un fait coutumier.

Lentement le printemps arriva.

Et la blancheur étouffante d'août remplaça la flambée du printemps.

Omar connut alors les grandes vacances : trois mois sans approcher l'école.

* * * * *

Un jour, une parente rend visite à la famille.

Quand avec précipitation Omar entra, Aïni, serrant les coudes contre sa taille, se levait pour accueillir tante Hasna. Les deux femmes s'embrassèrent. Aïni marmottant des souhaits de bienvenue et de bonne santé, observa une pause brève sans relâcher son étreinte. Elle appliqua force baisers à la tante. Il eût été vain de vouloir en déterminer le nombre. Elle dévida ensuite le chapelet des : « Comment vas-tu ? Comment va un tel ? Comment va une telle ? Comment va... » La réponse, prête, parvenait simultanément : « Très bien, Dieu te garde ».

Tante Hasna essoufflée par la montée des escaliers ne tenta pas de retourner ses souhaits à Aïni. Tante Hasna débordait de tous les côtés. Suant à grosses gouttes sous une coiffe pointue, des foulards verts et un châle rose, son visage charnu et lourd luisait. Les rides canalisaient sa transpiration jusqu'aux profondeurs du cou. Elle clignotait douloureusement : des larmes épaisses coulaient de ses paupières rongées. Aïni, qui s'était précipitée pour la recevoir, s'empressait autour d'elle. Lalla — tous la nommaient Lalla, y compris Aïni —, Lalla étouffait. Sans doute Aïni ne s'était-elle pas démenée autant que l'exigeait la décence.

— Viens là. Entre donc, assois-toi ici.

Elle jeta des regards autour d'elle, prit encore deux peaux de mouton dans un coin où quelques-unes, pliées en deux, étaient disposées en pile.

— Donne, réclama Lalla. Je ne suis pas venue pour camper des mois. Je suis montée à grand' peine. Bouh ! je n'ai plus la force d'arriver jusqu'ici, fille de ma mère. Laisse, laisse. Je me trouve bien sur le pas de la porte. Comment pouvez-vous vivre... Ouf ! Ouf !

Tout en s'apprêtant à se poser par terre, elle ajouta :

— Tu ne sais pas ce qu'elles racontent ? Je me demande où elles apprennent tout ça, les filles de Satan. Beaucoup d'hommes seront arrêtés, disent-elles.

— Ha Hai !

Entortillée dans l'immense haïk de laine blanche, Lalla s'affala et, du cordon qui lui ceignait les reins, elle détacha un mouchoir avec lequel elle s'épongea le visage. Elle s'éventa sans pouvoir prononcer d'autres paroles...

— Elles disent qu'on en a mis déjà plusieurs en prison dans chaque ville, reprit-elle. Ces hommes font de la politique et troublent l'esprit des gens. Une fois là où ils doivent être, tout le monde sera tranquille.

— Où sont les filles ? demanda-elle, changeant de conversation.

— En bas.

— Elles feraient mieux de t'aider au lieu de pérorer avec des écervelées.

— Omar m'aide un peu ; c'est qu'elles font un peu de lessive.

Les jambes croisées en tailleur, Omar était effectivement assis au pied de la machine à coudre. Il donnait les derniers coups de ciseaux aux empeignes d'espadrilles que sa mère lui avait jetées après en avoir terminé le piquage.

— Et celui-là, il s'en tire de son apprentissage ?S'il ne t'apporte que dix sous, c'est toujours ça. Ce n'est qu'une femelle. Hon ! Et encore une fille vaut mieux que lui. Tout le temps fourré à la maison. Ma pauvre Aïni ! Tu es la proie de ces enfants sans cœur qui te sucent les sangs. Avec eux, tu n'arriveras à rien.

— Je vais à l'école, moi, intervient Omar, sans considération pour les paroles de sa tante. Et j'apprends des choses. Je veux m'instruire. Quand je serai grand, je gagnerai beaucoup d'argent.

— Renonce à tes idées, dit Lalla avec humeur. Il te faudra travailler comme une bête si tu veux seulement vivre. Ceux qui n'ont pas mis les pieds dans une école, meurent de faim ? L'instruction, ce n'est pas pour toi, ver de terre. Qu'est-ce que tu te crois pour prétendre à l'instruction ? Un pou qui veut s'élever au-dessus de sa condition. Tais-toi, graine d'ivrogne. Tu n'es que poussière, qu'ordure qui colle aux semelles des gens bien. Et ton père, lui, a-t-il été à l'école ? Et ton grand père, et tes aïeux ? Et toute ta famille, et tous ceux que nous connaissons ? Tu auras à être un homme, ou tu seras écrasé. Il te faudra supporter la dureté. N'espère pas le bonheur. Qui es-tu, qui es-tu, pour espérer le bonheur ? N'espère pas vivre tranquille, n'espère pas.

Ses yeux bleuâtres tremblaient au fond de leurs cavités comme un liquide épais et trouble. L'angle dur de sa mâchoire au pli amer imprimait une sorte de violence à sa physionomie.

— Ecoute ce qu'on te dit, conseilla la mère sur un ton déférent pour tante Hasna.

* * * * *

Lalla serrait sa main noueuse sur un chapelet aux grains noirs et polis dont elle ne se séparait jamais. Elle en faisait glisser les boules du matin au soir, entre ses doigts, machinalement.

Une brusque somnolence s'empara d'elle. Ses lèvres bougèrent d'elles-mêmes ; on ne perçut plus que le cliquetis des grains tombant l'un sur l'autre.

— Alors, tu vas là-bas ? dit-elle, se réveillant soudain.

Aïni fit oui de la tête.

— Tu vas apporter des coupons ? Sais-tu au moins à quoi tu t'exposes ? Toutes les femmes qui viennent par la douane sont déshabillées. On les fouille et on regarde ce qu'elles portent. Tu veux qu'il t'arrive une mauvaise histoire et que tout le monde le sache... Comment feras-tu, si on te colle une amende et qu'on te confisque les tissus ? Moi, je m'en lave les mains.

Aïni espérait parvenir à Oujda sans encombre. Elle avait recommandé aux enfants de n'en parler à personne. Il ne fallait pas qu'on apprît dans la maison pourquoi elle allait à Oujda. Elle n'avait aucune honte à faire de la contrebande.

Il fallait craindre le mauvais œil. Celui que poursuit le mauvais œil ne récolte que malheurs.

— Écoute-moi, conseilla Lalla. Il faut rester tranquille. C'est tout ce que je peux te dire.

Deux femmes du voisinage avaient remis déjà l'argent à Aïni pour qu'elle leur prit de quoi faire quatre robes chacune. Elle évalua devant Lalla le bénéfice que lui laisserait l'opération. Elle ne savait pas bien compter, Omar lui avait fait tous les calculs, qu'elle répétait à Lalla ébahie, avec un air d'importance et beaucoup de gravité. Les chiffres qu'elle citait fascinaient tante Hasna. Elle était experte à les manier, à force de les ressasser depuis plusieurs jours.

— Va, prononça finalement Lalla. Et n'ouvre pas le bec ici. N'en fais part à personne. Dieu t'aidera et te protégera : tu nourris des orphelins.

Aïni promit :

— J'irai cette fois et ne recommencerai plus. C'est surtout parce que j'ai donné ma parole aux deux femmes...

— A ton retour d'Oujda, dit Lalla, tu m'expliqueras comment tu auras fait pour passer la douane. J'ai quelque argent, oh très peu ! quatre sous : tu nous apporteras quelques coupons.

— Oui, Lalla. Tu verras le bénéfice que nous ferons !..

— Je commence à me préparer pour le mariage, dit Lalla, pensant maintenant à autre chose.

Sa fille cadette étant fiancée depuis presque un an, les préparatifs des noces étaient l'objet de commentaires sans fin. Ce mariage était devenu, pour tous, le Mariage. Il ne pouvait en exister d'autres.

— Je me prépare pour le Mariage, disait-elle. Toi, ajouta-t-elle, tu connais ton rôle.

Aïni opina.

— Il n'y aura pas de plus belles noces, poursuivit Lalla. Les gens émerveillés s'en iront le publier dans toute la ville. Rien ne sera épargné. Lui — elle nommait ainsi son mari, comme le veulent les bonnes manières, lui, fera des sacrifices considérables qui consacreront notre honorabilité. Tu comprends bien que nous y sommes obligés. Aïni, ma sœur, nous avons un rang à tenir. Qu'y faire ?



Quant au rôle d'Aïni dans le mariage, nous n'en dirons que deux mots. Au fond d'elle-même, celle-ci n'était pas tellement d'accord sur le sang-gêne avec lequel tante Hasna disposait d'elle. Lalla avait décidé d'engager deux rôtisseuses qui apprêteraient la grande ratatouille, mais elle avait peur des fuites. Elle désirait qu'Aïni se chargeât de compter les morceaux de viande, de surveiller les maritornes préposées à la cuisson et les pique-assiettes qui organiseraient des incursions dans la cuisine.

— Si on n'y fait pas attention, toute la nourriture s'en ira dans le pan de leurs jupons, confia Lalla.

Cela, Aïni le savait.

* *

Les enfants déversaient de pleins seaux sur le carrelage. Aussitôt répandue, l'eau s'évaporait en une vague ardente. Ils s'enlisaient sans espoir dans cette fournaise. C'était cruel, cette force aveugle qui les submergeait. Ils n'en finissaient pas de lutter contre elle.

— Impossible de se rafraîchir par ce soleil de malheur ! proféra Aouicha.

Il faut de l'eau !

— Faut de l'eau, beaucoup d'eau, disait Aini. C'est plus qu'une géhenne ici. Allez en bas, amenez ce que vous pouvez d'eau. Ne traînez pas...

Ils titubaient, comme ivres.

— N'y a pas de raison. Le soleil ne s'arrêtera pas de chauffer, observa Omar.

L'atmosphère était irrespirable.

— Ça ne me dit rien d'aller et de venir tout le temps, pleurnicha Mériem. Pour de l'eau qu'on verse. L'escalier est pire qu'une échelle... On se rôtit le cuir des pieds.

Mais elle faisait comme les autres. Omar traînait une vieille marmite. Ses deux sœurs, Aouicha et Mériem charriaient l'eau dans des bidons. Du puits, dont ils faisaient grincer la poulie sans discontinuer, tout était inondé sur leur passage...

Seule Aïni ne bougeait pas. Clouée devant sa machine à coudre, elle piquait des empeignes qui s'échappaient de son aiguille en chapelets. De la voix, sans détacher les yeux de son ouvrage, elle incitait les gosses à transporter plus d'eau. Son corps suivait le rythme de la mécanique...

Dehors l'air tremblait, tombait en cendre : un poudroiement gris. Tout était délavé dans un enfer de lumière. A chaque pas, les enfants butaient contre les murailles que dressait la chaleur desséchée d'août ; le ciel en ébullition vomissait des tourbillons de mouches que des odeurs de fosses attiraient. Ces journées lâchaient sur le quartier une puanteur subtile, tenace, de charogne, que ni les coups d'air ni la chute de température nocturne ne parvenaient à défaire.

Le silence tournait, rond comme une meule. L'énorme demeure restait muette ; les locataires ne bronchaient pas. Tous, à cette heure, fermaient leurs portes et se réfugiaient dans les profondeurs de la maison. Au plus secret des pièces, où l'obscurité semblait avoir été prise au piège, palpitait le souffle d'innombrables existences.

Il n'y avait que les enfants d'Aïni qui étaient debout... Néanmoins, en dépit de leur ardeur, ils se sentaient en proie à un sombre découragement. Le ronronnement de la machine à coudre remplissait la chambre avec entêtement. N'y tenant plus, les enfants s'assirent pour souffler. Omar observa avec un morne étonnement le dallage qui séchait. Ses frusques étaient trempées ; qu'importe. Il n'avait envie de rien, cette sensation d'humidité sur la peau le soulageait un peu. La grande sœur continuait la navette entre le puits et la chambre, ses seaux au bout des bras. Voyant Mériem se tordre de rire à ne plus pouvoir se tenir debout, Omar fut gagné par la contagion.

Aïni remarqua le jeu auquel ils se livraient. Elle croisa les bras et sans quitter sa machine loucha de leur côté en dodelinant de la tête.

— Encore ! Ne vous arrêtez pas.

Cela les retroidit instantanément.

Elle se leva. Il fallait se tenir hors de sa portée...

* * * * *

Omar jouait devant la maison en attendant que la colère de Aïni s'apaisât. Soudain plusieurs voix éclatèrent à l'intérieur : elles partirent en même temps. Il entra pour voir. Agglutinées dans la cour, les femmes vociféraient en agitant convulsivement les bras. La plupart orientaient leurs regards vers la chambre d'Aïni. D'autres échangeaient des explications. Ces dernières se mirent aussi de la partie. Une vraie arquebusade ! Elles clamaient plus fort les unes que les autres. Omar n'y comprenait rien. Apparemment ces récriminations visaient sa famille.

— Il n'est plus possible de les supporter ! Ils nous empoisonnent l'existence !

Une locataire du rez-de-chaussée prit Aïni à partie à cause du bruit que faisait sa machine à coudre.

— Aïe, mes aieux ! Ce fracas ne nous laisse aucun répit. La nuit, mon mari n'arrive pas à fermer l'œil. Il faut bien qu'il dorme, ce pauvre homme, pour trimer le lendemain. Mais elle ne se fatigue pas de coudre jusqu'à minuit. Créatures de Dieu, le coupable n'est personne d'autre que cette mécanique infernale.

— La faute en est, proclama une autre, plutôt à ses mioches qui traînaillent avec leurs bidons tout le temps de la sieste.

— Leur mère ne fait rien pour les calmer, cette fielleuse !

Toutes ces voix exaspérées vibraient durement. Ce ne furent à la fin que plaintes stridentes.

De longtemps, on n'avait entendu pareil raffut. Le feu couvait depuis pas mal de jours ; ça n'était un mystère pour personne. De brèves répliques avaient crépité de temps à autre. Mais les femmes, ça ne leur suffisait pas. Elles s'agitaient, à bout de nerfs, le sang piqué. Cet après-midi, à la fin de la sieste, l'orage devait crever. Il le fallait bien, sinon elles seraient toutes devenues folles...

Les glapissements attirèrent, des maisons voisines, d'autres femmes ; celles-ci avaient coutume de rappliquer au moindre bruit. Elles se serraient en groupe muet à l'entrée. Dans leur précipitation, elles n'avaient eu pour la plupart que le temps de jeter sur leur tête, qui une serviette, qui un châle, ou seulement le rebord de la tunique troussée par derrière. Déjà, elles s'avançaient, sans honte, jusqu'au milieu de la cour. Une femme ne sait guère résister aux premières annonces d'une querelle. Celles qui ne pouvaient venir par la rue, accouraient en traversant les terrasses ; on observait là-haut des grappes humaines qui se penchaient pour écouter.

Aïni, qui avait abandonné sa machine, tenait tête à cette ménagerie déchaînée. Elle répondait tantôt à l'une, tantôt à l'autre, secondée par ses deux filles. Les femmes réunies furent impuissantes contre elles trois, malgré tout ce qu'elles leur dégoisèrent. Aïni et sa nichée leur assénaient des paroles qui leur taillaient des morceaux tout vifs du cœur.

Sur ces entrefaites, un être à la démarche sautillante, enveloppé dans plusieurs robes comme un oignon, se traîna avec inquiétude vers le centre de Dar-Sbitar. On ne remarqua pas d'abord sa personne. Mais quand les autres virent cette créature naine et ronde, le tumulte cessa d'un coup. Toutes restèrent bouche bée. On s'écarta pour lui laisser le passage. La vieille, s'immobilisant enfin, porta les mains aux hanches et tenta de lever la tête vers Aïni, mais dut y renoncer. C'était la propriétaire ; quel silence !

— Qui es-tu ? Qui es-tu, prononça-t-elle à la fin d'une voix de petite fille, toi qui te permets de retourner ma maison ? Je te dis que tu es envieuse de la tranquillité des gens qui valent mieux que toi. Taisez-vous, vous autres, laissez-moi causer. J'ai longtemps attendu ce jour ; laissez-moi dire ce que j'ai sur le cœur. Tu envies nos plaisirs et nos joies. Nous en avons toutes assez, tu m'entends, assez de sentir tes regards sur nous. Ton œil nous a suffisamment fait de mal. Vous allez, toi et tes bâtards, déguerpir de ma maison, sinon vous la quitterez de force.

Quelques femmes l'approuvèrent pendant qu'Aïni pâlissait.

— Moi, vieux garagouz ! Tu crois que je t'envie, moi ? rétorqua celle-ci. Plutôt, je te plains. Tes joies, je ne les gêne pas, mais Dieu les gênera. Pense que chaque jour te rapproche de la tombe ; tu n'attends pas la mort alors qu'elle est en toi déjà. Et tu passes ton temps à contempler les murs de ta maison ; qu'ils tombent sur toi. Misérable ! Mets Dieu dans ton cœur et sache que la mort est suspendue au-dessus de ta tête. Tfou ! crapaud malfaisant.

— Que la mort t'emporte, toi, emporte ta famille, emporte tous tes proches. Je suis ici chez moi, lécheuse d'assiettes. Je te montrerai qui je suis.

— Moi, je travaille pour nourrir quatre bouches. As-tu jamais travaillé une journée de ta vie, femme stérile ? Non, à coup sur...

— Tu n'es qu'une mendiante !

— Tu oublies peut-être, bouche d'égout qui déborde, que ton frère a crevé en prison. Tas de voleurs !

Le cœur d'Aini était près d'éclater.

— Taisez-vous. Silence, femmes !

C'était Zina qui avait lancé cet ordre du premier étage. Les femmes, le sifflet coupé, considéraient cette gêneuse qui venait tout gâcher. Qu'est-ce qu'elle avait celle-là, encore ?

— Écoutez. Il a été arrêté. Ma fille Zhor, que voici, a vu les gendarmes lui mettre les chaînes aux mains. Elle pourra vous le dire.

Elle poussa Zhor vers la balustrade. La troupe des femmes éberluées levait la tête.

— Qui a été arrêté ?

On ne sut laquelle d'entre elles avait posé cette question. Alors un terrible pressentiment pesa sur toutes les têtes. La maison, touchée, le comprit à ce cri. Elle se couvrait d'ombre brusquement.

— Qui ? Vous demandez qui ? s'étonna Zina.

Les femmes n'y étaient pas. Faisaient-elles les idiotes ? Elle répéta avec mépris :

— Vous ne comprenez pas ?

Alors Fatima explosa.

— Ha Haï ! Mon frère. Son cri partit, s'enfla de plus en plus. Ha Haï ! Mon frère. Ha Haï ! Mon frère. Bouh ! Bouh ! Bouh !

Dans l'atmosphère chargée d'angoisse, de ressentiment, de misère, Dar-Sbitar subit un instant d'égarement. Au dehors de la grande maison, guettait l'ennemi ; il attendait son heure pour bondir. Les femmes avaient oublié leur querelle en un instant ; Dar-Sbitar se repliait sur elle-même.

Zhor raconta ce qu'elle avait appris — et non vu de ses propres yeux — chez sa sœur, à Bni Boublen. Elle redescendait de là-haut, quand la nouvelle circula : Hamid Saraj venait d'être appréhendé avec plusieurs fellahs. On ne parlait à la campagne que de ces arrestations.

Une des femmes se mit à dire :

— Lekhal Mohammed n'était-il pas un homme que tout le monde connaissait en ville ? N'a-t-il pas été arrêté dans la rue le mois passé sans qu'on en sache la raison ? Et quelques jours après, sa femme n'est-elle pas allée à la maison de la Sûreté ? Elle voulait prendre de ses nouvelles et lui porter à manger. Quelle ne fut pas sa surprise de voir sortir le vieux médecin Vertuel — elle disait Bertouel. Et Bertouel n'est-il pas le médecin des morts ? L'après-midi un cadavre était transporté à l'hôpital militaire. Lekhal n'avait jamais eu affaire à la justice jusqu'à ce jour. Il est arrivé dans les locaux de la police en bonne santé. Il en est ressorti trois jours après, mort.

— Que dis-tu ?

Fatima se frappa les cuisses en poussant un hurlement.

* * * * *

Omar avait fini par confondre Dar-Sbitar avec une prison. Mais qu'avait-il besoin d'aller chercher si loin ? La liberté n'était-elle pas dans chacun de ses actes ? Il refusait de recevoir de la main des voisins l'aumône d'un morceau de pain, il était libre. Il chantait s'il voulait, insultait telle femme qu'il détestait, il était libre. Il acceptait de porter le pain au four pour telle autre, et il était libre.

Mais en dépit du sentiment farouche que lui procurait cette apparence d'indépendance, ça n'allait pas...

* * * * *

Dar-Sbitar vivait à l'aveuglette, d'une vie fouettée par la rage ou la peur. Chaque parole n'y était qu'insulte, appel ou aveu ; les bouleversements y étaient supportés dans l'humiliation, les pierres vivaient plus que les cœurs.

Aïni déclarait souvent :

— Nous sommes des pauvres.

Les autres locataires l'affirmaient aussi.

Mais pourquoi sommes-nous pauvres ? Jamais sa mère, ni les autres, ne donnaient de réponse. Pourtant c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient : C'est notre destin. Ou bien : Dieu sait. Mais est-ce une explication, cela ? Omar ne comprenait pas qu'on s'en tînt à de telles raisons. Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse ? Voulaient-elles la tenir cachée ? N'était-elle pas bonne à dire ? Les hommes et les femmes avaient beaucoup de choses à cacher ; Omar, qui considérait cette attitude comme de la puérilité, connaissait tous leurs secrets.

Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi avaient-ils peur ?

Il en connaissait, des gens comme sa famille, leurs voisins et tous ceux qui remplissaient Dar-Sbitar, des maisons comme celle-là et des quartiers comme le sien : tous ces pauvres rassemblés ! Combien ils étaient nombreux !

— Nous sommes nombreux ; personne qui sache compter suffisamment pour dire notre nombre.

Une émotion curieuse le pénétra à cette pensée.

Il y a aussi les riches ; ceux-là peuvent manger. Entre eux et nous passe une frontière, haute et large comme un rempart.

Ses idées se bousculaient, confuses, nouvelles, avant de se perdre en grand désordre. Et personne ne se révolte. Pourquoi ? C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant ! Les grandes personnes ne comprennent-elles donc rien ? Pourtant c'est simple ! simple !

C'est simple !

L'enfant continuait : c'est simple. Cette petite phrase se répercutait dans son cerveau endolori et semblait ne point devoir s'évanouir.

— Pourquoi ne se révoltent-ils pas ? Ont-ils peur ? De quoi ont-ils peur ?

Elle se précipitait dans sa tête à une allure vertigineuse.

Pourtant, c'est simple, c'est simple !

Une dérive sans fin... Et voilà que le souvenir de Hamid parlant à une très grande foule se dresse dans son esprit. Hamid disait : Pourtant, c'est simple

Omar se souvient avec précision de la réunion où Hamid Saraj parle...

Le local de la rue Basse est comble. On entendrait voler une mouche. Dans la foule compacte, personne ne bouge. Les hommes écoutent : des gens de la campagne, des fellahs, qui ont apporté leur odeur âcre, une odeur puissante de terre retournée, de champs. Immobiles, ils écoutent. Quelqu'un parle. Leurs djellabas brunes au poil rêche épaississent l'atmosphère de buée. L'air tiède du local en est tout alourdi. Les djellabas ont absorbé toute la pluie du matin, que les fellahs avaient reçue sur le dos en venant de leurs campagnes à pied. Ils ont circulé un peu en ville avant de se retrouver à la réunion. L'homme parle dans le fond de la salle. Dans l'atmosphère sombre, s'élèvent des fumées de tabac. Le lieu reçoit une maigre lumière d'une fenêtre haut placée. On entend fort bien les paroles.

« Les travailleurs de la terre ne peuvent plus vivre avec les salaires qu'ils touchent. Ils manifesteront avec force. L'orateur cite en exemple des domaines que connaissent les fellahs.

« Il faut en finir, avec cette misère. » Ses phrases, claires, donnent une sensation réconfortante : tout ce qu'il dit est juste. Un homme qui parle comme ça, on a confiance en lui. Ses raisons n'ont rien de sombrement passionné.

« Les ouvriers agricoles sont les premières victimes visées par l'exploitation qui sévit dans notre pays. »

Son ton demande que chacun comprenne, que rien ne soit laissé dans l'ombre. Il faut que toutes les explications soient fournies, toute obscurité dissipée. Et l'orateur dit que les travailleurs de la terre vont vers de grandes luttes. Il a le ton de celui qui prend à part chaque assistant. Il entretient celui-ci de la question, ensuite celui-là, puis cet autre...

« Des salaires de 8 et 10 francs par jour. Non, ce n'est plus possible. Il faut une amélioration immédiate des conditions de vie des ouvriers agricoles. Il faut agir résolument pour atteindre ce but. »

Les yeux des hommes renferment des regards profonds.

« Les travailleurs unis sauront arracher cette victoire aux colons et au Gouvernement Général. Ils sont prêts pour la lutte. »

A cet instant une troupe d'enfants entre brusquement, conduite par Omar qui sent aussitôt deux mains d'homme se fermer sur ses maigres épaules. Il se retourne : un fellah debout derrière lui le maintient. Il ne peut plus guère bouger ; les autres garçons non plus. Alors ils renoncent à échanger des appels, à courir de plusieurs côtés. Ces hommes sont des fellahs, mais bien gentils. Les gamins font comme eux. Ils écoutent. Ils deviennent sérieux à mesure que l'heure passe. L'homme desserre insensiblement son emprise et ses mains se font légères : bientôt Omar ne les sent plus ; le fellah les a enlevées. Un grand calme se forme en lui. Omar ne sait plus à partir de quel moment il s'est mis à écouter. Et il retrouve ou reconnaît en lui ce qui est dit.

« A moins de mourir de faim, disent les colons, les indigènes ne veulent pas travailler. Quand ils ont gagné de quoi manger un seul jour, leur paresse les pousse à abandonner le travail. En attendant, ce sont les fellahs qui travaillent pour eux. De plus, ils les volent. Ils volent les travailleurs. Et cette vie ne peut plus durer. »

C'est ça, pense Omar. Soudain, il frémit : il reconnaît Hamid, au fond de la salle, qui parle ; c'est lui ! C'est donc Hamid...

Ces paroles qui expliquent ce qui est, ce que le monde connait et voit, c'est étrange, à la vérité, qu'il se soit trouvé quelqu'un des nôtres pour les dire : de cette façon calme, nette, sans aucune hésitation.

Notre malheur est si grand qu'on le prend pour la condition naturelle de notre peuple. Il n'y avait personne pour en témoigner, personne pour s'élever contre. C'est du moins ce que nous croyions. Et il se trouve des hommes qui en discutent devant nous, qui le désignent du doigt : « Le mal est là ». Nous ne pouvons faire moins que de répondre : oui. De tels hommes sont forts. Et ils sont savants et courageux : ils connaissent la vérité comme nous la connaissons, nous. Et pas autrement. Et ils ont du mérite : ils peuvent en parler et l'exposer comme elle est. Nous, si nous essayons d'ouvrir la bouche pour en dire quelque chose, nous restons bouche bée. Nous n'avons pas encore appris à parler. Cette vie est la nôtre pourtant, nous la revivons tous les jours. Seulement nous la sentons mieux la charrue ou la pioche à la main, ou dans les fruits que nous arrachons, ou dans la gerbe de blé que d'un coup de faucille nous tranchons. Mais quand nous rencontrons des hommes comme celui-là qui nous en font part avec cette science, qui ne ramènent pas des histoires de loin pour nous embrouiller, nous savons répondre : c'est cela. Parce que nous comprenons. Dans leur bouche, notre vie est bien comme ils l'expliquent. Ils nous inspirent confiance. Ces hommes, dans les paroles desquels nous nous reconnaissons, nous pouvons parler, marcher avec eux. Nous pouvons aller de l'avant avec eux.

* * * * *

Un jour passait. Puis un autre. Et un autre encore. La misère rendait tristes les gens de Dar-Sbitar. Chez Aïni, ils étaient comme ils avaient toujours été. Il y avai seulement un peu plus de misère. Les enfants tenaient un peu moins solidement sur leurs jambes. Les visages, à la maison, se creusaient, devenaient plus gris. Les yeux, constamment dilatés, avaient chez tout le monde un éclat fiévreux. Pourtant, chose extraordinaire, en ville, Omar croisait des êtres souriants, bien portants, repus. Joyeux dans le malheur, dans le dénûment général. Entre eux, ils devaient sûrement échanger des œillades quand personne ne les surveillait...

Aïni avait changé plusieurs fois de travail. Elle avait cardé et filé de la laine. Ensuite, elle se mit à faire des **arraguiats**.Puis des feutres foulés à la main. A présent,

Arraguiats : calottes en toile

elle piquait à la machine. Elle avait eu, indéniablement, beaucoup de métiers. Pourtant elle ne gagnait jamais de quoi suffire. Et tout le monde dépendait, y compris Grand'mère désormais, du peu qu'elle touchait.

Elle était devenue anguleuse, toute en gros os. Depuis longtemps, tout ce qui fait le charme d'une femme avait disparu chez elle. Efflanquée, elle avait aussi la voix et le regard durs.

Le samedi après-midi, Omar l'accompagnait chez Gonzalès, l'Espagnol.

Ce jour-là, il faisait le compte des femmes qui travaillaient pour lui ; et il les payait.

Pendant qu'il faisait ses calculs, Aïni se tournait vers Omar :

— Compte, toi aussi, pour voir si c'est bien ça.

Omar venait exprès pour vérifier la somme que l'Espagnol leur remettait. Sa mère ne savait pas compter. Mais ce n'était pas uniquement pour cela qu'il l'accompagnait. Il devait retenir dans sa tête combien de douzaines on leur réglait, et combien d'argent on leur donnait. Elle, tous ces chiffres, elle les embrouillait et n'arrivait jamais à y comprendre grand'chose.

Une fois à la maison, les opérations de vérification commençaient :

— Et celles qu'on a faites l'autre jour, elles y sont, dans son compte ?

Omar se remettait à tout calculer depuis le début pour savoir si les empeignes en question y étaient.

— Oui, elles y sont.

— Et celles que je lui ai portées, il y a quatre jours, à part ?

— Mais on les a ajoutées tout à l'heure, tu le sais bien. Elles se trouvent dans le compte.

— Je voulais tout simplement te demander si tu en es bien sûr.

— Oui, j'en suis sûr.

— Déjà comme ça, on n'y arrive pas. Si on commence à en oublier, c'est la fin de tout.

Ainsi, pendant des heures.

Quelquefois, le soir, avant de se coucher ou même le lendemain, alors que tout était fini, compté une fois pour toutes, elle interrogeait Omar à nouveau, tandis qu'on parlait d'autre chose.

— Est-ce que par hasard tu n'as pas omis les quatre douzaines que l'ouvrier de Gonzalès est venu lui-même apporter à la maison ? Ce n'est pas moi qui suis allée les prendre. L'Espagnol n'a peut-être pas pensé à les marquer.

Omar la rassurait ; il lui répondait qu'elles étaient comprises avec le reste. Il n'en savait rien, à la fin. Il préférait lui dire oui, pour l'apaiser. Comment pouvait-on s'y retrouver avec sa manière de compter ?

Sa mère posait l'argent qu'elle rapportait à la maison, sur sa robe tendue entre ses jambes. Il y avait de quoi manger du pain, ce jour-là.

— Voilà pour la farine, disait-elle. Vous voyez combien il en faut ?

Mériem avait les yeux fixés sur les pièces et les billets mêlés.

— Combien ? demandait-elle.

Et Aïni répondait :

— Il faut tout ça.

Elle faisait un tas à part.

La petite appelait Omar.

— Regarde, lui disait-elle. Il faut tout ça pour la farine seulement.

— Bien sûr, idiote, répondait son frère.

— Comment est-ce possible ?

— C'est comme ça.

— Mais il ne nous restera pas beaucoup, autant dire presque rien.

L'autre tas était constitué de quelques monnaies.

— Rien que pour le pain, vous voyez combien il en faut, disait la mère. Pour les autres choses, n'y pensons pas. Ce serait se rendre malade pour rien.

— Pourquoi tu ne travailles pas plus pour avoir un gros tas d'argent ? interrogeait Mériem.

— Fille ! tu vois que je n'en peux plus.

En effet, Aïni trimait beaucoup ; elle ne s'arrêtait pour ainsi dire jamais. Le soir, le sommeil prenait les enfants, qui s'endormaient, mais elle travaillait toujours. Et quand ils se levaient, le lendemain matin, ils la trouvaient en train de travailler.

— On pourrait avoir de la viande, Ma. Ce serait magnifique. Hein ? Du couscous avec de la viande bouillie, arrosé de sauce. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Faites-moi taire cette folle ! disait la mère.

Aïni, immobile, contemplait cet argent en quoi se réduisait toutes ses fatigues.

Omar pensait aussi à tout ce qu'ils pourraient manger de bon. Des tortillas confectionnées avec de la farine dans laquelle on ajoute de l'oignon, du persil haché et des débris de poisson. Ou des sardines frites, tiens ! Ou tout simplement de l'oignon frit.

La petite Mériem se récitait tout ce qu'on pouvait manger et qu'on ne mangeait pas, n'entendant pas les : Tais-toi ! tais-toi ! de sa mère, croyant même que cette dernière l'écoutait.

Sortant brusquement de sa réflexion, Aïni s'écria :

— Qu'est-ce que tu dis ? Ne me suis-je pas assez tuée au travail ? Tu trouves que ce n'est pas assez ? Où irai-je prendre de l'argent pour avoir à manger les choses que tu dis ? Si tu le sais, toi, j'irai.

Mériem fondit en larmes.

— Mon Dieu, gémissait Aïni. Bouh ! Bouh ! Faites-la taire, ou alors je ne sais pas ce que je lui ferai...

Il semblait soudain qu'Aïni n'avait plus la force de supporter sa fatigue.

* *

Il n'y avait pas beaucoup de travail dans la ville. La population des journaliers, des tisserands, des babouchiers, était inscrite au chômage. Mais ne touchaient quelque chose que ceux, naturellement, qui se rendaient aux chantiers de chômeurs, créés pour fonctionner pendant quelques mois. Les inscrits y étaient admis deux semaines ou

trois, ensuite ils cédaient la place à d'autres. Les listes étaient longues : beaucoup attendaient leur tour.

Et tout le monde avait faim.

Il y en avait qui trouvaient encore le moyen de boire avec le peu d'argent qui leur tombait entre les mains. En si grande quantité des fois que cela leur valait la désapprobation et même le mépris de tout le quartier. Ainsi de temps en temps, le vendredi ou les jours de fête, Mohammed Cherak, le meilleur tisserand et l'un des plus réputés athlètes de la ville, se mettait sans raison à assommer ses admirateurs en vociférant comme un possédé. Déchaînés, les gamins rassemblés en nuées insolentes, le poursuivaient à jets des pierres qu'ils accompagnaient de cris hystériques.

— Dido Boracho ! Dido Boracho !

— Je suis saoul, moi, enfants de votre mère ?

L'homme s'arrêtait et les couvrait d'injures. Sans cesser de proférer des huées, les gosses s'enfuyaient précipitamment. Cherak n'avançait plus. Oscillant sur ses jambes, il maugréait tout seul.

— Vauriens ! Vous ne comprenez pas ce que j'ai dans le cœur. Alors vous ne savez pas pourquoi je me saoule... Enfin, tant pis. Je vais encore boire puisqu'il n'y a rien à faire.

Saisissant l'occasion, Si Salah, homme pieux à la barbe bien soignée, s'approchait alors et commençait à l'exhorter :

— Ya Mohammed, voyons, comment oses-tu te conduire ainsi ? Est-ce possible qu'un bon musulman agisse comme tu le fais, toi, en ce moment. Regarde-toi. Vois dans quel état tu te mets sous les yeux de tous les gens du quartier qui t'aiment et qui ont tant d'estime pour toi. Et pourquoi ? Le sais-tu au moins toi-même ? Eh bien, réponds, malheureux.

Ne se rendant à aucune injonction du vieillard, qui le chapitrait tout en lissant sa grande barbe, ivre-mort, Mohammed riait et bafouillait :

— Ma vie passe inutilement. Je ne la regretterai pas. Et l'argent, en voilà ! Tant que vous en voudrez.

D'un geste brusque, il semait en pleine rue à poignées de la monnaie sur laquelle fondaient aussitôt les gamins.

Ahmed Dziri, le père d'Omar, qui fut de son vivant un bon menuisier, lui aussi qu'est-ce qu'il ne buvait pas ! Il avait fait presque toutes les boiseries des belles demeures de l'époque. Mais Ahmed Dziri s'enivrait de plus en plus : un jour, il tomba malade, il resta couché plusieurs mois. Puis il mourut

Il était mort depuis si longtemps qu'Omar n'en gardait plus aucun souvenir. C'est comme s'il n'avait jamais eu de père, l'ayant si peu connu. C'était un mal à la poitrine, lui avait-on dit, dont il ne pouvait guérir.

Aïni, veuve, était restée avec quatre enfants : deux filles, Aouïcha et Mériem, et deux garçons, Djilali et Omar. Deux ans à peine après la disparition du père, elle perdit Djilali, âgé de huit ans, qui fut emporté par la même maladie : encore un mal à la poitrine, lui avait-on dit.

* * * * *

La nuit abrupte et claire flambait avec douceur. Toutes les nuits, à cette époque, avaient la même âpre limpidité. Le sommeil gagnait Omar, ouvrant une grande

anfractuosité dans la profonde blancheur nocturne, mais ne le reposait pas. Autour de lui, partout, quelque chose bougeait, se frayait un passage jusqu'à lui...

Il lui semblait ne pas avoir cessé de parler jusqu'à cette minute... Tout au long de son sommeil tandis qu'il avançait dans un univers démantelé, il lançait d'immenses appels qu'une autre personne, croyait-il, lui renvoyait à la volée impitoyablement. Par instants, il aurait juré que ses paroles étaient celles d'un autre, et que lui reprenait. Et tout à coup, il était transporté au milieu d'un noir éclatement d'avenues. Là, des hommes désemparés tapis dans les coins l'assaillaient, s'accrochaient désespérement à lui, à chaque pas.Des cris proches et jamais saisis, fusaient ; des espaces vides se succédaient. Omar se sentait tout dépouillé du dedans et défait. Il ne persistait en lui qu'un entêtement violent à survivre ; survivre malgré les luttes mortelles qu'il soutenait ; survivre.

Cette terreur, Omar la voyait. Elle se répercutait en lui, qui était là, dressé sur sa couche, les pieds repliés sous lui. Et il pensa : « Certainement, c'est la peur de Grand'mère. Il comprenait à distance qu'elle avait peur. Peur d'être seule, d'être dans la cuisine, isolée avec son mal. Elle ne cessait d'implorer au plus fort de la nuit, alors que toute la maison s'abimait dans la léthargie. Elle s'interrompait durant quelques minutes. Elle écoutait sans doute si on lui répondrait. S'arrêtait-elle par peur aussi ? Ses appels avaient tiré Omar du sommeil. Nul n'y répondait, le mutisme étouffait la vieille maison. Omar imagina le noir qui pesait partout, s'appuyait contre la porte de la chambre, menaçant, hostile. Cette chose énorme dont on n'aurait su dire le nom guettait dans la cour. Doucement, venant de loin, la voix de Grand'mère s'élevait encore. Elle bavardait pour rompre la lassitude, non cette bonne lassitude des corps vigoureux, mais celle de l'âge. Ses pauvres pensées se frayaient une voie à travers la peur, la maladie, mais surtout la vieillesse.

Dans la chambre d'Aïni, on dormait. Les respirations de rythmes différents s'entre-croisaient dans une atmosphère dense. Quelqu'un soupirait de temps en temps dans son sommeil ; c'était Aïni.

Une plainte parvint du fond des ténèbres. Grand'mère se lamentait :

— Aïni ! Aïni !

On la sentait sans force.

— Aïni, tu me laisses toute seule, ma petite fille. Qu'est-ce que je t'ai fait ? Pourquoi, Aïni ? Pourquoi ?

La voix tâtonnait et semblait vouloir agripper quelqu'un qu'elle n'arrivait pas à atteindre. Personne dans la chambre ne bougeait. Ils sombraient tous dans l'engourdissement qui s'abat sur les misérables comme sur des proies vivantes, sans merci, pour se dissoudre au bout du compte dans un désarroi sans fin. Cette angoisse vorace qui affluait de l'aïeule vers le cœur de l'enfant bâtissait autour d'eux une citadelle sans ouvertures, un monde fermé inexorablement.

Omar savait à l'avance ce qui allait se passer le lendemain.

On portait à manger à Grand'mère dans la même écuelle de fer dont l'émail éclaté par endroits, dessinait de larges étoiles noires. Aïni la posait à ses pieds, avec la nourriture du jour, sans la nettoyer ; il s'y formait un fond graisseux qui adhérait aux parois et formait croûte.

— Pourquoi appelais-tu tant cette nuit ? Tu es folle ! pestait Aïni au-dessus de sa tête. Alors on n'a pas une minute de répit avec toi ?

Grand'mère attendait que sa fille s'éloignât. Elle se ratatinait sur elle-même. Grand'mère avait peur, comme un enfant ou un petit chien, de recevoir des coups. Toute ployée, le dos comme brisé, elle reposait, la tête sur les genoux. Sans se redresser, elle clignait du côté d'Aïni. Omar était assis par terre à ses pieds.

— Hé, Mama ! tonitruait Aïni dans son oreille en poussant vers elle l'écuelle. Tu ne vois pas que je t'apporte à manger ? Ou bien ce que j'apporte te déplaît ?

La vieille femme ne remuait pas. Aïni se saisissait de l'ustensile puis empoignait la tête de Grand'mère et lui fourrait l'écuelle sous le nez.

— Oui, ma fille, j'ai vu. Pourquoi me traites-tu comme ça ?

— Tiens, mange ! lui disait Aïni en la secouant sans ménagement.

Elle bredouillait quelques mots entre ses dents : « Puisses-tu manger du poison ».

Aïni s'en allait en grognant.

Grand'mère, après s'être assurée que sa fille était partie, se hasardait à relever la tête et posait son regard bleu sur Omar.

Elle laissait retomber sa tête. Une frêle lueur brillait cependant telle une étincelle vive dans ses prunelles embuées. Elle venait de le reconnaître.

C'était la joie de le sentir près d'elle qui, du fond de son regard, avançait vers lui, vacillante.

— Ah ! C'est toi, Omar ? je n'ai plus que toi.

Elle émettait ces propos dans un demi-sommeil ; Grand'mère ne faisait plus attention à rien depuis quelque temps, sauf quand on lui apportait à manger ; alors elle s'agitait un peu. Puis elle pivotait de la tête, allongeait le bras, et puisait sa pitance dans le récipient posé à ses pieds. Avec ses doigts au toucher d'aveugle, elle ramenait ce qu'elle pouvait vers sa bouche qui, s'ouvrant de biais, se tordait. Elle mangeait en gémissant. Ses vêtements étaient souillés d'une large tache de graisse, à l'endroit où reposait sa bouche. Grand'mère se couvrait de détritus d'aliments que ses lèvres ne pouvaient retenir.

Omar et Aouïcha murmuraient toujours lorsque Aïni rabrouait Grand'mère.

— Toi, pourquoi la traites-tu mal ?

La mère les toisait.

— Moi ! s'exclamait-elle. Moi, traiter mal ma propre mère ? Quand l'ai-je donc mal traitée ?

Quand ! Quand ! Ils demeuraient confus et inclinaient la tête. Ils répétaient : quand donc ?...

> *Aïni leur explique que « si, ne pouvant plus abattre de la besogne nous continuons tout de même à vivre, voilà la calamité. Si ce n'est pas la tombe qui vient à nous à ce moment, c'est nous qui devons aller à elle. Et si nous le pouvons, nous devons l'acheter avec de l'argent... » « La mort, pour nous, est une couverture d'or. »*

Les enfants étaient stupides.

— Quoi donc ? demandait encore avec animation Aïni.

— Ce que tu disais, répondait sa fille aînée. Qu'une personne travaille jusqu'au bout, et quand elle n'a plus la force de trimer, elle a fini de vivre. Ça peut être un bien,

comme ça peut, des fois, ne pas...

— Comment : ne pas être un bien ? s'écriait la mère. Quelqu'un qui est un poids, qui mange aux dépens des autres, qui a besoin de quelqu'un pour le déshabiller... Quand les gens se trouvent être des pauvres...

Ils observaient leur mère tous les trois. Leurs regards se dirigeaient ensuite vers la porte de la chambre, du côté de la cuisine... Aouïcha esquissait un geste. Elle aurait voulu tenir en laisse les paroles de sa mère. Si elles parvenaient à Grand'mère ? Les enfants se persuadaient qu'il suffisait que ces mots fussent prononcés pour tuer sûrement leur aïeule.

Aïni aussi se tournait du côté de la cuisine.

Du moment qu'un être humain devient un poids... pensait Omar.

Et Omar aidait souvent Grand'mère. Cela veut dire qu'il l'aidait à vivre. Il n'avait jamais senti qu'elle était un poids. Mais une personne peut apporter à manger à toute une famille, et néanmoins être un poids. Un enfant est-il un poids ? Je ne peux pas comprendre ces choses-là.

Certains jours, au lieu de manger, Grand'mère abandonnait son bras qui pendait au-dessus de l'écuelle, soulevait la tête un bref instant, regardait, d'un côté et d'autre, remuait sur le carreau nu ses deux mains irritées, puis geignait longuement.

— Vous l'entendez ! disait Aïni à ses enfants.

Ils se tenaient dans la pièce et laissaient Grand'mère dans la solitude de la cuisine.

— Quand ça ne va pas, c'est tout de suite moi qu'elle appelle.

Aïni faisait signe à Omar :

— Regarde ce qu'elle veut, disait-elle. Et ne reste pas longtemps là-bas.

Grand'mère mâchait des phrases indistinctes et gémissait encore. Elle se plaignait. Omar croyait comprendre à travers ses paroles embarrassées qu'elle était délaissée. Elle disait que des chiens venaient rôdailler autour d'elle, la nuit, et qu'on ne voulait pas la croire. Ces bêtes lui dévoraient les jambes sitôt que l'obscurité accaparait la maison.

Aïni, qui avait maintes fois déjà entendu cette histoire, lui rétorquait qu'elle rêvait, et l'accusait de mensonge : elle voulait se rendre intéressante aux yeux des locataires et attirer leur pitié.

— Ce sont les folles fantaisies de ton imagination. Tu ne convaincras personne avec tes sornettes, concluait sa fille.

Mais un soir, Omar surprit un chien qui montait jusqu'à elle, attiré sans doute par la nourriture qu'il trouvait dans l'écuelle. Grand'mère fut incapable de la lui disputer, comme de le chasser. A la lueur instable d'une bougie fixée au sol, l'animal parut de proportions monstrueuses à l'enfant. Maîtrisant son affolement, Omar parvint cependant à le chasser.

A dater de cette époque, on se rendit compte que c'était surtout à cause d'une forte odeur de décomposition insaisissable, mais perceptible de loin pour leur odorat aiguisé, que venaient les bêtes. L'odeur devenant suffocante, on comprit qu'elle venait de Grand'mère. Aïni décida de lui enlever les linges qui lui enveloppaient les jambes et les pieds.

Depuis longtemps ses membres inférieurs étaient gourds, ne lui servant plus, enflés démesurément. Une sorte de liquide qui ressemblait à de l'eau s'en écoulait. On

ne renouvelait plus les chiffons, et le jour où Aïni les lui ôta, ils virent tous grouiller des vers dans la chair blanche et molle.

Le monde impérieux et meurtrier de la nuit s'effondra à cette seconde par pans entiers : le jour montait.

Omar s'endormit peu à peu, éventé par le souffle ardent et léger de la faim. Dans son inconscience, il fut averti du jour qui s'approchait, et un immense soulagement l'envahit. Son corps se détendit, apaisé et confiant. C'était l'instant de la délivrance. Il s'abandonnait au sommeil à présent. Il n'avait qu'à se laisser glisser et dormir, dormir, dormir...

* *

On parlait beaucoup désormais. Les deux filles travaillaient depuis deux mois dans une manufacture de tapis. Aouïcha apportait son gain de la semaine, la cadette aussi, le sien, mais moins important parce qu'elle était plus jeune. Elles déposaient cet argent dans la main de la mère. Et elles suggéraient ce qu'on pouvait acheter. Il était certainement possible de prendre un peu plus de farine. Omar écoutait en silence : si nous pouvions seulement avoir plus de pain, beaucoup de pain, songeait-il.

Parce qu'elles gagnaient de l'argent, elles avaient envie de tout : « On pourrait peut-être acheter de la viande de temps en temps. N'est-ce pas, Ma ? Pas vrai, vous tous ? Au moins un jour par semaine. Et peut-être, des œufs. Ça coûte moins cher que la viande. On fera une omelette aux pois chiches. Et des haricots, c'est encore moins cher. Et du riz. Qu'en pensez-vous, vous autres ? Avec l'argent qu'on a. »

Elles poursuivaient, intarissables.

Aïni les regardait et laissait dire...

Ils revenaient à la maison ce jour-là, Omar en avant, un couffin au bras contenant des herbes, des légumes avariés qu'il avait ramassés entre les étals du marché, Aïni, derrière, dans son haïk blanc qui s'éffilochait de plus en plus sur les bords, un grand seau débordant lui tirant les bras. Lui, apportait de quoi manger, elle, de l'eau de la fontaine commune pour boire. Dans la maison, le puits était trop près des cabinets, si près qu'il y avait des infiltrations. Aïni ne voulait pas de son eau. Arrivée à la porte, elle déposa le seau lourdement. D'une voix surexcitée, elle appela sa fille. Elle n'avait plus la force d'avancer. Aouïcha accourut, lançant un cri joyeux de l'intérieur de la maison ; Aïni maugréa, excédée. Elle n'était pas d'humeur à supporter des gamineries. Elle était incapable de parler tant sa respiration était sifflante.

Omar, lui, rentrait, la mort dans l'âme, de ces fouilles qu'il faisait dans les tas de balayures du marché couvert. Il s'en allait à la découverte de légumes qui pussent être récupérés ; s'il en trouvait, il les glanait et les enfouissait dans son couffin. Il revenait avec une immense rancœur. Cette besogne, il devait l'accomplir quotidiennement en sortant, à onze heures, de l'école.

Lorsqu'il entendit, tout d'un coup, résonner la voix réjouie de sa sœur, il vit rouge. Il n'apprécia pas, non plus, la plaisanterie. Sa colère allait éclater en jurons ; Aouïcha, impérieusement, leur fit :

— Chut !

Avec de grands signes de bras, elle les exhorta à rentrer vite. Puis elle tendit l'oreille vers la cour de la maison, comme si elle craignait que ses paroles ne fussent surprises. La jeune fille paraissait extraordinairemment émue. Ses airs mystérieux les intriguèrent.

— Quoi ? Veux-tu parler ? cria Aïni. Dis ce que tu as à dire. Tu seras tranquille, après.

— Non, Ma, murmura Aouïcha. Il ne faut pas que les voisines le sachent. Le mauvais œil.

— Prends le seau et rentrons, commanda Aïni.

Sa voix faiblit, se fit hésitante ; le pressentiment du malheur s'emparait d'elle. Fréquemment il rompait en elles toutes les digues et submergeait son cœur.On la voyait du plus haut degré d'excitation tomber alors dans la prostration la plus profonde.

— Nous n'avons pas besoin de ça, prononça-t-elle entre ses dents. Le Seigneur nous a amplement accordé ses bienfaits.

Aïni, comme toutes les femmes, disait les bienfaits pour dire les malheurs.

— Nous en avons assez. Nous ne savons plus où les mettre. Le mauvais œil s'est manifesté en nous tant et plus... Bouh ! Bouh !

— C'est vrai, Ma, répliqua Aouïcha.

On ne pouvait rien faire dans cette maison,, sans que trois cents yeux vous épiassent.

— Avance, toi. Ne reste pas planté là, imbécile, réprimanda Aïni.

Docilement, Omar les suivit. Aouicha fila, légère malgré le poids du seau plein, en faisant de tous petits pas.Elle portait le bidon devant elle des deux mains, et se gardait bien d'en répandre une seule goutte. Dans son impatience, elle incitait sa mère à se presser. Un accent de contentement se trahissait tout de même dans sa voix. En dépit de la peine qu'elle se donnait, elle était de plus en plus incapable de le déguiser. Après tout, il ne se passait peut-être rien de terrible.

— Vite, Ma ! suppliait Aouicha en traversant la cour à toute allure.

Omar fermait la marche et méditait.

— Ma, qu'est-ce que le mauvais œil ?

— Le diable t'emporte.

— Tu verras, Ma, promit Aouicha.

Elle avait déjà placé le seau dans la chambre et était revenue.

— Tu verras, tu seras étonnée, bien étonnée.

Après l'intense réverbération de la cour, leurs yeux ne distinguèrent plus rien dans la pénombre qui noyait la pièce. Ils furent plongés comme dans une eau noire et reposante. L'éblouissement du dehors les aveuglait encore.

Du fond, une voix appela : c'était Mériem, qu'ils ne voyaient pas.

— Ma, Ma ! Viens voir.

Le même accent de plaisir contenu perçait dans sa voix.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? questionna Aïni. Mais que se passe-t-il chez-moi ? Je suis sortie à peine un instant, j'ai tout juste pris le temps d'aller à la fontaine, et voilà que tout est sens dessus dessous maintenant. Je ne vous reconnais plus. Parlez ! ordonna-t-elle.

Elle jura avec cette voix stridente qui était d'ordinaire la sienne.

— Viens ; approche-toi. Regarde de tes yeux, disaient ses filles.

Aouïcha ne songeait plus à refouler sa joie à présent. Aïni lança à sa fille :

— De quel côté es-tu ?

— Ma, continua d'appeler Mériem. Oh Ma !

— Il a dû arriver quelque chose. Mes filles sont folles.

Aïni cria :

— Qu'y a-t-il ? Parlerez-vous, oui ou non ?

— Ma ! Ma ! gloussa encore la petite Mériem.

— Idiote ! dit sa mère. Pourquoi crie-t-elle : Ma, Ma ?

Un rire montait, sans fin, dans la gorge de la petite. En écho elle répéta encore : Ma ! Ma !

— Comment ?

Tel fut le cri qui parvint de l'autre extrémité de la chambre.

Omar éleva la voix ; il demanda :

— Elle nous dit de nous dépêcher d'aller voir. Eh bien, allons voir.

— Ferme-la, toi, menaça sa mère.

Aouïcha dansait. Elle courait tout le long de la chambre, faisait des signes, interpellait sa mère avec des mots affectueux. Elle exécuta une pirouette, tourna sur elle-même, et dansa encore.

Habitués à la demi-obscurité de la pièce, ils distinguèrent Mériem assise auprès d'un panier de roseau qui paraissait aussi grand qu'elle. Elle passait le bras dans l'anse comme on tient une amie. Et ce panier à la panse volumineuse semblait tout plein. Aïni n'avait jamais eu de paniers comme celui-ci : d'où pouvait-il bien venir, qui l'avait apporté ? Et de quoi était-il rempli ?

— Des pommes de terre ! explosa Aouïcha en se trémoussant. Ce sont des pommes de terre, Ma. Des pommes de terre !

Ces mots se transformèrent en un chant qui s'amplifia au point de paraître insensé.

Ils s'interpellaient tous et répondaient ensemble.

— Des pommes de terre.

— Il y a aussi des cardes dans le panier.

— Et des cardes.

— Et des fèves aussi.

— Et des tomates.

— Tout ça.

— Et de la viande, Ma. De la viaaaande. De la viaaaande. Regarde, Ma, un grand paquet.

De la viande aussi ?

Les filles tournoyaient en chantant, se balladaient dans la chambre : Des pommes de terre ! des cardes ! De la viande ! Le bonheur les rendait folles. Seule, la mère conservait son sang-froid ; elle paraissait même abasourdie. Peu importait aux enfants, bien sûr, d'où venait toute cette abondance. Puisque ces richesses étaient chez

eux, elles étaient à eux. Mais Aïni demeurait muette.

Elle se demandait probablement d'où leur tombait tout cela. Ses filles remarquèrent son air préoccupé. Mais elles ne se lassaient pas de crier, chanter, danser. Elles se roulèrent par terre, puis, à la fin, elles se calmèrent.

Aïni attira sa grande fille et la fit asseoir devant elle.

— Maintenant, tu vas tout me raconter. D'où as-tu eu ces légumes, cette viande, enfin tout ce panier ?

L'interrogatoire se poursuivit longuement : question, réponse ; question, réponse. Leur colloque était ponctué tout au long d'exclamations de surprise : Est-ce bien vrai ? Regarde voir. Et, à n'en plus finir de : Bouh ! Bouh ! de plaisir, dans lesquels pointait la honte devant un don si magnifique et si généreux. Aïni se mit elle aussi à faire des clins d'œil, à gesticuler comme sa fille. Et, de temps en temps, incrédule, elle jetait des cris : Ha Haï.

La mère et la fille se lançaient cette interjection.

— Ha Haï ! disait Aïni.

— Ha Haï ! disait Aouïcha.

— C'est comme ça ? demandait la mère.

— Oui, c'est comme ça, disait Aouïcha.

Elle recommença son histoire...

Aouïcha s'explique : Le couffin est un cadeau du cousin de Aïni. Les voisines sont mises au courant... Toute la journée, on ne parle que du panier de provisions...

Durant les quelques jours qui suivent, Aïni se montre plus tendre avec ses proches.

* * * * *

On dit aux gens de Dar-Sbitar que la guerre entre la France et l'Allemagne éclatera un jour.

Un après-midi de septembre, le mugissement sauvage de la sirène leur annonce l'événement. C'est l'affolement général.

Omar, qui jouait dans la rue, épouvanté, se réfugie dans Dar-Sbitar...

Omar était de plus en plus persuadé qu'il n'atteindrait jamais Dar-Sbitar, qu'il n'en finirait pas de parcourir cette ville qui se métamorphosait lentement en une enceinte maudite. Quelque chose de terrible lui arriverait avant. Le danger, comme une ombre haute et souveraine, groupait les immeubles, les jardins. Et Omar se précipitait à perdre haleine ; la gigantesque silhouette le suivait à longs sauts brusques et saccadés. L'enfant sentait sa présence dans le dos. Le malheur, le malheur qu'on avait attiré par cette sirène était finalement arrivé.

S'engouffrant à toute allure dans Dar-Sbitar, il s'allongea face contre terre sitôt qu'il fut devant sa mère et put enfin pleurer tout agité de tremblements. Aïni le prit dans ses bras et l'attira vers elle. Son agitation tomba d'un coup. Un vide bienfaisant l'envahissait, le même vide qu'il avait ressenti tout à l'heure. Omar écoutait les battements rapides de son cœur. Il attendit, puis ses yeux s'ouvrirent peu à peu. Il se retrouvait à l'orée d'un pays singulier. Quelle impression de réveil ! Plus rien n'avait d'importance ; le monde avait été déchiré par le mugissement de la bête sans visage.

* * * * *

— C'est la fin du monde. La fin du monde.

Projetant ces derniers mots avec véhémence, la femme qui s'adressait à Aïni ajouta :

— Au siècle quatorzième, ne cherche point de salut, est-il dit. Ne sommes-nous pas au quatorzième siècle ?

— C'est bien le quatorzième siècle, confirma la vieille Aïcha.

— Alors tout le monde va mourir ?

— Tout le monde, femme.

— Tout le monde, et nous aussi ?

— L'heure de la justice arrive.

Les femmes devinrent muettes. Quelques-unes levèrent les yeux au ciel. Soudain une clameur redoutable retentit. Attyka, d'un coup, s'effondra par terre, au centre de la cour.

Un remue-ménage se fit autour d'elle. Tandis que certaines essayaient de la soulever et de l'apaiser, elle haletait et se débattait furieusement ; tout en bavant, elle proférait dans un râle :

— Le quatorzième siècle ! Satan ! Satan !

Transportée chez elle, elle se calma en un clin d'œil. Attyka avait souvent des crises : elle s'en relevait et, vite après, ne s'en souvenait plus. Elle se remettait à deviser et paraissait même plus gaie.

Le dialogue des femmes reprit :

— C'est signe de guerre.

— C'est sûr !

— Quoi ? Ce qui vient d'arriver à Attyka ? C'est signe de rien.

— C'est selon.

— Allez ! ne racontez pas d'histoires. Elle est comme ça, Attyka ; nous la connaissons depuis longtemps. Pourquoi voulez-vous que ce soit signe de quelque chose ?

— Chut ! Chut !

Des voix d'hommes s'élevèrent dans la ruelle, tout près de la maison. Profonde, grave, une semblait appartenir à un homme d'âge. On reconnut alors la voix de Si Salah.

— Rentrez dans vos demeures. Tout ce qui arrive là, ne vous concerne pas.

Une autre répliqua :

— C'est la guerre pourtant. Ça n'est pas rien.

— Le moment de la vérité est arrivé, répondit quelqu'un.

— Oui, c'est la guerre, on ne peut pas le nier.

Le dialogue reprenait, encore plus accablé.

— On ne croit plus de nos jours. On ne croit plus et c'est un malheur !

— Oui, c'est un malheur.

— Dieu prépare le châtiment de ses créatures.

Si Salah, posément murmura :

— Maintenant, regagnez vos maisons. Les hommes qui nous gouvernent savent ce qu'ils font.

— Dieu fasse que tu dises vrai. Mais nous n'en sommes pas certains.

— Mais non ! C'est nous qui récolterons les calamités ; sur nous tout retombera.

— Occupons-nous de nos affaires. Nous aurons de l'ouvrage à abattre jusqu'à la fin de nos jours. Qu'on nous laisse en paix !

Dans Dar-Sbitar, le visage illuminé, Attyka ressortit de sa chambre en s'époumonant :

— La fin du monde !

Les femmes épouvantées par la prophétie répétèrent :

— Dans quarante jours.

Gesticulant au milieu de la maison, Attyka poussa encore des hurlements. Les filles de la possédée accoururent et l'entraînèrent chez elle. Elle eut deux attaques dans la journée ; cela ne s'était jamais vu jusque-là.

A la nuit tombante, Omar sortit pour chercher une miche de pain au four banal...

Dehors, la ville, de nouveau grouillait telle une fourmilière. Tous les Tlemcéniens, eût-on dit, s'étaient donnés rendez-vous dans la rue, tant il y avait foule.

Après le vide brusque de l'après-midi, cette multitude d'hommes, de femmes, d'enfants qui s'écoulait lentement, renaissait de sa peur. La grisaille dorée du crépuscule de septembre apportait elle-même une atmosphère de gravité. Un sens nouveau des choses et des êtres, oublié jusqu'ici, et brusquement retrouvé, rapprochait les hommes.

En découvrant cette foule presque heureuse, Omar oublia le pain. Emporté par cette marée impétueuse, il n'eut aucune peur, bien qu'il se vît loin de la maison, et s'y glissa, au beau milieu. En dépit de sa petite taille, de sa faiblesse d'enfant, il s'abandonnait au courant qui le traversait et le portait dans le même sens.

Il n'était plus un enfant. Il devenait une parcelle de cette grande force muette qui affirmait la volonté des hommes contre leur propre destruction.

Omar rentra fort tard à la maison. Quand elle le vit, sa mère lui demanda d'une voix blanche :

— Où est le pain que tu es allé chercher ?

Aïe ! Il l'avait complètement oublié. Où avais-je la tête, se dit-il. Bon, ça va recommencer, les cris, les jurons, et les coups.

Sa mère était hors d'elle.

— Mais où étais-tu, dis-moi un peu ? Jusqu'à cette heure dehors, et nous en train d'attendre ? S'il n'y a pas de quoi le tuer, ce chien errant ! Va de ce pas chercher le pain. Si tu ne reviens pas avec, je te conseille de ne pas mettre les pieds ici.

— Mais c'est la guerre, Ma !

— On ne mange pas parce que c'est la guerre ?

Ce n'était pas ce qu'il voulait dire. Elle ne le comprenait pas. Et il ne parvenait pas à formuler sa pensée.

— C'est la guerre ! C'est la guerre !

Il ne put articuler autre chose.

Omar retourne chercher le pain...

Serrant le pain des deux mains contre sa poitrine, le garçon se pressait. Les ruelles solitaires avaient pris leur visage nocturne. Omar trottait sans véritable hâte et n'éprouvait plus aucune inquiétude.

La guerre : Omar revit cette foule à la tombée de la nuit qui appelait de toute son âme l'éclairage public ; quel immense soulagement quand la place s'illumina tout à coup. La guerre, il ne savait ce que c'était. La guerre... et autre chose, se prolongeaient comme une joie secrète dans son cœur. Omar se jetait dans le sillage de sensations qui le conduisaient au seuil d'une terre inconnue. Ce qu'il y avait eu d'inusité dans l'atmosphère de la ville, durant cet après-midi, happait encore sa pensée. Curieusement, il eut la sensation d'avoir soudain grandi depuis que les cris de la sirène avaient retenti. Tout en se sachant encore un enfant, il comprenait ce que c'était que d'être un homme. Mais cette intimité imprévue avec ce qu'il serait plus tard se défaisait rapidement. Omar rouvrait les yeux sur son horizon d'enfant. Il ne lui venait plus à l'esprit de se retourner vers cet avenir enveloppé d'une obscurité qu'aucune force ne pénétrait.

Il arriva devant la porte de Dar-Sbitar, grande ouverte, et cria à tue-tête :

— Aouïcha ! Aouïcha !

La bouche d'ombre opaque, profondément encaissée, avala son appel. Omar attendit.

— Aouïcha ! fit-il de nouveau. Veux-tu venir ? Je suis-là.

Il se passa quelques secondes et l'enfant perçut un bruit étouffé de pieds nus qui couraient sur le dallage.

— Entre ! dit sa sœur aînée de l'extrémité du vestibule...

— Anesse ! Tu n'entends pas quand on t'appelle ?

— Et toi, tata-ma-petite-sœur ! Il faut qu'une femme vienne te conduire ?

— Assez, idiote.

Un petit rire fusa dans le noir comme un feu follet.

Aouicha se moqua :

— Regardez-le ; il sait commander. Quel homme !

Au centre de la maison, Omar se sentit plus à son aise : des pièces éclairées parvenaient la vivante rumeur qui animait Dar-Sbitar à l'orée de la nuit. D'une poussée brusque et sournoise, le garçon envoya sa sœur valser au milieu de la cour... Puis il se rua vers leur chambre. Il écarta le rideau de l'entrée et tendit la miche de pain à sa mère...

Omar s'accroupit lui aussi avec les autres, devant la meïda, et surveilla sa mère qui rompait le pain contre son genou.

. L'EXPEDITION DU "KON - TIKI"

Thor HEYERDAHL

Pourquoi l'expédition du « Kon - Tiki »

Ayant découvert que les prédécesseurs des Incas et les ancêtres de certains Polynésiens actuels avaient adoré le même dieu solaire, nommé Kon - Tiki, un jeune savant norvégién, Thor Heyerdahl a pensé que l'Océan Pacifique a été franchi il y a plus de huit siècles. Les anciens habitants du Pérou, chassés par les Incas, ont donc probablement fait connaître leur civilisation aux Polynésiens.

Pour prouver son raisonnement, Thor Heyerdahl fit construire un radeau exactement semblable aux modèles anciens et qui portera le nom du Dieu - Soleil : Kon - Tiki.

Accompagné de cinq hommes, aussi décidés que lui, il tentera l'aventure et réussira à traverser l'Océan Pacifique à bord du Kon - Tiki.

Nous allons vivre avec ces six explorateurs quelques moments de leur exploit.



L'équipage du « Kon-Tiki ». De gauche à droite :

Knut HAUGLAND - Bengt DANIELSSON - Thor HEYERDAHL - HESSELBERG - Torstein RAABY - Herman WATZINGER.

Pour connaître l'auteur et ses travaux.

L'HOMME DU « KON - TIKI » AU TASSILI.

Le Parc national du Tassili (Djanet) a accueilli dernièrement le célèbre auteur norvégién, le Professeur Thor Heyerdahl, connu notamment pour ses reconstitutions expérimentales de bateaux antiques, parmi lesquelles le fameux « Kon - Tiki » avec lequel il a réalisé l'exploit de traverser les Océans Pacifique et Atlantique.

M. Heyerdahl était accompagné d'une équipe technique de la société suédoise « Sebra - Film » dirigée par Bengt Jonson et chargée de réaliser un film documentaire intitulé « The Kon - Tiki Man », sur la vie du navigateur, ses nombreuses explorations et recherches.

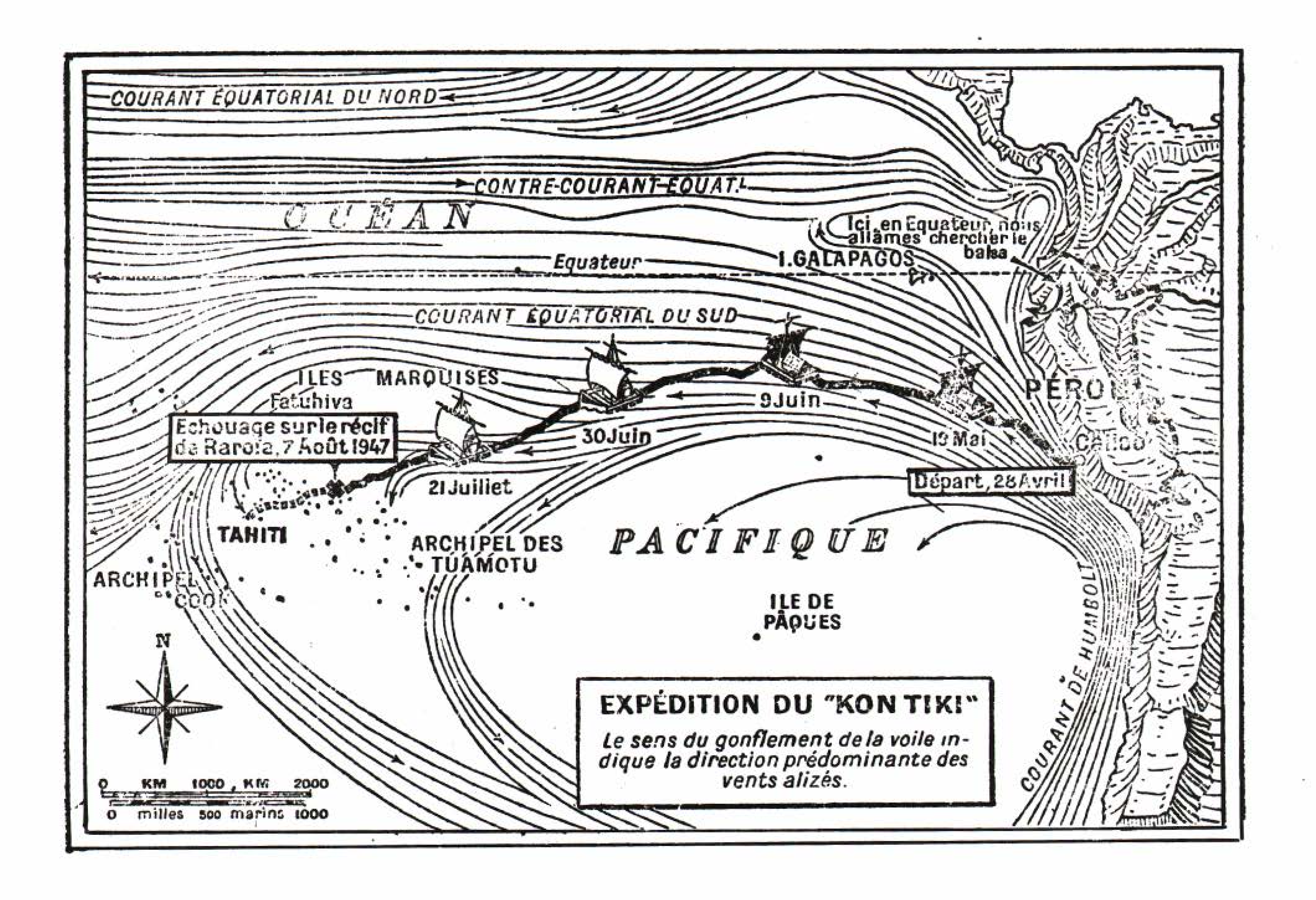
Dans le cadre d'une convention contractée avec cette société, l'office du Parc national du Tassili a mis à sa disposition le personnel nécessaire au repérage des lieux, les guides ainsi qu'un conseiller scientifique. En contre-partie, la « Sebra - Film » s'est engagée à remettre une copie de l'ensemble des travaux effectués dans le Tassili.

M. Heyerdahl a mis l'accent sur l'origine de la navigation dans le monde et a souhaité voir les célèbres peintures de barques des sites de Tamrit et Tin Tazarift (Tassili) qu'il considère comme les plus anciennes avec les gravures de l'Azerbaïdjan (Union Soviétique).

M. Heyerdahl s'est en outre montré très intéressé par les traces d'un passé plus humide au Sahàra, sa théorie étant que les populations néolithiques du Tassili avaient pu utiliser de petites barques et embarcations sur les cours d'eau et les lacs. A ce sujet, l'équipe de recherche de l'O.P.N.T. a attiré son attention sur les résultats obtenus ces dernières années dans diverses disciplines (géomorphologie, paléobotanique...) qui ont mis en relief l'ancienneté de l'aridité du Sahara. Le professeur et ses collaborateurs ont assisté à une projection de diapositives sur les diverses richesses culturelles et naturelles du Parc et la mission de sauvegarde et de recherche de l'Office.

Enfin, M. Thor Heyerdahl, qui est membre de différentes associations internationales, et notamment de la « National Géographic Society » s'est déclaré très heureux d'être pressenti pour devenir membre de la future association des amis du Tassili et du Hoggar.

D'après A.P.S.
El - Moudjahid, 25 et 26 décembre 1987.


COURANT ÉQUATORIAL DU NORD
CONTRE-COURANT-ÉQUATL.
OCÉAN
Equateur
I. GALAPAGOS
Ici en Equateur nous allâmes chercher le balsa
COURANT ÉQUATORIAL DU SUD
ILES MARQUISES
Fatuhiva
Echouage sur le récif de Raroia, 7 Août 1947
9 Juin
30 Juin
19 Mai
21 Juillet
PÉROU
Callao
Départ, 28 Avril
TAHITI
ARCHIPEL DES TUAMOTU
PACIFIQUE
ARCHIPEL
ILE DE PÂQUES
N
COURANT DE HUMBOLT
EXPÉDITION DU "KON TIKI"
Le sens du gonflement de la voile indique la direction prédominante des vents alizés.
0 KM 1000 KM 2000
0 milles 500 marins 1000

Il arrive parfois qu'on se trouve dans une situation bizarre. On y a été entraîné peu à peu, le plus naturellement du monde, mais une fois qu'on y est bien plongé, on s'étonne soudain et la question se pose de savoir comment diable les choses en sont venues là.

Si, par exemple, vous vous êtes embarqué sur un radeau avec un perroquet et cinq compagnons, il est inévitable que tôt ou tard, vous réveillant un beau matin en pleine mer, peut-être un peu plus reposé que d'habitude, vous vous mettiez à méditer.

C'est un de ces matins-là que j'écrivis dans le journal de bord, tout humide de rosée :

« 17 mai. Jour de l'Indépendance norvégienne. Grosse mer. Bon vent. Je suis cuistot aujourd'hui et j'ai trouvé sept poissons volants sur le pont, une pieuvre sur le toit de la cabine et un poisson inconnu dans le sac de couchage de Torstein...»

Ici, le crayon s'arrêta, et en moi se glissèrent les réflexions suivantes : c'est vraiment un drôle de 17 mai, une existence bien anormale, à tout considérer. Comment cette histoire a-t-elle commencé ?

Si je me tournais vers ma gauche, j'avais sous les yeux une immense mer bleue aux vagues écumantes se déroulant à la poursuite sans fin d'un horizon toujours fuyant. Si je me tournais vers ma droite, je voyais l'intérieur d'une cabine dans laquelle un individu barbu, couché sur le dos, lisait du Gœthe... Devant la cabine, sur le pont de bambou, trois autres compagnons travaillaient en plein soleil, dans la chaleur torride. Ils étaient à moitié nus, tannés et barbus, avec des raies de sel le long du dos, et avaient l'air de n'avoir jamais fait autre chose que de flotter vers l'ouest sur un radeau à travers le Pacifique.

Peut-être tout avait-il commencé l'hiver précédent, dans le bureau d'un musée de New-York. Ou peut-être même dix ans plus tôt, sur une petite île de l'archipel des Marquises, au milieu du Pacifique. Peut-être aborderions-nous dans cette même île ou, si le vent de nord-est nous poussait plus au sud, du côté de Tahiti et de l'archipel Tuamotu. Je revoyais nettement par la pensée la petite île avec ses montagnes déchiquetées couleur de rouille, la jungle verdoyante qui déferlait le long de leurs pentes jusqu'à la mer, et les sveltes palmiers qui attendaient sur le rivage en se berçant au vent. Elle s'appelait Fatuhiva. Il n'y avait pas de terre entre elle et nous, dans l'espace où nous flottions, mais elle était néanmoins à des milliers de milles marins. J'évoquais l'étroite vallée d'Ouia, à l'endroit où elle s'ouvre sur la mer; et je me rappelais fort bien comment, de cette plage déserte, nous contemplions chaque soir le même océan infini. J'étais alors avec ma femme et non en compagnie de pirates barbus comme aujourd'hui. Nous faisions collection de toutes sortes d'animaux, ainsi que d'idoles et autres vestiges d'une civilisation éteinte. Je me souvenais d'un soir en particulier. Le monde civilisé semblait incroyablement irréel et lointain. Nous vivions depuis près d'un an sur l'île, où nous étions les seuls blancs, et nous avions volontairement renoncé aux maux de la civilisation. Nous habitions une hutte sur pilotis, que nous avions construite de nos propres mains, à l'ombre des palmiers du rivage, et nous mangions ce que pouvaient nous offrir la forêt tropicale et le Pacifique.

Par cette dure, mais efficace école, nous avions acquis une certaine connaissance des curieux problèmes du Pacifique. Je crois qu'à la fois physiquement et mentalement nous suivions les traces des premiers hommes primitifs qui, d'un pays inconnu, arrivèrent dans ces îles, et dont les descendants polynésiens régnèrent sans entraves sur le royaume insulaire jusqu'au jour où débarquèrent des membres de notre propre race, la Bible dans une main, la poudre et l'eau-de-vie dans l'autre.

Ce soir-là, comme tant de fois auparavant, nous étions donc assis sur la plage au clair de lune, avec la mer devant nous. Très éveillés, et plongés dans la féerie qui nous entourait, nous ne laissions échapper aucune impression. Nous remplissions nos narines des arômes d'une jungle luxuriante et de l'odeur salée de la mer en écoutant le bruissement du vent dans les cimes feuillues des palmiers. A des intervalles réguliers, il était couvert par le grondement des hautes vagues qui, arrivant du large, déferlaient à terre et se pulvérisaient en cercles d'écume contre les galets. Il y avait un mugissement, un fracas et un écroulement parmi des millions de pierres scintillantes, puis tout redevenait calme quand la mer se repliait pour préparer un nouvel assaut contre la côte invincible.

« C'est curieux », dit ma femme, « mais il n'y a jamais de vagues comme celles-ci de l'autre côté de l'île. »

« Non », dis-je « car nous sommes du côté exposé au vent. »

Ainsi, nous contemplions la mer, qui semblait plus que jamais vouloir démontrer qu'elle venait de l'est, de l'est, de l'est. C'était l'éternel alizé qui, franchissant l'horizon, troublait la surface des flots, les creusait et les roulait vers ces îles, où l'attaque ininterrompue se brisait finalement contre les rochers et les récifs, tandis que le vent se contentait de passer par-dessus la côte, la forêt et les montagnes, pour continuer d'île en île sa libre course vers l'ouest, vers le soleil couchant...

Tout en regardant les nuages voguer et la mer ondoyer sous la lune, nous écoutions un vieillard à moitié nu qui, accroupi en face de nous, fixait la lueur mourante d'un petit feu presque éteint.

« Tiki », dit-il doucement, « était à la fois un dieu et un chef. C'est Tiki qui a conduit mes ancêtres dans ces îles où nous vivons maintenant. Auparavant, nous habitions un grand pays au delà des mers. »

Il tisonna les braises avec un bâton pour les empêcher de s'éteindre complètement.

Le vieux méditait. Il vivait dans le passé, auquel l'attachaient tant de souvenirs. Il avait le culte de ses aïeux et connaissait leurs exploits depuis l'époque des dieux. Et il attendait le jour où il les rejoindrait. Teï Tetua était le seul survivant des tribus éteintes de la côte est de Fatuhiva. Il ignorait son âge, mais sa peau ridée, tannée, d'un brun d'écorce, semblait s'être desséchée au soleil et au vent pendant un siècle. Il était certainement un des rares habitants de ces îles qui se rappelaient les légendes contées par leurs pères et leurs grands-pères sur le grand chef-dieu polynésien Tiki, fils du Soleil, et qui même y croyaient encore.

Quand nous allâmes nous coucher cette nuit-là dans notre petite hutte sur pilotis, les histoires de Teï Tetua au sujet de TiKi et du pays d'origine des insulaires continuèrent à hanter mon cerveau, accompagnées de loin par le mugissement étouffé du ressac, dont le son me faisait songer à une voix des âges reculés, qui aurait eu quelque chose à raconter. Je ne pus m'endormir. Il me semblait que le temps n'existait plus, que Tiki et ses compagnons débarquaient pour la première fois sur le rivage au-dessus de nous. Une idée me frappa, et je dis à ma femme :

« Liv, as-tu remarqué que les grandes images de pierre de Tiki, là -haut dans la jungle, ressemblent extraordinairement aux gigantesques monolithes qui sont les vestiges de civilisations éteintes dans l'Amérique du Sud ? »

J'eus l'impression qu'un bruissement approbateur m'arrivait des vagues se brisant contre les galets. Puis elles se retirèrent lentement au moment où je m'endormais.

* * * * *

C'est peut-être comme cel   ue commença ou, si l'on préfère, que s'amorça toute une série d'événements qui final   ient devaient nous amener, nous six et un perroquet vert, à bord d'un radeau flottant au large de la côte sud-américaine.

Je me souviens comment, à mon retour en Norvège, je choquai mon père et stupéfiai ma mère en donnant au musée zoologique de l'Université mes bocaux de coléoptères et de poissons rapportés de Fatuhiva. Je voulais abondonner l'étude des animaux pour me consacrer à celle des peuples primitifs. Les énigmes inexpliquées du Pacifique m'avaient fasciné. Elles devaient avoir une solution logique, et je m'assignai pour but d'identifier la figure légendaire de Tiki.

Pendant les années qui suivirent, le bruit du ressac et les ruines   la jungle furent comme un rêve lointain à l'arrière-plan de ma conscience, un accompagnement à mes études sur les peuplades du Pacifique.

Thor Heyerdahl apprendra, au cours de ses recherches, deux faits importants :
1 - la race originelle des Polynésiens est arrivée dans ces îles écartées à la voile ou à la dérive (environ cinq cents ans après Jésus-Christ)
2 - une seconde immigration a eu lieu vers l'an 1100.

En poursuivant mes recherches au Pérou, je découvris dans la civilisation, la mythologie et la langue des traces surprenantes, qui me poussèrent à creuser le problème plus profondément et avec une plus grande concentration, pour arriver à identifier le lieu d'origine du dieu polynésien.

Et j'eus enfin ce que j'avais espéré. En parcourant des légendes incas sur le roi-soleil Virakocha, qui était le chef suprême du peuple blanc disparu, je lus : « Virakocha est un nom inca (ketchua) et par conséquent de date relativement récente. Le nom originel du dieu-soleil Virakocha, qui semble avoir été employé le plus souvent au Pérou dans les anciens temps, était Kon-Tiki ou Ila-Tiki, ce qui veut dire Tiki le Soleil ou Tiki le Feu. Kon-Tiki fut le grand-père et le roi soleil des hommes blancs légendaires qui ont laissé d'énormes ruines au bord du lac Titicaca. Selon la tradition, les mystérieux hommes blancs porteurs de barbes furent attaqués par un chef nommé Cari, qui venait de la vallée de Coquimbo. Au cours d'une bataille dans une île du lac Titicaca, la race blanche fut massacrée, mais Kon-Tiki et ses proches compagnons purent s'échapper et plus tard gagner la côte du Pacifique, d'où finalement ils disparurent en prenant la mer dans la direction de l'ouest. »

Je ne doutai plus que le chef-dieu blanc Soleil Tiki qui aurait été chassé du Pérou par les ancêtres des Incas, fût identique au chef-dieu blanc Tiki, fils du Soleil, que les insulaires du Pacifique vénéraient comme le fondateur de leur race. (1)

(1) : environ cinq cents ans ap. J.C.

Mais dans toute la Polynésie, je trouvai des signes indiquant que la race paisible de Kon-Tiki n'avait pas pu longtemps garder seule les îles. Des canoës de guerre, aussi grands que les bateaux des Vikings et attachés deux par deux, avaient amené des Indiens du nord-est à Hawaï, et plus loin au sud dans les autres îles. Ils avaient mêlé leur sang à la race de Kon-Tiki et apporté au royaume insulaire une nouvelle civilisation. C'était le second peuple au stade de l'âge de pierre qui, sans métaux, sans poterie, sans roue, sans connaissance de la culture du blé, arrivait en Polynésie vers l'an 1100 environ.

1939 : Thor Heyerdahl est obligé d'interrompre ses recherches. Après la guerre, il met au point sa théorie et va l'exposer en Amérique. Son manuscrit est refusé. Un éminent savant lui dit ironiquement : « On ne peut pas traiter les problèmes ethnographiques comme l'énigme d'un roman policier!.. vous pouvez toujours essayer d'aller en radeau, du Péron aux îles du Pacifique... »

Mais Heyerdahl prend effectivement la décision de traverser le Pacifique en radeau. Ses amis intimes croient qu'il est devenu fou... Il commence néanmoins à organiser l'expédition: constituer une équiipe, réunir du matériel. Au « Club des Explorateurs », on met à sa disposition tout un équipement de navigation.

Tout cet équipement occupait encore ma pensée le lendemain matin au petit déjeuner au Foyer des marins, quand un jeune homme bien habillé, de tournure athlétique, vint avec son plateau s'asseoir à la même table que moi. Nous engageâmes la conversation, et j'appris que lui non plus n'était pas un marin mais un ingénieur civil de l'école polytechnique de Trondheim, qui était en Amérique pour acheter certaines pièces de machines et augmenter son expérience de la technique des appareils réfrigérants. N'habitant pas loin, il venait souvent prendre ses repas au Foyer des marins, parce qu'on y avait une bonne cuisine norvégienne. Il me demanda ce que je faisais, et je lui donnai un bref aperçu de mes projets. Je lui dis que si je n'avais pas de réponse positive au sujet de mon manuscrit avant la fin de la semaine, je chercherais à déclencher l'expédition en radeau. Mon compagnon de table ne disait pas grand'chose mais il m'écoutait avec beaucoup d'intérêt.

Quelques jours plus tard, nous nous rencontrâmes de nouveau dans la même salle à manger.

« Avez-vous pris la décision de faire le voyage ?» demanda-t-il.

« Oui, je le ferai », répondis-je.

« Quand ? »

« Le plus tôt possible. Si je traînaille encore longtemps, les tempêtes des régions antarctiques arriveront et ce sera aussi la saison des ouragans autour des îles. Il faut que je quitte le Pérou dans très peu de mois mais il faut d'abord que je trouve de l'argent et que j'organise toute l'affaire. »

« Combien serez-vous ? »

« J'ai l'intention d'emmener six hommes, ce qui donnera un peu de variété à la vie en commun sur le radeau et cadre bien avec quatre heures de gouvernail toutes les vingt-quatre heures. »

Il eut l'air de ruminer un moment cette idée, puis il déclara enfin avec force : « Sapristi, que j'aimerais en être ! Je pourrais m'occuper de la partie technique.

Evidemment, il conviendra d'étayer l'expérience par des mesures exactes de vent, de courants et de vagues. Rappelez-vous que vous allez dériver à travers d'immenses étendues d'eau qui, étant en dehors de tout trafic maritime, ne sont pas connues. Une expédition comme la vôtre donnera lieu à des recherches hydrographiques et météorologiques intéressantes. Je pourrais faire bon usage de mes connaissances thermodynamiques. »

Je ne savais de cet homme que ce que peut révéler une figure ouverte. Et elle révèle parfois bien des choses.

« Très bien », dis-je. « Nous partirons ensemble. » Il s'appelait Herman Watzinger; c'était comme moi un marin d'eau douce.

Nous avions besoin, à bord, d'un homme capable de se servir d'un sextant et de marquer notre route sur une carte, comme base de nos comptes rendus scientifiques.

« Je connais », dis-je à Herman, un peintre qui est un grand gaillard, plein d'entrain et sachant jouer de la guitare. Il a passé par une école de navigation et fait plusieurs fois le tour du monde avant de s'installer chez lui avec un pinceau et une palette. Je le connais depuis mon enfance, et nous avons souvent campé ensemble dans les montagnes de notre pays. Je vais lui écrire, et je suis sûr qu'il viendra. »

« Il me paraît potable », dit Herman « mais nous avons besoin aussi de quelqu'un qui puisse s'occuper de la T. S. F »

« De la T. S. F. ! » m'écriai-je, horrifié. « Que diable en ferions-nous ? Elle serait déplacée sur un radeau préhistorique. »

« Pas du tout, c'est une mesure de précaution qui, tant que nous ne lancerons pas de S. O. S, ne pourra nuire en rien à ta théorie. Et nous aurons besoin d'un poste émetteur pour envoyer nos informations météorologiques et autres. En revanche, nous ne risquerons pas d'être avisés des tempêtes, car il n'existe aucun bulletin pour cette partie de l'océan, et même s'il y en avait un, à quoi nous servirait-il sur un radeau ? »

Ses arguments écartèrent peu à peu toutes mes protestations : « Je vais écrire un mot à Knut Haugland et à Torstein Raaby. »

« Tu les connais ? »

« Oui. La première fois que j'ai rencontré Knut, c'était en Angleterre en 1944. Il avait été décoré par les Anglais pour avoir pris part à l'expédition en parachutes qui empêcha les Allemands de fabriquer la bombe atomique. Il remplissait les fonctions de radio lors du sabotage de l'eau lourde à Rjukan. Quand je fis sa connaissance, il revenait d'une autre mission en Norvège.

« Je venais justement de terminer mon entraînement de parachutiste, et nous avions le projet de sauter ensemble près d'Oslo. Mais à ce moment, les Russes entrèrent dans la région de Kirkenes et une petite division norvégienne fut envoyée d'Ecosse en Finlande pour guider en quelque sorte les opérations de leur armée. Je fis partie de cette division et ce fut là que je rencontrai Torstein Raaby.

Il s'était d'abord sauvé en Angleterre et, après avoir suivi des cours d'instruction militaire, il avait passé secrètement en Norvège aux environs de Tromsoe. Il s'était caché avec un petit poste émetteur tout près du navire de guerre le *Tirpitz* et, pendant dix mois, il avait envoyé des rapports quotidiens en Angleterre sur ce qui se passait à

bord. Il se branchait la nuit sur l'antenne d'un officier allemand, et ce fut grâce à ses renseignements réguliers que les bombardiers anglais finirent par couler le *Tirpitz*.

« Je suis prêt à parier que Knut et Torstein en ont assez de rester à la maison et feraient volontiers un petit tour en radeau. »

« Pose-leur la question », suggéra Herman.

J'écrivis donc une courte lettre, sans effort de persuasion, à Erik, Knut et Torstein.

« Je vais traverser le Pacifique sur un radeau de bois pour soutenir la théorie que les îles polynésiennes ont été peuplées par des hommes du Pérou. Voulez-vous venir ? Je ne garantis rien que le voyage gratuit aller et retour, et vous aurez l'occasion d'appliquer vos capacités techniques. Répondez tout de suite. »

Le jour suivant arriva un premier télégramme :

J'arrive. TORSTEIN.

Erik et Knut acceptèrent aussi.

Comme sixième membre du groupe, nous avions en vue tantôt l'un, tantôt l'autre, mais chaque fois quelque obstacle se présentait.

La préparation matérielle de l'expédition nécessite l'accord et l'appui de nombreuses autorités civiles et militaires. Beaucoup de personnalités de Norvège, des Etats-Unis, de l'Equateur et du Pérou manifestent un réel intérêt pour le projet.

Thor et Herman se rendent à Quivedo (Equateur) pour abattre de grands troncs de balsa. Quelques jours après, Herman doit les charger sur un vapeur à destination du Pérou. Thor, de son côté, s'envole pour Lima : il doit trouver l'endroit le mieux adapté à la construction du radeau. Le président péruvien en personne reçoit le chef de l'expédition et met à la disposition de l'équipe un arsenal militaire ultra-moderne.

Ce jour-là, les journaux de Lima publièrent un paragraphe sur l'expédition norvégienne qui devait partir du Pérou à bord d'un radeau. Ils annoncèrent en même temps qu'une expédition scientifique suédo-finlandaise avait terminé ses études parmi les Indiens des jungles, dans les régions de l'Amazone. Deux membres suédois de ce groupe avaient gagné le Pérou en canoë et venaient d'arriver à Lima. L'un était Bengt Danielsson, de l'université d'Upsal.

Je découpai le paragraphe et j'étais à l'hôtel en train d'écrire à Herman au sujet de l'emplacement nécessaire pour la construction du radeau, quand un coup frappé à ma porte m'interrompit. Celui qui entra était un grand garçon en vêtements de toile blanche, tout bronzé par le soleil. Son casque enlevé, on avait l'impression que sa barbe rousse flamboyante avait brûlé son visage et grillé ses maigres cheveux. Il arrivait de la forêt vierge, mais sa vraie place était évidemment dans une salle de conférences.

« Bengt Danielsson », pensai-je.

« Bengt Danielsson », dit l'homme, se présentant lui-même.

« Il a entendu parler du radeau », pensai-je ensuite, et je le priai de s'asseoir.

« J'ai entendu parler de vos projets de radeau », dit le Suédois.

« Et maintenant il vient démolir ma théorie, parce que c'est un ethnologue », pensai-je encore.

« Et maintenant je viens vous demander si je puis vous accompagner sur le radeau », dit paisiblement le Suédois. « Je m'intéresse à la théorie de la migration. »

Je ne savais rien de cet homme, sauf que c'était un savant et qu'il arrivait tout droit des profondeurs de la jungle. Mais un Suédois solitaire, qui avait le cran de s'embarquer sur un radeau avec cinq Norvégiens, ne devait pas être une poule mouillée. Et même son imperssionnante barbe ne parvenait pas à cacher son tempérament placide et sa bonne humeur.

Bengt fut le sixième membre de l'équipe, où il y avait une place vacante. Et il était le seul à savoir l'espagnol...

* * * * *

Dans l'arsenal gisaient maintenant les grands troncs de balsa abattus dans la fôret de Quivedo. C'était vraiment un spectacle émouvant. Nos matériaux de construction, troncs fraîchement coupés, bambous jaunes, feuilles de bananier vertes, formaient un gros tas au milieu des rangées menaçantes de sous-marins gris et de contre-torpilleurs. Six Nordiques à la peau blanche et vingt marins bruns, avec du sang inca dans les veines, brandissaient des haches et de longues machettes, ou serraient des cordes et des nœuds. Des officiers de marine en bleu et or, tirés à quatre épingles fixaient d'un air ébahi les pâles étrangers et les matériaux végétaux qui, soudain, avaient fait leur apparition au milieu de l'arsenal. Pour la première fois depuis des centaines d'années, on construisait un radeau de balsa dans la baie de Callao.

Cet arsenal ultra-moderne nous fournit une aide précieuse. Avec Bengt comme interprète et Herman comme chef des travaux, nous eûmes à notre disposition les ateliers de charpentier et ceux où l'on fabriquait les voiles, ainsi que la moitié d'un entrepôt pour ranger notre équipement et un petit pont flottant d'où l'on put faire tomber le bois dans l'eau quand commença la construction.

Neuf des plus gros troncs furent jugés de taille à former le radeau même. De profondes encoches donnèrent prise aux cordes qui devaient les relier. Ni clou, ni rivet, ni fil de fer n'entrèrent dans les matériaux. Nous posâmes d'abord les neuf troncs côte à côte sans les relier, afin de leur laisser prendre leur position de flottaison naturelle. Le plus long, de quatorze mètres, placé au milieu, dépassait fortement des deux bouts. Les autres furent disposés symétriquement de chaque côté, de sorte que l'embarcation avait dix mètres, avec une proue qui faisait saillie comme un soc de charrue émoussé. A l'arrière, le radeau était taillé en ligne droite, sauf les trois troncs du milieu, qui dépassaient un peu pour servir de base à un bloc de balsa épais et court, posé par le travers et muni de tolets pour le long aviron de queue. Quand les neuf pièces de bois eurent été solidement reliées par des cordes de chanvre de trois



Les troncs de balsa sont liés ensemble par des cordes.

centimètres, séparées les unes des autres, des troncs supplémentaires furent attachés dessus perpendiculairement, à des intervalles d'environ quatre-vingt-dix centimètres. Le radeau proprement dit était maintement achevé, les troncs ayant été laborieusement mis en place au moyen de trois cents bouts de corde de différentes longueurs, chacun retenu par un nœud solide. Un pont de bambou fendu, fixé sur le tout en panneaux séparés, fut couvert de nattes de jonc tressé. Vers le milieu du radeau, mais plus près de l'arrière, nous construisîmes une petite cabine de bambou. Elle était ouverte, avec des murs en tiges tressées et un toit auquel d'épaisses feuilles de bananier surperposées servaient de tuiles. En avant de la cabine nous dressâmes deux mâts côte à côte. Ils étaient en bois de manguier dur comme fer et s'inclinaient l'un vers l'autre, de sorte qu'ils se croisaient au sommet. La vergue où l'on hissa la grande voile carrée consistait en deux cannes de bambou, liées ensemble pour avoir une force double.

Les neufs gros troncs qui devaient nous transporter sur la mer furent épointés à l'avant, à la manière indigène, ce qui leur permettrait de fendre l'eau plus facilement, et nous fixâmes des fargues très basses à l'avant au-dessus du niveau de la surface liquide. A cinq divers endroits, où se présentaient des intervalles assez grands entre les troncs, nous plaçâmes de solides planches de pin, épaisses de deux centimètres et demi et larges de soixante centimètres, qui s'enfonçaient verticalement dans l'eau à un mètre cinquante. Maintenues en place par des coins et des cordes, elles formaient de toutes petites quilles parallèles ou dérives. Bien avant le temps des grandes découvertes, les Incas employaient ces dérives pour empêcher leurs radeaux de bois plats d'être poussés de côté par les vents et les courants. Autour du radeau, il n'y avait ni bastingage ni rebord protecteur, mais de chaque côté était placé un long et mince tronc de balsa, où les pieds trouvaient une retenue.

Dans son ensemble, la constuction était une copie fidèle des vieilles embarcations du Pérou et de l'Ecuador.

* *

Lorsqu'ils voient le radeau, le ministre de la Marine, les experts étrangers, les diplomates, sont vraiment terrifiés. On fait signer à Heyerdahl des papiers disant qu'il était seul responsable de sa mort et de celle de ses compagnons.

Au matin du 28 avril 1947, *une grande agitation règne dans le port de Callao. le « Kon-Tiki » doit être remorqué jusqu'à la mer, assez loin de toute ligne de navigation côtière. Le remorquage dure toute la journée, puis toute la nuit.*

Au lever du jour, le lendemain matin, un épais brouillard s'étendait sur la côte du Pérou, alors que nous avions devant nous à l'ouest un brillant ciel bleu.

Nous grimpâmes à bord du « Gardian Rios ». On nous indiqua exactement la position sur notre carte. Nous étions à cinquante milles de la terre au nord-ouest de Callao, et il fallait avoir des fanaux les premières nuits pour ne pas être coulés par des navires côtiers.

Nous prîmes cérémonieusement congé de tout le monde à bord. Puis la remorque fut détachée et le radeau se trouva de nouveau seul. Les trente-cinq hommes du « Gardien-Rios », debout au bastingage, nous adressèrent des signes tant qu'il nous fut possible de distinguer leurs silhouettes. Et les six hommes assis sur des caisses à bord du radeau suivirent des yeux le remorqueur tant qu'ils purent le voir. Quand la noire colonne de fumée finit par se dissoudre au-dessus de l'horizon, nous nous regardâmes en hochant la tête.

« Au revoir, Au revoir... », dit Torsteïn. « Il s'agit maintenant de mettre le moteur en marche, les gars! » Cela nous fit rire. La brise, assez légère, avait tourné du sud au sud-est. « Espérons que la brise du soir ne nous fera pas rebrousser chemin », dit Bengt. « C'était très amusant de dire au-revoir à Callao, mais je préfère me passer de la réception du retour ! »

La position d'un morceau de bois indique que le radeau avance.

« Nous sommes bien partis maintenant », dit Erik en riant tout bas. Il se pavanait dans une large culotte en peau de mouton, avec un énorme chapeau indien, le perroquet sur son épaule.

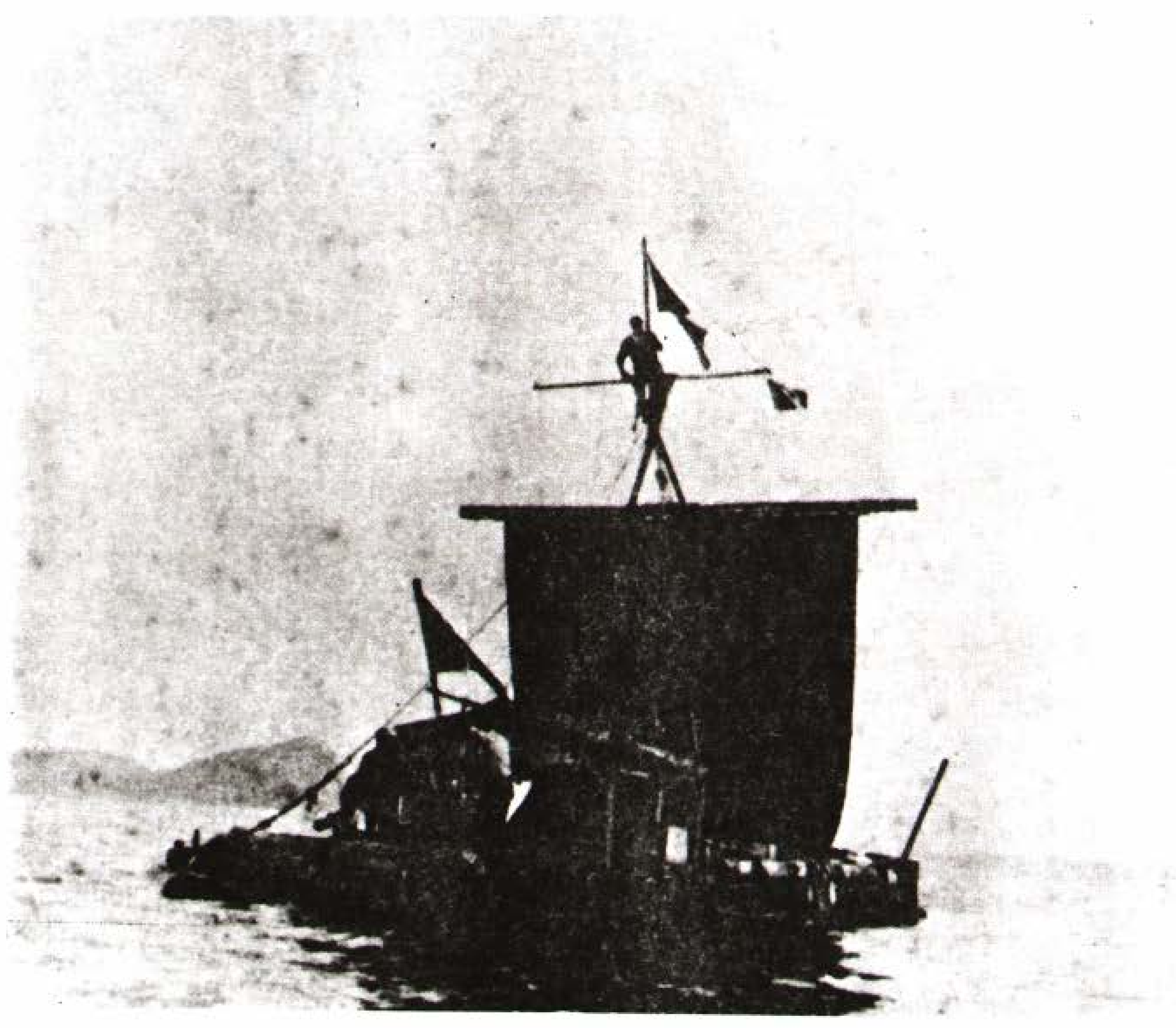
« Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne », ajouta-t-il, « ce sont tous les petits courants contraires peu connus qui peuvent nous lancer droit sur les rochers de la côte si nous n'avançons pas. »

Nous examinâmes la possibilité de godiller, mais convînmes qu'il valait mieux attendre le vent.

Et le vent arriva. Il soufflait du sud-est, calme et régulier. Bientôt la voile se gonfla et se tendit en avant comme une poitrine opulente, tandis que la tête du *Kon-Tiki* débordait d'ardeur combative. Et le *Kon-Tiki* se mit à bouger. En criant : « Westward ho ! » nous halâmes les écoutes et les cordages. L'aviron de gouverne fut plongé dans l'eau et le roulement des services de quart entra en vigueur. Nous jetâmes par-dessus bord à l'avant des boulettes de papier et des copeaux de bois et attendîmes à l'arrière, montre en main.

« Une, deux, trois... dix-huit, dix-neuf — ça y est ! » Le papier et les copeaux de bois dansèrent bientôt derrière nous au gré des vagues, comme des perles sur un fil. Nous avancions, mètre par mètre. Le *Kon-Tiki* ne fendait pas l'eau comme un bateau de course à la proue aiguë. Sans pointe, large, lourd et solide, il glissait posément sur les flots. Il ne se pressait pas, mais une fois en route, il continuait son chemin avec une inébranlable énergie...

A la fin de l'après-midi, l'alizé soufflait déjà de toutes ses forces. Il souleva la mer en lames bouillonnantes, qui nous chassaient de l'arrière. Nous nous rendîmes alors compte pleinement pour la première fois que l'océan lui-même venait à notre rencontre; c'était trés sérieux maintenant, nos communications étant coupées. La réussite ne dépendait plus que des bonnes qualités du radeau de balsa en pleine mer.



Le « *Kon-Tiki* » prêt à partir.

Nous savions que désormais nous n'aurions jamais le vent du large ni la possibilité de retourner en arrière. Nous étions entrés dans les vents alizés et chaque jour nous emmènerait plus loin. La seule chose à faire était d'avancer à pleines voiles ; si nous avions essayé de nous diriger vers la côte du Pérou, nous n'aurions pu que dériver à reculons. Il ne restait qu'à voguer vent arrière, notre proue dirigée vers le coucher du soleil. Somme toute, c'était précisément notre dessein : suivre le soleil dans son cours, comme nous pensions que *Kon-Tiki* et les vieux adorateurs du soleil l'avaient fait lorsqu'ils avaient été chassés du Pérou.

Nous remarquâmes avec un sentiment de triomphe et de soulagement la façon dont le radeau monta sur les premières crêtes des lames menaçantes qui venaient vers nous en écumant. Mais il était impossible de retenir fermement l'aviron, quand les vagues mugissantes l'enlevaient des tolets ou le poussaient de côté, faisant pivoter le barreur comme un acrobate désemparé. Même deux hommes à la fois ne pouvaient s'en rendre maîtres sous la pression des vagues. Nous eûmes l'idée d'attacher la pale par des cordes à chaque côté du radeau, tandis que d'autres cordes maintenaient l'aviron dans les tolets. Il conservait ainsi liberté de mouvement et en même temps pouvait affronter les plus terribles lames, si seulement nous avions la force de ne pas lâcher prise. L'homme de quart devait donc absolument avoir, autour de la taille, des cordes dont les bouts étaient fixés au radeau

Comme les vagues se creusaient davantage, il nous apparut clairement que nous étions dans la partie la plus rapide du courant de Humbolt. La houle était certainement due à un courant, pas seulement au vent. L'eau qui nous entourait était verte et froide. Quand l'obscurité s'étendit sur l'océan, notre premier duel contre les éléments commença. Nous n'étions pas encore sûrs de la mer; nous nous demandions si elle se montrerait amie ou ennemie dans l'intime voisinage que nous venions d'établir avec elle.

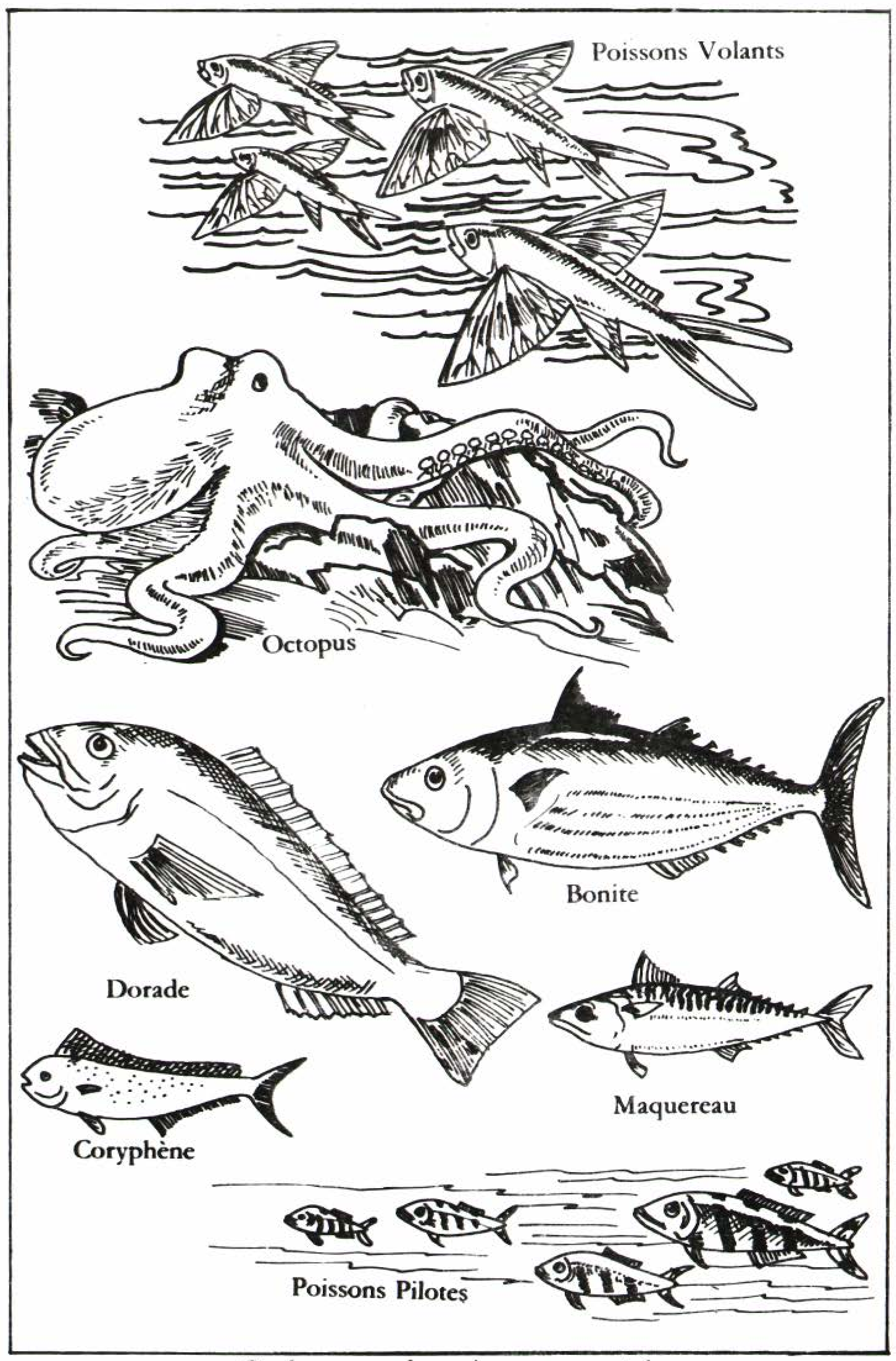
> *Les trois premiers jours sont très durs pour les six compagnons. La troisième nuit est la plus terrible. Le lendemain, la mer est nettement plus calme. Les lames s'élèvent assez haut. Mais le radeau, franchissant la crête écumante, l'aplatit à la manière d'un rouleau compresseur, tandis que la montagne d'eau dangereuse se contente de le soulever et de passer sous le plancher en gargouillant »...« Un rouleau compresseur en liège, voilà, tout compte fait, ce qu'était le radeau »*

Au bout d'une semaine environ, la mer s'apaisa et nous remarquâmes que de verte, elle devenait bleue. La dérive commençait à nous diriger ouest nord-ouest au lieu de nord-ouest; nous considérions cela comme un faible indice que nous étions sortis du courant côtier et que nous pouvions avoir l'espoir d'être emportés vers le grand large.

Dès le premier jour où nous fûmes seuls sur la mer, nous remarquâmes qu'il y avait des poissons autour du radeau, mais nous étions alors trop occupés par la manœuvre de la barre pour songer à pêcher. Le second jour, nous entrâmes dans un banc épais de sardines, et peu après un requin bleu de huit pieds, roulant sur lui-même, mit en l'air son ventre banc et vint se frotter contre l'arrière du radeau, où Herman et Bengt, leurs pieds nus dans l'eau, étaient à la barre. Il joua un moment autour de nous, mais disparut quand nous nous approchâmes, le harpon à la main.

Le lendemain nous reçûmes la visite de thons, de bonites et de coryphènes, appelés vulgairement dorades. Un grand poisson volant étant tombé à bord avec un bruit mat, nous l'employâmes comme appât et primes aussitôt deux grosses dorades pesant dix à quinze kilos pièce. Nous avions à manger pour plusieurs jours. Pendant nos quarts, nous pouvions voir des quantités de poissons que nous ne connaissions même pas et, un jour, nous nous trouvâmes au milieu d'un important banc de marsouins, qui ne semblait jamais prendre fin. Les dos noirs roulaient, se tassaient les uns près des autres le long du radeau et, si loin que nous pussions voir de la tête du mât, ils surgissaient çà et là sur toute l'étendue de la mer. Plus nous approchions de l'équateur, en nous éloignant de la côte, plus les poissons volants devenaient fréquents. Arrivés enfin dans les eaux bleues où la mer calme et ensoleillée se déroulait majestueusement, à peine frisée par de légères bouffées de vent, nous les vîmes briller comme une pluie de fusées qui jaillissaient de l'eau et volaient en ligne droite jusqu'au moment où, leur puissance de vol épuisée, ils disparaissaient sous la surface des flots.

Si la nuit nous sortions la petite lampe à pétrole, des poissons volants de toutes tailles, attirés par la lumière, se précipitaient au-dessus du radeau...Un riche fonds de mets délicieux nous arrivait ainsi par la voie des airs. Le poisson remplaçait le poulet rôti. Nous les faisions frire pour le petit déjeuner et je ne sais si c'était la qualité de leur chair, la préparation culinaire ou notre appétit, mais une fois que nous avions enlevé les écailles. ils nous faisaient songer à de petites truites.



Quelques-uns des poissons rencontrés ...

Un matin, Torstein, en se réveillant, trouve une sardine sur son oreiller. Quelques nuits plus tard...

Il y avait si peu de place dans la cabine que Torstein avait la tête dans l'ouverture de la porte. Mais il se produisit un incident qui le décida à transporter sa paillasse au sommet des ustensiles de cuisine, dans le coin de la T. S. F.

C'était quelques nuits plus tard. Le ciel était couvert et il faisait très noir. Torstein avait placé tout près de sa tête la lampe à pétrole, afin que ceux qui allaient prendre le quart ou en revenir pussent voir où mettre les pieds quand ils passaient par-dessus son corps. Vers quatre heures, Torstein fut réveillé par la chute de la lampe et par quelque chose de froid et qui lui battait les oreilles. « Un poisson volant », pensa-t-il, cherchant à tâtons l'animal pour le jeter au loin ; il attrapa quelque chose de long et de visqueux, qui se tortillait à la façon d'un serpent mais il lacha prise comme s'il s'était brûlé. Le visiteur inconnu se détourna pour se diriger vers Herman, tandis que Torstein essayait de rallumer la lampe. A son tour, Herman sursauta, et je pensai à l'octopus, la pieuvre géante qui hante ces eaux la nuit. Quand la lampe fut allumée, Herman triomphant, tenait serré par le cou un long poisson mince qui se tortillait entre ses mains comme une anguille. D'environ un mètre et aussi fin qu'un serpent, ce poisson avait des yeux noirs sans vie et un long museau, avec une gueule rapace pleine de grandes dents pointues, tranchantes comme des couteaux, qui pouvaient se replier dans le palais pour faire place à ce qu'il avalait. Sous la poigne d'Herman, il vomit tout à coup un poisson blanc aux gros yeux, long de vingt centimètres et, un moment après, il en rejeta un autre, semblable. C'étaient visiblement deux poissons des grandes profondeurs, très déchiquetés par les dents du maquereau-serpent. La peau mince de ce dernier était d'un bleu violet sur le dos et couleur d'acier sur le ventre; elle se détachait par plaques dès qu'on y touchait.



Un étrange compagnon de lit :
(le maquereau-serpent qui avait sauté dans le sac de couchage de Torstein.)

Bengt se réveilla enfin au bruit que nous faisions.

Nous tînmes la lampe et le long poisson sous son nez. A moitié somnolent encore, il se redressa dans son sac de couchage et dit solennellement:

« Non, les poissons comme ça n'existent pas »

Sur quoi il se retourna et se rendormit.

Bengt n'était pas loin d'avoir raison.Il apparut plus tard que , nous six autour de la lampe dans la cabine de bambou, étions les premiers hommes à voir ce poisson vivant. Son squelette seulement a été trouvé quelques rares fois sur les côtes de l'Amérique du Sud et des îles Galapagos. Les ichtyologues l'appellent gempylus ou maquereau-serpent, et pensent qu'il vit à une grande profondeur, car personne ne l'a jamais vu vivant. Mais ce n'est vrai que dans le jour, où ses gros yeux seraient aveuglés par le soleil. Car dans les nuits noires, le gempylus monte à la surface de l'eau, nous nous en sommes bien aperçu, nous autres du radeau .

* * * * *

C'était le 24 mai et nous flottions sur une houle agréable par 95 degrés ouest et 7 degrés sud. Nous venions de jeter par-dessus bord les déchets de deux grandes dorades que nous avions pêchées de bonne heure le matin. Je prenais un petit bain rafraîchissant à l'avant du radeau, suspendu à un bout de corde et l'œil aux aguets, quand j'aperçus soudain un gros poisson brun d'environ deux mètres de long, qui avançait vers moi dans l'eau cristalline. Je sautai vivement sur le bord du radeau et, assis au soleil, je regardai ce poisson passer tranquillement, mais un cri sauvage de Knut, qui se trouvait à l'arrière derrière la cabine, me fit tressaillir. Il beuglait : « Un requin ! Un requin ! » de telle sorte que sa voix finit par se fêler sur une note aiguë, et, comme la présence quotidienne des requins autour de nous ne suscitait d'habitude aucune émotion, nous comprîmes qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire et nous nous précipitâmes au secours de Knut.

Notre camarade, accroupi au bord du radeau, était en train de laver son pantalon dans les vagues, quand, levant un instant les yeux, il vit devant lui la face la plus grande et la plus hideuse qu'aucun de nous eût jamais aperçue. Cette tête monstrueuse atteignait une telle grosseur et une telle laideur qu'un spectre n'aurait pas pu nous impressionner davantage. Elle était large et plate comme celle d'une grenouille, avec de petits yeux placés latéralement et des mâchoires de crapaud d'un mètre et demi d'ouverture agrémentées de longues franges aux coins. Un corps énorme la prolongeait, mais la longue queue pointue et la mince nageoire caudale, dressée en l'air, prouvaient que l'animal n'appartenait à aucune espèce de baleine. Il semblait brunâtre dans l'eau, bien qu'il fût entièrement couvert de petites tâches blanches.

Le monstre s'approchait sans hâte par derrière, nageant paresseusement. Il grimaçait comme un bouledogue et battait l'air avec sa queue. La grande et ronde nageoire dorsale sortait de l'eau et de temps en temps aussi la nageoire caudale. Quand l'animal se trouvait dans le creux d'une lame, l'eau bouillonnait autour du large dos comme autour d'un écueil immergé. Devant cette gueule fabuleuse nageaient en éventail une foule de pilotes zébrés

Une dorade de dix kilos, accrochée à six de nos plus gros hameçons, pendait à l'arrière du radeau comme appât pour les requins, et un essaim de pilotes s'étaient élancés pour la flairer, sans y toucher, puis ils étaient retournés précipitamment vers leur seigneur et maître, le roi de la mer. Tel un monstre automatique, ce dernier déclencha son mécanisme et, à une allure tranquille, glissa vers l'appât, misérable bout

de proie pour sa gueule. Nous essayâmes de haler la dorade, et le monstre marin la suivit lentement jusqu'au bord du radeau. Bien qu'elle lui heurtât la gueule, il ne desserrait pas les mâchoires comme s'il avait hésité à se donner du mal pour un si maigre morceau. Une fois arrivé au radeau, il se frotta contre le lourd aviron de gouverne, que le barreur venait à peine de soulever hors de l'eau, et nous eûmes alors l'ample occasion d'étudier l'animal de tout près — et je crus que nous devenions fous, car nous poussions des éclats de rire idiots et des cris délirants devant la vue qui s'offrait à nous. Walt Disney lui-même, malgré toute sa puissance d'imagination, n'aurait pu créer un monstre marin plus hallucinant que celui qui soudain, sa gueule terrifiante au bord du radeau, nous regardait de ses petits yeux.

Le monstre était un requin-baleine, le plus grand requin et le plus grand poisson connu actuellement. Il est extrêmement rare, mais des spécimens dispersés ont pu être observés ça et là dans les mers tropicales. Sa longueur moyenne est de quinze mètres et selon les zoologues il pèse quinze tonnes. On dit que de grands spécimens peuvent atteindre une longueur de vingt mètres; un « bébé » pris au harpon avait un foie de trois cents kilos et une collection de trois mille dents dans sa vaste gueule.

La taille de celui-là était telle qu'aux moments où il se mettait à nager en cercles autour et au-dessous du radeau, sa tête apparaissait d'un côté tandis que sa queue émergeait de l'autre. Et il avait l'air si incroyablement grotesque, inerte et stupide, que nous ne pouvions nous empêcher de rire aux éclats, tout en nous rendant compte qu'il avait assez de force dans la queue, s'il nous attaquait, pour réduire en miettes à la fois les troncs de balsa et les cordes qui les reliaient. Il décrivait des cercles de plus en plus petits, juste au-dessous du radeau, mais nous ne pouvions faire autre chose qu'attendre les événements. Puis il passa gentiment sous l'aviron de gouverne, qu'il souleva en le faisant glisser le long de son dos. Nous étions tout prêts, des harpons à la main, nos dards nous semblaient des cure-dents par rapport à l'énorme bête. Rien n'indiquait que ce requin-baleine aurait jamais l'idée de nous quitter; il nous suivait comme un chien fidèle, tout près du radeau. Aucun de nous n'eût songé à la possibilité d'une chose pareille; toute cette aventure avec le monstre marin nageant derrière nous semblait tellement irréelle que nous n'arrivions pas à la prendre au sérieux.

En réalité, le requin-baleine ne continua que pendant une heure à tourner autour de nous, mais la visite nous parut durer une journée entière. A la fin cela devint trop énervant pour Erik, qui se tenait à un bout du radeau avec un harpon de huit pieds; entraîné par nos cris malencontreux, il leva très haut le harpon. Au moment où l'animal glissait lentement vers lui et où la large tête arrivait juste au-dessous d'un coin du radeau, Erik abaissa le harpon entre ses jambes de toute sa force d'ours, l'enfonçant profondément dans le crâne cartilagineux. Il fallut une seconde ou deux au requin géant pour comprendre ce qui lui arrivait. Alors, avec la rapidité de l'éclair, le paisible idiot se transforma en une masse de muscles d'acier. La ligne siffla en passant par-dessus bord, et nous vîmes une cascade quand le géant leva la tête pour replonger dans l'abîme. Les trois hommes qui se trouvaient le plus près d'Erik furent lancés pêle-mêle à la renverse, et deux d'entre eux écorchés et brûlés par la ligne qui filait à toute vitesse. Cette ligne épaisse, assez solide pour tirer un canot, s'accrocha au bord du radeau et se cassa instantanément comme un bout de ficelle. Quelques secondes plus tard, le manche brisé du harpon remontait à la surface à deux cents mètres de là. Nous nous attendîmes longtemps à ce que le monstre revînt en arrière comme un sous-marin furieux, mais nous ne le revîmes jamais.



Haler un requin à bord présente quelques difficultés.



Le quart à l'aviron de gouverne.

La vie est bien organisée à bord du radeau. Les six navigateurs ont chacun une tâche bien précise.

Bengt, nommé chef cuisinier, avait la responsabilité de fixer les rations quotidiennes. Quand à Herman, on pouvait le trouver un peu partout à n'importe quelle heure du jour et de la nuit — au sommet du mât avec des instruments météorologiques ; sous le radeau pour vérifier l'état d'une dérive centrale à travers ses lunettes de plongeur; ou s'occupant de ballons ou d'étranges appareils de mesure dans le dinghy à la remorque. Etant notre chef technique, il était chargé des observations météorologiques et hydrauliques.

Kunt et Torstein avaient toujours à faire avec leurs batteries de piles sèches(mais mouillées), leurs fers à souder et leurs schémas de circuits. Il fallait tout leur entraînement, acquis pendant la guerre, pour faire marcher le petit poste de T. S. F. à un pied au-dessus du niveau de la mer, malgré l'humidité et les embruns. Chaque nuit, à tour de rôle, ils envoyaient nos bulletins météorologiques et nos rapports dans l'éther; des amateurs de T. S. F., les recueillant par hasard, les transmettaient à l'Institut météologique de Washington ou à d'autres destinataires.

Erik était souvent en train de raccommoder la voile ou d'épisser des cordages, à moins qu'il ne sculptât du bois ou ne fît des esquisses d'hommes barbus et de poissons étranges. Tous les jours à midi il s'emparait du sextant, grimpait sur une caisse pour observer le soleil et calculer le chemin parcouru depuis la veille. Personnellement j'étais très occupé par le journal de bord, les rapports, le plancton, la pêche et les films.

Chacun avait sa sphère de responsabilté, personne n'empiétait sur le voisin. Chacun passait deux heures de jour et de nuit à la barre. Les tâches culinaires comportaient un roulement journalier. Il y avait peu de lois et de règles à bord, sauf que le barreur devait avoir la nuit une corde autour de la taille, que la ceinture de sauvetage ne devait pas changer de place, que tous les repas devaient être consommés en dehors de la cabine et qu'il fallait choisir comme « petit endroit » le bout du tronc à l'arrière. S'il y avait une importante décision à prendre, nous nous réunissions en *pow-wow* à la manière indienne et discutions la question.

Quelques extraits du journal de bord.

11/5. *Aujourd'hui, un énorme animal est monté deux fois à la surface pendant que nous dînions sur le bord du radeau. Il a battu l'eau d'une façon terrible, puis a disparu. Nous n'avons aucune idée de ce que c'était.*

6/6. *Herman a vu un gros poisson de couleur foncée avec une queue mince et des sortes de piquants, qui a plusieurs fois sauté hors de l'eau du côté tribord.*

16/6. *Aperçu un curieux poisson à l'avant, du côté bâbord. Deux mètres de long, largeur maximum ; un pied ; museau brun long et mince, large nageoire dorsale près de la tête et une plus petite au milieu du dos énorme nageoire caudale en forme de faucille. Se tenait près de la surface et nageait par moments en se tortillant comme une anguille. Il plongea quand Herman et moi sortîmes dans le dinghy avec un harpon à main. Remonta plus tard, mais plongea de nouveau et disparut.*

Jour suivant : *Erik était en haut du mât à midi quand il vit trente ou quarante poissons bruns de la même espèce que celui d'hier. Cette fois-ci, ils nageaient à toute vitesse du côté bâbord et, grande ombre plate sur l'eau, ils disparurent à l'arrière.*

18/6. *Knut observa une bête à l'aspect de serpent longue de deux à trois pieds et très mince, qui se tenait verticalement dans l'eau et plongea en se tortillant à la façon d'une couleuvre.*

Avec une pareille société dans l'eau, le temps ne paraissait jamais long.

Nous découvrons les radios-amateurs.

Les deux opérateurs de T. S. F. avaient eu devant eux une besogne dès leur arrivée à bord...

Mais une nuit les ondes se frayèrent brusquement passage, et l'appel de Torstein fut entendu par hasard d'un amateur de T. S. F. de Los Angelès, qui manipulait son transmetteur pour essayer d'entrer en contact avec un autre amateur de Suède. L'homme voulut savoir quelle sorte de poste nous avions et, ayant obtenu une réponse satisfaisante à sa question, il demanda à Torstein qui il était et où il habitait. Quand il apprit que la demeure de Torstein était une cabine de bambou en plein Pacifique, il y eut quelques étranges petits déclics, jusqu'à ce que Torstein eût fourni plus de détails. Aprés s'être ressaisi, l'homme des ondes nous dit qu'il était opérateur de cinéma, que son nom était Hal, celui de sa femme Anna, et que, Suédoise d'origine, elle informerait nos familles que nous étions vivants et bien portants.

Cela nous parut étrange de penser qu'un inconnu qui s'appelait Hal, un opérateur de cinéma perdu dans le fourmillement de Los Angelès, serait la seule personne au monde, en dehors de nous, à savoir où nous étions et que tout allait bien. Hal, alias Harold Kempel, et son ami frank Cuevas, veillèrent désormais chaque nuit à tour de rôle pour guetter les signaux du radeau, et Herman reçut des télégrammes reconnaissants de la Direction du Bureau météorologique des Etats-Unis, qui le félicitait de ses messages journaliers en code, provenant d'une région sur laquelle on n'avait que très peu de renseignements et pas de statistiques. Plus tard, Knut et Torstein établirent presque toutes les nuits des contacts avec d'autres amateurs de T. S. F., qui purent transmettre nos souvenirs en Norvège par l'intermédiaire d'un certain Egil Berg, de Notoddin.

Pendant quelques jours seulement, au milieu de l'océan, il y eut trop d'eau salée dans le coin de la T. S. F., et le poste cessa complètement de marcher. Les opérateurs étaient sens dessus dessous nuit et jour, avec des tournevis et des fers à souder ; tous les amateurs de T. S. F. crurent que le radeau n'existait plus. Mais une nuit, le signal LI 2B surgit dans l'éther, et aussitôt l'appareil transmetteur émit des bourdonnements sans fin, tandis que plusieurs centaines d'amateurs américains se précipitaient simultanément sur les boutons et répondaient à l'appel.

* * * * *

Le 10 juin, nous avions atteint notre position la plus septentrionale, avec une latitude de 6° 19 sud. Nous étions très près de l'Equateur ; on aurait dit que nous allions passer au nord de toutes les îles du groupe des Marquises, et disparaître complètement dans l'océan sans trouver de terre. Mais l'alizé, tournant de l'est au nord-est, nous conduisit en ligne courbe vers les latitudes du monde insulaire.

Bien des fois le vent et la mer restaient stables pendant des jours interminables, et nous finissions par oublier qui devait être de quart sauf la nuit, quand le veilleur était seul sur le pont. Car, en pareil cas, on ne détachait pas les amarres de l'aviron et la voile du *Kon-Tiki* se gonflait sans notre intervention. La nuit, l'homme de quart pouvait s'asseoir tranquillement à la porte de la cabine et regarder les étoiles. Les constellations changeaient-elles de position? Il était toujours temps de sortir pour voir si c'était l'aviron de queue ou le vent qui avait tourné.

Il est incroyablement facile de gouverner d'après les étoiles, une fois qu'on les a vues se déplacer dans le ciel pendant plusieurs semaines de suite. D'ailleurs, il n'y avait pas grand'chose à regarder la nuit en dehors d'elles. Nous savions, d'une nuit à l'autre, où nous pouvions nous attendre à voir les différentes constellations. Lors de notre montée vers l'équateur, la Grande Ourse s'était levée si claire à l'horizon du nord que nous avions eu peur d'apercevoir l'Etoile Polaire, qui apparaît au moment où, venant du sud, on traverse la Ligne. Mais au fur et à mesure que s'établissait l'alizé du nord-est, la Grande Ourse s'enfonçait derrière l'horizon.

Les anciens Polynésiens furent de grands navigateurs. Ils relevaient la position du soleil pendant le jour et des étoiles pendant la nuit. Leur connaissance des corps célestes était stupéfiante. Ils savaient que la terre est ronde, et ils avaient des noms pour désigner des conceptions abstraites, comme l'équateur, les méridiens, les tropiques du Cancer et du Capricorne. A Hawaï, ils découpaient des cartes marines dans l'écorce de grosses calebasses, et en certaines autres îles on faisait des cartes détaillées avec des branches tressées ; des coquillages indiquaient les îles et des brindilles les courants spéciaux. Les Polynésiens connaissaient cinq planètes, qu'ils appelaient des étoiles voyageuses et qu'ils distinguaient des étoiles fixes, pour lesquelles ils avaient près de deux cents noms. Dans l'ancienne Polynésie, un bon navigateur savait bien dans quelles parties du ciel se levaient les différentes étoiles, où elles seraient aux différentes heures de la nuit et aux différentes époques de l'année. Il savait quelle étoile culminait au-dessus de chaque île et parfois lui donnait son nom.

Ils comprenaient, non seulement que le ciel étoilé est comme une bousssole géante dont l'aiguille tournerait de l'est à l'ouest, mais que les étoiles au-dessus de leurs têtes leur montraient à quelle distance ils se trouvaient du nord ou du sud...

D'où les Polynésiens tiraient-ils leur vaste savoir astronomique, et aussi leur calendrier, qui était calculé avec une précision étonnante? Certainement pas des peuples mélanésiens ou malais de l'ouest. Mais la même vieille race « d'hommes blancs et barbus », qui en Amérique avait enseigné aux Aztèques, aux Mayas et aux Incas leur prodigieuse civilisation, était arrivée à un calendrier curieusement semblable et à un semblable savoir astronomique, que l'Europe de ces temps-là ne pouvait atteindre.

En Polynésie, comme au Pérou, l'année du calendrier commençait le jour où la constellation des Pléiades réapparaît pour la première fois au-dessus de l'horizon, et dans les deux régions cette constellation est considérée comme la patronne de l'agriculture

Au Pérou, sur les pentes du continent qui descendent vers le Pacifique,en plein sable du désert, se dressent encore aujourd'hui les ruines d'un observatoire astronomique d'une grande ancienneté, laissées par le même peuple civilisé mystérieux qui sculptait des colosses de pierre, érigeait des pyramides, cultivait les patates, les lagénaires, et commençait l'année avec le retour des Pléiades. *Kon-Tiki* connaissait les étoiles quand il s'engagea sur l'Océan Pacifique...

La nuit de 2 juillet, il ne fut plus question pour l'homme de quart d'observer en paix le ciel étoilé. Après plusieurs jours de légère brise du nord-est, nous avions un vent fort et une vilaine mer. Tard dans la soirée vinrent un brillant clair de lune et de nouveau un vent propice à la navigation.

Quatre hommes ronflaient dans la cabine de bambou, pendant que Torstein tripotait sa clef Morse et que j'étais à la barre. Juste avant minuit j'aperçus une houle déchaînée qui, de tous les points de mon champ visuel, accourait furieusement vers

nous, et que suivaient deux rangées de lames encore plus hautes, dont je voyais par-ci par-là les crêtes blanches. Si nous-mêmes nous n'avions pas traversé tout cela, j'aurais pu croire que j'avais affaire à un ressac causé par des brisants. Je poussai un cri d'avertissement quand la première lame se dressa comme un mur au clair de lune, et je mis le radeau en position de recevoir le coup.

Dès que cette première lame nous atteignit, le *Kon-Tiki* souleva de côté son arrière et monta sur la crête écumante qui venait de s'effondrer en bouillonnant. Nous passâmes à travers les tourbillons d'écume, tandis que la lourde vague roulait au-dessous de nous. L'avant à son tour se redressa et nous glissâmes à reculons dans un large creux entre les lames. Un instant après arrivait un nouveau mur liquide ; cette fois encore nous fûmes soulevés vivement dans les airs et des masses d'eau se brisèrent sur notre proue. Le radeau prenant les vagues de biais, il était impossible de le faire tourner assez vite. La lame suivante jaillit des bandes d'écume comme un mur brillant, qui se brisa par le faîte en nous atteignant. Quand il s'effondra, je ne vis d'autre solution que de m'accrocher le plus fermement possible à un pieu de bambou saillant du toit de la cabine, et je retins mon souffle en sentant que nous étions projetés vers le ciel et qu'autour de moi de mugissantes masses d'ecume emportaient tout. Une seconde après, nous et le *Kon-Tiki* étions de nouveau sur l'eau et glissions doucement par-dessus le dos d'une vague. Puis la mer redevint normale. Les trois grands murs de lames couraient devant nous...

La dernière vague avait donné un tel coup à la cabine que Torstein avait été renversé dans le coin de la T. S. F. et que les autres s'étaient réveillés en sursaut, effrayés par le bruit, tandis que l'eau ruisselait entre les troncs et à travers le mur.

Thor Heyerdahl et ses compagnons ont souvent connu des moments difficiles. En pleine tempête, les lames atteignent cinq à sept mètres. Mais le Kon-Tiki monte au sommet des vagues avec aisance. Une tempête devient alors, pour les six compagnons, un sport passionnant. Mais le danger existe vraiment...

Le temps redevint calme, néanmoins il ne fut jamais aussi stable et aussi sûr qu'auparavant. D'imprévisibles rafales apportaient quelquefois d'abondantes averses, dont la vue, d'ailleurs, nous faisait plaisir, parce que notre provision d'eau commençait à sentir le marécage.

Le 21 juillet, le vent tomba soudain une seconde fois. Pendant un moment régna un calme absolu et oppressant, dont nous connaissions par expérience la signification. En effet, après quelques violentes rafales de l'est, de l'ouest et du sud, le vent, plus frais, tourna franchement au sud où des nuages noirs et menaçants montaient à l'horizon. Herman était dehors avec son anémomètre et avait déjà mesuré plus de quatorze mètres par seconde, quand le sac de couchage de Torstein dégringola hors du radeau. Et ce qui arriva pendant les secondes suivantes prit moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

En essayant de saisir le sac au vol, Herman fit un pas imprudent et tomba à la mer. Nous entendîmes au milieu du fracas et des lames un faible cri d'appel, et nous vîmes la tête d'Herman et son bras qui nous faisait signe, en même temps qu'un objet verdâtre indistinct tourbillonnait autour de lui. Il luttait désespérément pour regagner le radeau, à travers les grandes vagues qui l'avaient éloigné du coté bâbord. Torstein, qui se tenait à la barre, et moi-même, qui étais à l'avant, nous fûmes les premièrs à l'apercevoir et nous nous sentîmes glacés d'horreur. Nous hurlâmes : « Un homme à la mer! » de toute la force de nos poumons, tout en nous précipitant vers le matériel de

sauvetage le plus proche. Les autres n'avaient pas entendu le cri d'Herman, à cause du bruit des vagues, mais en un rien de temps la plus grande animation régna parmi nous. Herman était un excellent nageur et,tout en comprenant aussitôt que sa vie était en danger, nous gardions le faible espoir qu'il réussirait à gagner le radeau avant qu'il fût trop tard.



Le *Kon-Tiki* en pleine mer

Torstein, qui en était le plus près, se jeta sur le cabestan de bambou autour duquel nous enroulions la corde dont nous nous servions pour le canot. Pour l'unique fois pendant le voyage, la corde s'accrocha. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes. Herman était maintenant au niveau de l'arrière du radeau, à quelques mètres de distance, et il pouvait encore espérer arriver jusqu'à la pale de l'aviron de gouverne et s'y agripper, mais elle lui échappa des doigts. Et il se trouvait précisément à l'endroit où l'expérience nous avait appris qu'on ne pouvait rien récupérer. Pendant que Bengt et moi mettions le dinghy à l'eau, Knut et Erik lancèrent la ceinture de sauvetage qui, pourvue d'une longue ligne, était suspendue toute prête à un coin du toit de la cabine, mais ce jour-là le vent était si fort qu'il la rejeta. Après plusieurs lancements infructueux, Herman était déjà loin derrière nous, nageant de toutes ses forces pour se maintenir à la vitesse du radeau, mais la distance qui l'en séparait ne faisait qu'augmenter. Il mettait son dernier espoir dans le dinghy. Sans l'amarre qui le freinait, le petit bateau de caoutchouc aurait pu rejoïndre le nageur, mais peut-être ne serait-il jamais retourné vers le *Kon-Tiki*. En tout cas, trois hommes dans un dinghy avaient plus de chances de s'en tirer qu'un homme à la mer.

Alors nous vîmes soudain Knut plonger dans les vagues la tête la première. Il tenait la ceinture de sauvetage d'une main et nageait de son mieux. Chaque fois que la tête d'Herman apparaissait au sommet d'une vague, Knut avait disparu ; chaque fois que Knut remontait, Herman n'était plus là. Mais enfin nous vîmes en même temps deux têtes ; ils avaient nagé à la rencontre l'un de l'autre et s'accrochaient à la ceinture de sauvetage. Knut agita le bras et tous les quatre nous saisîmes la ligne à laquelle était attachée la ceinture et halâmes de toutes nos forces, le regard fixé sur le grand objet sombre qui ondoyait derrière nos deux camarades. Un animal mystérieux poussait au-dessus des vagues un grand triangle verdâtre, ce qui avait causé une certaine émotion à Knut au moment où il nageait vers Herman. Seul, Herman savait que ce triangle ne faisait pas partie d'un requin ni d'aucun autre monstre marin. C'était un coin gonflé du sac de couchage imperméable de Torstein. Mais le sac ne flotta pas longtemps après que les deux camarades eurent été remontés à bord sains et saufs. Quelle que fût la créature qui l'entraîna dans les profondeurs, elle venait de manquer une meilleure proie.

« Bien content de ne pas avoir été la dedans », dit Torstein en reprenant l'aviron de gouverne.

Nous n'échangeâmes guère d'autres plaisanteries ce soir-là. Nous sentîmes tous pendant un bon moment un frisson nous glacer la moelle des os. A ce frisson se mêlait pourtant une chaude gratitude, parce que nous étions encore six à bord.

Bien des choses aimables furent dites à Knut, par Herman et aussi par les autres.Nous n'eûmes guère le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer, car les rafales augmentaient de force. Le ciel s'assombrissait au-dessus de nos têtes et avant la nuit arriva une nouvelle tempête.

Le radeau est un peu désarticulé. L'aviron de gouverne est cassé, la voile déchirée... Mais le "Kon-Tiki" ne tarde pas à redresser la tête et tendre la poitrine vers la Polynésie, grâce à l'habileté de son équipage. Mais les dérives ne peuvent être remises à leur place exacte.

* *

Malgré la dernière tempête, il était évident que nous pourrions tenir bon pendant la courte distance qui nous séparait des îles en face de nous. Maintenant une tout autre question se posait : comment finirait le voyage?

Le *Kon Tiki* poursuivrait inexorablement sa course vers l'ouest, jusqu'au moment où il heurterait sa proue contre un solide rocher ou quelque autre masse fixe qui l'arrêterait. Le voyage ne serait pas vraiment fini tant que nous n'aurions pas tous débarqué sains et saufs dans une des nombreuses îles polynésiennes.

En sortant de la dernière tempête, nous ne savions pas trop où nous aboutirions. Nous étions à égale distance des Marquises et du groupe Tuamotu, mais dans une position qui pouvait parfaitement nous faire passer entre les deux sans même nous permettre de les voir. L'île des Marquises la plus proche était à trois cents milles au nord-ouest, celle du groupe Tuamotu à trois cents milles au sud-ouest. Le vent et le courant restaient variables, avec une direction générale vers l'ouest et vers le grand intervalle qui sépare les deux groupes

L'île la moins éloignée au nord-ouest n'était autre que Fatuhiva, la petite terre montagneuse revêtue de jungle où j'avais vécu dans une hutte bâtie sur pilotis au bord de l'eau, et où j'avais entendu un vieillard raconter de si vivantes histoires au sujet du héros ancestral *Kon Tiki*. Si notre radeau arrivait à cette grève, j'y trouverais bien des gens de connaissance, mais probablement pas le vieux conteur lui-même. Il devait être parti depuis longtemps pour un autre monde, avec l'espoir d'y rencontrer le *Kon Tiki* réel.

Dès le 3 juillet, les six compagnons remarquent de grandes troupes d'oiseaux : la terre est toute proche.

Dans la nuit du 29 au 30 juillet, une atmosphère étrange et nouvelle régna autour du *Kon Tiki*. Peut-être le vacarme des oiseaux de mer annonçait-il qu'il se préparait quelque chose. Nous sentîmes l'approche de la terre dans ce ramage à multiples voix tout plein d'agitation, qui succédait au morne craquement des cordes inertes, seul buit que, pendant trois mois,nous eussions entendu au milieu du mugissement de la mer. Et la lune paraissait plus ronde et plus large que jamais à l'homme de quart qui, de la tête du mât, la voyait voguer au-dessus de lui. Dans notre imagination elle reflétait des cimes de palmiers et des scènes romantiques ; elle ne brillait certainement pas avec une lumière aussi jaune sur les poissons au sang froid.

A six heures, Bengt descendit du mât, réveilla Herman et se coucha. Quand Herman fut en haut du mât craquant et oscillant, le jour avait commencé à poindre. Dix minutes plus tard, il redescendait l'échelle de corde et me secouait par la jambe.

« Viens voir ton île ! »

Son visage rayonnait. Je me levai d'un bond, suivi de Bengt, qui ne dormait pas encore profondément. Serrés l'un derrière l'autre, nous montâmes le plus haut possible, jusqu'à la traverse du mât. Il y avait beaucoup d'oiseaux autour de nous, et au ciel une sorte de voile, faiblement coloré en bleu violacé, qui se reflétait dans la mer comme un dernier reste de la nuit expirante. Mais à l'orient une lumière rouge se répandit peu à peu dans la direction du sud-est et finit par former le fond pourpre sur lequel se détacha une ombre légère, semblable à un coup de rayon bleu tracé au bord de l'eau.

La terre! Une île! L'ayant dévorée des yeux, nous réveillâmes les autres, qui sortirent ensommeillés et regardèrent de tous côtés, comme s'ils se fussent attendus à voir notre avant heurter une grève. Les oiseaux criards formaient un pont à travers le ciel dans la direction de l'île lointaine, qui se découpait de plus en plus nettement contre l'horizon au fur et à mesure que le fond rouge, ne cessant de s'élargir, devenait tout doré à l'approche du soleil et du plein jour.

Notre première idée fut que l'île n'était pas où elle aurait dû être. Et comme elle n'avait pas pu changer de place, c'était certainement le radeau qui avait été happé pendant la nuit par un courant allant vers le nord. Nous n'avions qu'à jeter un coup d'œil sur la mer pour nous apercevoir immédiatement, à la direction des vagues, que nous avions perdu dans l'obscurité nos chances d'atterrir. Dans notre position actuelle, le vent ne nous permettait plus de conduire le radeau vers l'île. Les parages de l'archipel Tuamotu sont pleins de violents courants locaux, qui serpentent dans toutes les directions lorsqu'une terre les refoule ou qu'ils subissent les puissants effets des flux et reflux traversant les récifs et les lagunes.

Nous avions repris l'aviron de gouverne, tout en sachant bien que c'était inutile. A six heures et demie, le soleil sortit de la mer et monta tout droit, comme il le fait sous les tropiques. L'île, qui se trouvait seulement à quelques milles de distance, avait l'air d'un ruban de forêt de faible hauteur rampant le long de l'horizon. Les arbres se serraient derrière une étroite grève de couleur claire, qui à intervalles réguliers disparaissait derrière les vagues. Selon les calculs d'Erik, c'était *Puka-Puka*, l'avant-poste du groupe Tuamotu. Les *Sailing Directions for Pacific Islands 1940*, nos deux cartes et les observations d'Erik nous donnaient quatre positions tout à fait différentes pour cette île, mais comme il n'y en avait pas d'autres dans le voisinage, celle que nous apercevions ne pouvait être que *Puka-Puka*.

Il n'y eut pas d'exclamations de joie à bord. Après avoir orienté la voile et posé l'aviron, nous nous tînmes en groupe silencieux au sommet du mât ou sur le pont, fixant la terre qui avait surgi au milieu de la mer infinie et omnipotente. Enfin nous possédions la preuve visible que nous avions vraiment fait du chemin pendant tous ces mois, que nous n'avions pas simplement tourné en rond au centre du même éternel horizon circulaire. Il nous semblait que l'île était mobile et que c'était elle qui avait soudain pénétré dans ce cercle de mer bleue et vide. La pensée que nous avions vraiment atteint la Polynésie nous remplissait d'une calme et chaude satisfaction, à laquelle se mêlait une faible déception passagère, parce qu'il fallait nous résigner à considérer cette île comme une sorte de mirage, tout en continuant notre chemin vers l'ouest.

Juste après le lever du soleil, une épaisse colonne de fumée noire s'éleva au-dessus des cimes d'arbres vers le milieu de l'île. Nous la suivîmes des yeux en pensant que les indigènes étaient en train de préparer leur petit déjeuner. Nous ne nous doutions pas que des guetteurs nous avaient aperçus et envoyaient des signaux de fumée pour nous inviter à débarquer. Vers sept heures une faible odeur de bois brûlé chatouilla nos narines. Cela réveilla immédiatement en moi des souvenirs endormis du feu sur la grève de Fatuhiva. Une demi-heure plus tard, nous sentîmes une odeur de bois fraîchement coupé et de forêt. L'île avait commencé à diminuer et se trouvait maintenant derrière nous de sorte que nous recevions d'elle des bouffées de brise. Pendant un quart d'heure, Herman et moi nous restâmes accrochés à la tête du mât, laissant la chaude odeur de feuilles et de verdure filtrer à travers nos narines. C'était la

Polynésie, cette merveilleuse et riche odeur de terre sèche après quatre-vingt-treize jours d'air salin au milieu des vagues. Déjà Bengt ronflait de nouveau dans son sac de couchage. Erik et Torstein méditaient, allongés sur le dos. Knut rentrait et sortait pour renifler l'odeur de feuilles, tout en écrivant dans le journal de bord.

A huit heures et demie, *Puka-Puka* sombra dans la mer, mais jusqu'à onze heures nous pûmes voir, en grimpant sur le mât, une vague raie bleue au-dessus de l'horizon à l'est. Puis cette raie disparut aussi,et un grand cumulus,planant immobile sous le ciel,fut tout ce qui révéla l'endroit où était située *Puka-Puka*. Les oiseaux ne se montraient plus.

Dès le lendemain matin nous remarquâmes deux nouveaux nuages qui montaient à l'horizon comme la fumée de deux locomotives. La carte nous apprit que les noms de ces atolls étaient Fangahina et Angatau. D'après la direction du vent, le nuage sur Angatau se trouvait dans la position la plus favorable pour nous ; aussi, mettant le cap dessus, nous amarrâmes l'aviron de gouverne pour jouir librement du calme merveilleux de l'océan. Par un beau jour, la vie était si délicieuse sur le pont de bambou du *Kon-Tiki* que nous absorbions avec ivresse toutes les impressions, sachant que le voyage, quelle que pût en être l'issue, touchait à sa fin.

Pendant trois jours et trois nuits nous naviguâmes vers le nuage au-dessus d'Angatau; il faisait un temps superbe,l'aviron maintenait tout seul la direction voulue, et le courant ne nous jouait pas de tours. Le quatrième matin, quand, après le quart de quatre à six heures, Torstein vint relever Herman, celui-ci lui raconta qu'il avait vu au clair de lune les contours d'une île plate. Un moment après, le soleil se leva et Torstein mit la tête à la porte de la cabine en criant :

« Terre à l'avant! »

Nous nous précipitâmes sur le pont, et ce que nous vîmes nous fit hisser tous nos pavillons. D'abord le norvégien à l'arrière, puis le français au sommet du mât, puisque nous nous dirigions vers une colonie française. Bientôt la collection complète de drapeaux du *Kon-Tiki* ondoya au vent — l'américain, l'anglais, le péruvien et le suédois, sans compter le drapeau du Club des Explorateurs. Tout le monde dut reconnaître que le radeau était joliment paré. Cette fois-ci, l'île avait une position idéale, juste sur notre chemin, un peu plus loin de nous seulement que ne l'avait été*Puka-Puka*, quand celle-ci avait surgi à l'aube quatre jours auparavant. Pendant que le soleil montait verticalement sur le ciel nous pûmes voir une lueur vert clair très haut dans la brume au-dessus de l'île. C'était le reflet de la paisible lagune qu'entourait le récif. Quelques atolls plats projettent des mirages de ce genre à plusieurs milliers de pieds en l'air, indiquant ainsi leur position aux marins bien des jours avant que l'île même soit visible à l'horizon.

Vers six heures, nous reprîmes en main l'aviron de gouverne ; il fallait maintenant décider sur quelle partie de l'île nous mettrions le cap. Nous pouvions déjà distinguer les cimes d'arbres les unes des autres et voir briller au soleil des rangées de troncs, qui se découpaient contre un fond de feuillage très dense.

Le quatre-vint-dix-septième jour, les voyageurs approchent de l'île paradisiaque de "Angatau". Mais elle est entourée de récifs de corails submergés ; "véritable "barrière de fer rouillé", qui défend l'entrée du paradis". Des indigènes viennent en pirogues, pour aider les six compagnons à trouver un passage. Hélas! Le soir, le Kon-Tiki doit s'éloigner de la zone dangereuse et tourner le nez vers le large.

Pendant trois jours nous dérivâmes sur la mer sans apercevoir une seule terre.

Nous allions droit vers les fatals récifs de Takume et de Raroïa, qui dans l'ensemble barraient quarante à cinquante milles de mer en face de nous. Nous faisions des efforts désespérés pour passer au nord de ces dangereux brisants, et les choses semblaient marcher assez bien quand une nuit, l'homme de quart vint précipitamment nous réveiller tous.

Le vent avait tourné. Nous dérivions vers le récif de Takume. Il avait commencé à pleuvoir, ce qui empêchait toute visibilité. Le récif ne pouvait pas être loin.

Au milieu de la nuit, nous tinmes un conseil de guerre. Nos vies étaient en jeu. Passer au nord devenait un vain espoir, il fallait au contaire choisir le côté sud. Nous orientâmes la voile, posâmes l'aviron, et nous nous lançâmes dans une navigation dangereuse avec l'instable vent du nord derrière nous. Si le vent d'est revenait avant que nous eussions dépassé la ligne du récif, d'environ quatre-vingts kilomètres de long, nous serions lancés parmi les brisants, complètement à leur merci.

Nous convînmes de ce qu'il faudrait faire en cas de naufrage. Nous resterions à bord du *Kon-Tiki* coûte que coûte. Personne ne grimperait au mât, d'où l'on tomberait comme tombent des fruits pourris ; par contre nous nous cramponnerions aux étais quand les lames se déverseraient à bord. Nous plaçâmes sur le pont, sans l'y amarrer, le radeau de caoutchouc, auquel nous fixâmes un petit poste transmetteur imperméable, quelques vivres, des bouteilles d'eau et des provisions de médicaments. Il serait jeté à terre indépendamment de nous, si nous franchissions les récifs sains et saufs,mais les mains vides. A l'arrière du *Kon-Tiki* nous attachâmes une longue corde avec un flotteur, qui serait également emporté à terre par les vagues et nous permettrait, le cas échéant, de tirer sur le récif le radeau de bois échoué. Puis nous nous couchâmes, laissant l'homme de quart seul sous la pluie.

Tant que dura le vent du nord, nous glissâmes lentement, mais en sécurité, le long du récif de corail en embuscade à l'horizon.Mais un après-midi le vent disparut, et à son retour il avait tourné à l'est. D'après les calculs d'Erik, nous étions déjà trop loin pour passer au large de la pointe sud du récif de Raroïa. Nous essaierions de la doubler et de nous mettre à l'abri avant de continuer notre chemin vers les autres récifs.

Ce soir-là nous étions en mer depuis cent jours.

Tard dans la nuit je me réveillai, inquiet et agité. Il y avait quelque chose d'insolite dans le mouvement des vagues. Et l' allure même du *Kon-Tiki* différait de ce qu'elle était d'habitude dans les mêmes conditions. Nous étions devenus sensibles à tous les changements dans le rythme des troncs. Je pensai immédiatement à une sorte d'aspiration de la côte dont nous approchions, et sans cesse je sortais sur le pont pour grimper au mât. Il n'y avait de visible que la mer. Mais je n'arrivais pas à dormir tranquillement.

Le temps passa. A l'aube, juste avant six heures, Torstein descendit du mât en toute hâte. Il pouvait voir devant nous une rangée de petites îles couvertes de cocotiers. Avant de rien faire d'autre, nous tournâmes le plus possible l'aviron vers le sud. Ce que Torstein avait vu devait être les petits atolls qui forment comme un collier de perles derrière le récif de Raroïa. Un courant allant vers le nord nous avait probablement saisis.

A sept heures trente, les îlots boisés apparurent en une rangée à l'horizon de l'ouest. Les plus voisins du sud étaient à peu près en face de notre proue,et de là parsemaient tout l'horizon à notre droite et vers le nord, pour finir par disparaître comme de petits points. Les plus proches étaient à une distance de quatre ou cinq milles marins.

De la tête du mât, une vue d'ensemble nous montra que l'avant avait beau pointer vers l'île qui se trouvait à l'extrémité de la rangée, la dérivation était si forte que nous n'avancions pas dans cette direction.Nous allions en diagonale vers le récif. Avec des dérives bien fixées, nous aurions pu nous en tirer. Mais des requins nous suivaient de près, et il était impossible de plonger sous le radeau pour amarrer les dérives branlantes avec de nouvelles cordes.

Nous vîmes que nous n'avions plus que quelques heures à rester sur le *Kon-Tiki*. Il fallait les employer en préparatifs pour notre naufrage inévitable sur le récif de corail. Tous furent instruits de ce qu'ils auraient à faire ; chacun de nous apprit quelles seraient les limites de sa sphère de responsabilité, en sorte que nous ne risquerions pas au moment où les secondes auraient un grand prix, de courir ça et là en nous marchant sur les pieds. Le *Kon-Tiki* tanguait terriblement sous la poussée du vent. Sans aucun doute nous nous trouvions dans le remous créé par le récif : certaines vagues avançaient, tandis que d'autres étaient rejetées en arrière après avoir battu en vain contre le mur des brisants.

Nous marchions toujours à pleine voile dans l'espoir d'arriver à nous dégager. Tandis que nous nous approchions en biais du récif, nous vîmes du mât que tout le collier d'îlots couverts de cocotiers était relié, en partie au-dessus et en partie au-dessous de l'eau, à un récif de corail qui avait l'air d'une jetée le long de laquelle la mer était toute blanche d'écume et sautait très haut.

C'était avec des sentiments mêlés que nous voyions le bleu Pacifique impitoyablement déchiré et lancé vers le ciel tout le long de l'horizon en face de nous. Je savais ce qui nous attendait ; j'avais visité le groupe Tuamotu auparavant et, bien en sécurité à terre, j'avais contemplé le spectacle magnifique du grand océan se brisant contre les récifs. De nouveaux récifs et de nouvelles îles surgissaient constamment au sud. Nous devions être à peu près au milieu du mur de corail.

A bord du *Kon-Tiki,* les préparatifs pour la fin du voyage étaient achevés. Les objets de valeur avaient été attachés dans la cabine ; les papiers et les documents, mis dans des sacs imperméables, ainsi que les films et d'autres choses qui n'auraient pas supporté l'eau de mer. La cabine fut entièrement recouverte de toile, et nous employâmes des cordes particulièrement solides.

Quand nous nous rendîmes compte que tout espoir était vraiment perdu, nous soulevâmes le pont de bambou et coupâmes toutes les cordes qui tenaient les dérives. Sans dérives et la voile amenée présentant le flanc, il serait complètement livré au vent et aux vagues. Le radeau n'ayant alors comme calaison que l'épaisseur des troncs, nous passerions plus facilement par-dessus le récif.

L'ordre numéro un, qui primait tout, fut : *accrochez-vous au radeau* ! Quoi qu'il nous advînt, nous devions nous cramponner à bord et laisser les neuf grands troncs supporter la poussée contre le récif. Nous aurions assez à faire déjà pour résister au poids de l'eau. En sautant dans la mer, nous deviendrions les victimes sans défense du ressac, qui nous ballotterait sur les coraux coupants. Le radeau de caoutchouc

chavirerait aussi dans les vagues ou, si nous le chargions de nos corps, se déchirerait aux coraux. Mais les rondins de bois seraient tôt ou tard lancés sur le rivage, et nous suivrions le même chemin, à condition de nous y cramponner ferme.

Ensuite, tout le monde fut prié de mettre des souliers pour la première fois depuis cent jours, et de préparer les ceintures de sauvetage. Celles-ci ne serviraient d'ailleurs pas à grand'chose, car si un homme tombait à la mer, il ne serait pas noyé mais écrasé. Nous eûmes aussi le temps de prendre nos passeports et les quelques dollars qui nous restaient. Ce n'était pas le manque de temps qui nous inquiétait.

Les heures pendant lesquelles, peu à peu, nous approchions fatalement du récif, furent bien angoissantes. Un silence impressionnant régnait à bord : nous allions et venions de la cabine au pont de bambou, échangeant à peine quelques phrases laconiques et nous occupant de nos affaires. Nos physionomies graves prouvaient que personne ne doutait de ce qui nous attendait ; notre absence de nervosité, que nous avions tous fini par acquérir une confiance inébranlable dans le radeau. Puisqu'il avait été capable de traverser l'océan, il s'arrangerait bien pour nous porter à terre sains et saufs.

L'intérieur de la cabine n'était qu'un chaos de cartons, de vivres et de diverses provisions arrimées. Torstein avait à peine trouvé la place de se glisser dans le coin de la T. S. F. ; il faisait marcher le transmetteur à ondes courtes. Nous étions maintenant à huit mille kilomètres de notre ancienne base de Callao,où l'Ecole navale péruvienne avait entretenu un contact permanent avec nous, et nous étions encore plus loin de Hal, de Frank et des autres amateurs de radio des Etats-Unis. Mais par une heureuse chance nous étions entrés en rapport la veille avec un amateur très expert, qui avait un poste à Rarotonga, dans les îles de Cook, et nos opérateurs contrairement à leur habitude, avaient convenu d'un contact supplémentaire avec lui de grand matin. Pendant que nous dérivions vers le récif, Torstein manœuvrait son bouton et appelait Rarotonga.

Voici les annotations du journal de bord :

8 h. 15 : *Nous approchons lentement de la terre. Nous pouvons maintenant, du côté bâbord, distinguer à l'œil nu des cocotiers.*

8 h. 45 : *Le vent a tourné dans une direction encore plus défavorable, aussi n'avons-nous pas le moindre espoir de passer à côté des brisants. Aucune nervosité à bord, mais de fébriles préparatifs. Sur le récif en face de nous il y a quelque chose qui ressemble à l'épave d'un voilier, mais c'est peut-être un simple tas de bois flottant apporté par les vagues.*

9 h. 45 : *Le vent nous pousse tout droit vers l'avant-dernière île que nous voyons derrière le récif. Nous pouvons maintenant distinguer nettement le récif entier. C'est comme un mur d'enceinte tacheté de blanc et de rouge, qui entoure toutes les îles et le long duquel le ressac bouillonnant d'écume est lancé vers le ciel. Bengt vient de nous servir un repas chaud, le dernier avant la grande aventure! C'est bien une épave qui gît sur le récif. Nous sommes en ce moment si près que derrière les brisants nous pouvons voir la brillante lagune et même les contours des îles situées à côté de son autre rive.*

Comme ceci venait d'être écrit, le sourd bourdonnement du ressac se rapprocha ; il arrivait de tout le récif et remplissait l'air comme des roulements de tambour, excitant le *Kon-Tiki* au dernier combat.

9 h. 50 : *Bien près maintenant. Dérivons le long du récif à environ cent mètres seulement. Torstein parle à l'homme de* Rarotonga. *Tout est paré. Il faut emballer le journal de bord. Bon moral. Ça n'a pas l'air très commode, mais ça ira !*

Quelques minutes plus tard l'ancre passa par-dessus bord et attrapa le fond, de sorte que le *Kon-Tiki* pivota, pointant son arrière vers les brisants. Nous eûmes encore à-nous quelques précieuses minutes, pendant lesquelles Torstein tourna comme un fou le bouton de la T. S. F. Il put avoir Rarotonga. Le ressac tonnait dans l'air, les lames se soulevaient et retombaient avec furie. Tout le monde était en action sur le pont, Torstein eut tout juste le temps de transmetre son message. Il dit que nous dérivions vers le récif de Raroïa. Il pria Rarotonga d'être à l'écoute toutes les heures. Si nous restions silencieux plus de trente-six heures, Rarotonga devait prévenir l'ambassade norvégienne de Washington. Les derniers mots de Torstein furent : « *O. Kay*. Plus que cinquante mètres. Nous y allons. Au revoir. » Puis il arrêta le poste, Knut cacheta les papiers, et tous les deux vinrent nous rejoindre précipitamment sur le pont, car il était évident maintenant que l'ancre allait céder.

La houle grossissait, avec des creux profonds entre les lames, et nous sentions le radeau monter et descendre, monter et descendre de plus en plus.

De nouveau retentit l'avertissement : « Cramponnez vous, ne vous occupez pas de la cargaison, cramponnez vous. »

Nous étions maintenant si près des masses d'eau retombantes qu'au lieu d'entendre un mugissement continu, nous entendions comme un coup de tonnerre chaque fois que la lame la plus proche de nous se brisait contre les rochers.

Tout l'équipage était prêt, chacun s'agrippant au cordage qu'il jugeait le plus sûr. Seul, Erik rampa au dernier moment dans la cabine ; il restait un numéro du programme qu'il n'avait pas encore exécuté — il n'avait pas trouvé ses souliers!

Personne ne se tenait à l'arrière, car c'était là que se produirait le choc. Les solides étais qui allaient de la tête du mât à la poupe n'inspiraient pas confiance non plus. Si le mât tombait, ils resteraient suspendus au bout du radeau, par-dessus le récif. Herman, Bengt et Torstein avaient grimpé sur les caisses amarrées devant le mur de la cabine, et tandis qu'Herman s'accrochait aux haubans les plus proches du toit, les deux autres prenaient ceux qui servaient d'habitude à hisser la voile. Knut et moi nous choisîmes l'étai allant de la proue au sommet du mât ; nous pensions que même si le mât, la cabine et tout le reste passaient par-dessus bord, les gros cordages de la proue ne seraient pas projetés hors du radeau, puisque les vagues se déversaient maintenant de l'avant.

Quand nous eûmes constaté que nous étions happés par les lames, nous coupâmes l'ancre et nous voilà partis. Une vague souleva le *Kon-Tiki* en l'air. Le grand moment était venu ; nous chevauchions sur le dos des lames à une vitesse vertigineuse ; notre embarcation délabrée craquait et gémissait en vacillant. Une sorte d'émotion excitante faisait bouillir le sang dans nos veines. Je me rappelle que, n'ayant pas d'autre inspiration, j'agitai le bras et hurlai : « Hurrah: » de toute la force de mes poumons. Cela me procura un certain soulagement et ne pouvait faire de mal à personne. Les autres crurent certainement que j'étais devenu fou, mais ils rayonnèrent d'enthousiasme. Nous bondissions en avant, c'était le baptême du feu du *Kon-Tiki* ; tout finirait bien, nous n'en doutions pas.

* *

La dernière bataille contre le Pacifique est terrible : les occupants du radeau sont à la limite de leurs forces. Mais le Kon-Tiki les mène à bon port...

Je n'oublierai jamais ce pataugeage à travers le récif, vers l'île édénique couverte de cocotiers ; elle grandissait en venant à notre rencontre. Quand j'eus atteint la plage ensoleillée, j'enlevai mes souliers et enfonçai mes orteils nus dans le sable tiède et sec. La vue de chacune de mes empreintes sur cette plage vierge qui montait jusqu'à la forêt me causait un plaisir fou. Bientôt les cimes des arbres formèrent une voûte au-dessus de ma tête ,et je continuai mon chemin, tout droit vers le centre de l'île. Des noix de coco vertes pendaient sous les touffes de palmes, et quelques buissons étaient couverts de fleurs blanches comme neige, dont l'odeur suave et charmeuse nous faisait presque défaillir. A l'intérieur de l'île deux hirondelles de mer voltigèrent sans peur autour de mes épaules. Blanches et légères, elles ressemblaient à des effilochures de nuage. De petits lézards filaient comme des flèches sous mes pieds. Les habitants les plus importants de l'île étaient d'énormes bernard-l'ermite rouge vif, déambulant lourdement de tous côtés dans les coquilles volées, grosses comme des œufs, qui adhéraient à leurs molles parties postérieures.

J'étais transporté. Je me mis à genoux pour enfoncer profondément les doigts dans ce sable si sec.

Le voyage avait pris fin. Nous étions tous vivants. Nous avions échoué sur une petite île déserte du Pacifique. Et quelle île! Torstein arriva, lança un sac par terre, s'étendit sur le dos et regarda les cimes des palmiers et les oiseaux blancs, légers comme du duvet, qui décrivaient silencieusement des cercles au-dessus de nous. Bientôt nous étions allongés tous les six.

Tandis que nous nous étirions avec délices, les vagues là-bas, roulaient comme un train le long de l'horizon.

L'île est baptisée « Kon-Tiki »
- Torstein arrive à transmettre à Rarotonga un message disant qu'ils sont vivants.
- Des indigènes les recueillent, et font une fête grandiose.
- Les 6 compagnons restent à Raroïa trois semaines, pendant lesquelles il se passe deux événements importants :

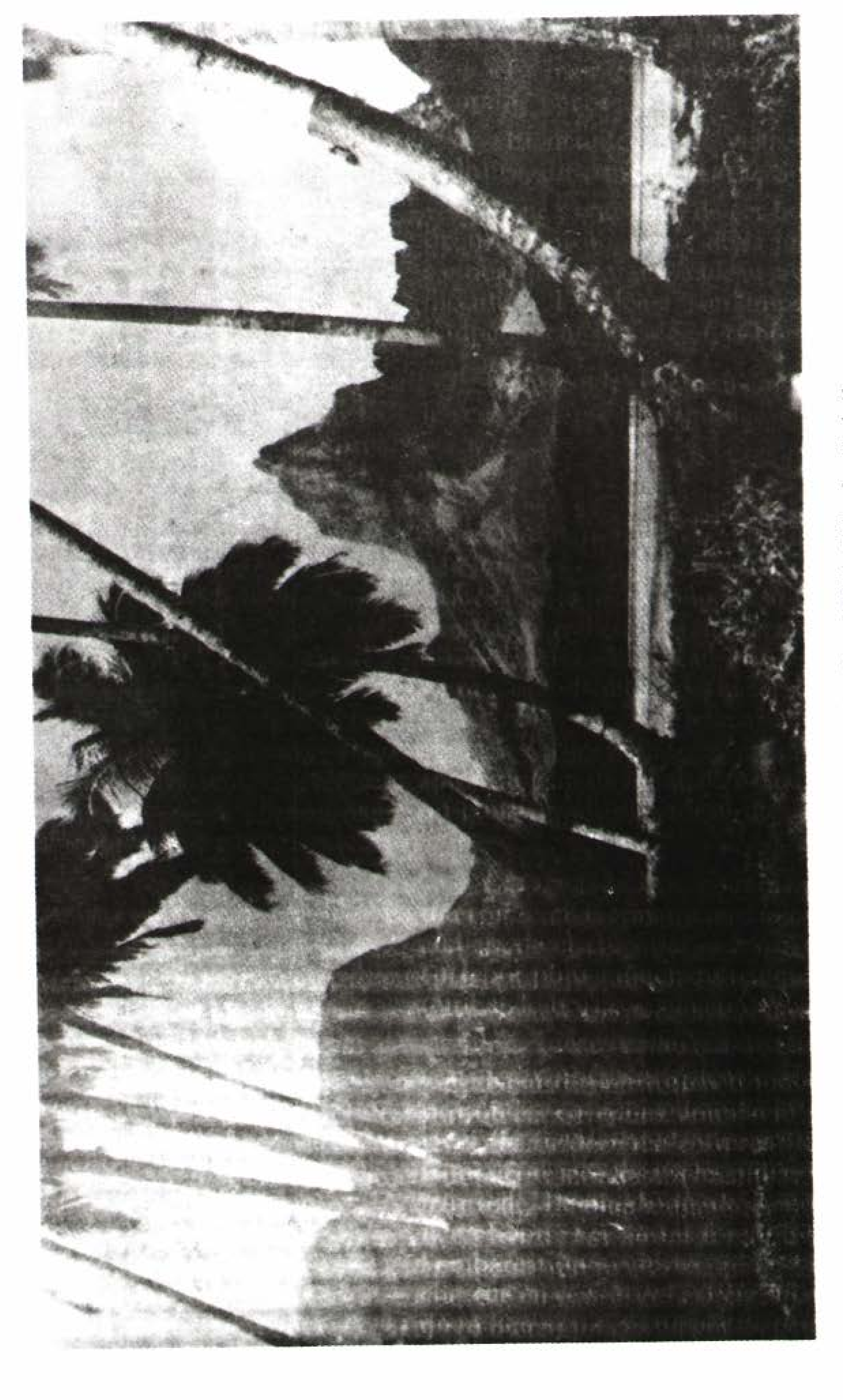
1 - Ils soignent, avec de la pénicilline, un petit garçon sur le point de mourir. Beaucoup d'autres malades sont soignés.

2 - Les habitants de Raroïa, au cours d'une grande cérémonie, donnent aux 6 compagnons, des noms polynésiens : ceux de certains aïeux, descendants de « Kon-Tiki ».

- Un bateau, « le Tamara », vient chercher l'équipage du « Kon-Tiki » pour les emmener à Tahiti, sur ordre du gouvernement de Paris.

Nos adieux à Raroïa furent plus que mélancoliques. Tous ceux qui pouvaient marcher ou se traîner descendirent jusqu'à la jetée, jouant et chantant nos airs favoris pendant que le canot du *Tamara* nous emmenait au bateau.

Le corpulent Tupuhoe, tenant le petit Haumata par la main, ressortait au milieu des autres. Haumata pleurait, et des larmes coulaient goutte à goutte sur les joues du puissant chef. Il n'y avait pas un œil sec parmi les gens de la jetée, mais ils continuèrent leur musique longtemps, très longtemps après que les vagues, se brisant contre le récif, eussent couvert dans nos oreilles tous les autres sons.



La terre que découvrit *Kon-Tiki*, Fils du Soleil

Ces âmes fidèles perdaient leurs amis. Nous qui nous tînmes muets à la lisse du *Tamara*, jusqu'à ce que la jetée fût cachée par les cocotiers et que les cocotiers eussent disparu derrière la mer, nous en perdions cent vingt-sept. Nous entendions encore par l'oreille intérieure l'étrange musique:

«... et partager avec nous des souvenirs, de façon que nous soyons toujours ensemble, même lorsque vous partirez pour un lointain pays. Salut.»

Quatre jours plus tard, Tahiti émergeait de la mer.

A mesure que nous en approchions, les montagnes bleues montraient des pentes verdoyantes. Des verts différents se surperposaient; la luxuriante végétation du sud couvrait les hauteurs et les rochers couleur de rouille, jusqu'au bord des ravins profonds et des vallées courant vers la mer. Et quand la terre fut tout près, nous vîmes que, derrière une plage dorée, de sveltes cocotiers garnissaient toutes les vallées et toute la côte. De bonne heure un matin nous entrâmes par un passage de ce récif dans le port de Papeete.

A notre entrée dans le port, la population de Tahiti attendait, étroitement entassée comme un mur animé aux couleurs vives. Les nouvelles se répandent aussi vite que le vent à Tahiti, et le *pae-pae* qui venait d'Amérique était quelque chose que tout le monde voulait voir.

Le *Kon-Tiki* eut une place d'honneur le long de la corniche; le maire de Papeete vint au-devant de nous, et une petite fille polynésienne nous offrit une énorme couronne en fleurs sauvages au nom de la Société polynésienne. Puis des jeunes filles suspendirent à nos cous des couronnes blanches et parfumées, comme pour nous souhaiter la bienvenue à Tahiti, la perle du Pacifique. Il y avait une figure particulière que je cherchais dans la multitude, celle de mon vieux père adoptif, le chef Terüeroo, qui commandait aux dix-sept autres chefs indigènes de l'île. Il ne manquait pas à l'appel.Grand, corpulent et aussi plein d'entrain que par le passé, il sortit de la foule en appelant: « *Terai mateata!* », toute sa longue figure rayonnant de joie. Il est devenu un vieillard, mais il avait gardé le même aspect imposant de chef.

«Vous arrivez tard», dit-il en souriant, «mais vous arrivez avec de bonnes nouvelles. Votre *pae-pae* a vraiment apporté du ciel bleu (*teraï mateata*) à Tahiti, car maintenant nous savons d'où venaient nos aïeux.»

Il y eut une réception au palais du gouverneur, une autre à l'Hôtel de Ville, et des invitations affluèrent de tous les coins de l'île hospitalière.

Comme aux jours d'autrefois, le chef Teriieroo donna une grande fête dans sa maison de la vallée de Papeno, que je connaissais si bien, et, Raroïa n'étant pas Tahiti, il y eut une nouvelle cérémonie, pendant laquelle des noms tahitiens furent donnés à ceux qui n'en avaient pas reçu auparavant.

Des jours pleins d'insouciance s'écoulèrent sous le soleil et les flottants nuages. Nous nous baignions dans la lagune, grimpions dans les montagnes, dansions la hula sur l'herbe au milieu des cocotiers. Les jours devinrent des semaines. Il nous semblait que les semaines allaient devenir des mois avant qu'un navire vînt nous prendre pour nous ramener chez nous, vers les tâches qui nous attendaient.

Enfin arriva un message de Norvège disant que Lars Christensen avait ordonné au *Thor* I, un navire de quatre mille tonnes, d'aller de Samoa à Tahiti chercher les membres de notre expédition et les conduire en Amérique.

Un matin, de bonne heure, le paquebot norvégien fit son entrée dans le Papeete, et le *Kon-Tiki* fut remorqué par une embarcation de la marine française à côté de son grand compatriote, qui tendit un énorme bras de fer et hissa son petit parent sur son pont. Les sons bruyants de la sirène se répercutèrent dans l'île revêtue de cocotiers. Des gens bruns et blancs se pressèrent sur les quais de Papeete et déversèrent à bord des présents d'adieu et des couronnes de fleurs. Debout à la lisse, nous tendions le cou comme des girafes pour nous dégager d'une charge de fleurs qui ne cessait d'augmenter.

« Si vous désirez revenir à Tahiti », nous cria le chef Teriieroo, au moment où le bruit de la sirène résonnait sur l'île pour la dernière fois, « il faut jeter une couronne de fleurs dans la lagune au moment du départ. »

On largua les cordages, les machines ronflèrent, et l'hélice battit l'eau à la rendre verte, tandis que nous nous éloignions doucement du quai.

Bientôt les toits rouges disparurent derrière les cocotiers, les cocotiers se fondirent dans le bleu des montagnes, et les montagnes parurent sombrer au fond du Pacifique.

Des vagues se brisaient sur la mer bleue. Nous ne pouvions plus les atteindre. Les blancs nuages de l'alizé voguaient à travers le ciel bleu. Nous ne suivions plus le même chemin qu'eux. Nous défiions maintenant la Nature. Nous retournions vers le vingtième siècle, qui était bien loin, bien loin de nous.

Mais nous six sur le pont, à côté de nos chers neuf troncs de balsa, nous étions heureux d'être vivants. Et dans la lagune de Tahiti, on voyait six blanches couronnes qui dansaient au rythme des vaguelettes de la baie.



* تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال تصوير ومعالجة : عمروسي كمال

TEXTES POETIQUES

EN VERS

ET

EN PROSE

La patrie

Souvent je me souviens d'avoir été berger
J'ai alors dans mes yeux cette longue patience
Du fellah qui regarde à ses mains incassables
L'histoire du pays où naîtra l'oranger...

Chez nous le mot Patrie a un goût de légende
Ma main a caressé le cœur des oliviers
Le manche de la hache est début d'épopée
Et j'ai vu mon grand-père au nom de Mokrani
Poser son chapelet pour voir passer des aigles.
Chez nous le mot Patrie a un goût de colère...

Malek HADDAD
« La longue marche »

Algérie, capitale Alger

J'habite une ville si candide
Qu'on appelle Alger la Blanche
Ses maisons chaulées sont suspendues
En cascade en pain de sucre
En coquilles d'œufs brisés
En lait de lumière solaire
En éblouissante lessive passée au bleu
En dentelle en entre-deux
En plein milieu
De tout le bleu
D'une pomme bleue
Je tourne sur moi-même
Et je bats ce sucre bleu du ciel
Et je bats cette neige bleue de mer
Bâtie sur des iles battues qui furent mille
Ville audacieuse ville démarrée
Ville marine bleu marine saline
Ville au large rapide à l'aventure
On l'appelle El Djezaïr
Comme un navire
De la Compagnie Charles le Borgne.

Anna GREKI
« *Algérie, capitale Alger* »

* *

Les hommes sont faits pour s'entendre
Pour se comprendre pour s'aimer
Ont des enfants qui deviendront pères des hommes
Ont des enfants sans feu ni lieu
Qui réinventeront le feu
Qui réinventeront les hommes
Et la nature et leur patrie
Celle de tous les hommes
Celle de tous les temps.

Paul ÉLUARD

Terre je t'écoute

Je t'écoute tisser des clairs-obscurs sur mes nuits
Je t'écoute veiller le soleil agoniser à l'Est
Je t'écoute sécher le sel sur le front des mers
Je t'écoute réveiller des pommes innocentes
Je t'écoute greffer la jeunesse du citronnier
Je t'écoute respirer entre les doigts et l'orange

Je t'écoute battements de cils rouge-gorge des bois
Je t'écoute verser la rosée sur la plante médicinale
Je t'écoute pluie sur la mer collier de la baie
Je t'écoute nuage rire ailes colorées
Je t'écoute marche secrète des hommes droits
Je t'écoute clairière de la recherche libre
Je t'écoute vivre au rythme de mes aspirations
Je t'écoute chanter le chant de l'an deux mille

Bachir HADJ ALI
"*Que la joie demeure*"

Le fusillé

Les fleurs, les jardins, les jets d'eau, les sourires
Et la douceur de vivre
Un homme est là par terre et baigne dans son sang
Les souvenirs, les fleurs, les jets d'eau, les jardins
Les rêves enfantins
Un homme est là par terre comme un paquet sanglant

Les fleurs, les jets d'eau, les jardins, les souvenirs
Et la douceur de vivre
Un homme est là par terre comme un enfant dormant.

Jacques PRÉVERT : *Histoires*,
Ed. Gallimard, 1946

Mes frères...

Mes frères
Il faut pouvoir atteler nos poèmes
à la charrue du bœuf maigre
Il faut qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux
Dans la vase des rizières
Il faut qu'ils posent toutes les questions
Il faut qu'ils moissonnent toutes les lumières
Il faut que nos poèmes tels des bornes kilométriques
Jalonnent les routes
Il faut qu'ils soient le signal avant-coureur
de l'approche de l'adversaire
Il faut qu'ils battent le tam-tam dans la jungle
Et tant que sur la terre un seul pays ou même un seul
homme est esclave
Et tant qu'il reste au ciel ne serait-ce qu'un seul
nuage atomique
Il faut qu'ils donnent tous leurs biens, nos poèmes
corps et âme à la grande liberté.

Nazim HIKMET
« *Anthologie Poétique* »

Les préfixes

A mesure que je vois
J'oublie j'oublie
J'oublie tout ce que je vois.
A mesure que je pense
Je dépense je dépense!

A mesure que je vis
Je dévie je dévie!

Mais à mesure que je meurs
Je demeure je demeure.

Jean TARDIEU: *Le fleuve caché*,
ED. Gallimard

Le gâteau

Je découpais tranquillement mon pain, quand un bruit trés léger me fit lever les yeux. Devant moi se tenait un petit être déguenillé, noir, ébouriffé, dont les yeux creux, farouches et *comme* suppliants, dévoraient le morceau de pain. Et je l'entendis soupirer, d'une voix basse et rauque, le mot : *gâteau!* Je ne pus m'empêcher de rire en entendant l'appellation dont il voulait bien honorer mon pain presque blanc, et j'en coupai pour *lui* une belle tranche que je lui offris.Lentement il se rapprocha, ne quittant pas des yeux l'objet de sa convoitise; puis, *happant* le morceau avec sa main, se recula vivement, comme s'il eût craint que mon offre ne fût pas sincère ou que je m'en repentisse déjà.

Mais au même instant il fut culbuté par un autre petit sauvage, sorti je ne sais d'où, et si parfaitement semblable au premier qu'on aurait pu le prendre pour son frère jumeau.Ensemble ils roulèrent sur le sol, se disputant la précieuse proie, aucun n'en voulant sans doute sacrifier la moitié pour son frère...Le gâteau voyageait de main en main et changeait de poche à chaque instant; mais, hélas! il changeait aussi de volume; et lorsque enfin, exténués, haletants, sanglants, ils s'arrêtèrent par *impossibilité* de continuer, il n'y avait plus, à vrai dire, aucun sujet de bataille; le morceau de pain avait disparu, et il était éparpillé en miettes semblables aux grains de sable auxquels il était mêlé.

Ce spectacle m'avait embrumé le paysage, et la joie calme où s'ébaudissait mon âme, avant d'avoir vu ces petits hommes, avait totalement disparu; j'en restai triste assez longtemps, me répétant sans cesse : « Il y a donc un pays superbe où le pain s'appelle *du gâteau*, friandise si rare qu'elle suffit pour engendrer,une guerre parfaitement fratricide! »

BAUDELAIRE

Un songe

Le laboureur m'a dit en songe :« Fais ton pain ;
Je ne te nourris plus ; gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même.»
Et le maçon m'a dit : «Prends la truelle en main.»

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du Ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés ;

Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

Sully PRUDHOMME.

Humble enfant
Libre de ta destinée
La terre est désormais fertile
Et c'est avec aisance et fierté
Que tu pourras labourer
Sans crainte ét sans hostilité.

Il est temps d'ouvrir les yeux
Et d'œuvrer seul hors du dément
A l'abri des peuples libres.
Il est temps de marcher
Le cœur battant la cadence du progrès
Au-devant de la réalité et de la paix
Comme le Soldat qui avance
Sans défaillance

Les vieux jours ont blanchi les montagnes
Mais ils n'ont pu empêcher
L'écho des tam-tams de déchirer
Les cœurs des forêts soupirantes
Pour annoncer la bonne nouvelle.

Va, va, ta pensée dans les mains
Sur les chemins crépusculaires
Sur les humbles chemins des Ancêtres.

MIÉZAN-BOGNINI Joseph
«Ce dur appel de l'espoir »
Édition Présence Africaine

La colline boisée...

La colline boisée vient border la rivière et dans son eau tranquille elle se continue : une moitié ombreuse berce les arbres verts et l'autre, moitié bleue, la profondeur des nues.

Ici vogue l'esquif en perle d'un nuage, et là, non loin de lui, nage un radeau de branches... Voici que sous mes yeux la vague d'un barrage mêle voile et radeau dans sa brume troublante.

Images de nos rêves, voilà donc le naufrage, radeau, voile sans but, dont la vague est le port,rêve d'ombre, rêve bleu, brisé sur le barrage, disparus dans la vague et mêlés dans la mort.

La colline boisée vient border la rivière. Sur l'autre rive tremble un champ de boutons-d'or. Dans le ciel nuageux glissent de blancs éclairs. Hélas! d'autres images viendront mourir encore!

Paul FORT
« *Ballades françaises* »

Le récif de corail

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Eclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa spendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux ;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde ;

Et brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

José-Maria DE HEREDIA

« *Les Trophées.* » Lemerre

Zoo

A la tombée de la nuit
Quand se sont refermées les grilles
L'éléphant rêve à son grand troupeau
Le rhinocéros à des troncs d'arbres
L'hippopotame à des lacs clairs
La girafe à des frondaisons de fougères
Le dromadaire à des oasis tintants
Le bison à un océan d'herbes
Le lion à des craquements dans les feuilles
Le tigre de Sibérie à des traces sur la neige
L'ours polaire à des cascades poissonneuses
La panthère à des pelages passant dans des rayons de lune
Le gorille à des bananiers croulants de leurs fleurs violettes
L'aigle à des coups de vent dans des canyons de nuages
Le phoque aux archipels mouvants de la banquise disloquée
Les enfants des gardiens à la plage

Michel BUTOR
« *Avant-Quart* nº 9 »

Le martinet

Martinet aux ailes trop larges, qui vire et crie sa joie autour de la maison. Tel est le cœur.

Il dessèche le tonnerre. Il sème dans le ciel serein.
S'il touche au sol, il se déchire.

Sa répartie est l'hirondelle. Il déteste la familière.
Que vaut la dentelle de la tour?

Sa pause est au creux le plus sombre. Nul n'est plus
à l'étroit que lui.

L'été de la longue clarté, il filera dans les ténèbres, par les persiennes de minuit.

Il n'est pas d'yeux pour le tenir. Il crie, c'est toute sa présence. Un mince fusil va l'abattre. Tel est le cœur.

René CHAR,
« *La fontaine narrative* » Gallimard éd.

TABLE DES MATIÈRES

6 - **Description d'un objet technique**

7 - **Lecture documentaire : textes de vulgarisation scientifique**

8 - **Demande de renseignements**

9 - **Lecture et exploitation d'œuvre**

10 - **Lecture et analyse de texte**

11 - **Connaissance et présentation d'un personnage**



* تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال تصوير ومعالجة : عمروسي كمال

12 - **L'exposé**

Textes poétiques en vers et en prose



MS - 0909

1999 - 2000





* تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال تصوير ومعالجة : عمروسي كمال




تصوير ومعالجة
كمال عمروسي
ذاكرة المدرسة الجزائرية


تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال * تصوير ومعالجة : عمروسي كمال تصوير ومعالجة : عمروسي كمال


تصوير ومعالجة
كمال عمروسي
ذاكرة المدرسة الجزائرية